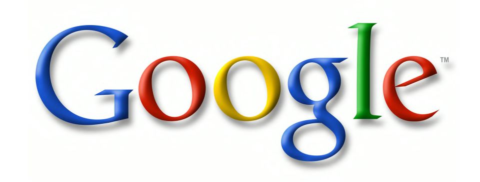
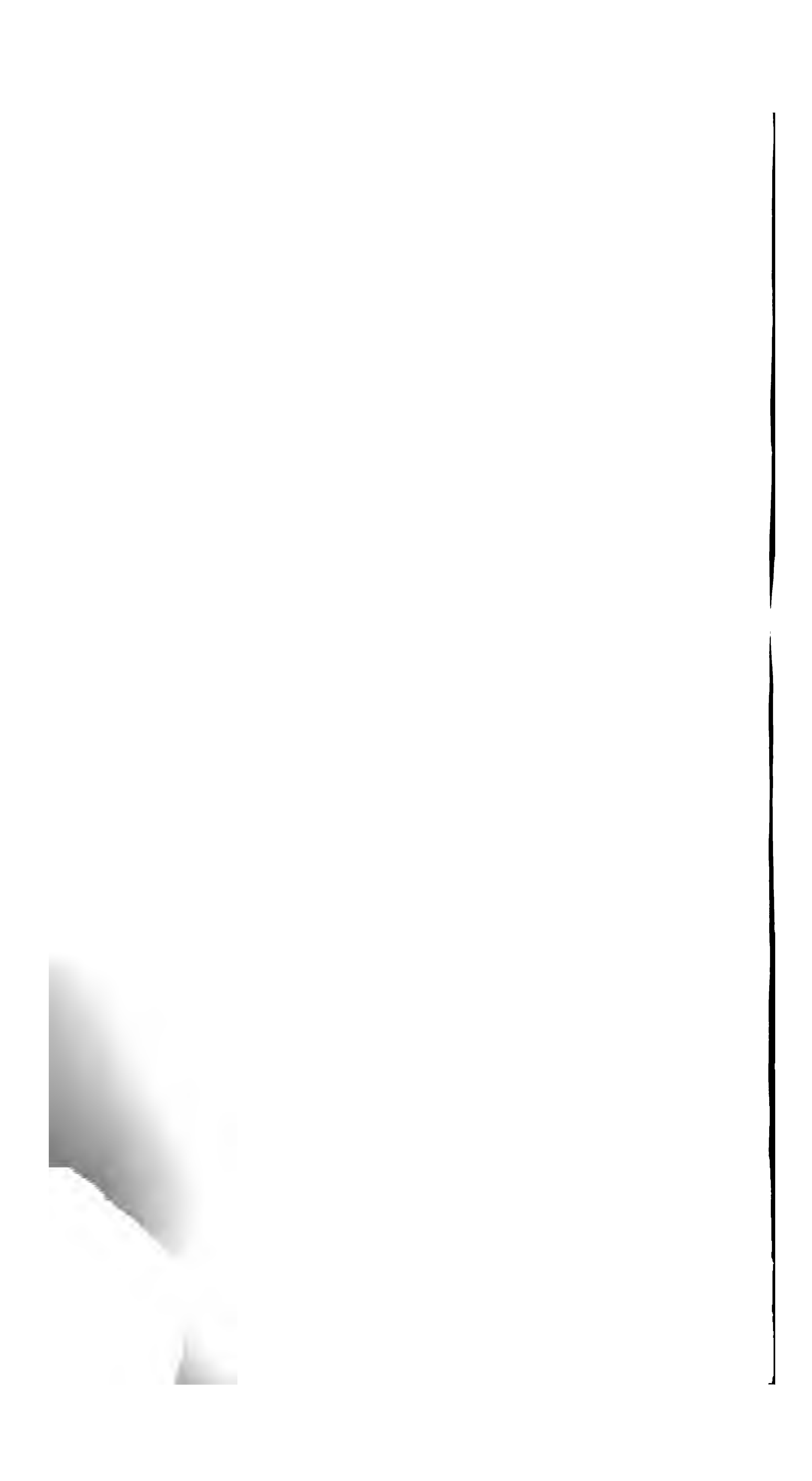

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06737441 7





HISTOIRE
DES LETTRES
AU MOYEN AGE.

OUVRAGES DE M. AMÉDÉE DUQUESNEL.

Du travail intellectuel en France, résumé de la littérature française, de 1815 à 1837, 2e édit., 2 vol. in-8.
Éliza de Rhodes, 2 vol.
Histoire des Lettres avant le Christianisme, 2 vol.
Histoire des Lettres aux cinq premiers siècles du Christianisme, 1 vol.
Histoire des Lettres au moyen âge, 1 vol.

POUR PARAITRE EN 1842 :

Histoire des Lettres depuis le 16e siècle jusquà nos jours, 2 vol.

Ces six volumes in-8° formeront le seul ouvrage, en notre langue, qui présente toute l'histoire littéraire dans l'ordre chronologique. C'est un enseignement aussi complet que l'auteur a pu le faire dans l'état actuel de nos connaissances. On verra que M. Amédée Duquesnel s'est servi, non-seulement des écrits des critiques français contemporains ; mais de ceux de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Italie. Les cours d'études de la fin du dix-huitième siècle ne sont plus applicables à l'enseignement du dix-neuvième, car les littératures étrangères modernes n'ont été sérieusement étudiées que de nos jours.

Paris. — COSSON, imprimeur de l'Académie royale de médecine, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

HISTOIRE
DES LETTRES
AU MOYEN AGE.

— *COURS DE LITTÉRATURE.* —

Par Amédée Duquesnel.

Le beau est la splendeur du bon.
PLATON.

IV.



PARIS.
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1842.



6e ET 7e SIÈCLES.

I.

Sixième et septième siècles. — Langue latine. — Saint Césaire. — État des lettres dans les Gaules. — Grégoire de Tours. — Saint Avite. — Fortunat.

Nous allons traverser des époques bien stériles en belles œuvres : les invasions barbares troublent si profondément la vie de l'homme, que les travaux de l'intelligence deviennent presque impossibles. Les vainqueurs sont des hordes féroces, qui ne connaissent que la guerre et le pillage ; les vaincus tremblent pour leur vie et pour celle de leurs pères ou de leurs enfans. Au milieu de toutes ces terreurs, un seul homme ose encore élever la voix pour parler au cœur de ses semblables, et cet homme, c'est le prêtre.

Les écoles civiles, si remarquables au quatrième et au cinquième siècle, celles de Trèves, de Vienne, de Poitiers, de Bordeaux, n'existent plus au sixième. Elles sont remplacées par les écoles appelées cathé-

drales ou épiscopales. La littérature profane semble disparaître du souvenir des hommes. La littérature sacrée elle-même n'est plus un brillant exercice pour la pensée, une sublime contemplation qui élève l'âme humaine; c'est une action, un combat. Le prêtre écrit, parce que c'est un moyen immédiat de diriger les hommes; mais l'intention littéraire s'efface de plus en plus. Nous ne saurions avoir la prétention de donner une idée des sermons et des homélies que cette époque produisit par milliers; cette étude serait d'ailleurs peu féconde.

Nous nous arrêterons seulement sur les noms célèbres, et d'abord nous citerons saint Césaire, évêque d'Arles, né en 470 à Châlons-sur-Saône ; il passa une partie de sa jeunesse dans la célèbre abbaye de Lérins, fut nommé évêque d'Arles en 501, et occupa ce siége pendant quarante-un ans.

Son influence fut puissante, il présida plusieurs conciles et en imposa à Théodoric lui-même ; mais nous avouons n'avoir pas été frappé de l'éloquence de ses discours. Ce sont des exhortations à la vertu, des maximes morales, des règles de vie très-sages, très-éclairées sans doute, mais l'éloquence n'est plus là. Un missionnaire, un simple moine, saint Colomban, eut aussi à cette époque une réputation très-grande; il était né en Irlande, vers 540. Il passa en France en 585 avec douze moines de son monastère, et remua profondément les peuples de cette contrée. Suivi par les populations, le nombre de ses disciples

augmenta tellement qu'il fut obligé de fonder un vaste établissement religieux au pied des montagnes des Vosges, à Luxeuil. S'il faut s'en rapporter aux historiens, l'éloquence de saint Colomban était emportée et brûlante. Pour donner une idée de sa manière, et en même temps de celle de cette époque, nous citerons un fragment reproduit par M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation.*

« Ne croyons pas, dit saint Colomban, qu'il nous suffise de fatiguer de jeûnes et de veilles la poussière de notre corps, si nous ne réformons aussi nos mœurs... Macérer la chair, si l'âme ne fructifie pas, c'est labourer sans cesse la terre et ne lui point faire porter de moisson; c'est construire une statue d'or en dehors, de boue en dedans. Que sert d'aller faire la guerre loin de la place, si l'intérieur est en proie à la ruine? Que dire de l'homme qui fossoie sa vigne tout à l'entour, et la laisse en dedans pleine de ronces et de buissons ?... Une religion toute de gestes et de mouvemens du corps est vaine; la souffrance du corps seule est vaine; le soin que prend l'homme de son extérieur est vain, s'il ne surveille et ne soigne aussi son âme. La vraie piété réside dans l'humilité, non du corps, mais du cœur. A quoi bon ces combats que livre aux passions le serviteur, quand elles vivent en paix avec le maître ?... Il ne suffit pas non plus d'entendre parler des vertus et de les lire... Est-ce avec des paroles seules qu'un homme nettoie sa maison de souillures? Est-ce sans

travail et sans sueurs qu'on peut accomplir une œuvre de tous les jours ?... Ceignez-vous donc, et ne cessez pas de combattre : nul n'obtient la couronne s'il n'a vaillamment combattu. »

Sans doute ces paroles, prononcées d'un accent puissant et rude, pouvaient entraîner des hommes incultes et faciles à émouvoir; mais elles n'ont rien de littéraire, rien qui puisse charmer à la lecture.

Un évêque, George Florentius, qui prit de son bisaïeul, évêque de Langres, le nom de Grégoire, et que la renommée a appelé Grégoire de Tours, fit renaître l'histoire tombée depuis long-temps à l'état de chronique informe et sans portée. Grégoire naquit vers 544; élu au siége de Tours en 573, il se trouva bientôt mêlé aux affaires les plus importantes de son époque, puisque nous le voyons employé comme négociateur par Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert II, roi d'Austrasie, au milieu de leurs longues et sanglantes querelles.

Grégoire assista à plusieurs conciles et montra une grande fermeté, principalement contre Chilpéric et Frédégonde. L'évêque de Tours fit dans sa vieillesse un voyage à Rome, où il fut reçu par le pape Grégoire-le-Grand avec une distinction digne de son caractère et de ses talens. Il mourut en 595, à cinquante-un ans. Son *Histoire ecclésiastique des Francs* est le monument le plus précieux du commencement de nos annales. Le titre seul du livre, dit M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*, est

remarquable, car il indique son caractère à la fois civil et religieux : l'auteur n'a pas voulu écrire une histoire de l'église seule, ni une histoire des Francs seule; il a jugé que les destinées des laïques et celles des clercs ne devaient point être séparées.

« Je rapporterai confusément, dit-il, et sans aucun ordre que celui des temps, les vertus des saints et les désastres des peuples. Je ne crois pas qu'il soit regardé comme déraisonnable d'entremêler dans le récit, non pour la facilité de l'écrivain, mais pour se conformer à la marche des évènemens, les félicités de la vie des bienheureux avec les calamités des misérables... Eusèbe, Sévère, Jérôme et Orose ont mêlé ainsi dans leurs chroniques les guerres des rois et les vertus des martyrs. »

Sans doute le style de l'histoire ecclésiastique des Francs porte le triste cachet du sixième siècle. Ce latin est barbare, entaché de fautes grossières : mais on ne peut y méconnaître parfois le relief et la rudesse d'un grand peintre. Les Francs respirent là avec toute leur férocité native ; leurs passions sont terribles. Grégoire de Tours a sans doute inspiré les plus remarquables peintures que les poètes nous aient tracées de ces époques primitives de notre existence comme nation ; sans lui M. de Chateaubriand n'eût peut-être pas écrit ces belles pages des Martyrs, qui ont révélé à M. Augustin Thierry sa mission d'historien.

Le mélange de l'esprit chrétien et de l'étude des

travail et sans sueurs qu'on peut accomplir une œuvre de tous les jours ?... Ceignez-vous donc, et ne cessez pas de combattre : nul n'obtient la couronne s'il n'a vaillamment combattu. »

Sans doute ces paroles, prononcées d'un accent puissant et rude, pouvaient entraîner des hommes incultes et faciles à émouvoir; mais elles n'ont rien de littéraire, rien qui puisse charmer à la lecture.

Un évêque, George Florentius, qui prit de son bisaïeul, évêque de Langres, le nom de Grégoire, et que la renommée a appelé Grégoire de Tours, fit renaître l'histoire tombée depuis long-temps à l'état de chronique informe et sans portée. Grégoire naquit vers 544; élu au siége de Tours en 573, il se trouva bientôt mêlé aux affaires les plus importantes de son époque, puisque nous le voyons employé comme négociateur par Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert II, roi d'Austrasie, au milieu de leurs longues et sanglantes querelles.

Grégoire assista à plusieurs conciles et montra une grande fermeté, principalement contre Chilpéric et Frédégonde. L'évêque de Tours fit dans sa vieillesse un voyage à Rome, où il fut reçu par le pape Grégoire-le-Grand avec une distinction digne de son caractère et de ses talens. Il mourut en 595, à cinquante-un ans. Son *Histoire ecclésiastique des Francs* est le monument le plus précieux du commencement de nos annales. Le titre seul du livre, dit M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*, est

remarquable, car il indique son caractère à la fois civil et religieux : l'auteur n'a pas voulu écrire une histoire de l'église seule, ni une histoire des Francs seule; il a jugé que les destinées des laïques et celles des clercs ne devaient point être séparées.

« Je rapporterai confusément, dit-il, et sans aucun ordre que celui des temps, les vertus des saints et les désastres des peuples. Je ne crois pas qu'il soit regardé comme déraisonnable d'entremêler dans le récit, non pour la facilité de l'écrivain, mais pour se conformer à la marche des évènemens, les félicités de la vie des bienheureux avec les calamités des misérables... Eusèbe, Sévère, Jérôme et Orose ont mêlé ainsi dans leurs chroniques les guerres des rois et les vertus des martyrs. »

Sans doute le style de l'histoire ecclésiastique des Francs porte le triste cachet du sixième siècle. Ce latin est barbare, entaché de fautes grossières : mais on ne peut y méconnaître parfois le relief et la rudesse d'un grand peintre. Les Francs respirent là avec toute leur férocité native ; leurs passions sont terribles. Grégoire de Tours a sans doute inspiré les plus remarquables peintures que les poètes nous aient tracées de ces époques primitives de notre existence comme nation ; sans lui M. de Chateaubriand n'eût peut-être pas écrit ces belles pages des Martyrs, qui ont révélé à M. Augustin Thierry sa mission d'historien.

Le mélange de l'esprit chrétien et de l'étude des

travail et sans sueurs qu'on peut accomplir une œuvre de tous les jours ?... Ceignez-vous donc, et ne cessez pas de combattre : nul n'obtient la couronne s'il n'a vaillamment combattu. »

Sans doute ces paroles, prononcées d'un accent puissant et rude, pouvaient entraîner des hommes incultes et faciles à émouvoir; mais elles n'ont rien de littéraire, rien qui puisse charmer à la lecture.

Un évêque, George Florentius, qui prit de son bisaïeul, évêque de Langres, le nom de Grégoire, et que la renommée a appelé Grégoire de Tours, fit renaître l'histoire tombée depuis long-temps à l'état de chronique informe et sans portée. Grégoire naquit vers 544; élu au siége de Tours en 573, il se trouva bientôt mêlé aux affaires les plus importantes de son époque, puisque nous le voyons employé comme négociateur par Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert II, roi d'Austrasie, au milieu de leurs longues et sanglantes querelles.

Grégoire assista à plusieurs conciles et montra une grande fermeté, principalement contre Chilpéric et Frédégonde. L'évêque de Tours fit dans sa vieillesse un voyage à Rome, où il fut reçu par le pape Grégoire-le-Grand avec une distinction digne de son caractère et de ses talens. Il mourut en 595, à cinquante-un ans. Son *Histoire ecclésiastique des Francs* est le monument le plus précieux du commencement de nos annales. Le titre seul du livre, dit M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*, est

remarquable, car il indique son caractère à la fois civil et religieux : l'auteur n'a pas voulu écrire une histoire de l'église seule, ni une histoire des Francs seule ; il a jugé que les destinées des laïques et celles des clercs ne devaient point être séparées.

« Je rapporterai confusément, dit-il, et sans aucun ordre que celui des temps, les vertus des saints et les désastres des peuples. Je ne crois pas qu'il soit regardé comme déraisonnable d'entremêler dans le récit, non pour la facilité de l'écrivain, mais pour se conformer à la marche des évènemens, les félicités de la vie des bienheureux avec les calamités des misérables... Eusèbe, Sévère, Jérôme et Orose ont mêlé ainsi dans leurs chroniques les guerres des rois et les vertus des martyrs. »

Sans doute le style de l'histoire ecclésiastique des Francs porte le triste cachet du sixième siècle. Ce latin est barbare, entaché de fautes grossières : mais on ne peut y méconnaître parfois le relief et la rudesse d'un grand peintre. Les Francs respirent là avec toute leur férocité native ; leurs passions sont terribles. Grégoire de Tours a sans doute inspiré les plus remarquables peintures que les poètes nous aient tracées de ces époques primitives de notre existence comme nation ; sans lui M. de Chateaubriand n'eût peut-être pas écrit ces belles pages des Martyrs, qui ont révélé à M. Augustin Thierry sa mission d'historien.

Le mélange de l'esprit chrétien et de l'étude des

travail et sans sueurs qu'on peut accomplir une œuvre de tous les jours ?... Ceignez-vous donc, et ne cessez pas de combattre : nul n'obtient la couronne s'il n'a vaillamment combattu. »

Sans doute ces paroles, prononcées d'un accent puissant et rude, pouvaient entraîner des hommes incultes et faciles à émouvoir; mais elles n'ont rien de littéraire, rien qui puisse charmer à la lecture.

Un évêque, George Florentius, qui prit de son bisaïeul, évêque de Langres, le nom de Grégoire, et que la renommée a appelé Grégoire de Tours, fit renaître l'histoire tombée depuis long-temps à l'état de chronique informe et sans portée. Grégoire naquit vers 544; élu au siége de Tours en 573, il se trouva bientôt mêlé aux affaires les plus importantes de son époque, puisque nous le voyons employé comme négociateur par Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert II, roi d'Austrasie, au milieu de leurs longues et sanglantes querelles.

Grégoire assista à plusieurs conciles et montra une grande fermeté, principalement contre Chilpéric et Frédégonde. L'évêque de Tours fit dans sa vieillesse un voyage à Rome, où il fut reçu par le pape Grégoire-le-Grand avec une distinction digne de son caractère et de ses talens. Il mourut en 595, à cinquante-un ans. Son *Histoire ecclésiastique des Francs* est le monument le plus précieux du commencement de nos annales. Le titre seul du livre, dit M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*, est

remarquable, car il indique son caractère à la fois civil et religieux : l'auteur n'a pas voulu écrire une histoire de l'église seule, ni une histoire des Francs seule; il a jugé que les destinées des laïques et celles des clercs ne devaient point être séparées.

« Je rapporterai confusément, dit-il, et sans aucun ordre que celui des temps, les vertus des saints et les désastres des peuples. Je ne crois pas qu'il soit regardé comme déraisonnable d'entremêler dans le récit, non pour la facilité de l'écrivain, mais pour se conformer à la marche des évènemens, les félicités de la vie des bienheureux avec les calamités des misérables... Eusèbe, Sévère, Jérôme et Orose ont mêlé ainsi dans leurs chroniques les guerres des rois et les vertus des martyrs. »

Sans doute le style de l'histoire ecclésiastique des Francs porte le triste cachet du sixième siècle. Ce latin est barbare, entaché de fautes grossières : mais on ne peut y méconnaître parfois le relief et la rudesse d'un grand peintre. Les Francs respirent là avec toute leur férocité native ; leurs passions sont terribles. Grégoire de Tours a sans doute inspiré les plus remarquables peintures que les poètes nous aient tracées de ces époques primitives de notre existence comme nation ; sans lui M. de Chateaubriand n'eût peut-être pas écrit ces belles pages des Martyrs, qui ont révélé à M. Augustin Thierry sa mission d'historien.

Le mélange de l'esprit chrétien et de l'étude des

travail et sans sueurs qu'on peut accomplir une œuvre de tous les jours ?... Ceignez-vous donc, et ne cessez pas de combattre : nul n'obtient la couronne s'il n'a vaillamment combattu. »

Sans doute ces paroles, prononcées d'un accent puissant et rude, pouvaient entraîner des hommes incultes et faciles à émouvoir ; mais elles n'ont rien de littéraire, rien qui puisse charmer à la lecture.

Un évêque, George Florentius, qui prit de son bisaïeul, évêque de Langres, le nom de Grégoire, et que la renommée a appelé Grégoire de Tours, fit renaître l'histoire tombée depuis long-temps à l'état de chronique informe et sans portée. Grégoire naquit vers 544 ; élu au siége de Tours en 573, il se trouva bientôt mêlé aux affaires les plus importantes de son époque, puisque nous le voyons employé comme négociateur par Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert II, roi d'Austrasie, au milieu de leurs longues et sanglantes querelles.

Grégoire assista à plusieurs conciles et montra une grande fermeté, principalement contre Chilpéric et Frédégonde. L'évêque de Tours fit dans sa vieillesse un voyage à Rome, où il fut reçu par le pape Grégoire-le-Grand avec une distinction digne de son caractère et de ses talens. Il mourut en 595, à cinquante-un ans. Son *Histoire ecclésiastique des Francs* est le monument le plus précieux du commencement de nos annales. Le titre seul du livre, dit M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*, est

remarquable, car il indique son caractère à la fois civil et religieux : l'auteur n'a pas voulu écrire une histoire de l'église seule, ni une histoire des Francs seule; il a jugé que les destinées des laïques et celles des clercs ne devaient point être séparées.

« Je rapporterai confusément, dit-il, et sans aucun ordre que celui des temps, les vertus des saints et les désastres des peuples. Je ne crois pas qu'il soit regardé comme déraisonnable d'entremêler dans le récit, non pour la facilité de l'écrivain, mais pour se conformer à la marche des évènemens, les félicités de la vie des bienheureux avec les calamités des misérables... Eusèbe, Sévère, Jérôme et Orose ont mêlé ainsi dans leurs chroniques les guerres des rois et les vertus des martyrs. »

Sans doute le style de l'histoire ecclésiastique des Francs porte le triste cachet du sixième siècle. Ce latin est barbare, entaché de fautes grossières : mais on ne peut y méconnaître parfois le relief et la rudesse d'un grand peintre. Les Francs respirent là avec toute leur férocité native ; leurs passions sont terribles. Grégoire de Tours a sans doute inspiré les plus remarquables peintures que les poètes nous aient tracées de ces époques primitives de notre existence comme nation ; sans lui M. de Chateaubriand n'eût peut-être pas écrit ces belles pages des Martyrs, qui ont révélé à M. Augustin Thierry sa mission d'historien.

Le mélange de l'esprit chrétien et de l'étude des

travail et sans sueurs qu'on peut accomplir une œuvre de tous les jours ?... Ceignez-vous donc, et ne cessez pas de combattre : nul n'obtient la couronne s'il n'a vaillamment combattu. »

Sans doute ces paroles, prononcées d'un accent puissant et rude, pouvaient entraîner des hommes incultes et faciles à émouvoir; mais elles n'ont rien de littéraire, rien qui puisse charmer à la lecture.

Un évêque, George Florentius, qui prit de son bisaïeul, évêque de Langres, le nom de Grégoire, et que la renommée a appelé Grégoire de Tours, fit renaître l'histoire tombée depuis long-temps à l'état de chronique informe et sans portée. Grégoire naquit vers 544; élu au siége de Tours en 573, il se trouva bientôt mêlé aux affaires les plus importantes de son époque, puisque nous le voyons employé comme négociateur par Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert II, roi d'Austrasie, au milieu de leurs longues et sanglantes querelles.

Grégoire assista à plusieurs conciles et montra une grande fermeté, principalement contre Chilpéric et Frédégonde. L'évêque de Tours fit dans sa vieillesse un voyage à Rome, où il fut reçu par le pape Grégoire-le-Grand avec une distinction digne de son caractère et de ses talens. Il mourut en 595, à cinquante-un ans. Son *Histoire ecclésiastique des Francs* est le monument le plus précieux du commencement de nos annales. Le titre seul du livre, dit M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*, est

remarquable, car il indique son caractère à la fois civil et religieux : l'auteur n'a pas voulu écrire une histoire de l'église seule, ni une histoire des Francs seule; il a jugé que les destinées des laïques et celles des clercs ne devaient point être séparées.

« Je rapporterai confusément, dit-il, et sans aucun ordre que celui des temps, les vertus des saints et les désastres des peuples. Je ne crois pas qu'il soit regardé comme déraisonnable d'entremêler dans le récit, non pour la facilité de l'écrivain, mais pour se conformer à la marche des évènemens, les félicités de la vie des bienheureux avec les calamités des misérables... Eusèbe, Sévère, Jérôme et Orose ont mêlé ainsi dans leurs chroniques les guerres des rois et les vertus des martyrs. »

Sans doute le style de l'histoire ecclésiastique des Francs porte le triste cachet du sixième siècle. Ce latin est barbare, entaché de fautes grossières : mais on ne peut y méconnaître parfois le relief et la rudesse d'un grand peintre. Les Francs respirent là avec toute leur férocité native ; leurs passions sont terribles. Grégoire de Tours a sans doute inspiré les plus remarquables peintures que les poètes nous aient tracées de ces époques primitives de notre existence comme nation ; sans lui M. de Chateaubriand n'eût peut-être pas écrit ces belles pages des Martyrs, qui ont révélé à M. Augustin Thierry sa mission d'historien.

Le mélange de l'esprit chrétien et de l'étude des

lettres romaines fait de l'Histoire ecclésiastique des Francs un livre très-curieux, et qui donne une idée de ce chaos du sixième siècle dans les Gaules. L'auteur remonte à l'établissement du christianisme dans cette contrée, et conduit son récit jusqu'en 591.

Mais ce n'est pas pour son histoire des Francs que saint Grégoire de Tours fut populaire dans son temps; il dut la renommée à ses Traités de la gloire des martyrs et de la gloire des confesseurs, à son recueil intitulé : *Vies des pères*, et qui contient l'histoire de vingt-deux saints et saintes de l'église gauloise, enfin à ses trois traités des miracles de saint Julien, de saint Martin de Tours et de saint André.

Il nous a paru que ces livres ne se distinguaient pas de la foule des légendes qui circulaient alors dans les villes et les hameaux de la chrétienté. Aussi renvoyons-nous, relativement à ces derniers ouvrages, aux pages de ce livre qui traitent des légendes en général.

Quoique la poésie en dehors des légendes fût bien peu cultivée au sixième siècle, on peut cependant rencontrer encore quelques fragmens remarquables. Lorsque j'ai parlé de saint Avite, dans mon *Histoire des lettres aux cinq premiers siècles*, j'ai passé rapidement sur cet écrivain : né vers le milieu du cinquième siècle, il appartient autant au sixième. La vérité est que ce qui manque à saint Avite, c'est une versification plus pure, plus classique, car l'ima-

gination, le génie poétique sont éminens chez lui. Nous n'en voulons pour preuve que ce fragment emprunté à son poème de la création.

« Par delà l'Inde, là où commence le monde, où se joignent, dit-on, les confins de la terre et du ciel, est un asile élevé, inaccessible aux mortels et fermé par des barrières éternelles, depuis que l'auteur du premier crime en fut chassé après sa chute, et que les coupables se virent justement expulsés de leur heureux séjour... Nulle alternative des saisons ne ramène les frimas; le soleil de l'été n'y succède point aux glaces de l'hiver; tandis qu'ailleurs le cercle de l'année nous rend d'étouffantes chaleurs, ou que les champs blanchissent sous les gelées, la faveur du ciel maintient là un printemps éternel. Le tumultueux Auster n'y pénètre pas; les nuages s'enfuient d'un air toujours pur et d'un ciel toujours serein. Le sol n'a pas besoin que les pluies viennent le rafraîchir, et les plantes prospèrent par la vertu de leur propre rosée. La terre est toujours verdoyante, et sa surface, qu'anime une douce tiédeur, resplendit de beauté; l'herbe n'abandonne jamais les collines, les arbres ne perdent jamais leurs feuilles; et quoiqu'ils se couvrent continuellement de fleurs, ils réparent promptement leurs forces au moyen de leurs propres sucs. Les fruits, que nous n'avons qu'une fois par an, mûrissent là tous les mois; le soleil n'y fane pas l'éclat des lis; aucun attouchement ne souille les violettes; la rose conserve tou-

jours sa couleur et sa gracieuse forme... Le baume odoriférant y coule, sans interruption, de branches fécondes. Si par hasard un léger vent s'élève, la belle forêt, effleurée par son souffle, agite avec un doux murmure ses feuilles et ses fleurs, qui laissent échapper et envoient au loin les parfums les plus suaves. Une claire fontaine y sort d'une source dont l'œil atteint sans peine le fond; l'argent le mieux poli n'a pas un tel éclat; le cristal de l'eau glacée n'attire pas tant de lumière. Les émeraudes brillent sur ses rives; toutes les pierres précieuses que vante la vanité mondaine sont là éparses comme des cailloux, émaillent les champs des couleurs les plus variées, et les parent comme d'un diadème naturel [1]. »

Des critiques habiles ont comparé cette description de l'Éden à celle de Milton, et ont donné la préférence au poète latin du sixième siècle.

Il y a toutefois dans les poèmes de saint Avite des choses très-étranges, des défauts de goût, que du reste nous retrouverons plus tard en des temps plus éclairés.

Un autre poète, un autre évêque, Fortunat, eut encore une grande célébrité au sixième siècle. Il était Italien; né en 530, il passa dans les Gaules vers 565, à l'époque de l'invasion des Lombards, et s'arrêta en Austrasie au moment du mariage de Sigebert Ier et de Brunehault, fille d'Athanagild, roi

[1] Traduit par M. Guizot.

d'Espagne. Il séjourna quelque temps à cette cour, y écrivant des épithalames, des complaintes et autres petits poèmes de courtisan.

Fortunat alla ensuite à Tours pour prier saint Martin, et connut dans cette ville l'historien des Francs. Il était encore laïque. Sainte Radegonde, femme de Clotaire Ier, venait de se retirer dans cette contrée et d'y fonder un monastère de religieuses. Fortunat se lia avec elle d'une amitié étroite, mais très-pure ; il se fit prêtre, et devint bientôt le chapelain et l'aumônier du monastère. Il vécut longtemps ainsi dans un repos charmant, un peu frivole et puéril, s'il faut s'en rapporter à ses poésies adressées à sainte Radegonde et à sainte Agnès. En effet, nous voyons qu'il leur écrit des vers sur des violettes, sur des fleurs qui ornent l'autel, sur des châtaignes, sur du lait, sur du vin qu'il les engage à boire, sur des prunelles, sur des œufs, etc.

Comme on le voit, c'est une assez triste occupation pour un homme qui devait être nommé évêque de Poitiers quelques années plus tard. Il faut bien que je cite au moins un fragment de Fortunat; je prends encore dans le grave ouvrage de M. Guizot sur la civilisation les lignes suivantes, traduites d'une pièce écrite en sortant d'un repas.

« Entouré de friandises variées et de toutes sortes de ragoûts, tantôt je mangeais, j'ouvrais la bouche, puis je fermais les yeux, et je mangeais de nouveau de tout ; mes esprits étaient confus, croyez-le, très-

chers, et je n'aurais pu facilement ni parler avec liberté, ni écrire des vers. Une muse ivre a la main incertaine; le vin me produit le même effet qu'aux autres buveurs, et il me semblait voir la table nager dans du vin pur. Cependant, aussi bien que j'ai pu, j'ai tracé en doux langage ce petit chant pour ma mère et ma sœur, et quoique le sommeil me presse vivement, l'affection que je leur porte a inspiré ce que la main n'était guère en état d'écrire. »

Nous assistons dès le sixième siècle aux commencemens de cette poésie railleuse que nous trouverons dans tout le moyen âge, et même jusqu'au seuil du dix-neuvième siècle, poursuivant de ses sarcasmes les abus scandaleux qui ont amené la ruine de ces établissemens religieux, si profondément admirables tant qu'ils étaient fidèles à l'austérité de leurs fondateurs. Toutefois, les vers de Fortunat ont cela de remarquable, qu'ils sont écrits sans aucune intention de malice, par un poète bon enfant, qui se laissait aller à cette vie facile et molle sans scrupule et sans remords. Il est probable d'ailleurs que la poésie de Fortunat exagérait beaucoup les petites faiblesses qu'il rachetait sans doute par des qualités solides.

Fortunat a laissé des poésies d'un ordre plus élevé; c'est à lui que l'église doit le *Vexilla regis*, et quelques autres hymnes sacrés qui ne sont pas sans beautés. Les défauts de ce poète sont l'afféterie, et une prétention souvent subtile. Il écrit le latin assez bien pour son temps.

II.

Sixième et septième siècles. — Grégoire-le-Grand. — Dernier coup d'œil sur la philosophie d'Alexandrie. — Espagne. — Gaules.

L'intelligence continue à se concentrer dans l'Église: saint Grégoire-le-Grand naquit à Rome vers 540. L'empereur Justin II l'éleva à la dignité de préteur, qui correspond à celle de consul; mais richesses, honneurs, Grégoire rejeta tout pour se retirer, à trente-quatre ans, dans les études solitaires de la vie religieuse.

Après la mort de Pélage II, en 590, le sénat, le clergé et le peuple de Rome, appelèrent Grégoire sur la chaire pontificale.

« J'ai perdu tous les charmes du repos, écrivait-il; je n'aspirais qu'à vivre éloigné des choses matérielles, pour être uniquement occupé de la contem-

plation des biens célestes; ne désirant et ne craignant rien en ce monde, je m'imaginais être élevé au-dessus de tous les objets terrestres, quand l'orage est venu me jeter au sein des alarmes et des dangers.» Dans une autre lettre de la même époque, écrite par saint Grégoire-le-Grand au patrice Narsès, on lit : « Je suis tellement accablé de douleur que je puis à peine parler. Mon esprit est environné d'épaisses ténèbres ; je ne vois rien que de triste ; je ne trouve que dégoût et affliction dans tout ce qui semble le plus agréable au reste des hommes. » A saint Léandre de Séville, il disait : « Je ne saurais retenir mes larmes toutes les fois que je pense à quel port heureux l'on vient de m'arracher : mon cœur soupire à la seule pensée de cette terre ferme, où il ne m'est plus possible d'aborder. »

Oh ! que nous comprenons bien cet effroi des grands cœurs, habitués aux conversations avec Dieu dans le désert, lorsque la vie pratique leur présente ses obstacles et ses dégoûts !

Grégoire s'était enfui de son monastère, il s'était caché dans quelque grotte lointaine, comme pour prendre congé de la solitude. On le chercha pendant trois jours et trois nuits, et le peuple de Rome demeurait prosterné devant les autels, demandant à Dieu saint Grégoire pour pontife.

Il montait sur la chaire de saint Pierre à une époque fertile en évènemens et en malheurs. La puissance romaine n'était plus qu'une ombre. Les bar-

bares inondaient l'Italie, les Lombards envahissaient le territoire de Rome, vide et désolée; ses édifices tombaient en ruine, le voyageur s'en éloignait avec une sorte de frayeur.

Grégoire réunit dans sa main les pouvoirs religieux, civil et militaire, et releva par l'ascendant de son génie cette époque de décadence et de destruction.

Les circonstances où se trouvait alors la chrétienté, dit un écrivain moderne, demandaient un pontife tel que Grégoire, c'est-à-dire un homme d'une sainteté consommée, d'une capacité supérieure, et d'un courage à toute épreuve. Lorsqu'il monta sur le saint Siége, les églises d'Orient étaient en proie aux divisions causées par les erreurs de Nestorius et d'Eutychès; il les réunit. Dans l'Occident, l'Angleterre était encore plongée dans les superstitions du paganisme; il y fit porter la lumière de l'Évangile. Les Visigoths, en s'emparant de l'Espagne, l'avaient infectée des impiétés d'Arius; il y rétablit la profession de la foi orthodoxe. Il délivra l'Afrique de tous les maux qu'y causaient les donatistes. Il bannit les chisme de l'Istrie et des provinces voisines, et purgea l'église gallicane du crime de la simonie. Une grande partie de l'Italie étant tombée sous la domination des Lombards, qui étaient ariens ou idolâtres, il réprima souvent la fureur de ces peuples, et leur arracha des sentimens d'humanité en faveur de son troupeau. Il eut même la gloire d'en convertir plusieurs, et surtout leur roi, Agilulfe,

qui fit une abjuration solennelle de l'arianisme.

Les principaux ouvrages de saint Grégoire-le-Grand sont *le Livre des morales*, ou commentaires sur Job, et *le Pastoral.* Le style de ce grand homme est loin des beaux modèles des époques plus heureuses ; on lui a reproché avec raison l'embarras, l'obscurité, des expressions vicieuses ; mais quelle onction toute céleste ! quelle profondeur d'analyse ! Citons un passage du premier de ces livres, en prévenant que nous trouverions partout dans cet ouvrage des pages aussi remarquables par la pensée.

« Encore que l'âme soit incorporelle, néanmoins, se trouvant unie à un corps, elle participe à la qualité locale du corps, puisqu'elle est renfermée dans un lieu et un espace corporels. Comme donc elle oublie ce qu'elle a su, qu'elle se souvient de ce qu'elle avait oublié, qu'elle se réjouit après avoir été triste, et qu'elle s'attriste après avoir été dans la joie, tous ces divers changemens lui font assez voir combien elle est éloignée, par sa nature, de la substance immuable et éternelle qui demeure toujours la même, qui est présente partout, partout invisible, partout entière, partout incompréhensible ; que l'esprit qui la recherche avec ardeur contemple sans qu'elle ait de forme visible, qu'il entend sans qu'elle ait une voix, qu'il touche sans qu'elle ait un corps, et qu'il retient sans qu'elle soit dans aucun lieu.

» Quand l'esprit accoutumé aux choses corporelles

veut penser à cette substance invisible, il est travaillé par les images d'une infinité de fantômes matériels. Mais, lorsqu'il a soin de les écarter, il commence à l'apercevoir en quelque manière; et, s'il n'en connaît pas assez pour découvrir ce qu'elle est, du moins il en connaît assez pour découvrir ce qu'elle n'est pas [1]. »

Comme tous ces grands esprits synthétiques, qui sont la gloire de l'église catholique, le pape saint Grégoire, sous le simple titre de Commentaire, a produit une œuvre pleine de profondeur, dans laquelle il s'arrête sur les plus importans problèmes de la destinée humaine; mais celui de ses livres qui a été le plus admiré est *le Pastoral*. Il l'écrivit lorsqu'un de ses amis lui témoigna son étonnement en le voyant hésiter à accepter la tiare. Saint Grégoire répondit en faisant connaître par ce livre comment il comprenait les devoirs du pasteur. Bossuet l'a appelé *un vrai chef-d'œuvre de prudence*. Il a inspiré tous les orateurs qui ont parlé depuis sur les devoirs des prêtres. On reconnaît dans ce livre, comme dans les homélies et dans les lettres de saint Grégoire-le-Grand, cet esprit investigateur qui pénètre dans toutes les profondeurs d'une idée, cette expérience de la vie qui donne tant de puissance à la parole des hommes si haut placés dans le monde.

Saint Grégoire a vécu à une époque littéraire trop

[1] Traduction de M. Guillon.

malheureuse pour être un grand écrivain; mais ses écrits sont évidemment les œuvres d'un grand homme.

Accablé de travaux et d'infirmités, il mourut le 13 mars 604, après avoir occupé le saint Siége treize ans, six mois et dix jours.

A la même époque, sur un autre rivage de la Méditerranée, la puissance intellectuelle païenne était lente à mourir; le développement de la philosophie grecque d'Alexandrie se continuait au sixième siècle: c'était surtout l'œuvre de Platon qui occupait ces commentateurs. Syrien avait composé, à ce qu'il paraît, plusieurs ouvrages sur ce prince des philosophes. Proclus nous a laissé des livres très-importans pour l'histoire de la science; son commentaire sur *l'Alcibiade* répand beaucoup de clarté sur les diverses époques de la philosophie grecque. Cet écrivain est remarquable par le style. Olympiodore, venu un peu plus tard, n'a été étudié que de nos jours; tous ses écrits ont encore pour but de commenter Platon et la philosophie grecque. Nous ne faisons qu'indiquer ces derniers écrivains du grand mouvement philosophique de l'Hellénie [1]. Ils ont sans doute été utiles, puisqu'ils ont rendu plus clair l'enseignement des maîtres, mais l'analyse de pareils travaux ne pourrait convenir qu'à un ouvrage spécial sur cette branche des connaissances humaines. Il faut

[1] Voir sur l'école d'Alexandrie notre 3e volume.

consulter à cet égard, en Allemagne, M. Creuzer; chez nous, M. Victor Cousin; ses fragmens philosophiques contiennent des études précieuses sur Proclus et Olympiodore.

Vers l'époque de Grégoire-le-Grand, il y eut en Espagne plusieurs évêques célèbres par leur science: saint Isidore de Séville, mort vers 639, publia quelques livres d'une vaste érudition; son recueil des Origines ou étymologies sacrées et profanes est encore consulté aujourd'hui.

Saint Isidore s'était nourri des glorieux travaux des premiers siècles; il s'était aussi adonné à l'histoire. On a de lui une chronique générale qui embrasse les annales de l'univers, et quelques autres ouvrages d'un plan moins étendu; son style est clair et facile, mais il ne s'élève jamais jusqu'à l'éloquence. Il parle d'ailleurs le latin barbare de son temps. Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, né au commencement du septième siècle, est célèbre par son livre *De la virginité perpétuelle de la sainte mère de Dieu*.. Saint Julien, aussi archevêque de Tolède, qui mourut vers la fin du septième siècle, a laissé plusieurs écrits, entre autres, un traité sur le sixième âge du monde, et un autre sur la connaissance des choses futures. Saint Éloi, en Flandre, saint Boniface, en Allemagne, enflammaient les populations par leurs prédications et leur foi. Dans le même temps, saint Jean Climaque, retiré, dès l'âge de seize ans, au fond d'un monastère du mont Sinaï, s'y livrait

à une méditation continuelle sur les devoirs de la vie religieuse, et écrivait, sous le titre de *l'Échelle* (en grec *Klimax*), un livre profond sur la vie ascétique.

Dans la Gaule, Frédégaire, né en Bourgogne, continuait, vers le milieu du septième siècle, les travaux historiques commencés par Grégoire de Tours. La chronique de Frédégaire est bien loin de l'œuvre de son devancier. Le chroniqueur lui-même exprime plusieurs fois son dégoût en face de la décadence intellectuelle dont son livre est une preuve. Il est curieux, car il est presque le seul sur cette époque. Quant aux quatre premiers livres qui passent en revue l'univers entier depuis la création, ils n'offrent aucun intérêt, n'ayant pas la moindre valeur littéraire.

III.

Suite du précédent. — Mouvement intellectuel de l'Italie aux sixième et septième siècles.

Il y avait un demi-siècle que Rome était tombée et obéissait au roi des Goths ; le mauvais goût détruisait toute poésie, le silence se faisait devant le sabre des Barbares, ce pays ne vivait plus, pour ainsi dire, de la vie intellectuelle, lorsque Boëce naquit, en 470. Il fut envoyé dès son enfance à Athènes, dont l'antique renommée littéraire et scientifique dominait encore le monde. Il y passa dix ans, et rapporta dans sa patrie de nombreuses traductions des philosophes grecs. Boëce à son retour fut nommé patrice ; sur la fin de l'an 500, Théodoric, qui avait fixé à Ravennes le siége de son empire, se rendit à Rome, et Boëce, chargé par le sénat de haranguer le roi des

Goths, prononça un discours qui fut très-admiré de tous les partis. Dès-lors Théodoric l'appela dans ses conseils, lui conféra la dignité de consul, et lui confia la direction d'affaires très-importantes. Boëce réprima les Manichéens qui étaient alors influens en Italie; mais, non content de repousser l'erreur par la force, il voulut encore la vaincre en répandant la vérité, et composa un traité de philosophie dans le but de régénérer l'enseignement de son siècle.

Toutefois, le zèle qu'il montrait dans la répression de tous les abus, et son austérité inflexible ne tardèrent pas à révolter contre lui toutes les cupidités et tous les vices. Théodoric, lui-même, avait embrassé l'arianisme avec ardeur, et s'efforçait de répandre les idées de cette secte dans tout l'empire. Ne pouvant réussir à attirer à lui le pape Jean, il le fit mourir en prison, et comme Boëce et Symmaque, son beau-père, avaient tous deux prêché le catholicisme d'une manière éclatante, on les accusa d'avoir conspiré, et ils furent mis à mort.

Boëce a laissé plusieurs ouvrages contre les hérétiques ; un Traité des *deux natures* et *d'une personne en Jésus-Christ*, un livre de l'*Unité de Dieu*, et une profession de foi complètement orthodoxe, et une des plus méthodiques qui aient été écrites dans ces premiers siècles. Mais le plus célèbre de ses ouvrages est son traité de *la Consolation* (de Consolatione philosophiæ) : ce traité est divisé en cinq livres mêlés de prose et de vers. Boëce a fait une heureuse al-

liance des idées grecques et du christianisme. Ce livre qui, pour la pensée, présente l'élévation et la profondeur évangéliques, conserve aussi un parfum d'antiquité qui lui donne beaucoup de charme. Le langage de Boëce est remarquable, non-seulement par la pureté, mais par la noblesse, deux qualités à peu près inconnues de ses contemporains. Ses vers ont aussi une élégance singulière, une aisance que la poésie latine avait perdue depuis long-temps.

Une autre lumière brilla encore au milieu de l'obscurité du sixième siècle; Cassiodore, après avoir été principal ministre du roi Théodoric, consul en 514, préfet du prétoire sous Athalaric, Déodat et Vitige, quitta le monde après la chute de ce dernier prince, vers 540. Il bâtit un monastère dans la Calabre, sa patrie, et s'y retira à l'âge de soixante-dix ans, demandant à la solitude, à la méditation et à la prière, un bonheur qu'il n'avait pû trouver à la cour des rois. Il a tracé de son hermitage une peinture enchanteresse : de vastes jardins traversés par de limpides ruisseaux formaient des promenades délicieuses. La rivière du Pellène, qui coulait aux environs, fournissait du poisson en abondance. Les bains d'eau douce, qui se trouvaient au milieu de ces jardins situés près de la mer, étaient célèbres dans toute la contrée, et les malades y venaient des pays lointains. C'est dans ce séjour enchanté que Cassiodore médita les livres qui ont immortalisé son nom.

Il traduisit en latin, ou plutôt il fit traduire par son ami Epiphane, les trois historiens grecs de l'église, Socrate, Sozomène et Théodoret. Il écrivit une histoire des Goths et des Romains, en douze livres, nous l'avons perdue ; mais elle se retrouve dans l'abrégé de Jornandès, *De rebus Gothicis*. Son commentaire sur les Psaumes rappelle ceux de saint Augustin ; il présente cependant des aperçus neufs et profonds. Son livre de l'*Introduction aux lettres divines* est un enseignement précieux, qui manquait à son époque ; mais c'est principalement son *Traité de l'âme* qui doit fixer l'attention de la postérité. On a remarqué avec raison que ce livre rappelait le beau Traité de Bossuet : *De la connaissance de Dieu et de soi-même*. L'écrivain du sixième siècle n'est pas inférieur à notre grand homme, sous le rapport de la science et de la profondeur avec laquelle il sonde les mystères métaphysiques. Le plus réel avantage que Bossuet ait sur son prédécesseur est celui du style, quoique le langage de Cassiodore soit remarquable pour son temps.

C'est un triste spectacle que celui des époques de décadence ; on voit les plus nobles intelligences se débattre vainement contre les obstacles d'une langue barbare et de la langueur intellectuelle. Le génie lui-même est impuissant. Nous venons de citer des hommes éminens, Boëce, saint Avite, Cassiodore ; mais je ne sais quel voile couvre leur gloire ; ils portent la peine de leur temps. Enfans perdus

dans la grande histoire de l'intelligence humaine, ils ne sont qu'un objet de regrets et de pitié. Venus à une époque d'éclat et de perfectionnement, ils auraient peut-être égalé les plus nobles et les plus purs esprits.

IV.

Les Légendes.

Malgré mon désir de suivre autant que possible l'ordre chronologique, souvent je serai obligé, par la nature des sujets que je traite, de renfermer dans un chapitre les monumens épars d'une littérature de plusieurs époques. Depuis le cinquième jusqu'au dixième siècle, les légendes, les vies des saints ont été presque la seule lecture populaire. On peut se faire une idée du nombre de ces compositions, en se rappelant que le *Recueil des Bollandistes*, commencé en 1643 par Bolland, jésuite belge, et continué par un grand nombre de savans, contient plus de vingt-cinq mille vies de saints. On a remarqué avec raison que ces légendes pieuses répondaient, dans les siècles de malheur pendant lesquels les

Barbares ravagèrent l'Occident, aux instincts puissans, aux besoins invincibles de l'âme humaine, qui a soif de poésie et de morale, même dans les époques les plus tourmentées. Il ne faut jamais perdre de vue l'immense importance sociale du christianisme, la rénovation profonde qu'il venait de produire dans ces contrées, les flots de sang que sa doctrine admirable venait de coûter aux hommes. Quoi de plus simple, dès lors, que cette avidité qui se jetait sur les récits des actes par lesquels les héros de la grande religion l'avaient gravée dans le cœur de leurs semblables ?

Sous le rapport de l'art, les légendes offrent des sentimens vrais et naïvement exprimés; il n'y a pas d'ordre dans la disposition des scènes; on y rencontre une confusion étrange, et nécessairement de la monotonie. Le langage est souvent plein de défauts et d'expressions barbares; mais que de charme dans tout ce merveilleux qui entoure les saints! quelles belles vertus! Quel dévouement aux pauvres, aux esclaves, à toutes ces victimes de la société d'alors, et de bien d'autres sociétés, hélas! Quel amour divin, quel courage, quel détachement de la terre! tout ce qu'il y avait de noble au fond des cœurs tressaillait à ces récits qui arrachaient les misérables à la ténacité de leurs douleurs. Nous voudrions donner quelques citations de ces légendes, mais comment choisir dans cette immense collection ?

Voici un fragment de la vie de sainte Rusticule,

qui semble avoir frappé l'illustre historien de la civilisation. Cette pieuse abbesse mourut vers 632.

« Il arriva, un certain jour de vendredi, qu'après avoir chanté selon son habitude les vêpres avec ses filles, se sentant fatiguée, elle alla au-delà de ses forces en faisant la lecture accoutumée : elle savait qu'elle n'en irait que plus vite au Seigneur. Le samedi matin, elle eut un peu froid et perdit toute force dans ses membres; se couchant alors dans son petit lit, elle fut prise d'une grande fièvre, et ne cessa pourtant pas de louer Dieu, et, les yeux fixés au ciel,... elle lui recommanda ses filles qu'elle laissait orphelines, et consola d'une âme ferme celles qui pleuraient autour d'elle. Elle se trouva plus mal le dimanche; et comme c'était son habitude qu'on ne fît son lit qu'une fois l'an, les servantes de Dieu lui demandèrent de se permettre une couche un peu moins dure, afin d'épargner à son corps une si rude fatigue; mais elle ne voulut pas y consentir. Le lundi, jour de saint Laurent, martyr, elle perdit encore de ses forces, et sa poitrine faisait grand bruit. A cette vue, les tristes vierges du Christ se répandirent en pleurs et en gémissemens. Comme c'était la troisième heure du jour, et que, dans son affliction, la congrégation psalmodiait en silence, la sainte mère mécontente demanda pourquoi elle n'entendait pas la psalmodie : les religieuses répondirent qu'elles ne pouvaient chanter à cause de leur douleur : « Ne chan» tez que plus haut, dit-elle, afin que j'en reçoive

peintures du désert, et que ces solitaires dont les jours s'écoulaient dans la contemplation de Dieu! Comme toute la nature semble obéir à ces êtres presque divins! les oiseaux les nourrissent, les lions lèchent leurs pieds avec respect. Quelle variété, et souvent quels drames dans les biographies des saints et des saintes persécutés par le monde! L'histoire de sainte Agnès, vierge et martyre, semble un roman plein de pathétique, qui intéresserait vivement le dix-neuvième siècle lui-même. Parmi les plus merveilleux récits, nous avons remarqué le suivant, qui nous a paru d'une grâce charmante.

« Deux saintes filles, nommées Restitues, se sont rendues célèbres dans l'Église par leur virginité et par leur martyre. La première était Africaine de nation, et vivait sous l'empereur Valérien. Un juge, nommé Procule, qui persécutait les chrétiens à Carthage, se promettait qu'il la contraindrait enfin par ses supplices à violer la foi qu'elle avait donnée à Jésus-Christ, en se faisant chrétienne et en lui vouant sa virginité; mais, voyant que quelques tourmens qu'il lui fît souffrir il n'ébranlait pas son courage invincible, il ordonna qu'on la mît dans une nacelle garnie de poix et soufre, et d'autres matières combustibles, et qu'on la brûlât toute vive au milieu des eaux. Mais la chose arriva autrement qu'il ne l'avait projeté; car, dès qu'on eut mis le feu à ces matières, les flammes, rejaillissant contre les bourreaux, les dévorèrent tous : et, pour la sainte, elle rendit pai-

siblement son esprit à Dieu, en faisant sa prière, sans que son corps reçût aucun dommage; et cette nacelle, qui n'était conduite que par la divine Providence, aborda en l'île d'Aenarie, auprès de Naples, où les chrétiens reçurent avec beaucoup de dévotion la précieuse relique qu'elle leur apportait, et la transportèrent solennellement dans cette grande ville. L'empereur Constantin y fit bâtir depuis une magnifique église en son honneur. »

Les vies des saints contenaient des spectacles pleins de leçons profondes; rois, empereurs et impératrices se dépouillaient, aux yeux du peuple, de la pourpre royale pour se prosterner dans la poussière et l'humilité. Les légendes sont réellement tout à la fois l'histoire et la poésie de ces premiers siècles. Écoutons un fragment de la vie de sainte Cunégonde, impératrice.

« Se voyant déchargée de tous les soins de la terre par l'élection de Conrad, qui fut élevé à l'empire, elle fit consacrer, par des archevêques, l'église du refuge qu'elle avait fondée, et au milieu de la messe, étant vêtue en impératrice, et parée de tous les ornemens qui conviennent à une si éminente dignité, elle offrit sur le grand autel un morceau de la vraie croix, qui, bien que petit en soi, était néanmoins un des plus grands trésors qu'elle eût pu offrir. Après qu'on eut lu l'Évangile, où il est parlé de Zachée, qui monta sur un arbre pour voir Jésus-Christ, et qui mérita de le recevoir en son logis, et d'être honoré

de sa bénédiction, elle se dépouilla de ses ornemens superbes, reçut la bénédiction épiscopale, et se revêtit de l'habit de religion qu'elle avait fait de ses propres mains; on lui coupa les cheveux que l'on garde encore aujourd'hui avec grande vénération dans ce monastère ; l'évêque lui mit le voile sur la tête, et lui donna l'anneau pour gage de la fidélité qu'elle devait garder inviolablement à son divin époux. Nul des assistans ne put voir ce qui se passait sans verser des larmes de joie pour cette princesse, et de douleur pour soi-même. »

C'était une poésie consolante pour le pauvre peuple courbé sous tant de misères : il voyait les reines empressées de se réfugier dans le bonheur que la religion présentait aux plus humbles. Ce spectacle caressait d'ailleurs le sentiment de l'égalité, si vivace dans le cœur des faibles, surtout chez les races franques et gauloises.

8e SIÈCLE.

ÉTAT DES LETTRES EN EUROPE

SOUS CHARLEMAGNE.

V.

État des lettres en Europe, sous l'empire de Charlemagne. — Huitième siècle.

Il résulte des études qui précèdent que, depuis le cinquième jusqu'au huitième siècle, l'intelligence humaine alla toujours s'obscurcissant. Cette décadence doit frapper tous les yeux; les grands monumens de la pensée chrétienne, qui ont fait la gloire des cinq premiers siècles, ne vivent plus que dans le souvenir des hommes, et ne trouvent que des imitateurs impuissans. La chute de l'empire romain a jeté l'épouvante dans le monde, les hommes abattus et consternés semblent n'avoir plus la force de penser, tant la vie de la terre est devenue sombre et pesante! Le septième siècle est encore celui où l'esprit humain est descendu le plus bas. Vers la fin

du huitième siècle, le progrès commence à se faire sentir.

Un homme qui depuis le christianisme ne connaît peut-être pas d'égal sur les trônes, Charlemagne, semblait relever le grand empire. Sa puissance dominait le monde : comme capitaine, il fit cinquante-trois campagnes; comme politique, il fonda toute une législation. Mais ce monde qu'il gouvernait lui parut plongé dans les ténèbres, et sa grande âme en gémit. Les efforts que fit cet homme pour ressusciter l'intelligence sont réellement incroyables. Il s'arrachait au gouvernement et à la guerre pour se livrer à l'étude ; son œil ardent pénétrait dans tous les coins de l'Europe, pour y découvrir les hommes de science qu'il attirait vers lui par son génie et ses bienfaits. Les écoles se fondent, des milliers de clercs sont occupés à copier les saints livres; la théologie et la philosophie renaissent ; le plus célèbre des hommes qui entourent le grand empereur est Alcuin, né en Angleterre, dans le comté d'York, vers 735.

L'Angleterre avait conservé à cette époque une culture intellectuelle incontestablement supérieure à celle des Gaules; cela venait des rapports très-suivis qu'elle entretenait avec l'Église, unique source de science dans ce siècle. Bède, mort quelques années avant la naissance d'Alcuin, fut grammairien, poète, philosophe, orateur et historien. Il est vrai que les homélies et les traités de cet écrivain ne s'é-

lèvent pas au-dessus de la médiocrité; mais il est à l'histoire d'Angleterre ce que Grégoire de Tours est à la nôtre. Son ouvrage est un tableau très-intéressant de l'établissement du christianisme dans la grande Bretagne, et une peinture des mœurs de cette contrée. Il a encore laissé un martyrologe inséré par les bollandistes dans leur recueil, et une description des lieux saints. Il écrivait, dit du Pin, avec une merveilleuse facilité, mais sans art et sans réflexion. Il avait beaucoup plus de lecture et d'érudition que de discernement et de critique. Il recueillait indifféremment tout ce qu'il trouvait, sans faire paraître beaucoup de goût ni de choix. »

Pour donner une idée de la manière du vénérable Bède, et de sa manie allégorique, nous allons citer un fragment de son homélie sur l'évangile de la multiplication des pains.

« ..... Jésus s'en alla ensuite au-delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade (ici une description géographique de la mer de Tibériade). Dans le sens moral, la mer représente l'agitation toujours orageuse du siècle où vivent les méchans, comme les poissons dans l'humide élément, s'abandonnant à leurs passions, insensibles aux choses du ciel. Cette mer de Tibériade s'appelle *Roue*, image du monde où ces pêcheurs roulent perpétuellement sur eux-mêmes, selon l'expression du prophète, ainsi que dans un cercle auquel ils sont enchaînés. Jésus-Christ a quitté la montagne où il était assis au milieu

de ses apôtres, pour descendre dans la plaine où est le peuple, avide de recevoir de sa bouche les instructions du salut, pour nous apprendre qu'il distribue son enseignement et ses grâces en raison de la capacité de ceux qui les reçoivent. »

Cette allégorie continue ; mais en voilà assez pour faire juger de l'éloquence à la mode dans la Grande-Bretagne au huitième siècle. Ce même caractère, nous le retrouverons dans les Gaules, et l'Anglais Alcuin a contribué à l'y répandre, ou plutôt il l'a subi, car il y a des maladies intellectuelles qui sont une sorte d'épidémie à laquelle personne n'échappe dans une époque.

Vincent de Beauvais, religieux de l'ordre des dominicains, qui vivait sous le règne de saint Louis, rapporte le fait suivant que nous allons reproduire dans le gracieux langage des chroniqueurs.

« En ce temps, vinrent d'Irlande en France deux moines qui étaient d'Écosse, moult grands clercs et de sainte vie, lesquels par les cités prêchoient et crioient qu'ils avoient science à vendre, et que qui voudroit en acheter vint à eux. Charlemagne les fit venir devant lui, et leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent science à vendre, et quel loyer ils voudroient avoir pour la montre. Ils répondirent qu'ils ne vouloient que lieu convenable à ce faire, et la subsistance de leurs corps, et qu'on leur administrât gens et enfans ingénieux pour recevoir la science. L'empereur fut bien joyeux. Il leur fit bailler des enfans

de gens de tous états, les plus ingénieux qu'on sut trouver, et fit faire lieux et écoles convenables pour apprendre; il commanda qu'on leur administrât ce dont ils auroient besoin, et leur donna de grands priviléges, franchises et libertés; de là vint la première institution du corps de l'université de Paris. Lors, il y avoit en Angleterre un moult grand clerc, philosophe et théologien, nommé Alcuin, lequel étoit Anglais de nation, et avoit été disciple du vénérable Bède, et étoit rempli de toute science tant en grec qu'en latin. Quand il sut que l'empereur Charlemagne recueilloit les sages hommes et grands clercs, il passa en France, et vint devers ledit empereur, qui le reçut honorablement et le retint avec lui tant qu'il vécut, et l'appeloit son maître. Toutefois, quand il alloit en guerre, il le laissoit, et ne le menoit pas avec lui, et ordonna qu'il demeurât en l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Par le moyen desdits maîtres, fut multipliée la science à Paris et en France. Et, à la requête du dit Alcuin, Charlemagne translata l'université, qui étoit à Rome, laquelle paravant y avoit été transférée d'Athènes, et la fit venir à Paris; et furent fondateurs de la dite université quatre grands clercs qui avoient été disciples de Bède; c'est à sçavoir le dit Alcuin, Raban, Claude et Jean; tellement que la vraie source de la science y a toujours depuis été. »

Quoiqu'il en soit de cette université de France, dont il n'est pas permis de faire remonter si haut la

fondation, il est certain qu'Alcuin aida puissamment Charlemagne dans l'établissement de ses écoles. Nous devons remarquer encore que cette renaissance intellectuelle venait de l'Angleterre; cette contrée avait moins perdu que les Gaules le goût des sciences et des lettres.

Alcuin fut élevé dans le monastère d'York, sous la direction du savant évêque Egbert, qui le nomma, à l'âge de vingt-trois ans, professeur dans l'école célèbre dont il était le chef. En 780, après avoir enseigné long-temps au monastère d'York, Alcuin fut chargé d'u n mission auprès de la cour de Rome, et ce fut en s'y rendant qu'il rencontra Charlemagne à Parme.

L'empereur pressa vivement le savant religieux de se fixer près de sa personne. Deux ans après il était en France, mêlé à la vie de Charlemagne, qui s'était fait son élève. Le savant écrivait même quelquefois les capitulaires de l'empereur. Il paraît qu'Alcuin fit alors à la cour de Charlemagne une suite de leçons auxquelles assistaient les hauts dignitaires, les princes, les princesses, et quelquefois le roi lui-même. Le professeur, dont les discours embrassaient toutes les parties des connaissances humaines, la grammaire, la théologie, la jurisprudence, la poésie, l'astronomie, l'arithmétique et même la musique, composait, sous forme de dialogues, de petits traités sur les diverses matières de son enseignement. Deux de ces dialogues nous otété conservés.

En voici quelques fragmens.

Les interlocuteurs sont Pepin et Alcuin.

Pepin. — Qu'est-ce que la vie ?

Alcuin. — Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort.

P. — Qu'est-ce que la mort ?

A. — Un évènement inévitable, un voyage incertain ; un sujet de pleurs pour les vivans, la confirmation des testamens, le larron des hommes.

. . . .

P. — Qu'est-ce que la terre ?

A. — La mère de tout ce qui croît, la nourrice de tout ce qui existe, le grenier de la vie, le gouffre qui dévore tout.

P. — Qu'est-ce que la mer ?

A. — Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hôtellerie des fleuves, la source des pluies.

. . . .

P. — Qu'est-ce que l'hiver ?

A. — L'exil de l'été.

P. — Qu'est-ce que le printemps ?

A. — Le peintre de la terre.

P. — Qu'est-ce que l'été ?

A. — La puissance qui vêt la terre et mûrit les fruits.

P. — Qu'est-ce que l'automne ?

A. — Le grenier de l'année.

P. — Qu'est-ce que l'année ?

A. — Le quadrige du monde.

Si l'on jugeait Alcuin d'après cet échantillon de ses œuvres, on prendrait une bien triste idée de cette rénovation intellectuelle du règne de Charlemagne. Ce sont là de très-étranges leçons d'histoire naturelle, de géologie et de morale. On ne peut y voir que quelques jeux de mots ingénieux, une manière spirituelle d'éluder une question et d'y répondre par une phrase inattendue, qui semble avoir pour but d'amuser plutôt que d'instruire. Mais le conseiller de Charlemagne a laissé des écrits plus sérieux : entre autres, des Commentaires sur l'écriture, des Traités dogmatiques dirigés principalement contre l'hérésie des *adoptiens* sur la nature de Jésus-Christ, des ouvrages de liturgie sur la célébration des offices ecclésiatiques.

Dans le domaine de la philosophie et de la littérature, Alcuin a écrit un Traité *de virtutibus et vitiis*. C'est une sorte de manuel de morale divisé en petits chapitres : Alcuin l'écrivit à la prière du comte Guy, homme de guerre, qui lui avait demandé un guide qu'il pût emporter dans ses campagnes. Nous citerons le fragment suivant :

De la vaine gloire.

« Cette peste, la vaine gloire, est une passion à mille formes, qui se glisse de tous côtés dans le cœur de l'homme occupé de combattre contre les vices, et même de l'homme qui les a vaincus : dans le main-

tien, en effet, et la beauté du corps, dans la démarche, la parole, l'action, les jeûnes, la prière, la solitude, la lecture, la science, le silence, l'obéissance, l'humilité, la longanimité de la patience; elle cherche un moyen d'atteindre le soldat du Christ, elle ressemble à un dangereux écueil caché sous les vagues enflées, et qui prépare, tandis qu'on ne s'en défie pas, un terrible naufrage à ceux qui voguent le plus heureusement. Celui-ci ne peut ressentir d'orgueil pour de beaux et éclatans habits; le démon de la fausse gloire s'efforce de lui en inspirer pour la laideur et la grossièreté de vêtemens communs; celui-là a résisté aux tentations des honneurs, il le perdra par celles de l'humilité; tel ne s'est point laissé enfler par les avantages de la science et de l'éloquence, il le subjuguera par la gravité du silence. L'un jeûne publiquement, et la vaine gloire le possède; pour lui échapper il jeûne en secret; elle glisse son venin dans le gonflement de cœur de l'homme intérieur; de peur de succomber, celui-ci évite de prier longuement devant ses frères; mais ce qu'il fait en secret n'est pas à l'abri des aiguillons de la vanité; elle énorgueillit l'un de ce qu'il est très-patient dans ses œuvres et ses travaux, l'autre de ce qu'il est très-prompt à obéir; celui-ci de ce qu'il surpasse tous les autres en humilité, celui-là de son zèle pour la science; tel autre de son application à la lecture, tel autre encore de la longueur de ses veilles. Mal terrible qui s'efforce de souiller

l'homme, non-seulement dans les œuvres du siècle, mais jusque dans ses vertus [1] !

Nous trouvons dans ce morceau une minutieuse et assez profonde observation de la nature humaine; mais c'est subtil, c'est trop ingénieusement exprimé. Nous préférons la citation suivante prise dans un autre ouvrage d'Alcuin, dont le titre est *de la Nature de l'âme* (de Ratione animæ).

« L'âme, dit-il, a dans sa nature une image, pour ainsi dire, de la sainte trinité, car elle a l'intelligence, la volonté et la mémoire. L'âme, qu'on appelle aussi pensée, la vie, la substance, qui renferme ces trois facultés en elle-même, est une; ces trois facultés ne constituent pas trois vies, mais une vie; ni trois pensées, mais une pensée; ni trois substances, mais une substance. Quand on donne à l'âme les noms de pensée, ou de vie, ou de substance, on ne la considère qu'en elle-même; mais quand on l'appelle mémoire, ou intelligence, ou volonté, on la considère par rapport à quelque chose. Ces trois facultés ne font qu'un en tant que la vie, la pensée, la substance est une... Elles sont trois en tant qu'on les considère dans leurs rapports extérieurs; car la mémoire est la mémoire de quelque chose; l'intelligence est l'intelligence de quelque chose; la volonté est la volonté de quelque chose, et elles se distinguent en cela. Et cependant il y a dans ces trois facultés une certaine

[1] Traduit par M. Guizot.

unité. Je pense que je pense, que je veux et que je me souviens; je veux penser et me souvenir, et vouloir; je me souviens que j'ai pensé et voulu, et que je me suis souvenu. Et ainsi les trois facultés se réunissent dans une seule[1]. »

Ici encore nous trouvons les mêmes défauts : la subtilité, et aussi une science philosophique incomplète, et cherchant un peu dans les ténèbres des définitions inexactes. Et cependant Alcuin avait médité saint Jérôme et saint Augustin; mais il avait puisé dans l'ignorance de son temps des obscurités inévitables.

Nous n'avons pas de lui une seule grande œuvre; il a écrit sur la grammaire, l'orthographe, la rhétorique, la dialectique. Il a laissé quelques vies de saints. Ses poésies, très-nombreuses, manquent de fond et de forme. Son poème sur les évêques et les saints de l'église d'York mérite d'être consulté sous le rapport de l'histoire du temps.

Le style d'Alcuin non-seulement est sans élégance, mais sans correction; c'est une stérile abondance de paroles inutiles, d'ornemens prétentieux et de mauvais goût. La langue latine d'Alcuin est bien souvent barbare. Sa gloire est d'avoir été une sorte de ministre de l'instruction publique de Charlemagne, d'avoir ranimé chez les Francs la passion de l'étude, non-seulement la connaissance des Écri-

[1] Guizot.

tures, mais de l'antiquité grecque et païenne. C'est une belle et grande destinée. Il n'était pas donné à un homme de faire plus à cette époque. Charlemagne absorbait étrangement la vie du savant religieux; sa correspondance avec l'empereur ne laisse aucun doute à cet égard. Charlemagne a-t-il besoin d'éclaircissement sur un point de religion, il écrit à Alcuin; une question scientifique embarrasse le prince, c'est Alcuin qui est appelé à la résoudre. Nous voyons dans une lettre, datée de 803, que le savant adresse à l'empereur des conseils sous le titre de capitulaires sur les testamens, les successions, et plusieurs autres parties de la législation que fondait Charlemagne. Lorsque ce dernier a vaincu un peuple, il demande à son conseiller des avis sur la manière de se conduire envers ce peuple. Nous trouvons dans une lettre de 796, que ce religieux invite Charlemagne à envoyer aux Huns des missionnaires pleins de douceur, et à ne pas exiger la dîme :

« Il vaut mieux perdre la dîme que la foi, dit-il; nous autres nés, nourris, instruits dans la foi catholique, nous consentons à peine à donner la dîme de notre bien : combien la foi naissante, le cœur faible et l'esprit avare de ces peuples y consentiront encore moins. »

Partout Alcuin recommande à Charlemagne la modération, la clémence; toujours l'esprit évangélique est déposé par lui dans le cœur du conquérant. Nous pensons que l'on comprendra maintenant la

grandeur de ce moine du huitième siècle, quoiqu'il n'ait pas laissé d'ouvrages bien considérables, quand on les juge au dix-neuvième.

« Il y a sans doute un charme puissant dans la société d'un grand homme, dit M. Guizot, dans son Histoire de la civilisation, mais, quand le grand homme est un souverain, c'est bientôt un pesant fardeau que d'avoir à le satisfaire à tout moment, sur toutes choses. Aucun texte formel ne nous le révèle ; mais Charlemagne portait sans nul doute, dans ses relations avec Alcuin, cet égoisme impitoyable d'un génie supérieur et despotique qui ne considère les hommes, même ceux qu'il aime le mieux et dont il fait le plus de cas, que comme des instrumens, et marche à son but sans s'inquiéter de ce qu'il en coûte à ceux qu'il emploie à l'atteindre. Une lassitude profonde s'empara d'Alcuin : il sollicita avec instance la permission de se retirer de la cour et d'aller vivre dans la retraite. »

Charlemagne céda enfin et lui donna l'abbaye de Saint-Martin de Tours, où Alcuin a vécu depuis 796. Il eut là encore long-temps une existence très-active, car cette abbaye de Saint-Martin avait des dépendances énormes, plus de vingt-mille serfs ou colons. En 801, il se démit de ses abbayes, les fit partager entre ses principaux disciples, et ne s'occupa plus, jusqu'au 19 mai 804 (jour de sa mort), que de s'entretenir avec Dieu.

Nous nous sommes étendu sur la vie d'Alcuin,

parce qu'il est considéré avec raison comme le plus distingué des contemporains de Charlemagne. Leidrade était né dans la Norique, sur les confins de l'Italie et de l'Allemagne. Charlemagne se l'attacha d'abord comme bibliothécaire; puis il fut employé dans diverses missions politiques, et enfin nommé évêque de Lyon en 798. Il n'a laissé que quelques écrits théologiques sans valeur. Son ami Théodulf, évêque d'Orléans, était Goth et né en Italie. Celui-ci est plutôt encore un homme politique qu'un écrivain. Il fut envoyé en 798, avec Leidrade, dans les deux Narbonnaises, pour réformer l'administration de ces provinces. Ce fut à son retour qu'il composa un poëme intitulé : *Parænesis ad judices* (Exhortation aux juges). Le latin en est barbare, mais il contient des idées fortes et sévères; tel est ce passage qui termine l'œuvre :

« Mortel, sois toujours prêt à traiter doucement des mortels; la loi de la nature est la même pour eux et pour toi. Quelque diverse que soit ici-bas votre carrière, toi et eux, vous partez du même point; c'est au même point que vous allez aboutir. Une source sacrée coule pour eux comme pour toi, et les lave aussi bien que toi de la souillure paternelle..... L'auteur de la vie est mort pour eux comme pour toi, et il répandra ses dons sur chacun selon ses mérites. »

Ce poëme contient aussi de très-curieux détails sur l'état des Gaules sous Charlemagne, sur les

moyens de corruption tentés auprès de Théodulf pendant sa mission dans les Narbonnaises ; enfin il est remarquable, comme les lettres d'Alcuin, par les sentimens de commisération et de douceur qu'il inspire. Tel est aussi le caractère des écrits de Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, dans le diocèse de Verdun. Son traité de morale intitulé : *Via regia*, est adressé aux princes. On ne sait si l'auteur a parlé à Charlemagne ou à Louis-le-Débonnaire. Il n'y a rien que d'assez vulgaire dans cet opuscule ; nous en dirons autant d'un autre écrit de Smaragde, *le Diadème des moines*. C'est une suite de conseils aux religieux sur les devoirs de leur état.

Mais il est temps de parler d'un homme dont la célébrité égale peut-être dans ce temps celle d'Alcuin lui-même : on a déjà nommé Éginhard, secrétaire particulier de l'empereur.

Il était Franc ; Charlemagne le prit fort jeune à son service, et le fit élever avec ses enfans dans l'école du palais, dont Alcuin était le directeur. Il paraît que l'empereur s'attacha à ce jeune homme, qui faisait preuve de talent très-rare ; car, non-seulement il le nomma son secrétaire particulier, mais surintendant général des travaux relatifs aux routes, aux canaux, aux bâtimens de toutes sortes. Les romanciers et les poètes ont, d'après une chronique du monastère de Laurensheim, prêté à Éginhard des aventures galantes, dont ses propres écrits démontrent la fausseté. Il vécut toujours dans l'intimité de

l'empereur, qu'il ne quitta qu'une seule fois pour une mission à Rome. A la mort de ce prince, l'abattement d'Éginhard fut grand; il l'a exprimé dans plusieurs lettres qui nous ont été conservées. Le passage suivant, extrait d'une de ces lettres sur la mort de sa femme, est très-remarquable dans ce siècle d'allégorie, d'affectation et de vaines paroles, car il exprime simplement une douleur profonde :

« Tous mes travaux, tous mes soins pour les affaires de mes amis ou pour les miennes, ne me sont plus de rien; tout s'efface, tout s'abîme devant la cruelle douleur dont m'a frappé la mort de celle qui fut jadis ma fidèle femme, qui était encore une sœur et une compagne chérie. C'est un mal qui ne peut finir, car ses mérites sont si profondément enracinés dans ma mémoire que rien ne saurait les en arracher. Ce qui redouble mon chagrin et aigrit chaque jour ma blessure, c'est de voir ainsi que tous mes vœux n'ont eu aucune puissance, et que les espérances que j'avais mises dans l'intervention des saints martyrs sont déçues. Aussi les paroles de ceux qui essaient de me consoler, et qui souvent ont réussi auprès d'autres hommes, ne font-elles que rouvrir et envenimer cruellement la plaie de mon cœur; car ils veulent que je supporte avec courage des douleurs qu'ils ne sentent point, et me demandent de me féliciter d'une épreuve où ils sont incapables de me faire découvrir le moindre sujet de contentement. »

Éginhard mourut peu de temps après sa femme

dans le monastère de Seligenstad, qu'il avait fondé. Nous avons de lui *une vie de Charlemagne*, et des *Annales* de son temps. De ces deux ouvrages, dit M. Guizot, juge très-compétent d'un historien, le premier est sans aucune comparaison, du sixième au huitième siècle, le morceau d'histoire le plus distingué, le seul même qu'on puisse appeler une histoire; car c'est le seul où l'on rencontre des traces de composition, d'intention politique et littéraire. La vie de Charlemagne n'est point une chronique; c'est une véritable biographie politique écrite par un homme qui a assisté aux évènemens et les a compris.

« Éginhard commence par exposer l'état de la Gaule franque sous les derniers Mérovingiens. On voit que leur détrônement par Pépin préoccupait encore un certain nombre d'hommes, et causait à la race de Charlemagne quelque inquiétude. Éginhard prend soin d'expliquer comment on ne pouvait faire autrement; il décrit avec détail l'abaissement et l'impuissance où les Mérovingiens étaient tombés; part de cette exposition pour raconter l'avènement naturel des Carlovingiens; dit quelques mots sur le règne de Pépin, sur le commencement de celui de Charlemagne et ses rapports avec son frère Carloman; et entre enfin dans le récit du règne de Charlemagne seul. La première partie de ce récit est consacrée aux guerres de ce prince et surtout à ses guerres contre les Saxons. Des guerres et des conquêtes, l'auteur passe au gouvernement intérieur, à l'administration

de Charlemagne; enfin il aborde sa vie domestique, son caractère personnel. . . . .
L'ouvrage de Grégoire de Tours lui-même, le plus curieux, sans comparaison, que nous ayons rencontré sur notre chemin, est une chronique comme les autres. La *Vie de Charlemagne* est au contraire une vraie composition littéraire, conçue et exécutée par un esprit réfléchi et cultivé.

« Quant aux Annales d'Éginhard, elles n'ont qu'une valeur de chroniques. On les lui a contestées, pour les attribuer à d'autres écrivains; mais tout porte à croire qu'elles sont de lui [1]. »

Un chroniqueur latin, le moine de Saint-Gall, a laissé un ouvrage remarquable sur l'époque de Charlemagne : il peint avec une rudesse toute primitive les mœurs guerrières de ce temps. Son livre donne des détails curieux sur l'intérieur du palais impérial, et parfois il a de la grandeur, comme dans cette page qui retrace la douleur de Charlemagne, à l'aspect des pirates du Nord [2].

Quelques noms doivent encore trouver place dans cette époque littéraire; nous citerons Angilbert, auteur de quelques poésies; Amalarius Fortunatus, archevêque de Trèves, prélat des plus illustres de ce temps, qui dédia à Charlemagne un Traité sur le baptême; un autre Amalarius, prêtre de l'église de Metz, qui composa un Traité des offices ecclésiasti-

[1] Histoire de la civilisation.

[2] Voyez Michelet, tome Ier.

ques, ouvrage encore précieux à ceux qui veulent étudier les antiquités de l'Église. Et enfin Paul de Warnefrid, diacre d'Aquilée; on lui doit une Histoire des Lombards, dans laquelle l'empereur d'Occident n'est pas jugé avec impartialité; cet Italien composa cependant, à l'invitation de ce prince, un recueil d'Homélies, puisées dans les pères les plus célèbres, qui fut, par un ordre impérial, lu aux offices dans les églises.

De tous les écrivains de cette époque, Éginhard est celui qui parle le latin le plus pur. Charlemagne était lui-même prosateur et poète; il fit pour le pape Adrien une épitaphe qui n'est pas sans quelque mérite. Il composa, dit-on, pour la langue tudesque une grammaire, qui a depuis été retouchée et perfectionnée par un bénédictin de l'abbaye de Weissembourg, nommé Olfride. Mais la grande gloire littéraire de l'empereur d'Occident est d'avoir créé dans ses états les établissemens qui ont commencé dans nos contrées la renaissance littéraire et scientifique, d'avoir groupé autour de lui les hommes éclairés, dispersés sur divers points de l'Europe.

« Oh! s'écriait-il un jour, dans le désir qu'il avait de former ses sujets aux lettres et à la religion, que n'ai-je douze hommes tels que saint Jérôme et saint Augustin! » — « Dieu n'en a créé que deux, lui répondit Alcuin, et vous en voulez douze[1]! »

[1] Le moine de Saint-Gall.

Un aspect bien caractéristique de l'époque littéraire de Charlemagne, c'est le mélange de la théologie et de la littérature grecque et romaine, l'alliance de l'esprit chrétien et de l'esprit du paganisme.

Alcuin reprochait à Ricbode, archevêque de Trèves, d'aimer trop Virgile : « J'aimerais mieux, lui dit-il, vous voir l'esprit rempli des quatre évangiles, que des douze livres de l'Énéïde. » Mais ce même Alcuin avait fait ses délices de Virgile et d'Homère, d'Aristote et de Platon. Autour de Charlemagne tous ces hommes éminens étaient désignés par des noms empruntés à la Bible et à la poésie grecque et romaine. « Je suis demeuré seul à la maison : vous, *Dametas*, vous voilà en Saxe (sans doute à la suite du roi), *Homère* est en Italie, *Candidus* est en Angleterre..... Dieu veuille nous ramener bientôt David et tous ceux qui suivent ce prince victorieux [1] ! »

David était Charlemagne, Homère cet Angilbert, qui finit par épouser secrètement la fille de l'empereur; *Dametas* était Riculphe, archevêque de Mayence.

[1] Lettre d'Alcuin.

9ᵉ, 10ᵉ ET 11ᵉ SIÈCLES.

VI.

Neuvième siècle. — Réveil de la philosophie en Europe au neuvième siècle. — Hincmar, Jean Scot, Érigène.

Le mouvement intellectuel que Charlemagne fit naître ne s'arrêta pas ; les conquêtes matérielles du grand empire étaient éphémères. Il se démembra et languit dans les mains débiles des successeurs du maître de l'Occident ; mais les conquêtes intellectuelles étaient destinées à une plus longue vie. Les monastères organisés partout devinrent des académies religieuses, où non-seulement se conservaient les monumens du génie antique, mais où s'élaboraient de nouveau toutes les grandes questions qui agitaient l'humanité depuis des siècles. En 806, dans la Gaule franque, Hincmar naquit d'une famille élevée par son rang et son influence. Il passa son

enfance et sa première jeunesse au monastère de Saint-Denis. Louis-le-Débonnaire, en arrivant au trône, l'appela à sa cour. Souvent mêlé aux évènemens du règne de Louis, Hincmar, à la mort de ce prince, devint le plus intime conseiller de Charles-le-Chauve. Il fut élu, en 845, archevêque de Beauvais, et dirigea ou présida presque tous les nombreux conciles du neuvième siècle. Hincmar est le plus célèbre représentant dans la Gaule franque du mouvement théologique de son temps. Frodoard, auquel nous devons une Histoire de l'Église de Reims et quelques poésies latinres fait mention d'une correspondance immense entre Hincmar et tous les plus grands personnages de l'Europe. La vie de cet homme est une de celles qui font le mieux concevoir ce qu'était alors l'Église dans les affaires du monde..... Il intervient dans les relations des princes avec les évêques; il est chargé de missions difficiles, consulté dans toutes les questions qui exigent de l'habileté et de la science. Ses ouvrages sont nombreux, ses écrits politiques se recommandent par des tendances morales très-louables.

Mais pour donner une idée de la domination spirituelle exercée par l'Église sur les affaires de ce siècle, nous citerons un fragment d'Hincmar, pris dans son Traité sur le divorce de Lothaire et de Teutberge.

« Quelques sages disent que ce prince, étant roi, n'est soumis aux lois ni aux jugemens de personne,

si ce n'est de Dieu seul... qui l'a fait roi... et que de même qu'il ne doit point, quoi qu'il fasse, être excommunié par des évêques, de même il ne peut être jugé par d'autres évêques; car Dieu seul a droit de lui commander... Un tel langage n'est point d'un chrétien catholique; il est plein de blasphèmes et de l'esprit du démon... L'autorité des apôtres dit que les rois doivent être soumis à ceux qu'elle institue au nom du Seigneur et qui veillent sur leur âme, afin que cette tâche ne leur soit point un sujet de douleur. Le bienheureux pape Gélase écrit à l'empereur Anastase : « Il y a deux pouvoirs principaux, par qui est gouverné le monde, l'autorité pontificale et la dignité royale; et l'autorité des pontifes est d'autant plus grande qu'ils doivent compte au Seigneur de l'âme des rois eux-mêmes... » Quand on dit que le roi n'est soumis aux lois ni aux jugemens de personne, si ce n'est de Dieu seul,on dit vrai, s'il est roi en effet comme l'indique son nom. Il est dit roi, parce qu'il régit, gouverne; s'il se gouverne lui-même selon la volonté de Dieu, s'il dirige les bons dans la voie droite, et corrige les méchans pour les ramener de la mauvaise voie dans la bonne, alors il est roi, et n'est soumis au jugement de personne, si ce n'est de Dieu seul.., car les lois sont instituées, non contre les justes, mais contre les injustes... Mais s'il est adultère, homicide, inique, ravisseur, alors il doit être jugé, en secret ou en public, par les évêques, qui sont les trônes de Dieu. »

Toutefois ce n'est pas dans cette partie politique de la vie d'Hincmar, qu'il faut chercher la valeur réelle de cet évêque. Il occuperait dans le travail que nous essayons une place assez peu élevée, s'il n'avait renouvelé au 9e siècle les discussions profondes des premiers temps du christianisme, sur les questions qui intéressent le plus vivement l'humanité. Du 6e au 8e siècle, l'esprit de l'homme a semblé se reposer de ses rêves brûlans et de ses recherches inquiètes; mais dès que Charlemagne lui a redonné quelque élan, il s'est remis à chercher l'énigme de sa destinée. Il a feuilleté avec anxiété les écrits des Augustin et des Jérôme; il s'est fatigué à étudier des mystères dont les profondeurs semblent se creuser à mesure que l'œil y pénètre. Ce réveil de la théologie se révèle complètement dans Hincmar, au neuvième siècle. Un moine saxon appelé Gottschalk, ayant écrit un livre en faveur de la prédestination, Hincmar, après une lutte très-longue, soutenue d'après son ordre par Jean Scott, qui fit, dit-on, dans sa réponse une part trop large à la liberté humaine, en vint à écrire lui-même deux ouvrages sur cette question, résolue autant qu'elle peut l'être au 5e siècle par le puissant génie de saint Augustin. Un de ces livres a été perdu, celui qui a été conservé est adressé à Charles-le-Chauve. Il est remarquable par un grand sens plutôt que par l'habileté subtile qui caractérise les écrits de cette époque. La mort du moine Gottschalk mit seule un terme à cette discussion. Lorsque

ce religieux fut malade, les moines d'Hautvilliers, où il était en prison, pour n'avoir pas voulu se rétracter, consultèrent Hincmar sur la conduite qu'ils devaient tenir vis-à-vis de leur prisonnier. Hincmar du haut de son inflexible orthodoxie, déclara qu'ils devaient lui refuser la confession et les sacremens s'il n'avouait pas ses erreurs. Le moine persista dans sa négation de la liberté de l'homme et mourut. Hincmar lui survécut trois ans. Il mo ut à Épernay, le 21 décembre 882, après avoir été chassé de sa ville épiscopale par une incursion des Normands.

Hincmar a représenté dans la Gaule Franke la théologie du neuvième siècle, comme Jean Scott Erigène, que nous avons déjà nommé, a représenté la philosophie. On doit penser que cet écrivain était né en Irlande; sa biographie est très-incertaine; cependant il y a lieu de croire qu'il naquît vers les premières années du neuvième siècle. Il paraîtrait aussi qu'il fit un voyage dans les contrées de l'Orient, mais ce fait est encore douteux. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il s'établit en France, à la cour de Charles-le-Chauve, vers le milieu du neuvième siècle. Le seul côté brillant de ce prince est d'avoir appelé autour de lui des sav s étrangers et favorisé de tout son pouvoir la culture des lettres. L'école du palais fondée par Charlemagne et Alcuin redevint florissante. L'étude de la littérature et de la philosophie antique fut peut-être plus active que jamais dans cette contrée.

Jean Scott traduisit plusieurs traités émanés de l'école d'Alexandrie, et commenta plusieurs ouvrages d'Aristote : dans son traité de *Divisione naturæ* il appelle Platon , « le plus grand des philosophes du monde, et Aristote, le scrutateur le plus subtil entre les Grecs de la diversité des choses naturelles. »

Il est certain que Jean Scott savait bien le grec et très-probable qu'il lisait l'hébreu; mais ce ne sont pas ses travaux d'érudition qui agitèrent son siècle; ce fut surtout son traité sur la prédestination écrit à la prière d'Hincmar, traité dans lequel Jean Scott semble vouloir proclamer sept siècles avant Luther les prérogatives de la raison individuelle. Voici son début :

« Comme tout moyen d'atteindre à une pieuse et parfaite doctrine, en recherchant avec ardeur et découvrant sûrement la raison de toutes choses, réside dans cette science et cette discipline que les Grecs appellent *philosophie*, nous croyons nécessaire de parler en peu de mots de ses divisions et classifications. On croit et on enseigne, comme dit saint Augustin, que la philosophie, c'est-à-dire l'amour de la sagesse, n'est point autre que la religion; et ce qui le prouve, c'est que nous ne recevons pas en commun les sacremens avec ceux dont nous n'approuvons pas la doctrine; » — Qu'est-ce donc que traiter de la philosophie, si non exposer les règles de la vraie religion par laquelle on cherche rationnellement et on adore humblement dieu , cause première et souveraine

de toutes choses? De là suit que la vraie philosophie est la vraie religion, et réciproquement que la vraie religion est la vraie philosophie[1].

Sans nul doute, le *libre penseur* apparaît ici; mais il fait concorder la science et la foi, il enseigne que la raison éclairée arrive à reconnaître la vérité de la religion. Le philosophe du neuvième siècle écrit dans un latin barbare; mais ne serait-il pas ici plus près de la vérité que les beaux parleurs venus en Europe neuf siècles plus tard? C'est ce que nous verrons bientôt.

Toutefois, il résulte aussi de ce passage, que la philosophie pourrait bien être au-dessus de la religion elle-même; Jean Scott n'a pas vu clairement que la science ne devait être que l'auxiliaire de l'enseignement religieux. L'autorité de l'Église n'était pas assez proclamée par le philosophe; ses doctrines furent condamnées par plusieurs conciles.

Florus, prêtre de l'église de Lyon, attaqua ce philosophe avec ardeur dans un opuscule qui eut un grand retentissement. Jean Scott avait d'ailleurs bien mérité ces censures. Si nous lui tenons compte de son désir de concilier la science et la foi, il nous faut bien reconnaître que son imagination l'emporte bientôt loin de l'enseignement orthodoxe, dans tous les bizarres caprices de la fantaisie individuelle.

[1] De divinâ prædestinatione.

Vers le milieu du cinquième siècle, on publia, sous le nom de Denys l'aréopagite, sénateur de l'aréopage, qui se convertit au christianisme, lors des prédications de saint Paul à Athènes, plusieurs ouvrages qui avaient pour but de concilier le néoplatonisme alexandrin et la théologie chrétienne. Les écoles d'Alexandrie avaient été, ainsi que nous l'avons vu dans le volume précédent, le dernier asile de cette philosophie grecque qui domina si long-temps l'intelligence humaine; Jean Scott, dans sa passion pour la philosophie, étudia et traduisit les ouvrages émanés des écrivains d'Alexandrie, et, entre autres, les livres attribués à Denys l'aréopagite. Le néoplatonisme étant le représentant le plus nouveau de la philosophie de Platon, on peut dire que le réconcilier avec l'enseignement théologique eût été à cette époque opérer cette grande alliance de la science et de la foi, problème sublime que le monde poursuit encore aujourd'hui, et dont la solution peut seule donner aux sociétés le repos et l'harmonie. Mais encore une fois, Jean Scott se laissa égarer par son imagination, et, comme tant d'autres, par son orgueil peut-être. Dans ses deux principaux ouvrages *de la Prédestination* et *de la Division de la nature*, il soutient que nous ne devons pas concevoir le Seigneur et la créature comme deux êtres distincts l'un de l'autre, mais comme un seul et même être. Il professe le panthéisme dans plusieurs autres parties de ses œuvres. Il est

inutile de dire que l'expression de ses idées est embarrassée et pleine d'inconséquences. Jean Scott a cela de commun avec tous les panthéistes anciens et modernes.

Les historiens ont considéré ce philosophe comme le dernier athlète du néoplatonisme, comme ayant terminé la lutte de cette secte et du christianisme. Avec Jean Scott finit ce grand mouvement intellectuel de la Grèce païenne, que nous voyons languir depuis plusieurs siècles. A partir de cette époque, la théologie chrétienne repoussa de plus en plus la philosophie antique, elle s'en affranchit complétement, et régna long-temps en souveraine sur les intelligences.

VII.

De quelques écrivains religieux, aux netvième, dixième et onzième siècles. — Nouvelle décadence.

Plusieurs prélats du neuvième siècle publièrent des écrits qui eurent du retentissement parmi leurs contemporains, mais dont la postérité n'a pas gardé le souvenir. L'archevêque de Lyon, Agobard, qui joua un grand rôle politique sous Louis-le-Débonnaire, écrivit contre le culte des mages et contre l'hérésie de Félix d'Urgel. Il défendit le sacerdoce par un traité habilement rédigé. On a encore plusieurs autres ouvrages de cet évêque. Wulfade, archevêque de Bourges, adressa au clergé et au peuple de son diocèse une instruction pastorale qui nous a été conservée, et qui renferme des conseils pleins de sagesse. On attribue à Amolon, qui succéda à

Agobard dans l'archevêché de Lyon, un traité contre les Juifs, une épître au moine Gottscalque sur la grâce et la prédestination, et plusieurs autres opuscules. Loup (Servat), abbé de Ferrière, a laissé cent trente lettres qui traitent des questions de grammaire, des affaires civiles, et aussi de divers points de doctrine, de discipline et de morale. On lui attribue encore quelques traités assez remarquables par des connaissances variées et étendues, mais sans élégance, sans profondeur, sans style. Walefride Strabon, abbé de Richenow, en Allemagne, donna, sous le titre de *Glose ordinaire*, un commentaire littéral sur toute l'Écriture; son ouvrage le plus important est celui qui traite de l'origine et des progrès des choses ecclésiastiques. Photius, patriarche schismatique, assis sur le siége de Chrysostome, à Constantinople, écrivit, en grec, au milieu des orages de sa vie, de nombreux ouvrages de polémique religieuse et de théologie, entre autres, un traité sur les natures de Jésus-Christ, deux livres de la *procession* du Saint-Esprit, et quatre livres contre les nouveaux Manichéens. Le plus célèbre des ouvrages de Photius est sa bibliothèque. C'est une sorte de cours de littérature, qui contient l'examen d'environ deux cent quatre-vingts auteurs, dont Photius donne des fragmens considérables. Un grand nombre de ces fragmens auraient péri sans lui. La réputation de Photius retentit dans l'Orient au neuvième siècle ; il eut une de ces intel-

ligences synthétiques qui embrassaient toutes les connaissances humaines. Mais ses belles facultés furent gâtées par une ambition insatiable, qui le précipita dans une foule d'erreurs.

Odon de Cluny, abbé du clergé de Tours, ayant voulu lire Virgile, eut un songe pendant lequel il crut voir un vase d'une très-belle forme, mais rempli de serpens. Effrayé, il renonça à la lecture des auteurs profanes, et résolut de s'adonner entièrement à celle des commentateurs de l'Écriture. Les chanoines blamèrent Odon, et soutinrent qu'il devait se contenter comme eux de savoir les psaumes par cœur. Odon quitta la Touraine et vint à Paris pour continuer ses études littéraires sous la direction de Remy d'Auxerre. Il lut alors les Pères, principalement saint Grégoire-le-Grand, qui lui servit à composer son *abrégé des Morales de Job*. Il a encore écrit des vies de saints, quelques sermons, un panégyrique de saint Benoit, des conférences sur le Sacerdoce, qui sont souvent une satyre sanglante des désordres du clergé et des moines; un poème en quatre livres, sous le titre au moins singulier *d'Occupations* de l'abbé Odon, sur la création, la formation de l'homme, sa chute et la corruption de la nature humaine, les Pères de l'ancien Testament jusqu'à la venue de Jésus-Christ. « Quoique le fond de tous ces objets soit l'histoire, dit un critique judicieux, M. Guillon, l'auteur n'y fait néanmoins rien entrer d'historique, ce qui en fait une composition

burlesque, mal exécutée dans la forme et le langage, et aussi dépourvue d'imagination que de goût. » Odon mourut en 942.

Odilon, autre abbé de Cluny, Abbon, abbé de Fleury, les deux saints Adalbert et Brunon en Allemagne, écrivirent aussi des sermons contre les mœurs de leur siècle et les désordres des clercs; mais toutes ces œuvres ne sauraient constituer uné époque littéraire, non plus que les poèmes catholiques en vers latins écrits par Rosonide, religieuse du monastère de Gaudersheire, et *l'Agnosticon* de Rathérius, évêque de Véronne; ce livre n'est remarquable que par la peinture déplorable du clergé de son siècle. Les mœurs écclésiastiques se sont presque toujours dégradées en même temps que l'intelligence; les siècles, grands par le génie, l'ont été également par la vertu.

Les signes déplorables d'une profonde décadence intellectuelle sont partout : Luitprant, diacre de Pavie, et évêque de Crémone, fut secrétaire de Bérenger II, roi d'Italie; mêlé aux grands évènemens de son époque, il fit deux fois le voyage de Constantinople comme ambassadeur ; le récit qu'il nous a laissé est intéressant, parce qu'il retrace le tableau des mœurs grecques au dixième siècle; mais quelle corruption de goût , quelle licence, que de choses grotesques! et d'ailleurs quelle barbarie de langage! Atton, évêque de Verceil, sans avoir une importance littéraire, est estimable comme commentateur et ca-

noniste. Son traité des *Souffrances de l'Église* renferme des vues profondes. Le droit canonique fut étudié avec succès au dixième siècle. Gratien est le plus célèbre des écrivains canonistes de cette époque. Les lettres de saint Fulbert de Chartres contiennent des notions très-précieuses sur la discipline, mais si nous avons dans notre précédent volume écarté de ces études le droit romain qui présente de si belles choses, même comme expression, à plus forte raison renverrons-nous à des traités spéciaux les recherches sur le droit canonique. Quelques hommes privilégiés cultivaient à cette époque diverses parties de la science. Gerbert, moine Auvergnat, devenu un de nos plus célébres papes sous le nom de Sylvestre II, était si habile mathématicien, que ceux qui ignoraient cette science l'accusaient de magie. Gerbert appartient au dixième et au onzième siècles. Le cardinal Pierre Damien, évêque d'Ostie, occcupe un rang élevé parmi les savans et les saints du onzième siècle. Ses *Opuscules* et ses lettres ont pour but de rappeler les chrétiens à l'austérité des mœurs et aux vrais principes de la religion. Toutefois, son style n'est pas plus beau que celui du dixième siècle, rien n'annonce encore une renaissance: son langage est souvent barbare; le mauvais goût y apparaît à toutes pages, comme lorsqu'il dit à propos de saint Hilaire de Poitiers : « Rejouissons-nous, mes frères, dans ce jour consacré à la mémoire du bienheureux Hilaire, ce nom seul nous excite à l'hilarité. »

Une foule de poésies ont été attribuées au cardinal Pierre Damien; elles ne font honneur ni à leur auteur, ni au siècle qui les a vu naître.

LITTÉRATURE DU NORD.

VIII.

Littérature du Nord. — Poésie scandinave. — Les Eddas.

Une poésie sombre, gigantesque, mystérieuse, et dont l'origine elle-même est couverte de nuages, nous est venue des régions du nord, différente de l'inspiration orientale et des poèmes grecs et romains.

Dès que Tacite et les écrivains romains antérieurs font mention de la Germanie, ils parlent toujours de la passion qui entraînait ses peuples vers la poésie et de la beauté des chants qui célébraient les exploits d'Hermann. Lorsque les peuples germaniques embrassèrent le christianisme, ce fut chez les Goths que l'on vit se produire d'abord les poèmes historiques ; on les chantait sous la tente d'Attila et à la cour de Théodoric. Ils immortalisèrent la gloire de

quées et souvent entièrement fausses, de ces opinions contradictoires au sujet d'un Odin plus récent et indubitablement historique, il est permis de supposer, avec quelque vraisemblance, que cet Odin sortit de chez les Goths, dont le territoire s'étendait jusqu'aux confins de l'Asie; que ce fut peut-être au temps où le christianisme gagnait des partisans, même parmi le peuple, révolution qui ne devait pas être vue de bon œil par tout le monde, pas plus que les empiètemens continuels de la nation sur le territoire et la vie des Romains, qui, nécessairement, avaient pour résultat de modifier insensiblement les mœurs nationales; que cet Odin se mit alors comme héros et comme prince, comme poète, devin et prêtre, à la tête des partisans de l'ancienne théogonie et des anciens mystères du Nord, pour se retirer plus avant au nord de la Germanie, dans la Saxe, y fonder un royaume, et enfin terminer sa carrière héroïque en Suède [1]. »

Nous avons jugé convenable de faire connaître à nos lecteurs ce qu'a enseigné l'érudition allemande sur cette gigantesque et fantastique figure d'Odin, qui domine tous les poèmes du Nord.

La théogonie d'Odin fut détruite en Saxe par suite des conquêtes de Charlemagne, mais elle se conserva très-long-temps dans la Scandinavie, et c'est de là qu'elle nous est venue embellie par des

[1] F. Schlegel, traduction de M. W. Ducket.

chants poétiques d'une beauté toute nouvelle. C'est par l'Edda islandaise que nous pouvons remonter à la source de la poésie du moyen âge. On pense que les chants qui composent l'Edda ont dû être écrits dans les époques qui se sont écoulées du neuvième au treizième siècle.

Il y a deux Eddas : la plus ancienne est l'Edda de Saemund-le-Sage. Cette Edda est écrite en poésie rhythmique. L'Edda en prose est d'une date plus récente; Snorro Sturleson passe pour en être l'auteur; mais plusieurs écrivains ont nécessairement participé à sa rédaction.

Le système cosmogonique exprimé par les Eddas rappelle le vaste Panthéisme de l'Inde; la grande idée de la volonté spiritualiste qui créa le monde apparaît très-vaguement. L'être primitif, le géant Ymer, et la mystérieuse vache Audumbla qui le nourrit, sortirent des masses de glaces pénétrées par le feu.

Ymer enfanta par son bras gauche un homme et une femme, un autre homme sortit de ses pieds. Ces trois enfans formèrent la race des géans.

Les commencemens du monde, selon l'Edda, s'opèrent dans le sang. L'être primitif, Ymer, est tué par les trois enfans de Bor, fils de Bur, que fit naître la vache Audumbla, en léchant des blocs de glace.

La terre a été formée avec le corps du géant Ymer, la mer avec son sang, les montagnes, les pierres

avec ses os et ses dents, la voûte du ciel avec son crâne, les nuages avec sa cervelle.

Nous devons renvoyer les personnes curieuses de connaître toutes ces gigantesques rêveries du Nord à l'Edda elle-même. Elles sont en harmonie avec la terrible nature qui les a vu naître.

La Scandinavie se composait des lieux qui portent aujourd'hui les noms du Danemarck, de la Suède et de la Norwège. Mais ce n'est pas dans ces pays que se forma la poésie scandinave, ou du moins qu'elle se développa et se conserva. Une révolution, qui éclata au neuvième siècle dans les trois royaumes que nous venons de citer, en chassa les habitans les plus fiers et les plus sauvages. Ces hommes choisirent pour asile un des lieux les plus austères et les plus sombres de la terre, l'Islande. « Rien de plus triste, de plus désolé, dit M. Ampère, que l'intérieur d'un tel pays. Les côtes seules sont habitées, le centre n'est qu'un désert de laves, où l'on ne rencontre ni un arbre, ni un être vivant. Pendant quelques mois seulement, l'Islande peut communiquer avec le reste du monde. Durant ses longs hivers, elle est isolée par les tempêtes, et cernée en partie par les glaces que les courans accumulent sur ses bords. »

Il ne pouvait naître là qu'une poésie effrayante et gigantesque.

Les tableaux de ce genre abondent dans l'Edda.

« Sur le rivage des morts est une vaste et affreuse habitation dont les portes sont tournées vers le

Nord. Mal jointe comme un séchoir, ses murs sont composés de dos de serpens tressés, dont toutes les têtes pendent dans l'intérieur de la maison et y lancent leur venin, de sorte que le plancher en est inondé. Les parjures et les assassins baignent dans ce venin. »

Toute cette poésie scandinave indique un monde primitif héroïque, qui aurait disparu, et dont Balder, fils d'Odin, aurait été le héros le plus brillant et le plus noble. La grâce et la beauté de Balder inspirent aux poètes inconnus du Nord de sublimes images et quelquefois de nobles pensées. Le héros meurt, et sa mort semble le symbole de ce monde primitif qui périt. On ne peut se refuser à reconnaître ici un rapport évident entre la figure de Balder et celle de l'Hector de la poésie grecque.

Mais, n'en déplaise aux admirateurs des poésies primitives des nations septentrionales, il n'y a aucune comparaison à établir, sous le rapport de l'art, entre les sublimes poèmes d'Homère et les poèmes scandinaves. Nous reconnaissons ce qui nous manque pour apprécier ces derniers, nous savons que, pour sentir ces étranges inspirations, il faudrait peut-être vivre au milieu des horreurs gigantesques de ces contrées, toutes hérissées de montagnes de glaces, que recouvrent des nuages noirs et impénétrables. Il serait insensé de demander à ces peuples l'harmonie savante, l'imagination gracieuse et abondante, le charme indicible, qui caractérisent les

peuples de l'antique Hellénie, toujours protégée par un ciel pur, baignée par une mer bleue et transparente. Ne cherchons donc pas dans les Eddas des beautés qui approchent des beautés de l'Odyssée et de l'Iliade. Disons même que le plaisir que nous cause la poésie scandinave n'est pas très-vif; que les hommes du nord nous pardonnent, qu'ils accusent notre éducation grecque et romaine; mais nous avouons ne pas sentir comme eux cette partie de l'inspiration humaine. Là, point de développement de passions, pas de drame, des situations à peine indiquées. Comment veut-on que des hommes du dix-neuvième siècle, habitués aux contemplations poétiques que nous devons à l'esprit du christianisme, se plaisent à étudier ces tableaux à peine esquissés? Disons que ces monumens primitifs de la poésie scandinave sont curieux sous le rapport de la mythologie et de l'histoire, mais qu'ils ne peuvent avoir une bienfaisante influence sur l'âme, qu'ils ne développeront jamais les facultés poétiques, qu'il n'y aurait enfin qu'un avantage bien contestable à les faire entrer dans l'éducation littéraire d'un peuple.

Nous voudrions pouvoir faire juger à nos lecteurs ce genre de poésie, et nous ne trouvons qu'un moyen pour y parvenir, c'est de citer.

La prédiction de *Wala la savante* est regardée comme le plus ancien de ces poëmes, et comme le plus beau reste de l'antique poésie de la Scandinavie. Nous n'y voyons que des images sanglantes, qu'un

reflet de ce ciel effrayant et sombre, de ces mers qui hurlent sans cesse le long des rocs usés par leur écume. Les poèmes d'Odin présentent plus de variété.' Le début intitulé le *Chant solennel antique* est une sorte de recueil de proverbes qui font songer à celui de la sainte Bible. Nous en extrayons quelques lignes :

« La raison est nécessaire à celui qui voyage au loin; l'homme circonspect commet peu de fautes; l'ami le plus sûr, c'est beaucoup de raison.

» Ne demande pas souvent l'hospitalité dans la même ville. Ce qui était agréable devient ennuyeux, si l'on reste trop long-temps assis sur les bancs d'autrui.

» Un nid, quoique petit, doit plaire quand on est maître chez soi. Tu ne possèderais que deux chèvres et une salle couverte en chaume, que cela serait préférable à la mendicité.

. . . .

» Questionne l'homme instruit et qui veut passer pour tel, parle-lui. Donne ta confiance à une personne, mais non à deux; le monde entier sait ce qui est connu de trois individus. »

Voici une image qui nous a paru très-belle :

« Quand l'aigle atteint le rivage, il regarde l'Océan avec étonnement, il en est de même pour l'homme qui se trouve au milieu d'un grand nombre d'individus parmi lesquels il n'a pas un ami.

. . . .

» Un homme est riche, un autre est pauvre, sans que ce soient des indices de sagesse. »

Le chant de *Lodfafner* contient aussi des préceptes d'un grand sens et d'une délicatesse remarquable.

« Choisis pour ta société des hommes bons et apprends des chants qui te consolent en cette vie.

. . . .

» Ne précède jamais ton ami dans la rupture perfide de l'amitié ; le chagrin ronge le cœur quand on n'a personne à qui dire ses pensées. »

Dans le *Chant du soleil* un père parle du haut du ciel à son fils qui habite encore la terre. Il y a ici des idées parfois profondes, et qui ont leur source dans le christianisme. Nous nous éloignons des poésies primitives de la Scandinavie. Le poète parle du Dieu créateur, et même de la trinité chrétienne ; ses descriptions des damnés et des élus sont une sorte de pressentiment de la grande poésie italienne, qui devait naître plus tard dans le cerveau d'Alighieri. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de connaître l'époque qui produisit ce poème. Pour en donner une idée nous allons citer quelques strophes.

« Il faut parler de ce qui me frappa d'abord lorsque je fus arrivé dans le monde de la douleur : des oiseaux roussis (c'étaient des âmes) voltigeaient en masse comme des moucherons.

. . . .

» Les vents se turent, les eaux s'arrêtèrent, et j'entendis un bruit effrayant : des femmes défigurées broyaient du terreau pour nourrir leurs maris.

» Les femmes, à l'aspect sinistre, tournaient tristement des meules sanglantes; des cœurs sanglans pendaient en dehors de leurs poitrines fatiguées par ce poids.

» Je vis beaucoup d'hommes blessés passer par ces routes de feu; leur visage me parut entièrement couvert du sang des femmes qu'ils avaient séduites.

» Je vis beaucoup d'hommes qui étaient allés vers la poussière; ils ne trouvaient pas de prières; des étoiles païennes cheminaient au-dessus de leur tête; elles étaient marquées de *runes* sévères.

» Je vis des hommes envieux du bonheur des autres; des runes sanglantes étaient tracées sur leur poitrine.

» Je vis un grand nombre d'hommes tristes; ils étaient tous égarés: c'est le sort destiné à ceux qui suivent les voies du monde.

» Je vis des hommes qui avaient formé des complots contre le bien d'autrui; ils couraient en foule vers le palais de l'avare, les épaules chargées de plomb.

» Je vis des hommes qui avaient dérobé la vie et les biens à un grand nombre de leurs semblables; de vigoureux serpens venimeux rampaient dans leur poitrine. »

Cette peinture des souffrances continue sur le même ton jusqu'à ce que le poète arrive au paradis.

« Je vis des hommes qui avaient travaillé avec beaucoup de zèle au bien de leur prochain ; des anges lisaient les livres saints au-dessus de leurs têtes.

» Je vis des hommes qui avaient amaigri leurs corps par les jeûnes ; tous les anges de Dieu s'inclinaient devant eux ; ils éprouvaient une joie extrême.

» Je vis des hommes qui avaient nourri leur mère ; un magnifique lieu de repos leur était donné dans les rayons du soleil. »

On reconnaît à la monotonie de cette forme l'absence de l'art. Nous avons choisi ces choses au milieu du chaos des Eddas. Que l'on se rappelle les poésies primitives de la Bible et d'Homère, et que l'on ose soutenir encore qu'il y a quelque parallèle à établir entre elles et les chants barbares répétés par les échos des sauvages grèves du nord.

Après avoir essayé de donner une idée des poèmes mythologiques, nous voudrions faire connaître quelques parties des poèmes historiques renfermés dans les Eddas. Ici nous trouvons plus de rapports avec les poèmes immortels de l'Hellénie ; il y en a au moins dans les sujets pris dans la vie de peuplades guerrières et féroces ; mais à quelle distance en-

core des modèles sublimes restent les poètes scandinaves ?

Nous choisissons le morceau suivant comme un de ceux qui nous ont semblé renfermer de belles choses :

Le chagrin de Gudrun.

« Le roi Théodrik était chez Atle, il y avait perdu tous ses guerriers. Gudrun et lui se communiquaient mutuellement leurs afflictions ; la fille de Gjuke lui raconta sa destinée, et chanta :

» J'étais la plus belle des vierges; ma mère, la jolie, me mit au monde dans la demeure des femmes. Mes frères me furent chers jusqu'au moment où Gjuke compta l'or de ma dot, et me donna à Sigurd.

» Ce prince s'éleva au-dessus du fils de Gjuke ; c'était le lis qui croît au milieu du gazon, ou le cerf aux jambes hautes, et dont la taille domine celle des autres animaux ; c'était l'or rouge, comparé à l'argent grisâtre.

» Mes frères m'envièrent à la fin le bonheur d'avoir pour époux le plus illustre des hommes. Ils ne purent ni dormir, ni juger les procès avant d'avoir fait périr Sigurd.

» On entendit du bruit, Granne accourut à l'assemblée du peuple, mais Sigurd ne parut pas : tous les chevaux étaient tachés de sueur et couverts du sang des combattans.

» J'allai trouver en pleurant Granne, qui était moucheté de sang. Je lui parlai de mon époux; le fidèle animal baissa tristement la tête; il savait que son maître n'existait plus.

» Je marchai long-temps, je fus long-temps dans l'incertitude, avant de questionner les princes sur mon roi.

» Gunnar était debout et triste. Hoegue m'annonça la mort douloureuse de Sigurd. « Le vainqueur de Guttorm est étendu de l'autre côté du fleuve; il a été abandonné aux loups.

» Cherche Sigurd au Midi, tu y entendras les corbeaux s'entr'appeler; tu entendras crier les aigles ravis de cette pâture; autour de ton mari hurlent les loups. »

» Comment Hoegue peut-il m'annoncer de semblables infortunes? les corbeaux devraient déchirer son cœur et en disperser les débris au loin plutôt que de le laisser vivre.

» Une grande affliction appesantissait l'esprit de Hoegue, lorsqu'il reprit la parole : « Gudrun aurait plus de sujets encore de pleurer, si les corbeaux déchiraient mon cœur. »

» Je rompis cet entretien, et courus seule vers les restes dispersés par les loups. Je ne soupirais pas, je ne tordais pas les mains, je ne pleurais pas comme les autres femmes, lorsque j'étais assise, dévorée de douleur, auprès de Sigurd.

» Elle me parut obscure, la nuit que je passai près

de mon époux. Les loups m'auraient semblé bons, s'ils m'avaient ôté la vie; j'aurais voulu me consumer comme le bosquet de bouleaux enflammés.

« Je m'éloignai ensuite des montagnes; je comptai cinq jours avant de découvrir les salles de Half. J'y fus assise avec Thora, la fille de Hacon, et je passai sept années en Danemarck [1]. »

Nous ne pensons pas que l'Edda renferme un passage supérieur à ce fragment. C'est beau sans doute, particulièrement les deux strophes qui précèdent la dernière; elles sont remarquables par une simplicité naturelle et forte, elles ne manquent pas de grandeur; mais que l'on se rappelle cette autre poésie primitive qui nous a peint les douleurs du palais de Priam et les gémissemens d'Andromaque du haut des murs de Troie, et, malgré le mérite incontestable du poème scandinave, on sentira plus profondément encore le génie du vieil Homère.

Nous avons surtout parlé de l'Edda rhythmé connu sous le titre de l'Edda de Sœmund-le-Sage. Nous avons préféré citer quelques fragmens parmi les plus antiques, qui sont en même temps les plus beaux.

[1] Traduction de mademoiselle du Puget.

IX.

Suite de la littérature du nord. — Les Bardes.

Les *Eddas* nous donnent une idée de ces poèmes nombreux que les bardes chantaient chez toutes les nations du Nord, et dont nous n'avons presque rien conservé. Les bardes appartiennent spécialement aux populations gauloises; ils se rattachent aux druides et remontent ainsi à une haute antiquité. Plusieurs célèbres écrivains latins ont parlé de ces poètes de la guerre, et aussi de la philosophie, car Jules César dit, au livre VI de ses commentaires, » qu'ils enseignent que les âmes ne meurent pas, mais qu'après la mort elles passent des uns aux autres »; ce qui prouve que le conquérant romain avait trouvé les bardes gaulois imbus des idées de Pythagore. Il ajoute: « les bardes discutent devant les jeunes gens

sur les astres et leurs mouvemens, sur la nature des choses, sur la force et la puissance des dieux immortels. » Lors de l'invasion romaine, les bardes se réfugièrent dans l'Armorique et la Bretagne [1]. Le christianisme, bien autrement puissant que la civilisation romaine modifia l'état de ces poètes. Chacun d'eux fut attaché à un chef guerrier; mais cependant ils ne cessèrent pas de former une corporation tenant à la hiérarchie religieuse. Le nom le plus populaire qui soit venu jusqu'à nous est celui d'Ossian, ce barde calédonien qui a inspiré à Macpherson des poèmes qui ont charmé l'Europe au dix-huitième siècle.

Il a été demontré que l'écrivain anglais était lui-même l'auteur de presque toutes ces poésies; mais si les poèmes de Macpherson sont plus qu'apocryphes, la poésie d'Ossian n'en a pas moins existé, et quelques fragmens ont été retrouvés dans les montagnes d'Écosse. On cite entre autres la belle invocation au soleil dans Carthon :

« O toi, qui roules au-dessus de nos têtes, rond comme le bouclier de mes pères, d'où partent tes rayons, ô soleil! d'où vient ta lumière éternelle? Tu t'avances dans ta beauté majestueuse. Les étoiles se cachent dans le firmament. La lune pâle et froide se plonge dans les ondes de l'occident. Tu te meus seul, ô soleil! qui pourrait être le compagnon de

[1] L'Angleterre.

ta course ? Les chênes des montagnes tombent : les montagnes elles-mêmes sont détruites par les années : l'océan s'élève et s'abaisse tour à tour : la lune se perd dans les cieux : toi seul es toujours le même. Tu te réjouis sans cesse dans ta carrière éclatante. Lorsque le monde est obscurci par les orages, lorsque le tonnerre roule et que l'éclair vole, tu sors de la nue dans toute ta beauté, et tu renais de la tempête.

» Hélas ! tu brilles en vain pour Ossian. Il ne voit plus tes rayons, soit que ta chevelure dorée flotte sur les nuages d'orient, soit que ta lumière tremble aux portes de l'Occident. Mais tu n'as peut-être comme moi qu'une saison, et tes années auront un terme : peut-être tu t'endormiras un jour dans le sein des nuages, et tu seras insensible à la voix du matin.

» Réjouis-toi donc, ô soleil ! dans la force de ta jeunesse. La vieillesse est triste et fâcheuse, elle ressemble à la pâle lumière de la lune qui se montre au travers des nuées déchirées par le vent du nord, lorsqu'il est déchaîné dans la plaine, que le brouillard enveloppe la colline, et que le voyageur transi tremble au milieu de sa course. »

Il y a dans ce morceau une force et un sentiment poétiques admirables, et il est permis de croire que cette poésie des bardes de l'Écosse et de l'Irlande (car ces deux contrées se disputent la naissance d'Ossian), offrait des beautés comparables à celles des poèmes de Macpherson.

Jamais mélancolie plus sombre et plus rêveuse n'a été exprimée par les poètes; là est surtout le secret du succès en Europe de la poésie ossianique. La France, l'Allemagne et l'Italie ont ressenti pour elle la même admiration, et il est peut-être raisonnable de penser que les publications de Macpherson ont eu une grande influence sur le talent de Byron et de Chateaubriand.

Mais comme il est impossible de reconnaître une importance historique aux poésies publiées par le littérateur anglais, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

La Bretagne fut dans les Gaules la véritable patrie du bardisme. Les peuples de la Germanie, lorsqu'ils se précipitèrent sur notre patrie, ne pénétrèrent pas dans l'Armorique, et les Saxons ayant envahi l'Angleterre, la population armoricaine se renforça d'une foule de Kimris fugitifs. Parmi eux, dit un écrivain moderne, affluaient les bardes, apportant à leurs frères du continent les traditions bretonnes qu'a soigneusement recueillies Geoffroy de Monmouth. La suite de cette émigration fut, dans la presqu'île de Bretagne, un immense développement de la vie poétique, par où s'écoula tout ce qu'il y avait d'héroïsme, d'orgueil froissé, de haine pour les vainqueurs dans l'âme des vaincus. Alors surgirent, s'agrandissant et se transfigurant d'âge en âge, les poëmes d'Arthur, de Merlin, et tant d'autres, où les plus anciens poëtes normands et anglo-normands

puisèrent leurs inspirations. Les lais de Marie de France sont traduits des chants de l'Armorique. »

Malheureusement, il ne reste aucun fragment de ces bardes de l'Armorique; un ou deux noms à peine ont survécu. D'assez nombreux morceaux de poésie populaire de la Bretagne ont été conservés, mais ils ne sont pas l'œuvre des bardes. Ces chanteurs étaient le plus souvent des enfans du peuple. Nous trouverons partout à ce genre de compositions un caractère de monotonie. « Les poésies populaires de toutes les nations, dit M. de La Villemarqué, dans son introduction aux chants de la Bretagne, offrent des analogies frappantes, et cela se conçoit; elles sont l'image de la nature dont le type, comme l'a dit M. de Châteaubriand, se trouve gravé au fond des mœurs de tous les peuples.

» Entre les ballades de l'Espagne et de l'Italie, de la Servie, de la Scandinavie, des états d'Allemagne, de l'Écosse et de la Bretagne, il n'y a d'autre différence que celle du caractère particulier, des mœurs et des coutumes des habitans de ces contrées. .

. . . .

» Tous les poètes populaires offrent les mêmes formes, la même allure, les mêmes tournures parasites, les mêmes répétitions, les mêmes épithètes naturelles, pour ainsi dire stéréotypées..... nulle variété dans la combinaison des matériaux qu'ils mettent en œuvre; leur lyre est un instrument incomplet. »

Cette critique est très-juste. Il faut commencer par reconnaître que l'on a retiré peu de jouissances de la vulgarisation de ces milliers de vers exhumés depuis quelques années par la science historique; mais ces monumens n'en sont pas moins curieux à étudier, parce qu'ils donnent une idée des mœurs et des coutumes des peuples. Quelques-uns même sont empreints d'un beau sentiment poétique. En voici un traduit par M. de La Villemarqué dans le recueil que nous avons déjà cité. Il a pour sujet la peste qui désola l'Europe au sixième siècle et fit de grands ravages en Cambrie et en Armorique.

La peste d'Elliant.

1. Entre Langolen et le Faouet, il y a un saint barde;
2. Il a dit aux gens de Faouet : Faites célébrer chaque mois une messe dans votre église.
3. La peste est partie d'Elliant, mais non pas sans fournée, car elle emporte sept mille hommes et cent de plus!
4. En vérité, la mort est descendue dans le pays d'Elliant, tout le monde est mort hormis deux personnes :
5. Une vieille petite femme de soixante ans et son fils qui a porté la peste sur ses épaules.
6. Dans la place publique d'Elliant, on trouve de l'herbe à faucher;

7. Excepté dans l'étroite ornière de la charrette qui conduit les morts en terre.
8. Dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré au pays d'Elliant,
9. De voir dix-huit charrettes pleines à la porte du cimetière, et dix-huit autres y venir.
10. Il y avait neuf enfans dans une même maison : un même tombereau les porta en terre, et leur pauvre mère les traînait.
11. Le père suivait en sifflant.... il avait perdu la raison ;
12. Elle hurlait, elle appelait Dieu, elle était bouleversée corps et âme ;
13. Enterrez mes neuf fils et je vous promets un cordon de cire,
14. Qui fera deux fois le tour de votre église, et quatre fois le tour de votre croix.
15. J'avais neuf fils que j'avais mis au monde, et voilà que la mort est venue me les prendre ;
16. Me les prendre sur le seuil de notre porte, et je n'ai personne pour me donner une goutte d'eau.
17. Le cimetière est plein jusqu'aux murs, l'église pleine jusqu'aux degrés ;
18. Il faut bénir les champs pour enterrer les cadavres.
19. Je vois un chêne près du cimetière, un drap blanc est attaché à sa cime ; la peste a emporté tout le monde.

Il nous semble que les couplets 6 et 7 pourraient être enviés par tous les poètes. Le couplet 11 est d'un effet saisissant.

Les chanteurs populaires n'ont jamais cessé de charmer les nations, ils ont reproduit aux diverses époques les mœurs, les combats, la religion, les passions des peuples. Quant aux bardes, malgré les persécutions dont ils ont été l'objet, principalement sous Edward Ier, ils ont subsisté dans les montagnes d'Écosse jusqu'à la fin du dernier siècle. Il est à présumer que les poésies des bardes gallois Taliessin, Llywarch et Merlin, le plus célèbre de tous, offraient de grands rapports avec les poésies populaires que nous avons pu étudier. C'est à tort, croyons-nous, que l'on a voulu faire descendre les *trouvères* et les *jongleurs* des bardes de la Bretagne. Les meilleures autorités rapportent l'origine des jongleurs à la civilisation romaine. C'étaient des joueurs de lyres ou des mimes. Les trouvères étaient dans le nord de la France ce que les troubadours étaient dans le midi, et M. J.-J. Ampère fait remarquer avec raison que les troubadours se rattachaient aux restes de la culture gréco-romaine.

Les bardes formaient en Irlande une caste très-puissante, qui enseignait la théologie et la guerre. Ils marchaient dans les combats à la tête des armées. On les retrouve encore dans les *Highlands* de l'Écosse, et à peu près chez tous les peuples du nord, sous des dénominations différentes.

COUP D'OEIL SUR LA LITTÉRATURE

DES ARABES ET DES PERSES.

X.

Orient. — Littérature des Arabes et des Perses.

Dans le premier volume de ces études, nous n'avons pu nous arrêter sur le vaste monde littéraire indo-chinois, que la science moderne commence à entrevoir. Nous avons dit que ces manifestations de la pensée orientale n'avaient pas été assez explorées pour qu'il fût permis de tenter avec quelque succès un travail synthétique. Il y a six ans que nous avons émis cette opinion incontestable, et depuis cette époque nous ne voyons pas que les orientalistes aient répandu de grandes lumières sur ces contrées qui ont précédé l'Occident dans la vie sociale. Le cours des choses nous ayant amené devant une autre évolution de la pensée des peuples orientaux, nous sommes forcé encore une fois de déplorer l'insuffi-

sance de nos recherches à cet égard. Pour l'Arabie et la Perse, comme pour l'Inde et la Chine, l'Europe en est encore à étudier quelques détails, mais de là à embrasser l'ensemble, il y a plus d'un siècle de travail peut-être.

Cependant nous ne pouvons pas négliger entièrement ce peuple dont les conquêtes sont plus étonnantes que celles d'Alexandre et de César, dont la religion, quoique s'affaiblissant, règne encore sur une grande partie de la terre, dont les lettres et les arts brillent d'un éclat éblouissant. Si la civilisation arabe n'est pas assez connue pour que l'on puisse en parler avec quelque profondeur, elle l'est beaucoup trop pour qu'il soit permis de faire semblant de l'ignorer.

Avant Mahomet, la poésie arabe était, du moins autant que nous la connaissons, une suite de chants héroïques célébrant la gloire d'un guerrier et de sa race. Point de mythologie, point de monde supérieur, point de fictions gracieuses comme dans les poésies primitives de la Grèce. Cette inspiration est si exclusivement locale, que c'est à peine s'il est possible de la faire sentir aux autres peuples. F. Schlégel a trouvé quelque ressemblance entre ces chants et les chants ossianiques ; les différences de climats et de paysages sont telles que la ressemblance disparaît presque entièrement.

Mais ce peuple vieillit et cette poésie ne suffisait plus à son âme devenue avide d'émotions et d'exta-

ses religieuses; Mahomet sentit en lui ces élans irrésistibles capables d'entraîner les nations, et ce fut par ses révélations merveilleuses qu'il remua les esprits et exerça bientôt sur le monde cette influence étonnante qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il annonçait à ses disciples qu'il n'y avait plus de voile entre le Tout-Puissant et lui et qu'il avait été transporté jusqu'au *ciel des cieux.* « Une bête blanche, plus petite qu'une mule, et plus grande qu'un âne, l'avait conduit du temple de la Mecque à celui de Jérusalem. Accompagné de l'ange Gabriel, il était arrivé successivement jusqu'au septième ciel, échangeant des salutations avec les patriarches, les prophètes et les anges dans leurs demeures respectives. Il avait eu seul la permission d'aller au-delà du septième ciel, avait passé le voile d'unité, s'était avancé à deux portées d'arc du trône, et avait senti le froid glacer son cœur, quand la main de Dieu lui avait touché l'épaule. La Divinité lui ayant ordonné de prier cinquante fois le jour, il demanda, de l'avis de Moïse, que ce fardeau insupportable fût allégé. L'obligation fut réduite graduellement à cinq fois. Après cette conversation familière, quoique importante, il était redescendu à Jérusalem, et, remontant sur le mystérieux animal, il était revenu à la Mecque, faisant ainsi dans la dixième partie d'une nuit un voyage de plusieurs milliers d'ans[1].

[1] Mills, Histoire du mahométisme.

L'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, les peines et les récompenses, sont adoptées par le Koran; mais la peinture du paradis diffère essentiellement de celle du paradis chrétien. « Quant aux Musulmans vertueux, conduits par le prophète, ils passeront l'abîme en sûreté, aussi vite que l'éclair, et arriveront aux bocages et aux jardins du septième ciel, autrement le paradis, où les attendent des palais de marbre et tous les vains jouets du luxe du monde. Mais leurs plaisirs les plus vifs consisteront dans la société constante de beautés qui ne se faneront jamais, formées, non d'argile, mais du musc le plus pur, et dont les grands yeux noirs brillent d'un feu si doucement tempéré par la modestie, qu'ils ressemblent, suivant les termes expressifs du Koran, à des perles cachées dans leurs coquilles. » Le moindre croyant aura soixante-douze houris pour sa part. L'auteur du Koran parle positivement de la réalité de ces plaisirs, et on ne peut, sans en violer le sens, les tourner en allégories. Cependant les âmes les plus pures, les Musulmans que la vertu et la science ont rendus grands en cette vie, auront pour récompense des jouissances au-dessus de celles du luxe et des sens. Des plaisirs si bas se perdront dans la béatitude que donne la connaissance de l'éternelle vérité et dans la contemplation sans fin de la Providence [1]. »

[1] Mills, Histoire du mahométisme, trad. par M. Buisson.

Mahomet avait affaire à des peuples trop grossiers pour oser annoncer le paradis spiritualiste des chrétiens ; mais il rend hommage à cette sublime doctrine, en déclarant que les plus élevés parmi les musulmans atteindront à cette hauteur.

C'est une erreur de penser que le fondateur de l'islamisme a rejeté les femmes du paradis : seulement le préjugé barbare, qui les faisait regarder comme des êtres inférieurs à l'homme, a dicté à Mahomet cette prophétie, que la félicité des femmes ne sera pas aussi exquise que celle des hommes, leurs actions ne pouvant être aussi importantes, aussi méritoires. »

Tels sont les principaux dogmes théologiques du Koran. Les préceptes moraux de ce livre sacré des Arabes doivent aussi fixer notre attention. La prière est prescrite très-fréquemment dans la journée. Après la prière, l'aumône est le devoir que Mahomet impose le plus impérieusement. La prière, disait un des plus anciens califes, nous conduit à moitié chemin vers la divinité, le jeûne nous mène à la porte de son palais, les aumônes nous y font entrer. On peut dire que ce sont là les deux principales prescriptions morales de l'islamisme. Le pèlerinage de la Mecque ne fut ordonné par Mahomet que pour caresser les préjugés des peuples qui venaient de toutes parts, avant ses prédications, adorer les idoles dans le temple de cette ville. Les ablutions, la circoncision, la prohibition du vin et

de certaines viandes, sont des lois imposées par le climat d'Arabie. Le jeûne austère, auquel les musulmans sont assujettis, a aussi la même cause.

Outre ces règlemens spéciaux, dit M. Mills, que nous avons déjà cité, on a multiplié dans le Koran et dans la Sonna, les exhortations à la vertu, comm pour expier tant de pages d'absurdités. On y répète partout le précepte inestimable de la bienveillance mutuelle. On y déclare que le vice peut être dans la pensée, dans le regard ; que le mérite des intentions sera récompensé. L'orgueil, la colère, l'avarice, sont en horreur. Il faut garder sa foi, même avec les infidèles ; avoir de la douceur dans les manières, de la modestie dans la tenue. Le pardon des injures aura sa récompense. Les hommes doivent prier pour ceux qui les ont offensés, et non les maudire. »

Nous en avons dit assez pour montrer que ce qu'il y a de beau dans le Koran est puisé dans l'Évangile ; l'opinion la plus répandue est que plusieurs évêques, prêtres et religieux, se retirèrent dans les déserts de l'Arabie et de l'Égypte, après la condamnation des hérésies de Nestorius et d'Eutychès, et que c'est par eux principalement que Mahomet pût étudier la Bible, qu'il interpréta souvent au gré de son imagination ardente.

Non-seulement le Koran est la base de la religion mahométane, mais celle de la législation de ces peuples. La polygamie est le grand fait social

qui sépare le plus profondément la civilisation musulmane de la civilisation chrétienne. Les peuples orientaux mourront de cette erreur. Tous les voyageurs, qui observent aujourd'hui ces nations d'un regard perçant, indiquent les excès sensuels comme la cause de l'épuisement de cette race d'hommes, qui ne tardera pas à être dominée par les nations chrétiennes supérieures de toute la force de leurs principes spiritualistes.

Les Arabes, les Perses, les Turcs, tous les peuples musulmans, trouvent le style du Koran tellement admirable, qu'ils y voient une preuve de l'inspiration divine. Ce livre est plein de visions gigantesques imitées d'Isaïe, d'Ézéchiel et de l'Apocalypse. Tel qu'il est, il reste l'ouvrage le plus important pour l'étude de la civilisation, même de la langue arabe.

Quoique la plupart des monumens du génie arabe soient inconnus à l'Europe, on sait cependant qu'un siècle tout au plus après Mahomet les sciences, la poésie et les arts furent cultivés avec enthousiasme dans l'empire des califes. Le règne d'Al-Mamoun, qui est regardé comme l'apogée de la gloire intellectuelle de ces peuples, eut lieu un siècle et demi après l'origine de la monarchie.

A partir d'Ali, quatrième calife après Mahomet, les lettres furent protégées avec zèle et discernement. Sous Almanzor, de 754 à 775, les Nestoriens, échappés de Constantinople, initièrent les Arabes

aux sciences et à l'éloquence des Grecs. Mais Aaroun-al Raschid, qui fut calife de 786 à 809 fut pour les travaux de l'intelligence un prince que l'on appellerait le Périclès et l'Auguste de l'Orient, s'il n'avait eu pour successeur son fils Al-Mamoun. Bagdad devint sous ce dernier calife une capitale savante, une Athènes orientale; l'instruction se répandit rapidement dans toutes les parties de l'empire. Le calife appelait à sa cour les poètes et les philosophes de toutes les contrées; cette cour ressemblait à une immense académie. Lorsqu'après ses victoires, Al-Mamoun dicta les conditions de la paix à l'empereur grec, Michel le Bègue, il exigea comme tribut une collection de livres grecs. On voyait entrer dans Bagdad, dit un historien, des centaines de chameaux chargés de papiers et de livres. Rien ne peut donner l'idée en Occident de ce qu'étaient les magnificences de cette vaste ville, s'il faut s'en rapporter aux historiens. Le règne d'Al-Mamoun fut fertile en grands hommes. La médecine vit naître plusieurs des plus illustres docteurs de l'Orient. Les sciences mathématiques firent d'immenses progrès. Bassora et Cufa égalèrent presque Bagdad ; des ouvrages de philosophie et d'histoire, des poèmes célèbres dans toutes les contrées orientales, se succédèrent rapidement. Ce mouvement intellectuel se répandit dans tout ce vaste empire ; à Samarcande, à Ispahan, à Alexandrie, au Caire, les colléges s'élevaient comme par enchantement. Cette brillante civilisation arabe

gagna Fez et Maroc sur la côte d'Afrique; mais c'est en Espagne, à nos portes, qu'elle jeta le plus vif éclat peut-être : Cordoue, Grenade, Séville, se couvraient d'écoles, d'académies, de bibliothèques, au moment où le reste de l'Europe languissait dans l'ignorance. Le nombre des auteurs arabes que produisit l'Espagne, dit M. de Sismondi, était si prodigieux, que plusieurs bibliographes arabes écrivirent de savans traités sur les auteurs nés dans une seule ville, comme Séville, Valence ou Cordoue, ou sur ceux parmi les espagnols qui s'étaient consacrés à une seule science, comme la philosophie, la médecine, les mathématiques et surtout la poésie. Ainsi dans la vaste étendue de la domination arabe, dans les trois parties du monde, le progrès des lettres avait suivi celui des armes, et la littérature conserva tout son éclat pendant cinq ou six siècles, depuis le neuvième de notre ère, jusqu'au quatorzième ou au quinzième. »

L'éloquence de l'homme d'État ne pouvait exister chez les nations musulmanes, mais l'éloquence académique et celle de la chaire furent cultivées avec beaucoup de succès. Malek, Schoraïph, Al Harisi furent mis par leurs compatriotes au rang des Platon et des Démosthène. La bibliothèque de l'Escurial contient un grand nombre de discours religieux qui rappellent pour la disposition et même pour le style ceux des orateurs chrétiens.

Il paraît que l'Arabie a produit plus de poètes que

toutes les autres nations réunies. Les œuvres de sept des plus célèbres parmi leurs écrivains primitifs étaient suspendues dans la Caaba, ou temple de la Mecque. Mahomet et quelques-uns de ses premiers disciples cultivèrent la poésie. Mais c'est sous Aaroun Al Raschid et son successeur Al-Mamoun, c'est surtout sous les Ommiades d'Espagne que la poésie arabe s'est élevée à sa plus haute splendeur : s'il faut en croire les orientalistes, la Grèce a été égalée ; malheureusement ils gardent sous le sceau presque toutes leurs preuves. Les noms de ces poètes, que j'ai vainement cherché à graver dans ma mémoire, dit encore M. de Sismondi, lorsque je ne connaissais point leurs ouvrages, échapperaient probablement aussi à la plupart de mes lecteurs. La plus haute célébrité dans ces langues si loin de nous, si différentes d'écriture et d'orthographe, est tellement fugitive, que je ne retrouve plus dans d'Herbelot ceux qu'Andrès mettait au premier rang, tels qu'un Al Monotabbi de Cufa, qu'il nomme le prince des poètes. »

Plusieurs critiques ont regardé le poème de Job comme un type arabe, comme le plus grandiose des monumens primitifs produits par cette inspiration du désert et de la vie nomade. On ne peut méconnaître en effet les rapports qui existent entre cette œuvre étonnante et quelques fragmens publiés par les orientalistes. Si les poètes arabes présentent plusieurs compositions de ce génie, nous concevons

l'enthousiasme qu'ils ont excité chez ces peuples. Des passages extraits de ces écrivains nous ont semblé rappeler aussi singulièrement le Cantique des cantiques : tel est ce portrait d'une jeune vierge tiré d'une idylle ou *Casside* d'Amrale Keisi, un des sept poëtes dont les œuvres sont suspendues dans le temple de la Mecque.

« Son cou était celui de la gazelle lorsqu'elle le soulève pour regarder au loin ; comme lui, il était orné de colliers élégans ; ses cheveux flottaient sur ses épaules ; ils étaient d'un noir d'ébène et non moins épais que les rameaux ondoyans du palmier; sa taille n'était pas moins fine ou moins souple qu'un cordon, et son visage éclairait les ténèbres de la nuit, comme la lampe du sage solitaire qui travaille dans ses veilles; ses habits, enfin, retraçaient l'azur du ciel, et leur broderie de pierres fines était telle que les Pléïades lorsqu'elles se lèvent sur l'horizon. »

On croirait lire la brillante élégie du roi de Jérusalem. La poésie arabe est d'un luxe éblouissant, l'or et les pierreries y étincèlent avec une telle prodigalité, que le regard se trouble comme à l'aspect du soleil. M. Villemain a cité un fragment qui a dû se reproduire plus de mille fois dans les vastes compositions poétiques des mahométans. Ce sont des vers en l'honneur d'Al Mansour, calife de Cordoue.

« Qu'il est beau le palais que tu remplis et dont la grandeur est illustrée par ta gloire!

» Ce palais! si tu touchais d'un rayon de sa lu-

mière les yeux d'un aveugle, il retournerait clairvoyant à sa demeure.

» Il sort de la source de vie le vent de ce palais, et il ranimerait les ossements des morts.

» Il fait oublier le breuvage du matin et la voix des belles chanteuses. Sa hauteur surpasse Cawarnak et Sédir. Pour le bâtir, auraient en vain travaillé ces Perses antiques, qui ont élevé de hauts monumens. Beaucoup de siècles ont passé sur les Grecs, et ils n'ont point fait à leurs rois une demeure pareille ou comparable.

» O roi! tu nous rappelles le paradis, quand tu nous montres ces salles immenses aux voûtes élevées. A cette vue les fidèles multiplient leurs bonnes œuvres, et espèrent le jardin céleste et les robes de soie. Les pécheurs redressent leurs voies égarées, et font, par expiation, de bonnes œuvres.

» C'est un ciel nouveau parmi les sept cieux; il peut mépriser l'éclat de la pleine lune, car il voit sur sa sphère lever l'astre de Mansour. Je crois rêver dans le paradis, quand je vois dans ce palais la magnificence de ta cour. Quand les esclaves en ouvrent les portes, elles semblent, par le roulement de leurs gonds sonores, souhaiter la bienvenue à ceux qui implorent ta faveur. Des lions mordent les anneaux de ces portes et murmurent dans leurs gueules : « Dieu est grand. » Ils sont accroupis, mais prêts à dévorer quiconque s'approcherait du seuil sans être appelé.

» La pensée, libre du frein, s'élance pour atteindre à tant de grandeur, et tombe accablée de son impuissance.

» Le marbre blanc des cours semble un tissu léger, une mosaïque de perles brillantes; vous croiriez que la terre est de musc, elle en exhale le parfum et la saveur. Quand le jour finit, ce palais peut le remplacer, et ramener la lumière au commencement de la nuit. »

L'architecture que l'on admire encore à Grenade, à Cordoue, à Séville, démontre que cet enthousiasme oriental était basé sur de prodigieux spectacles. L'histoire est d'accord avec la poésie sur le luxe effrayant des califes. Voici une page extraite d'Abulféda ; il s'agit de Bagdad.

« Toute l'armée du calife Moctadi était sous les armes, et se montait en infanterie et cavalerie à cent soixante mille hommes. Ses officiers d'état se tenaient debout près de lui dans le plus splendide appareil, avec des baudriers brillans d'or et de pierres précieuses, et l'on comptait à leur suite sept mille eunuques noirs ou blancs. Les portes étaient gardées par sept cents portiers. Des barges et des canots superbement décorés voguaient sur le Tigre. Le palais n'était pas moins superbe, tendu de trente-huit mille pièces de tapisserie, dont douze mille cinq cents de soie brodée en or, et garni de vingt-deux mille tapis de pied. On pouvait en faire sortir cent lions, un gardien pour chacun; et entre autres spec-

tacles d'un luxe rare et prodigieux, on remarquait un arbre d'or et d'argent. L'arbre étincelait de feuilles des mêmes métaux, et tandis que, par un heureux mécanisme, les branches paraissaient se mouvoir seules, les oiseaux gazouillaient comme dans la nature. »

Ce récit nous semble aussi merveilleux que ceux des poètes, et ici la réalité égale l'imagination la plus brillante. Cette dernière faculté est celle qui domine dans toute la littérature orientale, et surtout dans les contes si populaires aujourd'hui en Occident, sous le titre des *Mille et une nuits*. S'il faut s'en rapporter à ce que dit le traducteur, la version française n'est que la trente-sixième partie du grand recueil arabe. Les conteurs étaient les comédiens de l'Orient, étranger à nos habitudes de théâtres : sur les places publiques, dans les cafés, dans le désert pendant les haltes des caravanes, ils charment et captivent les arabes et toutes les autres populations mahométanes. Les conteuses abrègent les loisirs du sérail ; les médecins arabes ordonnent des contes en guise de remèdes.

Les *Mille et une nuits*, comme les fabliaux des peuples occidentaux et comme nos romans de chevalerie, sont pleines de fées, de génies, et de tout ce monde surnaturel qui exerce tant d'empire sur l'imagination ; les diamans, l'or et les pierreries y abondent comme dans tous les écrivains de l'Arabie et de la Perse ; mais il ne faut pas oublier que la rai-

son et là morale inspirent souvent les conteurs orientaux. Les leçons les plus sévères y sont données avec une bonhomie charmante. L'allégorie la plus ingénieuse embellit des conseils d'un sens exquis. Les mœurs sont peintes avec une vérité naïve qui transporte le lecteur dans un monde plein d'enchantemens. Le caractère de ces contes est d'ailleurs très-pacifique; au lieu des grands coups de lances dont retentissent nos romans de chevalerie, il s'agit de marchands qui voyagent en diverses contrées, de pauvres calenders ou moines, de femmes et d'esclaves. La variété fait le charme de ces récits. Chez nous les enfans surtout les aiment avec passion; mais les hommes ne les dédaignent pas.

L'antique empire des Perses, conquis par les Arabes, produisit au Moyen-Age une poésie qui a eu dans tout l'Orient une célébrité énorme. Vers le commencement du onzième siècle de notre ère, Ferdusi recueillit les traditions et les histoires des rois et des héros persans, et il les chanta avec un style que les Orientalistes trouvent digne de la gloire de ce poète, qui a reçu dans sa patrie le surnom de Céleste. F. Schlégel donne l'analyse suivante de la partie mythologique de ce poëme.

« Le règne de Dschemschid, sur le nom duquel le poète accumule tout ce qui peut faire paraître un souverain et un vainqueur le reflet de la divinité sur la terre, est représenté au commencent de ce poème comme l'âge d'or de l'ancien empire persan et du

monde asiatique en général. Mais lorsqu'après plusieurs siècles de bonheur on voit pâlir ce soleil de justice, et que le meilleur des souverains s'abandonne à l'orgueil et à la vanité, alors ce pays de la lumière tombe au pouvoir des puissances ennemies. Le combat qui a lieu entre Iran et Turan, entre le pays sacré de la lumière et celui des ténèbres, devient dès-lors le centre autour duquel gravitent toutes les fictions suivantes : la victoire remportée par le magnifique Féridun sur le méchant Zohac; sa lutte inutile contre Afrasiah, son ennemi, qui parvient à la domination générale, époque à laquelle une nuit obscure couvre tout l'empire; la naissance d'un sauveur de la Perse dans la personne de Roustan qui chasse le féroce souverain, jusqu'à ce qu'après de longues aventures, celui-ci est enfin entièrement vaincu par le roi Chosroës, véritable fondateur historique de l'empire des Perses, et avec lequel commencent les temps héroïques. Ce sont là autant de fictions dans lesquelles la notion des anciens Perses sur le combat de la lumière et des ténèbres est partout présentée sous la forme de traditions héroïques. Le même esprit respire dans toutes les autres fictions, et on y aperçoit visiblement le même rapport. On remarque également dans le plus grand nombre des poésies chrétiennes du moyen âge cette idée d'une lutte entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, étrangère aux Grecs, dans ce sens du moins. On peut même dire qu'elle

en est la pensée dominante, aussitôt que des fictions et des symboles vraiment chrétiens commencent à se développer dans les arts d'exposition. Le christianisme rejette cette notion persane de la lutte et de l'opposition perpétuelles du bien et du mal, en tant seulement qu'on l'étend jusqu'à la divinité, et qu'on admet l'existence de deux forces fondamentales indépendantes l'une de l'autre. Mais ceci appartient à une région plus élevée; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une différence purement métaphysique [1]. »

Après Ferdusi, les Orientalistes citent Saadi, dont la poésie didactique rappelle les proverbes de Salomon, et Hfiaz, qui, disent-ils, peut rivaliser avec les lyriques de la Grèce et de Rome. Mais il suffira de se rappeler que la poésie de l'Arabie et de la Perse contient plus de volumes que toutes celles de l'Europe, pour reconnaître avec nous l'impossibilité de juger ce vaste monde poétique d'après les opinions assez problématiques des Orientalistes sur deux ou trois écrivains.

Ce furent les Arabes qui introduisirent en Europe les écrits d'Aristote. Les conquêtes du philosophe de Stagire furent plus vastes et plus durables que celles de son roi, Alexandre de Macédoine. Il paraît que les Arabes rendaient une sorte de culte à ce grand penseur, et que l'étude de ses œuvres constituait presque toute leur philosophie. Les sciences

[1] Traduction de M. Duckett.

furent cultivées par ces peuples avec un grand succès. L'astronomie, les mathématiques, mais surtout la chimie et la médecine, ont produit en Orient des hommes dont le nom ne périra pas; les plus illustres sont Géber, Averroës et Avicenne.

Les littératures arabe et persane ont inspiré la littérature des Turcs qui n'en est qu'un reflet. Les proverbes de Salomon, la morale d'Aristote, et le Gulistan de Sadi, sont les livres que la Turquie admire le plus, après le Koran. De longues discussions se sont établies sur la part d'influence exercée par les Arabes sur la littérature occidentale, et spécialement sur la poésie provençale. Il est incontestable que le long séjour des Maures en Espagne a mêlé l'inspiration arabe à la poésie de nos climats, et que les rapports entre la Provence et l'Aragon étaient continuels au moyen âge.

RETOUR VERS L'OCCIDENT.

11ᵉ SIÈCLE.

XI.

Mouvement intellectuel de l'Occident. — Onzième siècle. — Commencement de la scolastique.

Dés le neuvième siècle, les Arabes répandirent en Europe les écrits d'Aristote. Deux de leurs médecins célèbres, Averroës et Avicenne, composèrent sur les livres du grand philosophe grec des commentaires qui contribuèrent à leur donner dans tout l'Occident un ressentissement énorme. Saint Jean Damascène, qui avait long-temps séjourné à Damas auprès des califes, écrivit un abrégé de ces livres. Ils furent bientôt dans les mains de tous les docteurs catholiques, et rien ne peut donner l'idée de l'enthousiasme qui se manifesta pour l'illustre précepteur d'Alexandre. On appliqua à l'étude de l'Écriture et des pères la méthode, la forme, la dialectique d'A-

ristote. Ce mouvement intellectuel, si célèbre au moyen âge sous le titre de la scolastique, nous vint donc de l'Orient, et non-seulement il en vint par les Arabes, mais encore par Jean d'Italie, qui ouvrit à Constantinople, vers la fin du onzième siècle, une école où il enseignait les doctrines de Platon, d'Aristote, de Porphyre, d'Iamblique et de Proclus.

Jean d'Italie soutenait que certaines idées n'avaient d'existence que dans l'esprit, qu'elles n'exprimaient rien qui fût dans la nature visible. Les docteurs, partisans d'Aristote, répondaient avec aigreur que la philosophie avait pour but des choses et non des mots. Telle est l'origine de deux sectes devenues célèbres, *les nominaux* et les *réalistes*. Cette discussion était destinée à absorber pendant plusieurs siècles les plus grands efforts de l'esprit humain, et ceci n'a rien de très-étonnant, puisqu'elle contenait au fond le spiritualisme et le sensualisme, ces deux éternels ennemis dont la lutte a commencé avec le monde.

Toutefois nous verrons que si cette discussion était sérieuse en elle-même, elle fut souvent puérile et ridicule par la forme qu'employèrent les philosophes, et par les étranges questions qu'ils agitèrent. Nous allons en rappeler quelques-unes que nous puisons dans un discours de M. Guillon sur la théologie scolastique : Que faisait Dieu, où était-il avant de créer le monde ? Et, supposé qu'il n'eût rien créé, quelle aurait été sa prescience ? Dieu connaît-il plus

de choses en un temps qu'en un autre? A-t-il pu faire quelque autre chose que ce qu'il a produit en effet? Peut-il faire que ce qui est fait n'ait point été fait; par exemple qu'une courtisane soit une vierge? Si cette proposition : Dieu est un scarabée ou une citrouille, est aussi possible que celle-ci : Dieu est un homme? Si Dieu s'est uni à l'individu ou à l'espèce? Si cette proposition est possible : Dieu le père hait le fils? Comment le corps de Jésus-Christ est-il placé dans la gloire à la droite de Dieu son père? Est-il assis ou debout? L'apôtre saint Paul fut-il ravi au troisième ciel dans son corps ou sans son corps? Quelle est la structure intérieure du Paradis? Les vêtemens avec lesquels Jésus-Christ se montra à ses apôtres, après sa résurrection, étaient-ils véritables ou apparens? Est-il monté au ciel avec les mêmes vêtemens qu'il avait sur la terre, et les y garde-t-il? Le nom de Jésus-Christ doit-il être prononcé avec ou sans aspiration? Le mot chérubin est-il masculin ou neutre? etc., etc.

Certes la science qui, en présence des immenses problèmes que soulève la contemplation de nos destinées, s'arrête à des subtilités semblables, mérite les anathèmes dont on l'a frappée; mais sans consacrer beaucoup de temps à étudier la scolastique, nous devons cependant la suivre rapidement dans ses principales investigations, pour donner une idée de la physionomie intellectuelle de cette époque.

Le nom qui commence ordinairement la liste des

scolastiques est celui de Lanfranc, Italien, né à Pavie dans le onzième siècle, et fils d'un conseiller du sénat de cette ville. Lanfranc voyagea beaucoup pour ce temps. Il fit ses études à Bologne, puis passa en France sous le règne du roi Henri Ier. Lanfranc alla habiter Avranches, en Normandie; on raconte qu'ayant fait un voyage à Rouen, il fut dépouillé par des voleurs en traversant une forêt et attaché à un arbre. Le lendemain des passans le délivrèrent; Lanfranc se réfugia dans l'abbaye du Bec, où il fit profession et fut élu prieur en 1044. Nous le voyons ensuite aller deux fois à Rome et assister au concile de Latran, pendant lequel Bérenger abjura son hérésie. Le religieux de Pavie n'avait pas été étranger à cette conversion; il est auteur d'un livre intitulé : *Du corps et du sang du Seigneur*. C'est un ouvrage d'une dialectique très-subtile, d'un langage obscur et barbare, comme celui de toutes les productions du onzième siècle; mais il combattait avec succès les écrits de Bérenger encore plus remplis de défauts et manquant de profondeur. Les autres travaux de Lanfranc sont des commentaires sur les épîtres de saint Paul, des notes sur quelques conférences de Cassien, et un recueil de lettres. On comprendra que nous ne cherchions pas à analyser des œuvres qui ne sont elles-mêmes que des analyses, des compilations, des critiques, presque toujours dictées par cette subtilité étrange dont peuvent faire juger les extraits que nous avons donnés dans ce cha-

pitre. Lanfranc suivit en Angleterre Guillaume, duc de Normandie, et fut élu, en 1070, archevêque de Cantorbéry. Il se distingua comme administrateur, fit encore un voyage à Rome, et mourut en Angleterre le 28 mai 1089.

Si la dialectique était descendue jusqu'à la plus ridicule puérilité, on peut dire que l'éloquence n'existait plus. Raoul Ardent, Foulques de Neuilly, Eustache de Flay, Yves de Chartres, remarquables comme théologiens et canonistes, ont laissé de nombreuses homélies, dénuées d'onction et de chaleur, écrites dans un latin barbare, et ne présentant pour le fond que des aridités et des textes presque toujours mal choisis. Mais quel siècle pour la foi ! Ces orateurs sans génie remuaient plus profondément les populations que les Chrysostome et les Grégoire de Nazianze. On avait déjà vu, en 1064, des milliers de pèlerins armés partir de l'Allemagne et se rendre à Jérusalem pour visiter les saints lieux. Des peuples entiers se levèrent à la voix de Foulques de Neuilly et d'Eustache de Flay, comme à celle de Pierre l'Ermite, et la croisade entraîna bientôt l'Occident vers l'Orient, comme s'il était dans les desseins providentiels de faire servir l'ardeur belliqueuse à refouler pour jamais loin de l'Europe les fiers ennemis de la grande religion qui portait les destinées du monde. Et qu'était-il ce Pierre l'Ermite que nous venons de nommer? Simple prêtre du diocèse d'Amiens, petit, laid, pauvre, et menant

une vie très-austère, Pierre l'Ermite se rendit en pèlerinage à Jérusalem, et fut indigné des souffrances de ses frères sur cette terre sacrée. Il alla trouver le patriarche Siméon, qui lui donna une lettre pour le pape Urbain II. Dès lors Pierre n'eut plus qu'une pensée, délivrer les chrétiens d'Orient. Il parcourut l'Italie, passe les Alpes, s'arrête chez tous les princes, chez les seigneurs, au milieu du peuple qu'il échauffe de sa foi. Le cri de la croisade s'échappe des villes et des campagnes, la terre de France surtout se couvre d'armures; le pape Urbain y arrive et convoque le concile de Clermont. Les archevêques, les évêques, les prêtres y accourent de tous les points de la France et des royaumes environnans. Les paroles prononcées par le pape Urbain II sont ce que nous connaissons de plus éloquent au onzième siècle :

Il fit le signe de la croix et dit :

« Vous savez, mes frères, que le sauveur du monde a honoré de sa présence la terre promise de toute antiquité au peuple de Dieu. C'est là son héritage éternel, le lieu fixe de son habitation ; et quoiqu'il l'ait abandonnée pour un temps à la tyrannie des infidèles, il ne faut pas croire qu'il l'ait délaissée à jamais. Depuis trop long-temps l'Arabie sacrilége exerce son impiété barbare sur les lieux saints. Ils ont réduit les fidèles en servitude; ils les accablent de tributs, d'exactions et des plus indignes traitemens; ils enlèvent leurs enfans, les contraignent de

renoncer à leur baptême, et s'ils font résistance, les effacent du nombre des vivans. Le temple du Seigneur est devenu le siége des démons; le saint sépulcre est transformé en étable; tous les endroits consacrés par le sang et les vestiges du fils de Dieu ne sont plus que des lieux de carnage et de prostitution; on y égorge les prêtres et les diacres; on y ravit aux femmes et aux vierges la vie après la pudeur. O vous tous, mes chers enfans, armez-vous de zèle et marchez au secours de vos infortunés frères de la Palestine. La foi est près de périr dans les lieux où elle a pris naissance. Que dis-je? Les tyrans forcenés ne mettent plus de bornes à leur rage. Comme un torrent qui ne connaît point de digues, peu contents des immenses possessions qu'ils ont usurpées sur l'empire des Grecs, ils en veulent envahir les derniers restes, se répandre ensuite dans notre empire et dans tous nos royaumes; ils ne se proposent rien moins dans leur ambition sacrilége que d'éteindre le nom chrétien. Plusieurs d'entre vous ont été les témoins oculaires de leurs excès; personne n'en peut douter. Pour nous, pleins de confiance en la miséricorde du Tout-Puissant, par notre autorité apostolique, nous remettons à ceux qui marcheront contre les infidèles les pénitences qu'ils méritent par leurs péchés. Ceux qui mourront avec un vrai repentir, dans les lieux où Jésus-Christ est mort pour nous, ne doivent pas douter qu'ils ne reçoivent la rémission de leurs fautes et la vie éternelle; et si

l'on meurt avant que d'y arriver, la récompense n'en sera pas moindre. »

Certes, ces paroles prononcées par saint Grégoire de Nazianze ou par saint Jean Chrysostôme n'attireraient nullement l'attention; mais cette simplicité est très-remarquable au milieu de tout le chaos du onzième siècle, qui produisit cependant un homme d'une valeur philosophique incontestable, saint Anselme de Cantorbéry. Il était né en Italie, à Aoste; après avoir parcouru les plus célèbres monastères de la France et de la Bourgogne, il fut attiré dans celui du Bec, en Normandie, par la réputation de Lanfranc. Entraîné par l'exemple de cet homme illustre, Anselme prit l'habit de Saint-Benoît à l'âge de vingt-sept ans, vers l'an 1060, et fut élu prieur en 1063, et enfin abbé en 1078. Appelé ensuite en Angleterre sur le siége de Cantorbéry, poursuivi par le roi Guillaume II pour avoir refusé de reconnaître l'antipape Guibert sous le nom de Clément III, il se retira à la cour de Rome, d'où il revint encore pour subir de nouvelles persécutions. Il mourut le 21 avril 1109 dans sa 76e année. Ses écrits, dont le langage porte le malheureux cachet de son époque, offrent souvent une grande profondeur philosophique. Lorsque saint Anselme ne se laisse pas entraîner par les factions des nominaux et des réalistes, il devient le plus grand métaphysicien que l'Église latine ait eu depuis saint Augustin. Toutefois il faut reconnaître que cet écrivain est

souvent bien difficile à comprendre, et qu'il est même parfois plus obscur que ses adversaires. Ses livres intitulés *le Monologue* et le *Proslogue* qui sont des traités sur Dieu, sont pleins de la métaphysique la plus déliée. On a encore de lui des ouvrages sur le schisme des Grecs, sur la *procession du Saint-Esprit*, sur la question *pourquoi Dieu s'est fait homme*, la *conception virginale et le péché originel.* Saint Anselme de Cantorbéry a beaucoup écrit sur le libre arbitre, la prescience divine et la prédestination, problèmes terribles qui semblaient avoir été épuisés par les pères des premiers siècles, et que saint Anselme traita cependant avec un génie qui sembla nouveau. Bien des noms, qui ont trouvé place dans l'histoire de l'Église, ne doivent pas figurer dans l'histoire intellectuelle, surtout dans un essai aussi abrégé que le nôtre, mais nous ne saurions omettre celui d'un homme dont la renommée a été immense au moyen âge, nous voulons parler de Pierre Lombard.

Il appartient tout entier au douzième siècle. Né à Novare, dans la Lombardie, il vint en France encore jeune, et se distingua tellement dans l'université de Paris, qu'il fut nommé à l'évêché de cette ville. Pierre Lombart mourut en 1164. Son ouvrage des *Sentences* eut dans tout le moyen âge un grand retentissement. C'est une somme de théologie composée de fragmens choisis dans les pères de l'Église et les livres saints. Les plus importantes questions

XII.

Douzième siècle. — Saint Bernard.

M. Michelet, dans son histoire de France, a consacré deux belles pages à saint Bernard [1]. « L'Église, dit-il, était alors sous la domination d'un moine, d'un simple abbé de Clairvaux, de saint Bernard. Il était noble comme Abeilard. Originaire de la haute Bourgogne, du pays de Bossuet et de Buffon, il avait été élevé dans cette puissante maison de Citeaux, sœur et rivale de Cluny, qui donna tant de prédicateurs illustres, et qui fit, un demi-siècle après, la croisade des Albigeois. Mais saint Bernard trouva Citeaux trop splendide et trop riche ; il descendit dans la

[1] Né en 1082.

pauvre Champagne, et fonda le monastère de Clairvaux dans la vallée *d'Absinthe*. Là, il put mener à son gré cette vie de douleur qu'il lui fallait ; rien ne l'en arracha ; jamais il ne voulut entendre à être autre chose qu'un moine. Il eût pu devenir archevêque et pape. Forcé de répondre à tous les rois qui le consultaient, il se trouva tout-puissant malgré lui, et condamné à gouverner l'Europe. Une lettre de saint Bernard fit sortir de la Champagne l'armée du roi de France. Lorsque le schisme éclata par l'élévation simultanée d'Innocent II et d'Anaclet, saint Bernard fut chargé par l'Église de France de choisir, et choisit Innocent. L'Angleterre et l'Italie résistaient. L'abbé de Clairvaux dit un mot au roi d'Angleterre, puis, prenant le pape par la main, il le mena par toutes les villes d'Italie qui le reçurent à genoux. On s'étouffait pour toucher le saint, on s'arrachait un fil de sa robe ; toute sa route était tracée par des miracles.

» Mais ce n'étaient pas là ses plus grandes affaires; ses lettres nous l'apprennent. Il se prêtait au monde et ne s'y donnait pas : son amour et son trésor étaient ailleurs. Il écrivait dix lignes au roi d'Angleterre et dix pages à un pauvre moine. Homme de vie intérieure, d'oraison et de sacrifice, personne au milieu du bruit ne sut mieux s'isoler. Les sens ne lui disaient plus rien au monde. Il marcha, dit son biographe, tout un jour le long du lac de Lausanne, et le soir demanda où était le lac. Il buvait de l'huile pour de

l'eau, prenait du sang cru pour du beurre. Il vomissait presque tout aliment. C'est de la Bible qu'il se nourrissait, et il se désaltérait de l'Évangile. A peine pouvait-il se tenir debout, et il trouva des forces pour prêcher la croisade à cent mille hommes. C'était un esprit plutôt qu'un homme qu'on croyait voir, quand il paraissait ainsi devant la foule, avec sa barbe rousse et blanche, ses blonds et blancs cheveux; maigre et faible, à peine un peu de vie aux joues, et cette finesse, cette transparence singulière de teint que nous avons admirée dans Byron. Ses prédications étaient terribles; les mères en éloignaient leurs fils, les femmes leurs maris; ils l'auraient tous suivi au monastère. Pour lui, quand il avait jeté le souffle de vie sur cette multitude, il retournait vite à Clairvaux, rebâtissait près du couvent sa petite loge de ramée et de feuilles, et calmait un peu dans l'explication du Cantique des cantiques, qui l'occupa toute sa vie, son âme malade d'amour. »

Bossuet a dit de saint Bernard : « Au milieu de la barbarie et de l'ignorance, Dieu donna à la France saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre par sa doctrine, par ses prédications et par ses miracles étonnans, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. »

Rien n'est plus admirable que cette puissance qui éclaire et conduit un siècle du fond d'une solitude ; la force matérielle est bien loin de cette force du génie qui vient de Dieu, et nous ne sommes jamais si

émus qu'à l'aspect de cette suprématie reconnue par tous, quoiqu'elle ne porte aucun signe visible.

Saint Bernard était aussi puissant à la cour du roi de France que dans son monastère ; on s'arrachait ses écrits dont la gloire durera autant que le monde. Nous allons essayer de les caractériser.

Le plus important est sans contredit le commentaire sur le *Cantique des cantiques*. C'est une suite de sermons prêchés par le saint abbé de Clairvaux, de méditations et d'élans vers Dieu, à propos de chaque phrase du mystique poème de Salomon : « Dans ce divin épithalame, dit-il, il ne faut pas peser les paroles, mais les sentimens ; et pourquoi ? C'est que ce n'est point par les paroles et par la langue, mais par les œuvres et par la vérité, qu'il faut juger de l'amour saint, qui est certainement l'unique objet de ce livre. L'amour y parle à chaque page. Voulez-vous entendre ce qu'on y lit? Aimez. C'est bien en vain que vous voudriez comprendre ce chant d'amour, si vous n'aimez pas; des paroles toutes de feu ne vont pas à un cœur de glace; c'est pour lui une langue étrangère, un vain son qui frappe nos oreilles, et rien de plus [1]. »

Saint Bernard nous semble réunir les principales qualités des grands écrivains; il est aussi admirable par l'amour qui déborde de son cœur que par l'in-

[1] Nous nous servons le plus souvent, dans ce chapitre, de la traduction de M. Guillon.

telligence. Ses discours sur le Cantique des cantiques présentent de nombreuses pages dignes, pour la pensée surtout, des plus beaux siècles littéraires. A tout instant se révèle une connaissance approfondie de l'âme humaine, de la vie du monde comme de celle du cloître.

« Donnez-moi un homme qui aime Dieu de tout son cœur, et qui le préfère à toutes choses ; qui s'aime soi-même et son prochain, en tant qu'il aime Dieu, et ses ennemis, en tant qu'ils le peuvent aimer un jour ; dont le cœur se porte vers les parens de la chair avec une affection plus tendre, à cause de l'affection de la nature, envers ceux qui l'ont instruit selon l'esprit avec une affection plus abondante, à cause de l'excellence de la grâce qu'il a reçue par leur moyen ; qui embrasse ainsi, avec un amour réglé par la vérité, tous les autres objets de la charité ; qui méprise la terre ; qui ait les yeux tournés vers le ciel ; qui n'use de ce monde que comme n'en usant pas, et qui distingue par un certain goût intérieur les objets dont il faut jouir de ceux dont il ne faut qu'user ; qui ne s'applique aux choses passagères que comme passagèrement, qu'autant qu'il le faut, dans les vues qu'il faut, et parce qu'il le faut ; mais qui soit attaché aux choses éternelles par un amour stable et éternel : donnez-moi, dis-je, un homme dans ces dispositions, et je ne ferai point difficulté de l'appeler sage, puisqu'il goûte chaque chose selon ce qu'elle est, et qu'il

peut dire de lui-même, avec vérité et sécurité, que Dieu a ordonné en lui la charité. Mais où trouverons-nous cet homme? et quand serons-nous dans cette disposition? C'est avec larmes que je vous le dis. Jusqu'à quand cet heureux état ne sera-t-il connu de nous que par une faible odeur qui nous vient comme de loin, sans que nous le puissions goûter effectivement? Nous voyons de loin notre patrie, nous la saluons de loin, mais nous ne la possédons pas. O vérité! patrie des exilés, et la fin de leur exil! je vous aperçois bien, mais je ne saurais entrer en vous, étant retenu par ma chair, et je ne suis pas digne d'être admis dans votre sein, étant souillé de péchés. »

Ce passage est traduit par Nicolle. Il a bien plus d'entraînement et de charme dans le latin de saint Bernard, mais nous croyons que personne ne contestera à ces pages la haute philosophie qui les caractérise. Le trait qui les termine *ô vérité! patrie des exilés*, nous semble d'une sublime beauté.

On comprendra que cette suite de sermons sur le *Cantique des cantiques* n'est pas analysable; on ne peut espérer en donner une idée que par des citations. Nous en dirons autant des autres sermons et des lettres de l'illustre moine de Clairvaux. Saint Bernard semble avoir beaucoup souffert dans ce monde qui écoutait ses paroles avec un recueillement plein de respect. A chaque instant nous ren-

controns dans ses écrits une profonde tristesse, qui rappelle les accens de Job.

« Qu'est-ce que la vie de l'homme sur la terre? Travail, douleur, affliction d'esprit. Mais vous n'y pensez pas, vous ressemblez à un enfant qui serait né dans une prison où il aurait été élevé sans avoir jamais vu la lumière. »

« On ne fait ici-bas que passer d'une peine à une autre; on ne se repose d'un travail que par un travail nouveau. Personne ne peut jouir pleinement de ce qu'il désire. Le juste n'est jamais rassasié de la justice, ni le voluptueux de plaisirs, ni l'ambitieux de vaine gloire, ni le savant de recherches et de curiosités. »

Aucun écrit de saint Bernard ne donne une idée plus haute de la position qu'il occupait dans son siècle que les livres adressés au pape Eugène III sous le titre *de la Considération*. Il y parle avec une autorité pleine d'onction, il est vrai; mais dont cependant la réalité est incontestable :

« L'amour que je vous porte, lui dit-il, vous considère moins comme mon maître que comme mon fils; il se soumet à vous volontairement, vous obéit sans espoir de récompense, vous révère sans contrainte. Qui fait agir la plupart des hommes? C'est la crainte ou l'espérance. Sur leurs lèvres, des bénédictions; au fond de leurs cœurs, une malignité chagrine. Aussi, au premier besoin, ils vous abandonnent; ce n'est point là *charité*. *La charité ne manque*

jamais. Bien que je sois quitte envers vous des soins pareils à ceux d'une mère pour son fils, je n'en ai point dépouillé les affections. Il y a trop long-temps que je vous porte enfermé dans mon sein, pour que vous en soyez sitôt détaché. Montez au ciel, descendez au fond de l'abîme; je vous suivrai partout où vous irez. Je vous aimai dans la pauvreté, je ne cesserai pas de vous aimer, aujourd'hui que vous êtes le père des pauvres et des riches. . . . . »

On voit que le simple moine qui tenait un tel langage au souverain pontife devait occuper dans le monde une place inconnue jusqu'à lui. Il est vrai que ce simple moine avait refusé les évêchés de Chalons et de Langres, ainsi que les archevêchés de Gênes, de Milan et de Reims. Mais voici une page plus remarquable encore :

« La considération, dit saint Bernard, est la recherche attentive de la vérité. Elle a quatre objets. Votre considération doit commencer par vous-même; considérez ce que vous êtes, qui vous êtes, quel vous êtes. Ce que vous êtes : dans l'ordre de la nature, un homme. Qui vous êtes : souverain pontife, devenu tel de simple religieux que vous étiez auparavant. La papauté est un ministère, non une domination; le pape est assis sur une chaire élevée, mais c'est pour voir de plus loin; et le droit d'inspection qui lui a été donné sur toutes les églises doit plutôt le disposer au travail qu'au repos. Voilà ce que l'apôtre saint Pierre vous a laissé, et non de l'or ni de l'ar-

gent. Vous pouvez bien en avoir à quelque autre titre, mais non comme héritier de l'apôtre, puisqu'il n'a pu vous donner ce qu'il n'avait pas.

» Ne vous laissez pas enfler de la pompe qui vous environne, puisque le travail qui vous est imposé est encore plus grand que votre dignité. Vous êtes successeur des prophètes et des apôtres, et j'ai de la vénération pour votre qualité; mais que s'ensuit-il de là? Que vous devez vivre comme les prophètes et les apôtres. »

Nous le répétons, nous n'avons trouvé à aucune époque de l'histoire une semblable preuve de la puissance qui s'acquiert par la sainteté et le génie. Ce *Traité de la considération* est, comme le dit saint Bernard lui-même, *la recherche attentive de la vérité;* mais presque toujours considéré sous le rapport des devoirs des papes. Il châtie avec force les abus de son siècle. « Aujourd'hui, dit-il, tout le zèle des ecclésiastiques consiste à soutenir leur dignité. On donne tout à l'honneur, rien ou presque rien à la sainteté... Je ne vous épargne point afin que Dieu vous épargne. Jamais on n'a vu saint Pierre marcher par les rues, paré de pierreries et de soie, ni couvert d'or, ni traîné par un magnifique équipage, ni accompagné de soldats, ni environné de la foule et du bruit d'une multitude d'officiers; car il croyait bien sans tout cela accomplir le commandement du Seigneur : *Si tu m'aimes, pais mes brebis.* Avec toute cette pompe, vous succédez à Constantin, non à Pierre... »

Nous trouvons partout dans saint Bernard la même austérité, la même hardiesse. Après avoir dicté au pape et aux évêques de rigoureux devoirs, le saint abbé de Clairvaux, en approchant de la fin de son œuvre, s'élève aux sublimes contemplations de l'essence divine : « Qu'est-ce donc que Dieu? Quant à l'universalité des choses, il en est la fin ; quant à l'élection des bons, c'est le salut ; quant à lui-même, il n'y a que lui qui le sache. Qu'est-ce que Dieu ? Une volonté toute puissante, une vertu parfaitement bonne, une lumière éternelle, une raison immuable, une souveraine béatitude qui crée les âmes afin qu'elles en soient participantes, leur imprime des affections, afin qu'elles le désirent ; les dilate, afin qu'elles le comprennent ; les rend fécondes afin quelles fructifient ; les dirige à l'équité, les forme à la bonne volonté, les dispose à la sagesse, les excite à la vertu, les visite pour les consoler, les illumine pour s'en faire connaître, les perpétue pour leur donner l'immortalité ! »

Saint Bernard avait profondément étudié l'Écriture sainte, il s'en était nourri, pour ainsi dire; aucun père n'a fait passer plus heureusement dans son style les rares beautés de la Bible. On pourrait dire de lui, comme du Prophète, que c'était la bouche même de Dieu. Seulement il sacrifie quelquefois au goût de son siècle, où l'allégorie était dominante. Saint Augustin et saint Ambroise étaient le plus particulièrement l'objet de ses méditations. Il a ana-

lysé saint Augustin dans ses traités *de la Grâce*, *de la Prédestination et du Libre arbitre*.

Saint Bernard a excité partout les plus vives et les plus hautes admirations. Juste Lipse et Henri de Valois le plaçaient au-dessus de tous les pères latins. Sixte de Sienne, dit un critique [1], Érasme, Bellarmin, Mabillon, vantent sa prodigieuse science, la grâce naturelle et la fécondité de son style, la chaleur inépuisable de ses mouvemens. C'est à lui que se termine la chaîne des saints docteurs. Aussi Nicolas Lefebvre, précepteur de notre roi Louis XIII, l'appelait-il le dernier des pères.

[1] M. Guillon.

XIII.

Douzième siècle. — Suite du précédent. — Abeilard. — Scolastique.

Dans ce même temps un grand mouvement intellectuel s'annonçait. Les Institutes et la Bible furent traduites en langue vulgaire, le droit fut enseigné à Orléans et à Angers. Paris devenait peu à peu centre philosophique, son école était illustre par toute la terre, son idiome avait été porté dans plusieurs contrées par les Normands et par la Croisade. Un jeune homme, beau, brillant, savant comme saint Jérôme, attrayant comme Alcibiade, devint d'abord célèbre par des vers élégiaques en langage vulgaire, puis il se fit élève de Guillaume de Champeaux, qui professait à l'école parisienne de Sainte-Geneviève. Abeilard, en soumettant ses doutes à son maître,

l'enserra dans les liens de la logique, pour laquelle il avait des dispositions surprenantes, le plaisanta avec son esprit si fécond en sarcasmes, et le réduisit au silence.

Il fonda alors une école à Melun, où résidaient Louis-le-Gros et sa cour. Les seigneurs se pressaient autour de sa chaire, et son succès fut si grand, que l'on ne parla bientôt plus que de lui à Paris et dans tout le royaume.

La hardiesse la plus nouvelle caractérisait l'enseignement d'Abeilard. La religion n'était pas pour lui une doctrine enseignée par l'infaillible autorité de l'Église, une croyance qu'il fallait adopter d'après ce témoignage, sans examen et sans contestation. Le catholicisme lui apparaissait comme un magnifique symbole recouvrant la vérité philosophique, comme un symbole que le vulgaire recevait les yeux fermés, mais dans lequel le philosophe pouvait porter le flambeau de la raison individuelle. Abeilard, remarquons-le bien, n'alla pas, comme plus tard des philosophes insensés, jusqu'à nier la vérité du christianisme; mais cinq siècles avant Descartes, il proclama la puissance de la raison individuelle. De là l'effet prodigieux de son enseignement; l'orgueil de l'homme tressaillit, et aussi l'orgueil de race et de corporation, car les seigneurs furent heureux de voir ce simple gentilhomme lutter contre les prêtres et entraîner sur ses pas la multitude enthousiaste. On concevra facilement les progrès rapides de l'enseignement d'Abei-

lard, en songeant à son indulgence. En prêchant aux hommes que le plaisir ne constituait pas le péché, et qu'il fallait y joindre le mépris de Dieu, il s'éloignait de la sévère morale du catholicisme, il donnait à toutes les passions une sorte de *laissez-passer*, dont les consciences, généralement timorées à cette époque de foi, se réjouissaient bruyamment. Cette philosophie se répandit rapidement en Angleterre et en Italie; ce fut partout une sorte de tumulte intellectuel. Que l'on nous passe l'expression.

Que devenait, en présence de cette grande tolérance, l'austérité et le sacrifice de tant de martyrs, cette longue suite de jeûnes, de douleurs supportées avec joie? Abeilard faisait de la morale chrétienne quelque chose de facile et de riant, comme certains rêves des poètes du paganisme. Le solitaire de Clairvaux tressaillit au fond de son cloître. Qu'était d'ailleurs cet homme qui venait interpréter la morale de Jésus autrement que saint Paul, que saint Augustin, que saint Bernard lui-même? N'avait-il pas des raisons très-personnelles pour proclamer cette belle tolérance, lui qui avait séduit la nièce du chanoine Fulbert, en abusant de la confiance d'un vieillard? Le grand philosophe ne s'était-il pas fait professeur d'amour, n'avait-il pas perdu une jeune fille éblouie par sa beauté et par la puissance de sa parole? Cette jeune fille ne fut-elle pas séduite sans entraînement de cœur de la part du philosophe, ne lui écrivait-elle pas qu'il s'était attaché à

elle plutôt par des passions mauvaises que par amour?

On sait quelle terrible et étrange vengeance les parens d'Héloïse tirèrent d'Abeilard, qui, après cet attentat, alla se réfugier dans l'abbaye de Saint-Denis, où il prit l'habit de religieux. L'esprit querelleur d'Abeilard ne sommeilla pas dans cette solitude, il se mit à douter que saint Denis l'aréopagite eût jamais été le fondateur de l'ordre qui lui avait donné asile. Cette attaque le rendit si odieux qu'il fut obligé de se retirer sur les terres du comte de Champagne, dans un lieu abandonné, à deux lieues de Nogent. Il nomma son nouvel ermitage *le Paraclet.*

Ses disciples, ayant connu le lieu de sa retraite, vinrent en foule le trouver; ils bâtirent des cabanes autour de la sienne, et se nourrirent de sa parole ardente.

Le livre d'Abeilard, *De la foi à la Trinité pour servir d'introduction à la théologie*, qui remua si profondément le monde religieux du douzième siècle, fut écrit à cette époque. Depuis long-temps Abeilard avait défendu la cause des *nominaux* contre Guillaume de Champeaux qui défendait celle des universaux. Le dix-huitième siècle s'est moqué, avec sa verve caustique, de ces discussions de la philosophie scolastique, et nous sommes loin de nier l'abus que certains écrivains de cette époque ont fait de la dialectique et la bizarrerie de leur langage; mais l'erreur

est de croire que le fond de ces disputes fût frivole. Il s'agissait des deux méthodes qui ont dans tous les siècles divisé la philosophie, de la méthode analytique et de la méthode synthétique. Les partisans des nominaux défendaient l'individualité, que ceux des universaux faisaient disparaître dans les idées générales. Le panthéisme était caché sous cette dernière doctrine; l'esprit investigateur de Bayle s'en était aperçu. Ainsi ces discussions de la scolastique sont encore vivantes aujourd'hui sous d'autres noms. Le panthéisme est la seule philosophie anti-chrétienne qui soit prêchée par des hommes de quelque valeur. Nous ne voudrions pas d'ailleurs assurer que les mots employés par la philosophie allemande contemporaine fussent beaucoup plus clairs et plus rationnels que ceux en honneur au moyen âge. Les grandes époques de l'esprit humain sont principalement marquées par la splendeur de la poésie et des arts; quant au fonds de connaissances qu'il nous est donné d'acquérir sur la nature de Dieu et de l'âme, on voit qu'il varie peu, et que les hommes discutent avec des paroles nouvelles sur des idées déjà élaborées, même par les siècles appelés barbares.

Depuis trois générations, les scolastiques discutaient sur les nominaux et les universaux, lorsque Abeilard parut. Des deux côtés il y avait eu aigreur et absolutisme d'idées. Les catégories d'Aristote mal comprises avaient été la source des doctrines enseignées par les partisans des universaux; ils affir-

maient que les idées générales étaient toute la vérité, toute la réalité. La secte des nominaux, pour employer les mêmes armes, soutint que les idées générales ne contenaient rien, pas même des idées, qu'elles n'étaient que de vains sons. C'était attaquer la science elle-même jusqu'en ses profondeurs, nier toute synthèse, nier Dieu, comme la secte des universaux niait l'homme. Le premier qui poussa jusqu'à l'extrême cette doctrine des nominaux fut le chanoine Roscelin, de Compiègne. Anselme combattit ce philosophe avec une grande force de dialectique, et prouva qu'il détruisait ainsi le mystère de la Trinité. Cité au concile de Soissons, Roscelin rétracta sa doctrine. Un de ses disciples, Guillaume de Champeaux, vint ranimer cette discussion en soutenant avec éclat la cause des idées générales qu'il affirma être les seules entités existantes.

Ce fut au milieu de ce conflit que se leva Abeilard. Il défendit d'abord la cause des nominaux; mais la profondeur de son génie lui révéla bientôt les droits des deux sectes et leur ambition exclusive. « Il montra aux nominalistes, dit M. Matter, que les idées générales n'étaient pas des mots seulement, aux réalistes qu'elles n'étaient ni des choses, ni les choses; aux uns et aux autres qu'elles étaient des notions, sans doute formées par l'entendement, mais participant à toute la réalité des objets qu'elles représentent. Pour rendre sa pensée plus claire, pour bien montrer le rapport et la valeur des idées

et des choses, il ajoutait qu'on peut parfaitement affirmer une idée d'une chose, mais non pas une chose d'une autre; qu'on peut dire : l'homme est bon, Caïus est bon; mais non pas que Caïus est Titus. »

Abeilard termina ainsi cette grande querelle, mais pour en faire naître une autre. Il reprit la thèse de Jean Scot sur l'alliance de la religion et de la philosophie, et s'égara dans sa défense de la raison individuelle.

Sans doute, la raison humaine a des droits imprescriptibles, et l'abus seul de cette faculté fondamentale a été condamné par l'Église. Si Abeilard n'était que le précurseur de Descartes, sa gloire serait entièrement rationnelle; ce fondateur de la philosophie n'aurait pas soulevé les orages qui marquèrent les dernières années de sa carrière. Mais il alla jusqu'à affirmer qu'il ne fallait croire que ce que l'on comprend. C'était rejeter l'enseignement traditionnel; c'était, en quelque sorte, quoique telle ne fût pas l'intention du philosophe, c'était repousser l'Église. Abeilard, dans son Traité *de la foi à la Trinité*, avait déjà enseigné des erreurs. Pendant son séjour au Paraclet, il continua à en répandre sur les questions de la grâce, de la rédemption et du péché originel. Saint Bernard disait de lui : Sur la Trinité, c'est Arius, sur la grâce, c'est Pélage; sur la personne de Jésus-Christ, c'est Nestorius.

Abeilard fut condamné en 1140 par le concile

de Sens. Il se rendit à Rome pour soutenir son appel, mais Innocent II avait déjà prononcé le jugement et ordonné d'arrêter Abeilard et Arnauld de Brescia, son disciple, qui enseignait ses doctrines en Italie.

Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, reçut Abeilard dans son monastère et finit par le réconcilier avec saint Bernard et avec Rome. Il mourut au prieuré de Saint-Marcel, dépendant de l'abbaye de Cluny, le 2 avril 1142, à l'âge de 63 ans. Héloïse avait alors environ quarante années et s'était depuis long-temps consacrée à la vie religieuse.

Un des plus curieux et des plus touchans monumens du moyen âge est le recueil des lettres des deux amans. Si Abeilard y conserve toujours l'attitude d'un savant, s'il analyse les lettres d'Héloïse, comme un traité de saint Bernard, le langage de l'amante est dicté par le cœur, il s'échappe d'une âme pleine de tendresse et de larmes. Héloïse nous apparaît comme l'initiatrice des femmes au sentiment de l'amour pur et idéalisé. « Dieu le sait ! en toi, je ne cherchai que toi..... Je n'ambitionnai nul avantage, pas même le lien de l'hyménée; je ne songeais, tu ne l'ignores pas, à satisfaire ni mes volontés, ni mes voluptés, mais les tiennes. Si le nom d'épouse est plus saint, je trouvais plus doux celui de ta maîtresse..... Plus je m'humiliais pour toi, plus j'espérais gagner dans ton cœur. Oui, quand le maître du monde, quand l'empereur eût voulu m'honorer du

nom de son épouse, j'aurais mieux aimé être appelée ta maîtresse que sa femme et son impératrice. »

Il y a là sans doute bien de l'égarement passionné, mais cet égarement a sa source dans l'humilité et le détachement de soi, dans le sacrifice. Les lettres d'Héloïse sont une éloquente peinture des combats de la chrétienne et de l'amante; on y respire un parfum des cloîtres, et en même temps l'accent de la passion y vibre avec une puissance terrible; l'âme de la religieuse s'épouvante des souvenirs et des aspirations de la femme du monde.

« Quel trouble secret s'élève dans mon âme! quel mouvement inconnu s'oppose à la résolution que j'ai formée de ne soupirer plus pour Abeilard! Juste ciel! n'aurais-je pas encore triomphé de mon amour? Malheureuse Héloïse! tant que tu respireras, ton sort est d'aimer Abeilard. Pleure, tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger; c'est maintenant que je dois mourir de douleur. La grâce m'avait prévenue; j'avais promis d'être fidèle à la grâce, je me parjure et je sacrifie la grâce à Abeilard. Ce sacrifice sacrilége met le comble à mes iniquités. »

La rêveuse et suave figure de l'amante d'Abeilard n'a cessé de vivre dans la mémoire des peuples; son histoire est une des plus touchantes et des plus répétées dont le souvenir soit venu jusqu'à nous. Cette popularité est telle, que l'écrivain le plus éloquent du dix-huitième siècle a cru devoir mettre son œuvre sous la protection du doux nom d'Héloïse.

Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, chez lequel se réfugia Abeilard, était un des hommes les plus extraordinaires de son siècle. Saint Bernard lui écrivait : « Quelle gloire pour moi de pouvoir montrer, dans la terre étrangère où je suis, une lettre de la main d'un homme tel que vous ! »—Et dans une autre lettre : « Il est impossible de réunir plus d'agrément dans l'expression et plus de solidité dans la pensée. » Il faut se souvenir que saint Bernard traçait ces mots au douzième siècle, et que cet agrément dans l'expression aurait paru très-étrange à Tite-Live ou à Virgile. Nous avons six livres de lettres de Pierre-le-Vénérable ; les malheurs de la croisade avaient profondément abattu sa grande âme. Nous citerons de cet homme illustre quelques fragmens de lettres adressées à saint-Bernard et à l'abbé Suger :

« Peut-on sans la plus vive douleur penser que nous sommes menacés de voir cette terre sacrée, que de si nobles efforts de nos pères et des flots de sang chrétien avaient arrachée, il n'y a pas long-temps, au joug des infidèles, près d'y retomber, et de redevenir la proie des impies et des blasphémateurs ? Quel cœur serait insensible à la crainte que cette voie de salut ouverte aux pécheurs pénitens, et que nous avons vu, durant cinquante ans, enlever à l'empire du démon des milliers de pieux pèlerins rendus par elle au royaume céleste, se trouve fermée par les sacriléges oppositions des Sarrasins ? . . . .

» Il ne s'agit pas ici d'un médiocre intérêt, mais

d'une affaire auprès de laquelle tout le reste n'est rien. Est-il en effet devoir plus pressant que d'empêcher que les choses saintes ne soient abandonnées aux animaux impurs; que la contrée foulée jadis par les pieds du Sauveur des hommes ne soit encore déshonorée par la présence des impies; que la royale cité de Jérusalem, cette ville sainte qui fut consacrée par les prophètes, par les apôtres, par Jésus Christ lui-même, ne redevienne le théâtre des plus criminelles abominations; que l'illustre métropole de toute la Syrie, Antioche, ne retombe au pouvoir de nos sacriléges ennemis; que la montagne sainte, où fut planté l'instrument du salut, aujourd'hui, nous dit-on, assiégée par les infidèles, n'en soit la conquête, et que le tombeau même où repose notre Seigneur, ce tombeau, dont les prophètes avaient publié la gloire dans tout l'univers, devenu la proie des plus brutales fureurs, ne soit renversé de fond en comble, anéanti, comme ils osent nous en menacer? »

Pierre-le-Vénérable se rendit célèbre par ses controverses victorieuses contre Pierre de Bruys, chef de la secte des *Pétrobusiens*, qui soutenaient plusieurs erreurs fondamentales. A la mort d'Abeilard, Pierre-le-Vénérable écrivait à Héloïse :

« Je ne me souviens pas d'avoir vu son semblable en humilité, tant pour l'habit que pour la contenance. Je l'obligeais à tenir le premier rang dans notre nombreuse communauté, mais il paraissait le dernier de tous par la pauvreté de son habit. J'ad-

mirais comment un homme d'une si grande réputation pouvait s'abaisser de la sorte et se mépriser lui-même. Il observait, dans la nourriture et dans tous les besoins du corps, la même simplicité que dans les habits, et condamnait par ses discours et par son exemple non-seulement le superflu, mais tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. Il lisait souvent, gardait un silence perpétuel, si ce n'est quand il était forcé de parler, ou dans les conférences, ou dans les sermons qu'il faisait à la communauté. Il offrait fréquemment le sacrifice, et même presque tous les jours, depuis que par mes lettres et mes sollicitations il avait été réconcilié au Saint-Siége. Que dirai-je davantage? Il n'était occupé que de méditer ou d'enseigner les verités de la religion et de la philosophie. »

Plusieurs traités de Pierre-le-Vénérable sont remarquables par la clarté et la profondeur; il mourut en 1156.

A peu près vers la même époque, l'abbé Rupert écrivait des commentaires sur l'Écriture sainte, et des traités théologiques sur la glorification de la Trinité, sur la *procession* du Saint-Esprit, la victoire du Verbe de Dieu, etc. Les idées de Rupert sur la sainte Trinité sont assez remarquables pour que nous empruntions à M. Guillon l'analyse succincte qu'il en a donnée. « La sainte Trinité a tout fait; mais elle semble s'être partagé l'œuvre. Dieu le père s'est réservé la création, jusqu'au moment de la chute du

premier homme. Adam a péché. Dieu le fils prend les rênes du gouvernement. Un nouvel Adam, réparateur du genre humain que le premier a perdu, Jésus-Christ, occupe toute la scène de l'univers, jusqu'au moment où il y reviendra en personne ramener les choses à leur première institution, faisant annoncer sa mission par ses prophètes, subordonnant tous les évènemens à l'œuvre de la rédemption, qu'il se propose d'accomplir par son sanglant sacrifice. Ce dessein rempli, Jésus-Christ quitte la terre au jour de sa glorieuse ascension, et après avoir fondé son immortelle église, il en laisse la conduite à Dieu Saint-Esprit, qui la gouvernera jusqu'à la consommation des siècles. »

Toute la suite des commentaires de Rupert sur l'Écriture sainte découle de ce plan ; les travaux du savant abbé sont très-étendus, on peut même dire très-prolixes ; c'était le défaut de l'époque. L'intelligence s'égarait dans mille détails superflus. Le monastère de Saint-Victor près de Paris était une sorte de retraite savante où l'on commentait les écritures et les pères. Hugues de Saint-Victor fut un des plus instruits parmi les religieux de cette maison. Il y reçut le nom un peu emphatique de nouveau Saint-Augustin. Hugues a laissé des études sur les livres de l'ancien et du nouveau testament, des traités dogmatiques et ascétiques, des sermons et des lettres. Sa doctrine est d'une parfaite orthodoxie, mais son style est plein de défauts. Un autre reli-

gieux, Richard, qui reçut aussi le nom de Saint-Victor, a écrit des ouvrages du même genre.

Parmi les écrivains sacrés qui ont brillé vers la fin du douzième et le commencement du treizième siècle, le pape Innocent III, un des plus grands hommes qui aient occupé le siége de Rome, tient une place élevée par ses lettres, ses sermons, ses traités, ses livres de constitutions décrétales, et ses hymnes en prose, parmi lesquelles on doit citer d'abord le *Veni, sancte Spiritus*. Malheureusement les époques de décadence pèsent sur les plus beaux génies, et quelle que soit la hauteur des vues d'Innocent III, son style, chargé d'antithèses et de symboles, est obscur et embarrassé. Pierre Comestor s'acquit aussi au douzième siècle une grande renommée par son histoire *scolastique* regardée pendant trois siècles comme le dépôt de la théologie positive et estimée à l'égal du livre des *Sentences* de Pierre Lombard et du *Décret* de Gratien.

Enfin Pierre de Blois, archidiacre de Bath, en Angleterre, dans le douzième siècle, a laissé des lettres, des sermons et plusieurs opuscules philosophiques. Il parle avec liberté, flagelle les vices de son temps, et soutient la discipline et les règles ecclésiastiques. Son style est sententieux, plein d'antithèses et de jeux de mots souvent ridicules. On peut porter le même jugement des sermons de Pierre de Celles, mort évêque de Chartres en 1187; il est cependant quelquefois cité par Bossuet.

Le mouvement religieux et philosophique du douzième siècle fut, comme on le voit, très-animé et très-fécond ; il a de la grandeur, puisqu'il est dominé par deux écrivains d'un impérissable génie : les noms de saint Bernard et d'Abeilard vivront autant que le monde.

13e SIÈCLE.

13e SIÈCLE.

XIV.

Treizième siècle. — Langue latine. — Albert-le-Grand.

Le treizième siècle est remarquable par un vaste travail sur la science théologique, travail dont saint Thomas d'Aquin est le grand homme. Avant d'arriver à ce théologien, dont la gloire n'a fait que grandir à mesure qu'elle s'est éloignée de nous, jetons un coup d'œil sur les savans qui ont à cette époque attiré l'attention des peuples.

Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, gouverna sagement cette église, fonda des monastères et se rendit célèbre par ses sermons et ses ouvrages. Le plus remarquable est son traité *de la Foi.* Il présente

un développement philosophique bien rare à cette époque, et révèle une profonde connaissance de la vie humaine. Ses traités *des Lois* et *des Vertus et des Mœurs* sont à étudier; le premier à cause des notions historiques et des preuves de la religion qu'il renferme; le second à cause de sa morale élevée et sainte. Le défaut principal de Guillaume d'Auvergne est une abondance que le goût ne règle pas toujours; la faculté de se borner est indispensable même au génie. Cette diffusion est le vice de presque tous les Scolastiques ; Vincent de Beauvais, qui vécut sous saint Louis, le prouve encore dans son livre intitulé *Grand miroir* (Speculum majus); il a voulu que ce miroir reflétât les sciences naturelles, la religion et l'histoire. Le projet était vaste, trop vaste pour l'esprit de Vincent de Beauvais, qui manque souvent de pensée et de style tout à la fois. L'auteur de la *Légende dorée*, Jacques de Voragine, appartient encore au treizième siècle. Le malheureux succès de ces vies de saints, qui sont presque toujours un tissu de merveilles fabuleuses, n'a pas peu contribué, dit un prélat célèbre, à décréditer dans l'opinion de certaines personnes la foi due aux plus respectables monumens. Vers la même époque, sous le règne de saint Louis, plusieurs prédicateurs se rendirent illustres; ce sont principalement Robert Sorbon, Gilles d'Orléans et Pierre de Limoges. Ce qui nous reste de leurs sermons est d'un style sans art, sans couleur, sans génie; mais ils renferment parfois

des pensées assez profondes, et surtout un sens pratique assez sûr. L'Angleterre vit naître Alexandre de Halès, auteur d'une somme de théologie écrite d'un style plein d'emphase, mais présentant, selon l'expression de l'abbé Fleury, le plus grand corps de théologie qui eût paru dans le monde. On nommait Alexandre de Halès le *docteur irréfragable*, la *fontaine de vie;* son épitaphe, qui se lisait dans l'église des Cordeliers de Paris, l'appelle :

Gloria doctorum, decus et flos philosophorum.

Il mourut en 1245, 35 ans avant Albert-le-Grand qui eut la gloire d'être le maître de saint Thomas d'Aquin. Sorti de l'illustre famille des comtes de Bolstat, Albert était né à Lawingen, sur le Danube, dans la Souabe. La date de sa naissance n'est pas certaine; les uns la font remonter à 1195, les autres à 1205. Très-jeune encore il fut envoyé à Pavie, où il entendit prêcher le père Jourdain, de l'ordre de Saint-Dominique. Il en fut si touché, qu'il prit l'habit de religieux dans ce même ordre en 1223.

Quelque temps après la mort de Jourdain, Albert fut successivement vicaire général et provincial de son ordre. Il alla enseigner à Cologne, où il acquit une grande réputation et eut un nombre considérable d'élèves.

Il se rendit ensuite à Paris, et enseigna trois années de suite, depuis 1245. On dit que sa classe n'étant pas assez grande pour contenir ses auditeurs, il les réunit sur la place *Maubert*, qui n'a pris cette

dénomination qu'après avoir reçu celle de *Maître-Albert.*

De retour à Cologne, il fut appelé à Rome par le pape Alexandre IV; il y enseigna et y exerça quelque temps l'office de maître du sacré palais. En 1260 il fut élu évêque de Ratisbonne; mais l'amour de l'étude l'entraînait vers le cloître; il abandonna cette dignité et se borna à reprendre ses enseignemens ordinaires dans les universités. Le pape Grégoire X lui donna l'ordre de se trouver au concile général de Lyon, en 1274. Albert mourut à Cologne, le 15 novembre 1280, âgé de 77 ans; les autres disent de 87.

L'intelligence d'Albert le Grand était si étonnante que les religieux ses confrères soutinrent, dans leur pieuse candeur, que c'était la sainte Vierge elle-même qui lui avait révélé tous les secrets de la philosophie. On a fait d'Albert un personnage mystérieux et surnaturel. La crédulité du peuple au moyen âge l'a accusé de magie, d'avoir connu le secret de la pierre philosophale, et d'avoir formé une tête d'airain forgée sous certaines constellations, et répondant à ses demandes. Cette tête avait reçu le nom d'Androïde.

La vérité est qu'Albert, esprit vaste et d'une curiosité ardente, est un des plus étonnans précurseurs de la science moderne. L'universalité de son esprit fait penser à Aristote; aussi avide des mystères cachés dans le sein de la terre et dans les profondeurs

du ciel que de ceux recelés dans les régions invisibles de l'âme humaine et de la nature de Dieu, il a parcouru le cercle immense des sciences spiritualistes et physiques; son œuvre renferme des traités sur la logique, la métaphysique, la théologie, l'astronomie, l'histoire naturelle, la politique, la psychologie, l'alchimie; rien n'a échappé aux investigations de l'évêque de Ratisbonne. Si ces livres, comme ceux de presque tous les écrivains du moyen âge, ont cessé d'être lus, il faut d'abord l'attribuer à leur style barbare et sans charme, et encore à l'absence d'une faculté aussi utile à l'écrivain que celle de produire; nous voulons parler de cet éclectisme, qui repousse les choses sans intérêt, pour ne laisser subsister dans une œuvre que les parties qui finissent par former une belle harmonie. Voilà ce qui manquait, autant que le style, à Albert-le-Grand; tandis qu'au contraire son élève saint Thomas d'Aquin en était doué à un degré extraordinaire. Aussi, comme écrivain et comme théologien, la gloire de l'élève effaça entièrement celle du maître.

Les travaux d'Albert sur les sciences naturelles (quelques-uns ont laissé des doutes sur le nom de leur auteur) occupent une place dans l'histoire de l'esprit humain. La science par excellence au moyen âge, l'alchimie, avait été l'objet de ses longues et solitaires méditations, et quoique cet ordre de recherches sorte du plan que nous nous sommes tracé, et dont le défaut principal est certainement d'être trop

vaste déjà, nous croyons devoir dire ici quelques mots de cette science, si populaire pendant ce moyen âge dont nous essayons de retracer l'histoire intellectuelle.

L'origine de l'alchimie se perd dans les origines du genre humain ; les alchimistes du moyen âge nomment parmi leurs ancêtres Moïse, Salomon, les mages de Babylone, les prêtres de Memphis, et surtout Hermès le fondateur de la société égyptienne. Les Arabes ont aussi cultivé l'alchimie avec passion. Les noms d'Avicenne, d'Alphidius, de Rhazès, étaient très-honorés au moyen âge. Parmi les occidentaux, Hortulanus publia, en Espagne, un commentaire sur la *Table d'émeraude*, livre attribué à Hermès, ainsi que le *Pimandre et le Traité des sept chapitres*.

Albert-le-Grand se plaça à la tête de cette science dans le treizième siècle, en Allemagne et en France ; il se porta d'abord avec enthousiasme, comme tous les alchimistes de son époque, vers les études et les expériences qui pouvaient, croyait-il, le conduire à la création de l'or. Il rapporte qu'après de longues épreuves, il allait abandonner ses recherches, lorsqu'un écrit d'Avicenne lui tomba sous les yeux. Il y remarqua cette phrase : « Si je ne voyais pas l'or et » l'argent, je pourrais douter de l'existence du » moyen de les faire; mais je les vois et je conclus » que ce moyen existe. » Albert puisa dans cette idée un nouveau courage et recommença ses travaux.

Il ne paraît pas que l'alchimie soit allée, sous Albert-le-Grand, au-delà de la recherche de l'or ; mais les expériences, quoique infructueuses relativement au but poursuivi, ont mis sur la voie des découvertes chimiques et préparé les glorieux travaux auxquels nous assistons aujourd'hui.

Sous le rapport religieux, Albert-le-Grand mérite la reconnaissance du monde catholique, puisqu'il a contribue à développer la haute et vaste intelligence d'un homme qui domine réellement le treizième siècle par l'ascendant de son génie.

Vers la même époque, un moine franciscain anglais, Roger Bacon, qui naquit, en 1214, à Ilchester dans le Sommerset, était le véritable génie des découvertes scientifiques. L'astronomie, l'alchimie et les mathématiques furent l'objet de ses études; ses travaux parurent si étranges qu'il fut jugé comme sorcier, et enfermé dans un cachot, dont il ne sortit qu'après avoir démontré qu'il n'avait pas de commerce avec le diable. La mécanique lui doit de grands progrès. Ses divers écrits traitent tous des sciences naturelles et mathématiques. Dans son *Opus majus* on trouve des traces de la méthode expérimentale, qui n'a reçu ses développemens que plusieurs siècles plus tard. Roger Bacon mourut à Oxford en 1294.

XV.

Suite du treizième siècle. — Saint Thomas d'Aquin. — Saint Bonaventure.

Le Glorieux élève d'Albert-le-Grand; saint Thomas d'Aquin, religieux de l'ordre de saint Dominique, était issu de l'ancienne et illustré famille des comtes d'Aquino. Il naquit en 1227. Dès l'âge de cinq ans, il fut envoyé au mont Cassin; à dix ans on le conduisit à Naples. Sa vocation religieuse, qui se manifestá dès l'âge le plus tendre, fut combattue par sa famille; on exposa le jeune homme aux séductions les plus entraînantes, mais il se sauva par la fenêtre de sa chambre. Les religieux de Naples l'envoyèrent au général de l'ordre, qui le conduisit à Paris, et peu après à Cologne, pour y étudier sous Albert-le-Grand, qui y ensei-

gnait la théologie, et dont le génie avait acquis depuis long-temps une grande célébrité.

Le jeune Thomas d'Aquin suivit l'illustre docteur à Paris, en 1245, et retourna avec lui à Cologne trois ans après. Ce fut dans cette dernière ville qu'il commença à enseigner la philosophie, mais il ne fut reçu docteur qu'en 1257. Après avoir professé de nouveau long-temps à Paris, il retourna en Italie, et suivit les divers papes qui se succédèrent pendant sa vie, enseignant dans toutes les villes où ils s'arrêtèrent. Sa réputation ne tarda pas à grandir des deux côtés des Alpes. En 1269 il fut nommé professeur de théologie à Paris; il occupa cette chaire deux ans, et, lorsqu'il la quitta, des regrets unanimes se manifestèrent. Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis, avait autrefois offert l'archevêché de Naples à saint Thomas, qui l'avait refusé; mais il se rendit au désir de ce prince qui le pria de venir enseigner dans ses états. Saint Thomas séjourna à Naples environ trois années. En 1274 il partit de cette ville pour se rendre au concile de Lyon, et, s'étant détourné de sa route pour voir sa nièce mariée à Annibaldi de Ceccano, il tomba malade dans leur château, et, se sentant en danger, il se fit porter dans le monastère de Fossanova, où il mourut saintement le 7 mars, à l'âge de quarante-huit ans.

On cite plusieurs singularités de saint Thomas d'Aquin : un jour qu'il mangeait à la table de saint Louis, il s'écria tout-à-coup : « J'ai enfin vaincu les

nouveaux Manichéens. » Tout honteux de cette distraction, il s'excusait auprès du roi de France, bien digne d'apprécier ce grand homme. Mais le prince le félicita avec effusion de cœur, et fit appeler un secrétaire qu'il chargea d'écrire sous la dictée du saint docteur les nouvelles démonstrations qu'il venait de découvrir.

On rapporte encore que saint Thomas d'Aquin, entrant un jour chez le pape Urbain IV, le trouva occupé à compter de l'or.

— On ne pourra plus dire que l'Église n'a ni or ni argent, lui dit le pontife en souriant.

— C'est vrai, répondit saint Thomas ; mais aussi l'Église ne dit plus au paralytique : lève-toi et marche.

Les premiers ouvrages de saint Thomas d'Aquin furent des commentaires sur presque tous les livres d'Aristote.

Au treizième siècle, le nom d'Aristote était dans toutes les bouches ; les disciples d'Averroès s'appuyaient sur lui pour combattre l'enseignement catholique. En vain Aristote avait-il été réfuté par saint Bernard, en vain ses œuvres avaient été en 1209 condamnées par un décret de l'autorité ecclésiastique ; la métaphysique du Stagyrite fut apportée de Constantinople par les croisés et ce nouveau livre remua de nouveau l'Occident. La réaction fut si ardente que l'on vit renaître la vieille querelle du réalisme et du nominalisme, que l'on croyait éteinte à jamais depuis Abeilard. Elle se réveilla partout,

en Angleterre, en Italie et en Allemagne, mais avec une puissance de subtilité toute nouvelle. L'esprit pénétrant et profond de saint Thomas d'Aquin sentit la nécessité d'attaquer la base elle-même de toutes les discussions anticatholiques. Il étudia donc Aristote et démontra que la sagesse antique était souvent l'auxiliaire de la foi. Saint Thomas d'Aquin a donné à son temps la véritable intelligence des écrits du grand philosophe grec; les principaux ouvrages qu'il a commentés sont : trois livres sur la logique, les deux traités de la Génération et de la Corruption ou de la naissance et de la mort, les deux premiers livres du Ciel et du Monde, une grande partie de la métaphysique, de la morale et de la logique.

Ces commentaires forment cinq volumes; ils annoncent déjà la puissance de cette vaste intelligence. Les traités et les dissertations théologiques se succédèrent bientôt rapidement, et remuèrent le monde philosophique et religieux en Italie et en France. Les discussions de saint Thomas d'Aquin avec Guillaume de Saint-Amour sur les devoirs des religieux sont plutôt du domaine de l'histoire ecclésiastique que de celui de l'histoire des lettres; nous en dirons autant de plusieurs livres contre les Gentils et contre les Hérétiques; mais l'importance philosophique de *la Somme* de saint Thomas fut immense; elle n'a cessé d'être regardée comme une des plus étonnantes productions du moyen âge. C'est une vaste synthèse, qui contient toute la doctrine catholique, tout

ce que les pères et les anciens docteurs ont enseigné sur la religion de Jésus-Christ. C'est un travail dont la longueur seule suffit pour effrayer un homme de notre époque ; il contient six cent douze questions, plus de trois mille articles, au-delà de quinze mille argumens ou éclaircissemens sur des difficultés relatives aux dogmes ou à la morale. L'auteur passe tout en revue, depuis la nature de Dieu et les plus hautes questions métaphysiques jusqu'aux règles qui doivent présider à la conduite des prêtres dans les travaux de leur ministère. De tous les scolastiques, saint Thomas est le plus profond, le plus judicieux et le plus lucide : aussi lui a-t-on prodigué les titres d'ange de l'école, de docteur angélique, et d'aigle des théologiens.

Mais les hommes du treizième siècle auraient dû inventer d'autres formules pour désigner ce beau génie, car ils les prodiguaient à bien d'autres. Nous avons vu avec quelle largesse ces magnifiques titres avaient été donnés à Alexandre de Halès. Raymond Lulle, né dans l'île de Maïorque en 1236, reçut aussi lui le pompeux surnom de *docteur illuminé*. Il a laissé, assure-t-on, plus de quatre mille ouvrages sur la chimie, la médecine, la théologie, sur toutes les parties de la science. Pour apprécier ces travaux, il faudrait les comprendre, et tous les commentateurs ont avoué leur impuissance : si Raymond Lulle était un écrivain sans clarté, et peut-être souvent un savant sans science, c'était un homme de cœur, qui,

après avoir passé sa vie dans l'étude, alla prêcher l'Évangile en Afrique, et mourir victime de son zèle. Les uns disent qu'il fut assommé à coups de pierres par les Maures , les autres que , miraculeusement échappé à tant de périls, il vint mourir en 1315 en vue du port de Gênes.

Ce qui nous frappe chez les savans du treizième siècle, c'est le besoin d'absorber, pour ainsi dire, en eux-mêmes toute la science de leur temps; car si par la hauteur de son génie saint Thomas d'Aquin est resté presque seul en possession de l'admiration des siècles, on voit que plusieurs de ses contemporains, moins favorisés des dons de l'esprit, avaient cependant des tendances analogues.

Nous avons une grande admiration pour ces intelligences synthétiques qui éprouvent le besoin de réunir tous les rayons épars de la science, de s'approprier les pensées de tous les grands hommes et de les présenter aux méditations de la terre. L'étude de ces sortes d'œuvres fait concevoir une très-belle idée de la puissance intellectuelle que Dieu a donnée à sa créature; il semble qu'il y ait là quelque chose de l'infini.

Saint Thomas d'Aquin avait pour ami un homme qui a joué aussi un grand rôle dans l'histoire des lettres religieuses, en Italie, au treizième siècle; nous voulons parler de Jean Fidanza, si célèbre sous le nom de saint Bonaventure. Il naquit en 1221, à Bagnarea, en Toscane. On rapporte qu'à l'âge de qua-

tre ans il fut atteint d'une maladie si dangereuse, que les médecins désespérèrent de sa vie. Sa pieuse mère alla se jeter aux pieds de saint François d'Assise, qui se mit en prières, et, peu de temps après, le malade se trouva parfaitement guéri. L'homme de Dieu eut une vision prophétique et prédit au pauvre enfant sa glorieuse destinée, en s'écriant : O bona ventura! De là vient le nom de Bonaventure.

Il n'eut pas, comme son ami Thomas d'Aquin, à lutter contre sa famille. Sa mère, pleine de piété, le consacra au Seigneur par un vœu, et l'enfant répondit avec une étonnante effusion d'amour au désir de cette noble femme. A vingt-deux ans, il entra dans l'ordre de saint François; peu de temps après il fut envoyé à Paris, où il étudia sous Alexandre de Halès, puis sous son successeur, Jean de La Rochelle.

On raconte que saint Thomas d'Aquin, étant venu voir saint Bonaventure, lui demanda dans quel livre il avait étudié : Voilà, répondit-il, en lui montrant son crucifix, la source où je puise mes connaissances; j'étudie Jésus et Jésus crucifié.

Après la mort de Jean de La Rochelle, saint Bonaventure fut chargé d'enseigner la théologie à Paris, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge fixé par le règlement. Le roi saint Louis témoigna au nouveau docteur toute la bienveillance dont il honorait saint Thomas; il se plaisait à les réunir à sa table et les consultait sur les affaires les plus difficiles. Saint Bonaventure fut chargé par le pieux monarque de com-

poser un office pour la passion de Jésus-Christ. Il publia quelques écrits ascétiques, à la demande de sainte Isabelle, sœur du roi, et de quelques personnes de la cour. Ces écrits, sans être exempts des défauts de ce temps, dans lequel la langue latine était loin de la pureté des belles époques, sont remarquables par la profondeur de la pensée et l'exquise tendresse de l'âme. Il avait trente-cinq ans lorsqu'il fut nommé général de son ordre. En 1272, le pape Grégoire X lui confia l'évêché d'Albano et le fit cardinal; il voulut le sacrer lui-même, et lui ordonna de parler dans le concile général convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins. C'est à ce concile que se rendait saint Thomas d'Aquin, lorsqu'il mourut dans le monastère de Fossanova. Charmés de l'onction et de la logique du discours de saint Bonaventure, les Grecs abjurèrent le schisme. Il mourut pendant ce concile; il n'était âgé que de cinquante trois ans. Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande magnificence; le pape et tous les pères de ce concile y assistèrent; Pierre de Tarantaise, évêque d'Ostie, et depuis pape, sous le nom d'Innocent V, prononça son oraison funèbre. Il fut canonisé par Sixte IV en 1482. Sixte-Quint le mit au nombre des docteurs de l'Église, comme Pie V y avait mis saint Thomas d'Aquin. Ses ouvrages sont des commentaires sur l'ancien et le nouveau Testament, des sermons, des commentaires sur les quatre livres du Maître des sentences et divers opuscules de piété.

Saint Bonaventure appartient à la période la plus savante de la scolastique. En 1256, il se trouva à Anagni, auprès du pape Alexandre IV avec Albert-le-Grand et saint Thomas d'Aquin; c'est un beau spectacle que la réunion de ces trois hommes, s'unissant pour défendre la cause du pauvre contre les attaques de Guillaume de Saint-Amour.

Les écrits de saint Bonaventure, et principalement celui intitulé *Apologie des pauvres*, présentent sur la propriété et sur l'ordre social bien des idées que notre siècle a la prétention de croire nouvelles. Jamais l'amour de l'or et de la propriété n'a été combattu par des raisons plus fortes, flétri par de plus énergiques paroles, jamais les idées de saint François d'Assise n'avaient rencontré de plus ardent prédicateur.

Saint Thomas d'Aquin est surtout remarquable par la science, et saint Bonaventure par l'amour. Il a beaucoup reçu du fondateur de son ordre saint François d'Assise, dont nous allons bientôt étudier l'âme extatique. C'est pour cela que le treizième siècle nomma saint Bonaventure le *docteur séraphique*.

Ses *Méditations sur la vie de Jésus-Christ* sont une sorte de vision mystérieuse des plus petits détails de cette glorieuse existence. « Ne croyez-pas, dit-il, que » nous puissions méditer tout ce que notre Sauveur » a fait ou dit, ni que tout soit écrit. Mais afin que » ses actions fassent plus d'impression sur vous, je » les raconterai comme si elles s'étaient passées de

» la manière qu'on le peut représenter par l'imagi-
» nation; car nous pouvons ainsi méditer l'Écriture
» même, pourvu que nous n'y ajoutions rien de con-
» traire à la vérité, à la foi et aux bonnes mœurs. »

C'est sur cette idée qu'il s'appuie pour créer un grand nombre de tableaux presque toujours pleins de grâce sur les diverses circonstances des faits relatés dans le quadruple récit des évangiles.

Saint Bonaventure a dû exercer par ses écrits une très-grande influence sur les artistes du moyen âge; il nous semble que ses méditations sur la vie de Jésus-Christ ont pu donner naissance à mille tableaux, dont les peintres des dernières années de cette époque ont rempli les églises italiennes.

Les titres des ouvrages du docteur séraphique paraîtraient assez étranges aujourd'hui; ils sont symboliques et en harmonie avec les idées de son temps. Tels sont l'*Arbre de vie*, le *Carquois*, le *Miroir de la Vierge*.

Dans tous ces opuscules, saint Bonaventure a un caractère très-poétique, quoique cependant sa pensée comme philosophe soit souvent d'une immense profondeur. Ses livres sont une des plus tendres et des plus belles manifestations du mysticisme chrétien. On l'a regardé comme un des précurseurs de François de Sales et de Fénélon; tandis que l'on a justement pensé que saint Thomas d'Aquin offrait plus d'un rapport avec Bossuet.

Un frère de l'ordre de saint François, Jean Duns

surnommé Scot, parce qu'il était né en Écosse, suscita de longues et ardentes disputes contre les idées et les disciples de saint Thomas d'Aquin, vers la fin du treizième siècle. Jean Duns Scot fut surnommé le *docteur subtil*, tant son esprit était pointilleux! Deux sectes surgirent sous les noms de *Thomistes* et de *Scotistes*. Les thèses se succédèrent avec acharnement, et la querelle ne faisait que s'enflammer de plus en plus, lorsque Occam, cordelier anglais, inventa de nouvelles subtilités. Cet écrivain poussa si loin l'amour de la raison individuelle qu'il faillit arriver au scepticisme. Un homme de science et de raison, Melchior Cano, évêque des Canaries, en gémissait en ces termes : « Que de vanité et que de chimères dans ces disputes! Qu'y apprend-on? Quels fruits en recueillent et la jeunesse et nos vieillards? En est-on plus habile, pour avoir long-temps contesté sur les *universaux*, sur les *noms analogues*, sur le *principe des différences individuelles*, sur la *distinction de la quantité d'avec les choses auxquelles cette quantité s'applique*, sur l'*infini actuel*, sur les *proportions* et les *degrés* qui s'y rapportent? Moi-même, ajoutait-il, qui ai quelque ouverture d'esprit et qui me suis attaché sérieusement à ces matières, j'avoue que je n'ai pu y rien comprendre, et certainement je ne rougis point de mon ignorance; car ceux qui se piquent de les entendre n'en savent pas plus que moi. »

Après avoir enseigné à Oxford, dit M. Guillon,

XVI.

Continuation des travaux intellectuels au sein de l'Église. — L'Imitation.

L'Église n'offre pas au quatorzième et au quinzième siècle de grands écrivains, comme les Thomas d'Aquin et les Bernard; mais cependant son œuvre de discussion et de prédication n'est pas suspendue. Le cardinal Pierre d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris, confesseur et aumônier de Charles VI, travailla avec ardeur à éteindre le schisme qui divisait le monde. On l'appela *l'aigle des docteurs de la France* et le *marteau des hérétiques*. Son traité de la Réforme de l'Église, ses livres *De concordiâ astronomiæ cum theologiâ*, *De animâ* et *De vitâ Christi* firent du bruit au quinzième siècle ; Pierre d'Ailly croyait à l'astrologie judiciaire et soutenait le droit de l'Église

de disposer des trônes. Il eut pour élève et pour successeur l'illustre chancelier Gerson, dont la vie a été si orageuse; cet homme éloquent combattit avec un héroïque courage contre les factieux, et laissa de nombreux écrits sur le dogme, la discipline et la morale. Il commenta les Écritures et passa pour l'auteur du divin livre de l'*Imitation*. Né en 1363, il mourut le 12 juillet 1429.

Les derniers critiques qui se sont occupés de l'*Imitation de Jésus-Christ* ont soutenu que Gerson en était l'auteur. En admettant que le texte latin que nous lisons aujourd'hui n'ait pas été retouché, il nous semble difficile de croire que l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Consolatio theologiæ* et de celui *De parvulis ad Christum trahendis* soit en même temps l'auteur de l'*Imitation*. Ce dernier livre est toujours simple et éloquent, au moins dans la pensée; les premiers ont le cachet du quinzième siècle, c'est-à-dire le pédantisme, la prolixité, le mauvais goût. Une autre considération encore s'élève contre Gerson, c'est le caractère éminemment ascétique de ce livre, qui convient plus à un moine solitaire qu'à un grand homme politique mêlé au mouvement de son siècle.

Thomas de Kempen, vulgairement nommé A-Kempis, passe aussi pour l'auteur de l'*Imitation*.

Des critiques l'ont attribuée à un abbé Gersen, dont l'existence même a été mise en doute par d'autres écrivains. Enfin M. Ampère y a vu l'œuvre des

siècles, l'épopée intérieure de la vie monastique, à laquelle tout le monde aurait mis la main.

On a discuté sur l'époque autant que sur l'auteur; le treizième, le quatorzième et le quinzième siècle se disputent cette gloire ; M. Michelet pense que le livre n'a pu être terminé avant le quinzième siècle. Quoi qu'il en soit, depuis les Évangiles, jamais ouvrage n'avait eu un pareil retentissement. Il en existe deux mille éditions latines et mille françaises, et ce livre est aussi populaire en Italie, en Espagne, en Allemagne, que dans notre France. Initiation, illumination, communion avec Dieu, tels sont les trois termes qui nous semblent résumer ce magnifique traité.

Les deux premiers livres peignent éloquemment les amertumes du monde et des passions, la nécessité du détachement, l'abnégation du moi. La nature crie au-dedans de nous, la personnalité se révolte. Que nous donnera le pieux solitaire en échange des joies et des richesses, des amours et de la science ? Oh ! il les prise plus haut que nous-mêmes, il les remplace par Dieu ! L'alliance est consommée dès le troisième livre. Nous entrons dans la *vie intérieure*, dans de mystérieux rapports avec le Créateur. L'âme se purifie, se sanctifie, se divinise à mesure qu'elle avance dans la contemplation et le détachement. Enfin, au quatrième livre, l'union avec Dieu est parfaite. Ce n'est plus qu'une suite de délices et d'extases sublimes, mêlée d'anathèmes con-

tre l'examen et d'exhortations à la foi soumise. On sent que le doute s'était introduit dans le monde, que l'esprit et les sens cherchaient à s'affranchir de la loi sainte. L'auteur s'arrête aussi souvent à proclamer le néant de la science que le néant des passions, que le néant du monde. La foi est toute la vie; hors d'elle, il n'y a que douleur et mort.

« Si je m'abaisse, si je m'anéantis, si je me dépouille de toute estime pour moi-même, et que je rentre dans la poussière dont j'ai été formé, votre grâce s'approchera de moi, et votre lumière sera près de mon cœur ; alors tout sentiment d'estime, même le plus léger, que je pourrais concevoir de moi disparaîtra pour jamais dans l'abîme de mon néant [1]. »

. . . .

« A quoi servent ces disputes subtiles sur des choses cachées et obscures, qu'au jugement de Dieu on ne nous reprochera point d'avoir ignorées ?

. . . .

» Que tous les docteurs se taisent ; que toutes les créatures soient dans le silence devant vous : parlez-moi, vous seul [2]. »

Ce livre est l'expression d'une profonde tristesse à la vue du moyen âge qui finit, d'un ordre social qui croule.

[1] Livre III, c. VIII.
[2] Livre I, c. III.

C'est une âme épouvantée de la terre et qui se réfugie dans le sein de Dieu.

« L'*Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau livre chrétien après l'Évangile, dit M. Michelet, est sorti comme lui du sein de la mort. La mort du monde ancien, la mort du moyen âge ont porté ces germes de vie. »

Toujours on cite ces deux livres l'un auprès de l'autre; l'auteur de l'*Imitation*, a dit saint François de Sales, c'est le Saint-Esprit. N'oublions donc pas les profondes différences qui nous semblent séparer l'Évangile du chef-d'œuvre des cloîtres au moyen âge.

La lecture de l'*Imitation*, non-seulement détache du monde, mais elle porte à le fuir, à se réfugier dans un monastère ou dans quelque grotte déserte pour s'y entretenir avec Dieu, pour l'aimer et n'aspirer qu'à la mort. L'Évangile, aucontraire, tout en disant : *Malheur au monde!*, porte à s'y mêler pour le rendre meilleur et pour alléger les souffrances qu'on y endure. L'*Imitation* est le livre des solitaires, l'Évangile devrait être celui de tous les hommes appelés à conduire leurs semblables; il est social par excellence. L'*Imitation* est admirable; mais l'Évangile est à une hauteur incommensurable au-dessus d'elle comme au-dessus de tous les livres qui l'ont suivi. Malgré le mot de saint François de Sales, l'Évangile est bien autrement divin que l'*Imitation*, ou, plutôt, ce qu'il y a de divin dans l'*Imitation* découle de l'Évangile.

Mais, en se plaçant au point de vue de l'auteur, on trouve que le mystérieux livre du moyen âge n'a pas excité trop d'enthousiasme. » Il y a en effet quelque chose de céleste dans la simplicité de ce livre prodigieux, dit un de ses derniers traducteurs, qui depuis s'est laissé égarer par l'orgueil aveugle de la science; on croirait presque qu'un de ces purs esprits, qui voient Dieu face à face, est venu nous expliquer sa parole, et nous r véler ses secrets. »

Lorsque le monde se tait autour de nous, lorsque nos passions se calment, la lecture de *l'Imitation* nous transporte dans la quiétude silencieuse des solitudes, elle nous fait entrevoir une paix céleste, elle nous fait sentir que l'amour du pieux écrivain est bien autrement infini et sublime que le plus pur des amours de la terre, que les chants de Pétrarque inspirés par Laure de Noves, nobles élans de la passion d'un grand cœur qui se trompe de culte. L'amour de Dieu, dont l'*Imitation* est pleine, est le dernier degré par lequel l'âme humaine s'élance vers l'idéal éternel; à cet état d'extase, c'est le seul amour qui soutienne l'examen philosophique; il n'y a que Dieu qui soit digne d'adoration.

L'*Imitation* est profondément chrétienne, parce qu'elle est profondément aimante, parce qu'elle a des larmes pour toutes les douleurs et des pardons pour toutes les fautes.

Douce et sainte inspiration, venue au monde un siècle avant les guerres religieuses, qui allaient en-

sanglanter la terre, elle semble être descendue parmi nous afin de nous inspirer plus encore l'horreur de l'intolérance et de la haine.

Mais continuons à esquisser les travaux de l'Église au quinzième siècle. Jacques de Lausanne, théologien de Paris, de l'ordre des frères prêcheurs, attirait la foule sur ses pas, fascinée par la véhémence de sa parole. Saint Vincent Ferrier, né en Espagne (à Valence), en 1357, et mort à Vannes vers 1419, parcourut l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, semant partout la parole évangélique et l'appuyant par des miracles. Les rois maures d'Espagne s'émurent de ses succès, qui enlevaient des croyans au prophète de la Mecque. Saint Bernardin de Sienne, prédicateur éloquent, répandait la charité dans les cœurs des Gibelins et des Guelfes enflammés de l'horrible passion de la guerre civile. Saint Antonin, né à Florence et nommé en 1446 à l'archevêché de Naples, écrivit une somme théologique et une somme historique. Jérôme Savonarole, né à Ferrare, en 1452, étonna dès son enfance par sa mémoire et son érudition ; à vingt-deux ans, il prit, malgré toute sa famille, l'habit de saint Dominique, et ses prédications embrasèrent pour ainsi dire l'Italie. Philippe de Commines l'appela un *homme divin.* Il a laissé en italien des sermons où l'on retrouve toute la fougue et l'impétuosité de son caractère.

Bessarion, patriarche titulaire de Constantinople et archevêque de Nicée, travailla avec ardeur à la

réunion des églises grecque et latine. Il alla en Italie, harangua les prélats au concile de Ferrare, et s'en fit admirer. Les Grecs schismatiques conçurent pour lui une telle aversion, qu'il fut obligé de rester en Italie, où Eugène IV l'honora de la pourpre en 1439. Bessarion, envoyé comme légat en France, mourut, dit-on, du chagrin que lui causa une insulte de Louis XI. Sa défense de la doctrine de Platon et ses lettres sont estimées. Tostat, docteur de Salamanque, évêque d'Avila, que Bellarmin appelle une merveille du monde, naquit en 1414 et mourut à quarante ans. C'était un homme d'une vaste science; son esprit était réellement universel et sa renommée immense. Il a composé de savans commentaires sur l'Écriture, mais son érudition et son discernement, dit M. Guillon, brillent surtout dans ce qu'il nous a laissé sur les Évangiles. On remarque encore dans ses livres un traité sur la sainte Trinité, un autre sur la fameuse prophétie d'Isaïe, un traité de l'état de l'âme après la mort, un autre de la meilleure manière de gouverner les peuples, sous le titre de *De optimâ politiâ*. Ces livres sont supérieurs à ceux de cette époque et n'ont pas, comme les ouvrages de Torquemada et des autres théologiens espagnols, la sécheresse des scolastiques.

Une grande merveille du quinzième siècle est ce Pic de la Mirandole, que Scaliger appela *monstrum sine vitio*. A dix ans il commentait le droit, à dix-huit il savait vingt-deux langues, à vingt-quatre il soute-

nait à Rome des thèses qui contenaient neuf cents propositions de dialectique, de théologie, de mathématiques, de magie, de cabale et de physique, toutes non-seulement prises dans les écrits des auteurs grecs et latins, mais dans ceux des Hébreux et des Chaldéens. Pic de la Mirandole a laissé un livre non achevé contre l'astrologie judiciaire. A peu près dans le même temps, Marcile Ficin, chanoine de Florence, publiait de savantes traductions, parmi lesquelles on remarque celle de Platon. Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, écrivait des sermons et des traités religieux.

Un moine de l'ordre de Cluny, Jean Raulin, que l'on a nommé le Bridaine du quinzième siècle, attirait la foule par ses discours, dans lesquels il semait un grand nombre d'apologues; c'est lui qui trouva l'idée de cette fable dont Lafontaine a fait depuis son chef-d'œuvre des *Animaux malades de la peste.* Les lettres de Jean Raulin, qui nous ont été conservées, contiennent des pages d'une simplicité éloquente.

Pendant que ce mouvement catholique suivait son cours, de graves désordres avaient malheureusement lieu dans une partie du clergé. Un petit livre de Nicolas Clémengis, intitulé *De la corruption de l'Église : De corrupto ecclesiæ statu*, remua toute la chrétienté. Ce pamphlet, qui exagérait beaucoup le mal, tout en signalant des abus intolérables, se distinguait par une verve très-mordante et parfois même très-

éloquente. Sa langue était un latin assez barbare, sans doute, mais bon pour ce siècle. Ce livre eut d'autant plus de retentissement, que Clémengis, qui avait été secrétaire de l'anti-pape Benoît XIII, était prêtre, docteur de Sorbonne et recteur de l'Université de Paris.

Mais la discussion religieuse allait prendre une allure bien autrement acerbe ; de grandes luttes se préparaient. Martin Luther naquit à Eisleben, dans la Haute-Saxe, le 10 novembre 1483.

LANGUES MODERNES DES PEUPLES

DU MIDI DE L'EUROPE.

DU 12e AU 15e SIÈCLE.

tures étranges et les ont chantées avec talent[1].

La langue provençale commença à être balbutiée vers le dixième siècle. Les contrées méridionales de la Gaule essayaient alors les patois grossiers nés du latin mêlé aux langues du Nord; le provençal domina bientôt tous les autres. Des milliers de poètes parurent, et, quoique le plus ancien troubadour dont on ait conservé les œuvres, Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, n'ait fleuri que dans le douzième siècle, il est probable que plus de cent ans auparavant il avait eu des prédécesseurs. Mais toujours est-il vrai que le développement de la poésie provençale eut lieu dans le douzième siècle, et cette époque convenait merveilleusement à échauffer le génie poétique; la passion de la croisade enflammait tous les cœurs, l'esprit de la chevalerie élevait les âmes et donnait à l'imagination humaine une exaltation qui devait produire de grandes choses. Il est dans la destinée du christianisme de faire continuellement progresser les sociétés; lorsque ces guerriers des Gaules, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Espagne partirent pour l'Orient, leur but, glorieux et sublime, quoiqu'en aient dit certains penseurs médiocres, était la délivrance du sépulcre du Christ; mais Godefroi de Bouillon, saint Louis, Richard,

[1]Consulter sur les troubadours, de la Curne de Sainte-Palaye; Raynouard, Choix de poésies originales des troubadours; Millot, Histoire littéraire des troubadours; Sismondi, Littérature du midi; Fauriel, Histoire de la Gaule méridionale.

tous les grands hommes qui, à diverses époques, ont dirigé les Croisades, sentaient profondément la nécessité de refouler dans les contrées asiatiques ces peuples qui s'étaient avancés déjà une fois jusque sur la Loire pour être broyés par le marteau de Karle, ces peuples qui occupaient encore une grande partie de l'Espagne, et pouvaient de nouveau menacer la chrétienté. Toutefois, ni Godefroi de Bouillon, ni saint Louis, ni Richard n'avaient pensé sans doute que ces aventureuses expéditions répandraient dans l'Occident les idées et les impressions qui devaient donner enfin aux nations modernes une littérature et des arts, dont l'éclat rappellerait la brillante civilisation de la Grèce et de Rome. Les croisés s'arrêtèrent en Grèce et dans l'Asie mineure; ces rudes enfans de l'Occident respirèrent les voluptés de ces contrées pleines de mollesses et de séductions; ils admirèrent la patrie d'Homère, d'Ictinus et de Phidias; ils traversèrent les mers et allèrent rêver sur les montagnes judaïques, toutes retentissantes des foudres des prophètes, toutes rayonnantes de la gloire du Christ. L'imagination de l'homme fut régénérée et agrandie, les croisés revenaient en Europe, et la poésie débordait de leur sein. L'amour sembla changer de nature. La femme fut divinisée; le chevalier supportait les plus dures fatigues, s'exposait aux dangers les plus terribles, et la pensée de celle qu'il aimait le dédommageait de toutes ses souffrances, exaltait son âme, et le plongeait en des

délices ineffables. Des écrivains ont cherché à prouver que les poètes avaient menti, et que ces siècles grossiers ne connaissaient qu'un sensualisme sans pudeur; cette assertion ne soutient pas l'examen ; la poésie ne saurait exprimer un sentiment qui ne se trouve pas dans le cœur de l'homme. D'un autre côté, des témoignages irrécusables constatent les désordres sensuels de ces époques, et nous n'avons nullement la prétention de les nier. Le douzième siècle fut comme tous les siècles un mélange de bien et de mal, et la simultanéité de l'amour spiritualiste et chevaleresque et des débordemens sensuels est un fait qui n'a rien d'étonnant. Les écrivains qui ont maudit ces époques et ceux qui les ont glorifiées n'ont étudié qu'une face de leur sujet. La poésie des troubadours présente ce double caractère d'idéalisme et de matérialisme : l'amour pur qui se nourrit de délicates rêveries et d'aspirations exaltées se mêle aux peintures licencieuses, aux sanglantes critiques des mœurs du temps, car les troubadours ne reculent devant aucune révélation sur les désordres de leurs siècles.

L'esprit guerrier de la chevalerie respire aussi dans leurs chants; la guerre, l'amour, la religion, ces trois élémens des ordres chevaleresques, se reflètent dans ces poèmes ; mais le dernier et le plus sublime est le plus souvent obscurci par les deux premiers. Si les poésies provençales offrent des choses gracieuses, douces, mordantes ou spirituelles, il est juste

de reconnaître qu'aucun grand génie n'est apparu au milieu de tous ces poètes. Et cependant l'époque étalait aux regards de splendides spectacles : nous avons déjà parlé des croisades; les papes, émus de la pensée synthétique de Grégoire VII, s'efforçaient d'enserrer le monde, et de réaliser par l'idée les plans que Charlemagne, et plus tard Napoléon, se sont efforcés de réaliser par la guerre. C'étaient là de grandes choses sans doute; mais elles ont mal inspiré les troubadours. Leur mérite consiste surtout dans l'harmonie de leur langage[1], dans une expression naïve qu'une traduction ne saurait rendre. Aussi ces poètes ne peuvent être aimés réellement que des personnes qui connaissent parfaitement la langue provençale. Les aventures des troubadours sont célèbres; nous parlerons de quelques-uns des plus populaires. Sordello naquit à Goïto, près de Mantoue; long-temps attaché au comte de Saint-Boniface, chef du parti Guelfe, dans la Marche trévi-

[1] On a discuté sur l'origine de la langue provençale ou romane. MM. Ginguené et Sismondi ont pensé qu'elle devait beaucoup à la langue arabe. Andrès soutient que la poésie provençale, imitée par le Dante et par Pétrarque, n'a rien reçu des Arabes. M. Villemain pense que la littérature latine a concouru assez efficacement à la formation du provençal, mais il reconnaît l'origine orientale de ce langage, et il est impossible de la méconnaître, quand on se souvient que le provençal était parlé dans une grande partie de l'Espagne, et que les Espagnols et les Arabes ont été mêlés si long-temps.

sane, il passa ensuite au service de Raymond Bérenger, dernier comte de Toulouse. Le peuple a prêté à Sordello bien des aventures imaginaires ; on disait qu'il avait enlevé la femme du comte de Saint-Boniface, souverain de Mantoue ; qu'il avait épousé la fille du féroce Eccelino, tyran de Vérone ; qu'il avait triomphé de ce monstre par des exploits héroïques. On allait jusqu'à dire que saint Louis avait reconnu Sordello dans un tournoi pour le plus vaillant des chevaliers, et même que la souveraineté de Mantoue lui avait été décernée. Tous ces faits sont relégués aujourd'hui au rang des fables.

M. de la Curne de Sainte-Palaye a recueilli trente-quatre pièces de Sordello. Ces chansons d'amour sont pleines de délicatesse et d'élégance; mais cette élégance est à peine visible dans une traduction. Cependant, pour donner une idée de ce genre de poésie, nous citerons la première chanson, traduite par Millot :

« Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils puisqu'ils ne voient pas celle que je désire, maintenant que la saison se renouvelle et que la nature se pare de fleurs? Mais la reine des grâces souhaite que j'oublie mes peines pour chanter, elle m'y invite. Je chanterai donc, en mourant d'amour. J'aime tant et de si bonne foi; et cependant je vois peu celle que j'adore. Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils?

» Quoique Amour me tourmente et me tue, je n'en murmure point; car je meurs pour la plus belle

des dames. Je prends en bien tout le mal que j'endure, pourvu qu'elle le sache et l'agrée, pourvu que je puisse espérer en sa merci. Quelque affliction qui me déchire, elle n'entend de moi aucune plainte. Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils?

» Je suis mort, si elle ne daigne m'accorder son amour. Où irais-je, où pourrais-je demeurer, si elle veut m'éloigner d'elle? Il n'en est point d'autre par qui je voulusse être retenu; et loin de pouvoir l'oublier, amour sans cesse me la fait aimer davantage. Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils?

» Eh! pourquoi me traiterait-elle avec rigueur? Elle sait bien que je me plais à publier ses louanges. Plus amour me fait souffrir et plus je l'aime. Maîtresse de ma vie et de ma mort, elle ne me verra point lui résister, quoiqu'elle me fasse mourir tout vivant. Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils?

» Je prie, en chantant, ma douce amie de ne pas vouloir me tuer sans raison. Quand je serai mort, elle reconnaîtra sa faute et s'en repentira. Encore aimerais-je mieux mourir que de vivre sans consolation. L'amant est pis que s'il était mort, quand il ne voit point celle qu'il aime si ardemment. Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils? »

Parmi ses autres morceaux, on a remarqué un éloge funèbre du chevalier de Blacas, troubadour arragonais; c'est un *sirvente* plein d'énergie et de rudesse contre les rois de cette époque. Nous empruntons la traduction qu'en a donnée M. Villemain

dans son *Tableau de la littérature au moyen âge.*

« Je veux en ce rapide chant, d'un cœur triste et marri, plaindre le seigneur Blacas, et j'en ai bien raison, car en lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami; et les plus nobles vertus sont éteintes en lui. Le dommage est si grand que je n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais, à moins qu'on ne lui tire le cœur, et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui vivent sans cœur; et alors ils en auront beaucoup.

» Que dabord l'empereur de Rome mange de ce cœur; il en a grand besoin, s'il veut conquérir par force les Milanais, qui maintenant le tiennent conquis lui-même; et il vit deshérité parmi ses Allemands.

» Qu'après lui mange de ce cœur le roi des Français, et il recouvrera la Castille qu'il a perdue par niaiserie; mais, s'il pense à sa mère, il n'en mangera pas, car il paraît bien, par sa conduite, qu'il ne fait rien qui lui déplaise.

» Je veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce cœur, et il deviendra vaillant et bon; et il recouvrera la terre que le roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et lâche.

» Et le roi de Castille, il convient qu'il en mange pour deux, car il tient deux royaumes et n'est pas assez preux pour un seul; mais s'il en veut manger, il faut qu'il en mange en cachette; car, si sa mère le savait, elle le battrait avec des verges.

» Je veux que le roi d'Arragon mange de ce cœur.

Cela le délivrera de la honte qu'il recueille ici, à Marseille et à Milan; car il ne se peut honorer autrement en actions ou en paroles.

» Je veux aussi que l'on donne du cœur au roi navarrais, qui valait mieux comte que roi; je l'entends dire ainsi. C'est un mal quand Dieu fait monter un homme à haute puissance, et que le défaut de cœur le fait baisser de prix, etc. »

Comme l'a dit spirituellement M. Villemain, ce singulier repas est trop long. Mais quelle hardiesse, quelle satire terrible de toutes les puissances de ce siècle! C'est sans doute par cette énergie que Dante avait été charmé; aussi a-t-il placé Sordello à l'entrée du purgatoire, et il le compare à un lion qui se repose avec majesté.

Peyrols, autre troubadour célèbre, était un chevalier des environs de Roquefort, en Auvergne. Accueilli à la cour du dauphin de cette contrée, il devint amoureux de la baronne de Mercœur, sœur de ce prince; elle ne sut pas résister au poète. Peyrols eut l'imprudence de célébrer son triomphe dans ses vers, et fut exilé de la cour; mais il fut bientôt distrait par d'autres amours, qui devinrent le sujet de nouveaux vers. La prédication de la deuxième croisade vint arracher Peyrols à cette molle oisiveté. Il a retracé, dans un dialogue entre l'Amour et lui, les combats qu'il eut à soutenir dans son cœur pour se décider à abandonner la France.

« Croyez, Peyrols, lui dit l'Amour, croyez que ce

ne sera point pour votre voyage d'outre-mer que les Turcs ou les Arabes laisseront la tour de David. Croyez-moi plutôt; le conseil que je vous donne est bon et doux à suivre : aimez et chantez encore. Pourquoi iriez-vous? les rois n'y vont pas. Voyez quels combats ils se livrent; voyez à quels prétextes les hauts barons ont recours pour se disculper. »

Peyrols répond : « Amour, tous vos pensers sont partis du fond de mon cœur, et cependant mon amie m'est encore chère, et je l'aime sans réserve; mais le temps des erreurs est passé. Combien d'amans se séparent aujourd'hui, en pleurant, d'avec leurs amies! Combien qui chanteraient joyeusement leurs amours, si Saladin n'eût jamais existé!... »

Peyrols se rendit en Syrie et y écrivit un *sirvente* plein d'aigreur contre l'empereur Henri VI, qui retenait déloyalement en prison le fier Richard Cœur-de-Lion, arrêté par Léopold, duc d'Autriche, en 1192, dans sa course à travers l'Allemagne, lorsqu'il la parcourut déguisé en pèlerin, après avoir fait naufrage sur les côtes d'Istrie à son retour de la croisade. Ce prince était réellement le héros du siècle, et les troubadours surtout l'aimaient. On possède de lui deux *sirventes* qui sont curieux à cause de la gloire militaire de l'auteur. Richard eut pour ami intime le vicomte de Hautefort, Bertrand de Born, qui a laissé un grand nombre de poésies. C'est le plus impétueux, le plus rude, le plus belliqueux des troubadours.

Le premier de ses *sirventes* peint toute l'âpreté de ce caractère de fer :

« Que me font les jours heureux ou malheureux? Que me font les semaines ou les années? En tout temps je veux perdre quiconque ose me nuire...... Que d'autres embellissent leurs maisons, qu'ils se procurent les commodités de la vie; mais, pour moi, rassembler des lances, des casques, des épées, des chevaux, sera l'unique objet de mes désirs. Je suis fatigué des avis qu'on veut me donner, et, par Jésus, je ne sais auquel entendre. On m'appelle imprudent si je refuse la paix; mais si je voulais la faire, quel est celui qui ne m'appellerait pas lâche? »

Bertrand de Born passa sa vie à se battre, à susciter des troubles entre les princes, à célébrer les exploits de ses alliés et à maudire ses ennemis. Homme d'une prodigieuse activité, d'une humeur sauvage et farouche, il n'était cependant pas inaccessible à la tendresse d'âme; ses *sirventes* sur la mort de Henri, duc de Guienne, ne laissent pas de doute à cet égard. Nous citons la traduction de M. Villemain :

« Si tous les deuils, et les pleurs, et les regrets, et les douleurs, et les pertes, et les maux qu'on a vus dans ce triste siècle étaient réunis, ils sembleraient trop légers au prix de la mort du jeune prince anglais, dont la perte afflige le mérite et l'honneur, et couvre d'un voile obscur le monde privé de joie et plein de colère et de tristesse.

» Tristes et dolens sont demeurés les courtois sol-

dats, et les troubadours et les jongleurs avenans; ils ont eu dans la *mort* une mortelle ennemie, car elle leur enlève le jeune roi anglais, près de qui les plus généreux semblaient avares. Jamais il ne sera pour un tel mal, croyez qu'il ne sera jamais assez de pleurs et de tristesse.

» Cruelle mort, source d'afflictions, tu peux te vanter, car tu as enlevé au monde le meilleur chevalier qui fut jamais. Il n'est aucun mérite qui ne se trouvât dans le jeune roi anglais; et il serait mieux, si raison plaisait à Dieu, qu'il eût vécu que maint envieux qui n'a jamais causé aux braves que mal et tristesse.

» De ce siècle lâche et plein de troubles, si l'amour s'en va, je tiens sa joie pour mensongère, car il n'est rien qui ne tourne en souffrance. Tous les jours vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins qu'hier. Que chacun se regarde dans le jeune roi anglais, qui du monde était le plus vaillant des preux. Maintenant est parti son gentil cœur aimant, et reste pour notre malheur déconfort et tristesse.

» A celui qui voulut, à cause de notre affliction, venir au monde, et nous tira d'encombres, et reçut mort pour notre salut, comme à un maître doux et juste, crions merci, afin qu'au jeune roi anglais il pardonne s'il lui plaît, et le fasse habiter avec nobles compagnons, là où jamais ne sera ni deuil ni tristesse. »

Dans l'original, cette poésie est d'une forme très-

savante et d'une harmonie très-belle. Le sentiment de l'amitié y respire avec un enthousiasme qui déborde d'un cœur profondément blessé.

Bertrand de Born, après avoir porté dans l'amour les passions brûlantes qui le rendaient terrible dans la guerre, se lassa du monde, alla chercher la solitude dans un couvent, et mourut sous l'habit d'un moine de Citeaux. Cette pénitence n'a pas désarmé l'inflexible Dante, qui a placé ce célèbre troubadour dans l'enfer. Il voit avec effroi un homme mutilé, qui tient dans sa main droite sa tête suspendue par les cheveux....... « Sache, dit-il au Dante, que je suis Bertrand de Born, celui même qui donna au jeune roi Henri des conseils funestes. Je fis révolter un fils contre son père, je fus l'Achitophel de ce nouvel Absalon. C'est pour avoir séparé ce que Dieu avait joint que je porte ainsi ma tête séparée de mes épaules. »

Si nous voulions continuer ce travail sur l'innombrable armée des troubadours, il faudrait remplir notre livre de citations que personne ne lirait. La monotonie est le grand vice de la poésie provençale, et en général de toutes les poésies populaires. Il faut donc se borner à citer les noms les plus célèbres. Nous avons déjà parlé de Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, qui fut un mélange très-ordinaire à cette époque de galanterie licencieuse et de religion. Plusieurs princes illustres suivirent l'exemple du comte de Poitou : Richard Cœur-de-

Lion, Alphonse II, roi d'Arragon, le dauphin d'Auvergne, l'évêque de Clermont, Raymond Bérenger IV et Béatrix, le dernier comte et la dernière comtesse de Provence, Pierre III d'Arragon et son plus jeune fils, Frédéric II, ont laissé des chansons et des *sirventes* qui ont au moins un grand intérêt historique.

Si les poésies des troubadours offrent aujourd'hui peu d'attrait, leur vie est presque toujours composée d'incidens romanesques plus poétiques que leurs vers. Ainsi Arnauld de Marveil, né à Marveil en Périgord dans une condition pauvre, se fit remarquer par ses talens et fut attaché à la cour de Roger II, vicomte de Béziers, surnommé Taillefer. Là il devint amoureux de la femme de ce seigneur, la comtesse Adélaïde, fille de Raymond V, comte de Toulouse; elle lui inspira des poésies pleines de tendresse, quoique déparées par un esprit trop subtil. M. de Sismondi blâme Pétrarque d'avoir donné à Arnaud Daniel le titre de *grand maître d'amour*, et le décerne à Arnauld de Marveil. Le pauvre troubadour fut exilé de Béziers, par la jalousie d'un rival puissant, Alphonse IX, roi de Castille, et son malheur donna à son talent plus de charme et de force. La vie de Rambaud de Vaqueiras, fils d'un chevalier sans fortune, de la principauté d'Orange, offre des vicissitudes très-dignes d'intérêt. Il se battait en vaillant homme de la même main qui écrivait ses poésies guerrières. Vaqueiras suivit Boniface III,

marquis de Montferrat, à la quatrième croisade, et ce dernier l'arma chevalier. Le troubadour devint amoureux de la sœur du marquis, et le marquis était fier de ses hommages. Vaqueiras chante la guerre sainte en termes enthousiastes, il suit le marquis de Montferrat en Grèce, se distingue à l'assaut de Constantinople, et reçoit, après la conquête, des fiefs et des seigneuries dans le royaume de Thessalonique. Il mène là une vie spendide, et se ressouvient sans cesse de son amour. Pierre Vidal de Toulouse, troubadour qui suivit Richard Cœur-de-Lion à la troisième croisade, est aussi célèbre par l'excentricité de sa vie que par ses vers. Il se croyait aimé de toutes les femmes, singulière présomption qui le jeta dans mille folies. Pendant la croisade, il épousa, en Chypre, une dame grecque qui se disait parente des anciens empereurs de Constantinople. Dès lors Pierre Vidal se persuada que le trône impérial lui était dû : il prend le titre d'empereur, proclame sa femme impératrice, fait porter un trône devant lui dans les cérémonies publiques. Les soins impériaux ne l'empêchaient pas de se livrer aux revêries amoureuses, il avait choisi pour la dame de ses pensées la femme de Barral des Baux, vicomte de Marseille, et il lui adressa des vers datés de Chypre. Mais voici le comble de l'extravagance : Pierre Vidal, de retour en Provence, se mit à aimer de toute son âme une dame de Carcassonne, nommée Louve de Penautier ; ce nom de Louve lui tourna la tête, au point qu'il se fit ap-

peler *loup*, se revêtit de la peau de cette bête, et se fit chasser par des bergers et des chiens à travers les montagnes. Après une de ces expéditions, on le rapporta presque mort aux pieds de sa maîtresse, qui fut, dit un historien, médiocrement touchée d'un si singulier dévouement. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au milieu de tout ce délire, Pierre Vidal composait des vers très-harmonieux, et que son jugement était sain toutes les fois qu'il ne s'agissait ni de son amour, ni de sa gloire. Dans une de ses pièces, il prouve qu'il conçoit la poésie d'une manière élevée, il appelle les troubadours les *instituteurs des nations*. Malheureusement ces troubadours n'étaient pas très-dignes de cet excès d'honneur.

Parmi les plus célèbres voyageurs en Terre sainte, on a toujours cité Geoffroy Rudel, que toutes les dames aimaient à cause du tour ingénieux de ses chansons et de la douceur de sa voix; le récit d'un pèlerin sur la beauté de la comtesse de Tripoli le charme tellement, qu'il se décide à partir pour aller voir cette femme; il se joint aux croisés, malgré les efforts de toute la noblesse de Béziers qui idolâtrait Geoffroy Rudel. Il s'embarque à Marseille et fait dans la traversée des vers pleins de charme sur son départ, des vers qui font penser à Childe-Harold.

A la vue de Tripoli, Geoffroy Rudel tomba malade, ses compagnons le crurent mort et le déposèrent dans la première maison de la ville. On alla raconter à la comtesse l'amour, le voyage, et la mort

du troubadour; l'âme tristement émue de cette étrange aventure, elle se rendit près de Geoffroy qui respirait encore. Elle lui donne un baiser, il la voit et meurt entre ses bras, en louant Dieu, et le remerciant de lui avoir accordé le seul bien qu'il désirait.

La comtesse fit enterrer Geoffroy chez les Templiers de Tripoli. Elle se retira quelque temps après dans un cloître. Cet étrange et mélancolique récit est appuyé sur des preuves écrites dans le treizième siècle. Il existe une ancienne pièce provençale qui dit : le vicomte Geoffroy Rudel, en passant les mers pour aller voir sa dame, mourut volontairement pour elle; et Pétrarque a écrit : Geoffroy Rudel alla chercher la mort à force de voiles et de rames.

Nous avons déjà parler des satyres provençales connues sous le nom de *sirventes*. Elles s'adressaient à tous les ordres de la société et peignaient leurs vices avec une verve souvent entraînante. Pierre Cardinal, né d'une famille illustre au Puy en Velay, se rendit célèbre par ce genre de poésie. Il flagella les désordres des moines, des grands seigneurs et des femmes. C'est un poète très-véhément et très-passionné, mais ses vers ont peu d'harmonie. Nous citerons encore Giraud Riquer de Narbonne, attaché au roi de Castille, Alphonse X, et vivant à la fin du treizième siècle. Il a laissé un grand nombre de poésies qui n'ont pas un caractère bien distinct. Il est cependant remarquable comme cherchant à arrêter la décadence de la poésie provençale qui agonisait

sous ses yeux. Son plus long poëme est une requête adressée au roi Alphonse de Castille, pour qu'il relève l'état de jongleur de l'avilissement où il était tombé. En effet, les jongleurs, qui dans l'origine furent des musiciens attachés à la personne des troubadours pour chanter leurs vers, étaient devenus des bouffons, amusant le peuple sur les places publiques au moyen de farces grossières.

Que les personnes curieuses de connaître les noms aujourd'hui obscurs de l'armée des troubadours aient recours à l'ouvrage de Millot, ou mieux encore au recueil de Sainte-Palaye. Nous en avons dit assez pour donner une idée de ce mouvement de l'intelligence. Cette poésie provençale naquit au onzième siècle et se prolongea jusque vers la fin du treizième, sans progrès remarquable. C'est une fécondité stérile, que M. de Sismondi nous paraît avoir bien appréciée par les paroles suivantes : un langage à peu près toujours le même et qui ne semble différer que par la plus ou moins grande négligence des copistes, ou peut-être par la plus grande prétention des derniers poètes, qui pour se donner le mérite des rimes rares et difficiles, avaient gâté la langue, et augmenté son obscurité et ses irrégularités ; une galanterie toute semée d'hyperboles ; de la tendresse faite avec de l'esprit plutôt qu'avec du sentiment ; des chansons d'amour toujours de même nature ; toujours des portraits d'une belle qui ressemble à toutes, et qui ne peignent rien ; toujours des exagérations sur son mé-

rite, sur sa naissance, sur son caractère. . . . *Des sirventes* satiriques, où la grossièreté et l'injure tiennent lieu de nouveauté et d'esprit; des *tensons*, où les lieux communs de la galanterie sont débattus sans piquant et sans finesse; des *sextines*, des *retrouanges*, des *redondes*, où la gêne de la rime chasse la pensée; et jamais une grande conception poétique, jamais une invention épique ou tragique, jamais un mouvement qui parte d'une vraie sensibilité; jamais une gaîté franche, ou fondée sur autre chose que sur des offenses aux bonnes mœurs. »

Tel est l'aspect général de la poésie provençale; nous avons signalé quelques exceptions pour lesquelles il est juste de faire ses réserves.

Ces chants, ces fêtes, ces galanteries s'éteignirent dans le sang; la croisade contre les Albigeois porta la désolation dans ces belles contrées. Cette terrible guerre dura vingt années. M. Fauriel a traduit et publié un poème provençal de cette époque, intitulé *Récit en vers de la croisade contre les hérétiques albigeois*. Il existait de cet ouvrage un manuscrit unique, déposé à la bibliothèque du roi. Les troubadours font souvent allusion à des poèmes de longue haleine en langue provençale; mais aucun jusqu'à présent n'était venu jusqu'à nous; le travail de M. Fauriel a donc une grande importance historique.

L'Homère inconnu de la Gaule méridionale du treizième siècle ne raconte pas toujours avec méthode, mais l'impartialité de son esprit est admira-

ble. Il ne dissimule pas les horreurs de cette guerre. « Alors, dit-il, se fit le plus grand massacre qu'on ait jamais vu dans le monde ; on n'épargna ni vieux ni jeunes, pas même les enfans à la mamelle. Tous ceux qui le purent se retirèrent dans la grande église de Saint-Nazaire, où les prêtres faisaient entendre le son des cloches à défaut de la voix humaine ; mais il n'y eut ni son de cloche, ni prêtre vêtu de ses habits, ni croix, ni autel, qui pût empêcher que tout ne passât par l'épée. Ce fut la plus grande pitié qui jamais fût osée et faite ; et, la ville pillée, on mit le feu par tous les coins, tellement que tout fut dévasté et brûlé, et qu'il n'y resta chose vivante au monde. »

Le poète sent vivement les douleurs de sa patrie, mais il est loin d'imputer à la religion les crimes de la guerre : il parle d'Innocent III, ce grand génie qui réalisa les belles théories de Grégoire VII, sinon avec admiration, du moins avec respect ; et il semble entrevoir que, si les guerriers chargés de venger le meurtre du légat de la cour de Rome commettent des actes horribles, il faut en accuser les hommes et non cette religion sublime qui ne respire que la pitié et le pardon.

M. Villemain a dit, à propos de ce poème, dans son tableau de la littérature au moyen âge : « Le récit, qui ne renferme guère que onze années de la croisade, est tout en descriptions de combats et d'assemblées. Nul épisode, peu ou point de merveilleux ; le ton est presque l'impartialité d'un historien. Non

seulement l'auteur n'est pas Albigeois, mais certainement il n'a rien de la virulente amertume que d'autres troubadours ont exhalée contre la cour de Rome. On dirait plutôt un catholique à qui les crimes de la croisade et l'injuste malheur de son prince ont inspiré plus de douleur que de haine contre l'Église........

.......» Un caractère remarquable de ce poème, monument d'un art grossier et d'une passion vraie, c'est le grand nombre de discours qui s'y mêlent au récit, et qui en rompent la monotonie. On passe sans cesse de l'assaut à la délibération, on se bat et on harangue. M. Fauriel remarque avec raison le naturel et la vivacité de ces discours, et combien la narration y gagne........

.......» Il faut avouer cependant que la vérité du caractère, les mœurs, le costume, comme on dit de nos jours, sont loin d'être fidèlement observés dans les nombreux discours de cette chronique versifiée. Il suffirait à cet égard de citer la plus curieuse de ces scènes oratoires, le débat du concile de Latran sur la dépossession du comte de Toulouse et la translation de ses états à Simon de Montfort, son persécuteur. Évidemment le poète a tout composé d'imagination, et même dans une sorte d'ignorance de ce qu'était la cour de Rome. Le pape tire les sorts dans un livre pour se décider; et il cite pontificalement l'enchanteur Merlin « qui fut bon devin, dit-il, *Que fo bos devinaire*. »

La littérature provençale s'éteignit bientôt, la langue romane disparut devant l'éclat du toscan d'Alighieri; elle mourut après deux siècles d'existence, peut-être parce qu'aucun grand génie ne l'avait consacrée par ses pensées sublimes. Pour qu'une langue vive, il faut qu'elle exprime admirablement les regrets et les désirs de l'humanité. Cependant des efforts furent tentés dans le Languedoc pour prolonger cette agonie; les capitouls, premiers magistrats de Toulouse, résolurent, en 1323, de fonder une espèce d'académie du gai savoir. Une lettre fut adressée à toutes les villes où se parlait la langue d'Oc, pour annoncer que le 1er mai 1324 il serait décerné une violette d'or à l'auteur de la meilleure pièce de vers en langue provençale. Telle est l'origine de cette Académie des Jeux floraux, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours [1]. Tous ces efforts furent inu-

[1] Nous trouvons la note suivante dans l'ouvrage de M. Sismondi sur la littérature du Midi :

« Si la célèbre Clémence Isaure, dont l'éloge est prononcé chaque année dans l'assemblée des Jeux floraux, et dont la statue, couronnée de fleurs, orne leurs fêtes, n'est pas un être imaginaire, elle était apparemment l'âme de ces petites réunions avant que les magistrats les eussent aperçues, et que le public fût appelé à y concourir. Mais ni les circulaires de la *sobregaya companhia*, ni les registres de la magistrature ne parlent d'elle; et malgré le zèle avec lequel, dans des temps postérieurs, on a cherché à lui attribuer toute la gloire de la fondation des Jeux floraux, son existence même est problématique. »

tiles; les troubadours si célèbres aux onzième et douzième siècles n'eurent pas de successeurs.

Toutefois on trouve encore au quinzième siècle la langue provençale cultivée dans le royaume d'Arragon, qui avait à cette époque une existence brillante par la puissance de ses armes. Parmi les Arragonais de distinction qui cultivèrent la poésie provençale, il faut citer d'abord don Henri d'Arragon, marquis de Villena, mort en 1434. Il fonda à Barcelone une académie à peu près semblable à celle de Toulouse, et composa un traité *de la gaya ciencia*, qui est une sorte de cours de littérature sur les troubadours, ouvrage plus remarquable du reste par l'érudition que par une intelligence distinguée. Don Henri est encore auteur d'un ouvrage plus important, d'une comédie, la seule qui existe, dit-on, en langue provençale. Il l'écrivit pour le mariage du roi d'Arragon, Ferdinand Ier. « Les personnages étaient tous allégoriques, dit M. de Sismondi; c'étaient la vérité, la justice, la paix et la miséricorde; et la pièce avait sans doute bien peu d'intérêt, mais elle n'en est pas moins un objet de curiosité, comme ayant contribué, avec les spectacles français des mystères et des moralités, à ouvrir aux modernes une carrière qu'ils ont parcourue avec tant de gloire. »

Les Catalans admiraient dans le quinzième siècle Ausias March de Valence, qu'ils nommaient leur Pétrarque. Ils soutiennent qu'il est l'égal du poète d'Arezzo sous le rapport du style, et qu'il l'emporte

sur son modèle par un sentiment plus profond et une expression plus naturelle et plus simple. Ausias March est cependant aussi inconnu que Pétrarque est illustre. Le recueil de ses poésies se divise en trois catégories : œuvres d'amour, œuvres de mort et œuvres morales. Comme Pétrarque, il chante son amante, qui se nommait Thérèse de Momboy, et appartenait à une famille noble de Valence. Le poète catalan pousse l'imitation jusqu'à prétendre qu'il vit pour la première fois Thérèse à l'église, le vendredi saint.

Les vers d'Ausias March sont remarquables par le sentiment religieux. M. de Sismondi traduit ainsi une des *chansons* du poète prise dans ses *œuvres de mort*.

« Ces mains qui jamais ne pardonnèrent ont déjà rompu le fil auquel tenait votre vie ; vous êtes sortie de ce monde selon que les destinées l'avaient ordonné en secret. Tout ce que je vois cependant, tout ce que je sens augmente ma douleur, tout me rappelle à vous que j'ai tant aimée ; mais si j'examine cette douleur avec attention, j'y trouverai qu'elle se change en une sorte de plaisir. Elle durera donc, puisqu'elle a en soi son soutien ; car, si elle n'est unie à quelque volupté, la douleur elle-même nous échappe.

»Dans un noble cœur, l'amour ne finit point avec la mort; il ne finit que dans ceux que le vice seul a unis....... Quand l'œil ne voit plus, quand les bras

ne peuvent plus atteindre, on voit mourir le désir que les sens seuls ont fait naître : celui qui l'éprouve ressent alors une douleur très-aiguë, mais elle dure peu, et le passé nous l'atteste. De saints amans ne sont unis que par un amour pur; c'est de celui-là que je vous aime, et la mort ne peut me l'ôter. »

Ce morceau renferme des pensées auxquelles ne nous ont pas habitués les poètes de la langue provençale; ces mots « Si elle n'est unie à quelque volupté, la douleur même nous échappe », sont d'une profondeur digne des plus grands écrivains. De pareils traits sont rares dans la poésie méridionale.

M. de Sismondi, qui a fait des recherches sur les poètes de Valence, dit qu'il n'a pu se procurer les œuvres des contemporains d'Ausias March; mais il a trouvé dans les anciens *cancioneri* espagnols des fragmens de Vicent Ferradi, de Miquel Perez, de Fenollar, de Castelvy et de Vinyoles. Ces poètes lui ont semblé très-inférieurs à Ausias March. Au reste, les Catalans ne se glorifient guère que de ce dernier et de Jean Martorell, qu'ils nomment leur Boccace. Il est auteur du célèbre roman chevaleresque de *Tirant-le-Blanc*, que Cervantes appelle « un trésor de contentement, une mine de divertissement, et, sous le rapport du style, le meilleur livre qui soit au monde. » Sans partager l'enthousiasme de l'auteur de *Don Quichotte*, on peut dire que *Tirant-le-Blanc* est un ouvrage qui ne le cède en rien aux romans de la table ronde et de Charlemagne. Il offre peut-être

moins d'imagination, mais plus de raison dans la manière de présenter les faits.—Tel fut le développement poétique de la langue provençale ou romane. Quelques noms obscurs se rencontrent encore; le dernier est Vincent Garzias, qui n'est mort que vers le commencement du dix-septième siècle. Depuis ce temps, ce beau langage n'est plus parlé que par le peuple dans le midi de la France, et encore il s'est divisé en plusieurs dialectes; de sorte, dit un contemporain, que le Gascon, le Provençal et le Languedocien ne croient plus parler le même langage. Cette langue est la base du piémontais; elle est parlée en Espagne depuis Figuières jusqu'au royaume de Murcie. Elle est aussi le langage de la Sardaigne et des îles Baléares; mais, dans ces divers pays, tous les hommes qui ont reçu quelque éducation l'abandonnent pour le castillan, l'italien, le français, et ils rougissent presque de s'exprimer quelquefois comme les poètes qui ont fait la gloire de leur patrie, et auxquels nous devons toute la poésie moderne [1]. »

[1] Le patois gascon que parle aujourd'hui le célèbre Jasmin, coiffeur d'Agen, a, dit-on, tout le charme que les troubadours ont pu offrir dans les siècles de leur gloire.

XVIII.

Digression sur saint François d'Assise, troubadour. — Douzième et treizième siècles.

Assise, ville d'Ombrie dans les États ecclésiastiques, vit naître saint François, en 1182. Sa famille était dans le commerce, et avait acquis une grande fortune. Le jeune François montra d'abord une ambition ardente pour les biens du monde; mais, au milieu de ses affaires et des dissipations de sa vie, il eut cependant dès sa jeunesse un tendre amour pour Jésus-Christ et pour les pauvres. Ses biographes rapportent que, traversant un jour la plaine d'Assise, il aperçut un gentilhomme qui languissait alors dans la pauvreté. Ému de ce spectacle, le jeune François se dépouilla de ses habits et les échangea contre les haillons du malheureux gentilhomme. Pendant le

sommeil, Jésus-Christ lui apparaissait, et le jeune homme écoutait sa voix divine. Bientôt l'esprit de charité pénétra tellement son âme, que toute la vie de la terre lui devint à charge. Il brûlait du désir de se dépouiller de ses biens et de se consacrer tout entier à la contemplation et à la prière, mais il différait toujours, craignant la colère de son père : enfin son amour pour Dieu et pour les pauvres l'emporta sur toutes les considérations, et il déclara sa résolution inébranlable. Lorsqu'il fut avec son père devant l'évêque d'Assise, pour renoncer à ses biens, par un acte qu'exigeaient les lois, il se dépouilla de ses habits, en disant à son père, avec douceur : « Jusqu'ici je vous ai appelé mon père sur la terre, mais j'ai bien raison de dire maintenant notre père qui êtes aux cieux, dans lequel j'ai mis tout mon trésor et toute mon espérance. »

L'évêque, attendri jusqu'aux larmes, le prit dans ses bras, l'enveloppa de son manteau, et ordonna à ses gens d'apporter des vêtemens pour le couvrir. On trouva, par hasard, un vieux manteau qui avait appartenu à un paysan, domestique de l'évêché. François le prit avec reconnaissance, dessina une croix dessus, et se retira dans la solitude.

Bientôt il ceignit ses reins d'une corde et erra à travers les villes, les bourgs, les villages, les châteaux, semant partout la vérité et la vie. Sa parole, dit saint Bonaventure, était comme un feu ardent qui pénétrait dans la plus intime profondeur

des cœurs. Les vues de Dieu se manifestèrent avec éclat dans cet homme. Comme il avait effacé en lui toutes les souillures de la vie actuelle, il vécut, pour ainsi dire, de la vie du ciel; toute la nature s'émut à son aspect, les animaux eux-même l'aimaient. Voici le récit charmant que fait saint Bonaventure. Il peint d'une manière exquise cette tendresse que portait François d'Assise à toutes les créatures de Dieu.

« Lors de sa première sortie, dit-il, le saint passa auprès de Bevaguo, dans un lieu où s'étaient assemblés beaucoup d'oiseaux de différentes espèces. Lorsqu'il les aperçut, il se détourna de son chemin, et les salua comme s'il eût eu affaire à des êtres raisonnables. Mais eux, loin de se disperser, se tournèrent de son côté, et, des buissons où ils étaient perchés, ils tendirent vers lui la tête d'une manière extraordinaire, attendant qu'il se fût approché d'eux. Alors il leur parla ainsi : « Mes frères ailés, vous devez toujours louer votre créateur et l'aimer du fond de votre cœur, lui qui vous a revêtus de plumes, qui vous a donné des ailes pour voler et qui pourvoit à tous vos besoins. Il vous a faits avant toutes ses créatures, et vous a assigné pour séjour la pure région de l'air, sans que vous ayez besoin de vous en occuper, sans que vous deviez semer et moissonner. Il vous conduit et vous nourrit. » Comme il leur tenait ce discours et d'autres semblables, les oiseaux s'agitaient d'une manière merveilleuse, ils

allongeaient le cou, battaient des ailes, ouvraient le bec et regardaient attentivement. Étonné lui-même, il alla au milieu d'eux, en toucha quelques-uns avec sa robe, mais aucun ne bougea jusqu'à ce qu'il eût fait sur eux le signe de la croix, et qu'il leur eût donné, avec sa bénédiction, la permission de s'envoler. Alors seulement tous prirent leur essor. Les frères qui l'avaient accompagné regardaient de loin avec surprise, et, lorsque l'homme simple et au cœur pur fut revenu près d'eux, il commença à se faire des reproches de n'avoir jusque-là jamais parlé aux oiseaux. Il se rendit de là à Alviano, où il se mit à prêcher le peuple dans la rue. Mais les hirondelles gazouillaient si fort sur les toits qu'on pouvait à peine l'entendre. Alors le saint leur dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé, il est temps que j'aie la parole, écoutez donc en silence la parole du Seigneur. » Toutes, comme si elles l'avaient compris, se turent à l'instant et ne bougèrent plus.

» Le saint avait surtout une grande prédilection pour les agneaux ; plusieurs fois il en acheta quelqu'un au prix d'une pièce de son vêtement, et souvent quand il passait au milieu d'un troupeau, jeunes et vieux se pressaient autour de lui, relevaient la tête et le regardaient fixement à la grande surprise des bergers et des frères. Près de Greccia, un frère lui apporta un levreau vivant qui venait d'être pris dans un piége. Le saint, touché de compassion à sa vue, lui dit : « Levreau, mon frère, viens à moi ;

comment t'es-tu laissé prendre au piège? » Le frère ayant mis l'animal à terre pour qu'il pût s'enfuir, il sauta vers François comme attiré par un charme secret, et se cacha dans son sein. Celui-ci le serra tendrement contre son cœur, le caressa comme eût pu faire une mère, et, après l'avoir exhorté à ne plus se laisser prendre, il le mit à terre pour qu'il pût s'en aller où il lui plairait; mais le levreau, chaque fois qu'il lui parlait, sautait toujours vers son sein, à tel point qu'il fut obligé de le faire porter par ses frères assez loin dans la forêt. Près de sa cellule, à Portiuncula, une cigale perchée sur un figuier l'excitait souvent à prier par son chant. Un jour qu'il l'appela, elle vola sur sa main, et comme il lui dit : « Cigale, ma chère sœur, loue par ton chant notre Seigneur, ton créateur » ; elle se mit à gazouiller et ne cessa pas qu'il ne l'eût renvoyée à sa place, où elle resta huit jours, et où elle allait, venait et chantait à sa volonté. Il dit alors à ses compagnons : « Donnons à présent congé à notre sœur la cigale, car elle nous a assez long-temps réjouis depuis huit jours qu'elle nous excite à louer Dieu. » Elle s'éloigna aussitôt comme si elle eût craint de manquer en quoique ce fût à son ordre.

» Cet amour intarissable et surabondant qui le portait à mettre les vermisseaux hors de la portée des pieds du passant, parce que le Sauveur a dit une fois : « Je suis un ver et non un homme », et qui lui faisait donner du vin aux abeilles pendant l'hiver, afin que

la froidure ne les tuât point, s'épanchait jusque sur la nature inanimée, comme on l'appelle, pour réveiller en elle un battement de cœur assoupi. C'était avec des effusions infinies, dit Th. Celano, qu'il admirait la beauté des fleurs, parce qu'il y voyait un reflet de celle qui était sortie de la racine de Jessé, et lorsqu'il en trouvait beaucoup ensemble il se laissait aller avec elles à un pieux et simple entretien. De même il invitait à aimer Dieu, les moissons, les vignes, la pierre, les forêts, la beauté des plaines, la fraicheur des fontaines, la verdure des jardins et enfin tous les élémens. Il regardait le ciel étoilé avec les mêmes désirs et la même joie inexprimable, parce qu'il croyait y voir comme dans un miroir la face du Créateur; et comme il s'était donné à lui pour serviteur, avec un dévouement sans bornes, les élémens de leur côté semblaient être devenus ses serviteurs dévoués. Un jour que les médecins jugeaient nécessaire de lui appliquer un fer rouge aux tempes, il le bénit d'abord et lui dit : « Feu, toi qui es mon frère, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, il t'a fait beau, utile et puissant, sois moi donc favorable aujourd'hui ; et Dieu puisse adoucir ton ardeur de telle sorte que je puisse la supporter! » Le fer fut appliqué, et le saint s'écria : « Mes frères, louez avec moi le Très-Haut, le feu ne me brûle pas, et je ne sens aucune douleur. » Au rapport des mêmes témoins oculaires, l'eau se changea pour lui en vin, lorsqu'il l'eut bénie, dans une violente maladie, et

un jour qu'il désirait de la musique qui pût élever son cœur à Dieu, l'air s'ébranla de lui-même et fit entendre des vibrations harmonieuses au point qu'il se croyait transporté dans un autre monde. »

Ce merveilleux récit, que nous a fait connaître, il y a peu d'années, un travail de Gœrres, traduit pour la *Revue européenne*, dans laquelle nous l'avons puisé, nous montre dans François d'Assise un sentiment d'amour exquis pour la nature, et qui n'est apparu que de nos jours dans la poésie moderne, toutefois avec bien moins de naïveté et de candeur. Le saint poète nous a laissé des chants qui sont des élans d'amour vers Dieu, d'autant plus remarquables que son siècle ne produisait que des chants de guerre. C'était l'époque de Richard-Cœur-de-Lion et de Saladin, le temps des croisades, et le monde ne respirait que les vapeurs sanglantes des batailles. Lui, au contraire, n'était occupé qu'à secourir et à consoler les hommes. De nombreux chrétiens s'attachèrent bientôt à ses pas : de là sont nés les divers ordres de Saint-François qui se sont répandus en Europe.

Ses amis gémissaient de le voir ainsi s'éloigner d'eux et des plaisirs du monde. Ils cherchaient à l'y ramener, nous en avons la preuve dans ses poésies.

« Le monde croit me faire revenir ; les amis qui sont hors de cette voie me rappelaient ; mais celui qui s'est donné ne peut plus se donner, ni l'esclave faire que sa servitude s'efface. La pierre s'amollirait

avant que l'amour cessât de régner en moi ; toute mon âme est si enflammée d'amour, si unie à lui, si transformée en lui qu'elle se consume d'amour.

» Ni le feu ni le fer ne l'en sépareraient ; la division ne peut entrer dans une telle union, la souffrance ni la mort ne peuvent atteindre à la hauteur où elle est ravie ; toutes les choses créées sont bien loin au-dessous d'elle, et elle est établie au-dessus de tout. O mon âme, comment es-tu arrivée à posséder de tels biens ? C'est du Christ qu'ils te viennent ; embrasse-les donc avec délices. »

Dans les pièces suivantes, François d'Assise est saisi d'un enthousiasme surhumain.

« Mon âme doucement enchaînée se précipite dans les embrassemens du bien-aimé ; plus elle contemple sa beauté, plus elle est hors d'elle-même. Riche du Christ, elle met tout en lui et n'a plus aucun souvenir d'elle-même. Transformée en lui, elle est presque le Christ lui-même ; unie à Dieu, elle devient toute divine. Ses richesses sont au-dessus de toute grandeur, tout ce qui est au Christ est à elle ; elle est reine. Puis-je encore être triste en demandant la guérison de mes fautes ; il n'y a plus en moi de sentine où se trouve le péché, le vieil homme est mort et dépouillé de toutes ses souillures.

» Une nouvelle créature est née dans le Christ. Je suis dépouillé du vieil homme et devenu un homme nouveau ; mais l'amour est si ardent que mon cœur est fendu comme par un glaive et que les flammes

le consument. Je me jette dans les bras du Christ et je lui crie : O amour, faites-moi mourir d'amour!

» Je languis et brûle pour vous, je soupire après vos embrassemens. Quand vous vous retirez, je me meurs, je gémis et pleure pour vous retrouver, et mon cœur se consume en efforts pour se transformer en vous. Ne tardez donc plus, venez à mon aide, tenez-moi attaché à vous.

» Voyez ma peine, ô mon amour! je ne puis résister à de tels feux; l'amour m'a pris et je ne sais où je suis; je marche comme un homme égaré dans sa route. Souvent la défaillance me prend. Je ne sais comment supporter un tel tourment.

» Vous m'avez dérobé mon cœur, je ne puis voir ce que je dois faire. Ceux qui me voient demandent si un amour qui n'agit pas plaît au Christ; mais s'il ne vous plaît pas, que puis-je faire? L'amour qui me domine m'ôte l'action, la volonté; je ne puis plus ni sentir ni agir. »

Saint Dominique, contemporain de saint François d'Assise, le seconda dans sa glorieuse mission en fondant l'ordre des frères prêcheurs, qui répandirent la parole évangélique par toute la terre. Nous n'avons de saint Dominique qu'un petit nombre de lettres. Plusieurs écrivains ecclésiastiques ont parlé avec de grands éloges du talent d'une foule de prédicateurs de cette époque, mais cependant les meilleurs juges ont confirmé l'opinion que nous allons

citer sur l'éloquence de la chaire au treizième et au quatorzième siècle.

« La manière dont on annonçait au peuple la pa-
» role de Dieu tenait beaucoup, dit l'un d'eux, de
» la scolastique. Les sermons étaient pleins de di-
» visions, de distinctions continuelles et de compa-
» raisons triviales. Il est rare qu'on y trouve quel-
» ques points de morale développés, mis dans leur
» jour, établis sur des principes solides, et exprimés
» avec éloquence. On se contente de les proposer
» sèchement, de les expliquer d'une manière com-
» mune et de les appuyer sur quelques passages de
» l'Écriture, pris dans un autre sens que le na-
» turel [1]. »

[1] Dupin, treizième siècle.

13e SIÈCLE.

DANTE.

XIX.

Commencemens de la langue italienne. — Dante.

Quoique la langue italienne soit aujourd'hui regardée comme la plus ancienne langue littéraire des peuples modernes, parce que, seuls, les grands génies consacrent réellement un idiome, et que jusqu'au Dante le monde postérieur au christianisme n'avait pas salué un *poète souverain*, il faut remarquer cependant que la Provence, l'Espagne, le Portugal et le nord de la France avaient produit des poètes long-temps avant que l'italien fût considéré comme autre chose qu'un dialecte populaire, bon pour des peuples sans littérature.

Les premiers monumens de la poésie italienne sont des chants d'amour écrits en Sicile, et qui

rappellent sous plusieurs rapports les troubadours provençaux. Toutefois les poètes siciliens sont encore plus maniérés et moins naïfs que leurs prédécesseurs. Personne ne pourrait lire aujourd'hui Ciullo d'Alcanio, Frédéric II, Oddo delle Colonne, Mazzo di Ricco, etc.; toutefois leur langue devint populaire en Toscane vers la fin du treizième siècle. Non-seulement plusieurs poètes s'en servirent, mais Ricordano Malespina, qui écrivait l'histoire de Florence vers 1280, est remarquable par la pureté et l'élégance de son style. En ce même temps, l'Italie possédait son poète créateur, celui qui devait lui donner une poésie immortelle, une langue admirable et dès lors consacrée. Tous les esprits étaient préoccupés de questions religieuses, les ordres monastiques créés par saint François d'Assise et saint Dominique, continuaient à prêcher dans les villes et les campagnes, des docteurs célèbres avaient remué toutes les intelligences par des œuvres colossales : le siècle était en travail d'un grand poète.

La Bible servait de base à toute éducation littéraire. Ce magnifique livre, le premier de tous, même sous le rapport poétique, était feuilleté chaque jour par les clercs. Ses commentaires exerçaient les esprits les plus vastes d'alors. Ses grandes visions ont dû impressionner puissamment l'âme extatique de Dante. Elles l'ont suivi dans ses rêves, consolé dans ses malheurs; car la vie de cet homme a été cruellement éprouvée par la souffrance.

Dante Alighieri naquit en 1265, d'une famille noble; tout jeune il porta les armes et se trouva à la bataille de Campaldino.

La guerre civile embrasait les villes italiennes. Les Guelfes et les Gibelins s'égorgeaient en plein jour dans les rues, quand ils ne se battaient pas en bataille rangée; deux autres factions, les *Blancs* et les *Noirs*, se formèrent à Florence. Dante, qui était prieur de la république, fut soupçonné de favoriser les Blancs, et les haines s'accumulèrent sur sa tête. Bientôt il fut exilé à jamais et condamné à être brûlé vif s'il mettait le pied sur le sol de Florence.

Le voilà errant, éprouvant, comme il le dit en beaux vers, combien est amer le pain de l'étranger, combien il est cruel de monter l'escalier d'autrui. Quelques biographes disent qu'il vint à Paris, puis à Oxford. Il étonne les savans par sa science; pour affranchir sa grande âme des tortures du souvenir de la patrie absente et ingrate, il se plonge dans l'étude. Les langues, la philosophie, la théologie, la poésie, l'occupent nuit et jour. Il dévore les pères de l'Église; il cherche à arracher de son cœur, avec des efforts inouïs, les regrets affreux qui le déchirent; vain espoir! il souffre, il souffre toujours. La haine est la plus forte; il est donné à bien peu d'hommes de gémir des années sur les dalles humides des cachots, et d'en sortir, comme Pellico, avec des paroles d'amour sur les lèvres! Nous savons tous (nous hommes de ce siècle) ce que c'est que les hai-

nes politiques. Nous nous rappelons que l'esprit de parti passe de la férocité du tigre à la niaiserie aveugle et tracassière de la chicane. Dante ne pouvait connaître que la première partie de cette passion; aussi haïssait-il de toutes les forces de son âme ardente. — Toutefois il y avait en lui un autre homme que le partisan persécuté et banni, il y avait un poète, un homme d'amour et de piété, d'imagination vaste et forte, un admirable peintre. Pendant les riantes années de l'enfance, il était apparu à cette merveilleuse intelligence une petite fille toute suave et toute gracieuse, au visage céleste, Béatrice, que l'enfant orna de tous les jeunes délires de son âme, qu'il aima comme on aime un ange. Depuis, son amour pour la beauté idéale, pour Dieu, eut beau se spiritualiser, il revêtit toujours cette figure. Ce fut son angélique pensée, son espérance dans l'exil, sa consolation au milieu des ingratitudes et des haines. C'était comme une île parfumée, au milieu des marais fétides, dans laquelle il allait cacher ses sanglots et ses misères. Hélas! que deviendraient les grands hommes dans ce long exil de la vie humaine, si quelque idée céleste et inconnue ne rayonnait pas au fond de leur âme?...... Que m'importe? écrivait Dante; qu'ils me chassent, ils ne m'ôteront pas la vue du ciel! Sublimes paroles, qui indiquent la vraie patrie des nobles intelligences!

La vie réelle était lourde; cette pensée unique, cette souffrance de toutes les minutes qu'il traînait

partout avec lui, s'éteignait par instans dans quelque grande exaltation ; mais souvent aussi elle dégénérait en désespoir. Quand le cœur a trop longtemps souffert la même douleur, il tombe dans un abattement morne, et cette atonie est le dernier dégré de la torture morale. Loin donc la vie réelle, loin ses angoisses et ses désirs sans assouvissement ! Au poète le monde à venir, au poète l'enfer et le ciel ! Une immense pensée lui était apparue depuis longtemps. Le monde terrestre le repoussait, eh bien ! il allait vivre dans le monde éternel ! Des tableaux magiques scintillaient à ses regards au sein des nuits qu'il passait sans sommeil. Oh ! qu'elle lui semblait belle sa grande épopée catholique, lorsqu'elle n'était encore qu'une lueur, qu'un fantôme ! qu'il est sublime l'enfantement de l'artiste avant qu'il ait revêtu aucune forme, alors que son œuvre flotte dans l'air, fantastique et vague !

Comme les passions qui l'agitaient le plus fortement étaient la vengeance et la haine, comme c'étaient ses passions présentes, il se plongea d'abord dans l'enfer, et là il déchira à loisir ses coupables ennemis des coups de son fouet sanglant. Pendant trente-quatre chants, il inventa des supplices, avec une imagination toute satanique, avec une fécondité d'horreur incroyable ; il se baigna dans le sang et dans les larmes des hommes, avec un bonheur qui tenait de la rage.

Aucune traduction ne peut donner une idée du

langage dantesque : cette rudesse dans une langue si douce est une grande preuve de la vigueur athlétique de ce génie. Les terribles mots de la porte de l'enfer, ces vers tumultueux qui font entendre les cris des damnés, toutes ces peintures des sombres demeures glacent et épouvantent. Le choix que le poète fait de Virgile, pour le guider dans son singulier pèlerinage, est remarquable. C'est qu'au treizième siècle Virgile était vénéré comme un saint personnage par tous les clercs de l'Europe. Le grec était peu cultivé ; les biographes citent comme extraordinaire que Dante ait eu quelque connaissance de cette langue. Malgré le titre de poète souverain donné par le Florentin à Homère, il est à peu près certain que les écrits homériques lui étaient peu familiers, car on ne trouve guère chez lui d'imitations de ces poèmes, tandis qu'on en rencontre souvent de l'Énéide. Virgile conduit le poète à travers les neufs cercles de l'enfer où sont punis les divers crimes des hommes. « Il arriva dans un lieu *muet de toute lumière* qui mugissait comme fait la mer dans une tempête. » Cette tourmente infernale brise les corps des luxurieux contre des pointes de rocs. Plus loin, une pluie noire et glacée tombe continuellement sur les malheureuses victimes. Des âmes nues, plongées dans la fange, se frappent avec les mains la tête, la poitrine et les pieds, et finissent par se déchiqueter de leurs dents meurtrières. Des hommes changés en troncs d'arbres répandent un sang noir le long de leur écorce,

quand on arrache leurs branches. Il y a une idée qui m'a fait frémir : c'est un damné dévoré d'une soif étouffante et qui a toujours devant les yeux une source limpide où il s'abreuvait dans son enfancesur la terre. Ailleurs, des hommes sont enterrés, et de leurs fosses sortent seulement leurs jambes entourées de flammes qui les dévorent cruellement. D'autres nagent dans le bitume brûlant. Le poète plaisante; il les compare à des grenouilles se jouant dans un marais. Puis il voit dans une vallée d'innombrables serpens qui poursuivent et enlacent des *âmes nues et épouvantées*. Tout-à-coup un des serpens pique au col un de ces infortunés qui s'enflamme, se consume, et tombe réduit en cendres. Puis ses cendres se rapprochent d'elles-mêmes et le coupable redevient ce qu'il était auparavant.

Il y a au chant vingt-cinquième une peinture d'une étrangeté inouie, qui apparaît comme un rêve avec quelque chose d'impénétrable, de vague, d'indécis, avec des demi-formes qui se perdent et que l'imagination s'efforce en vain de ressaisir. Il n'y a rien dans les tableaux les plus compliqués de Callot, rien dans les plus bizarres inventions des façades gothiques de nos vieilles cathédrales qui puisse être comparé à ceci, et à vrai dire la poésie seule pouvait rendre ces images successives dont les autres arts n'auraient pû saisir qu'un instant.

« Je considérais les esprits : un serpent, dont trois pieds armaient chaque flanc, s'élance vers l'un d'eux

et s'attache tout entier à son corps; il lui serre la poitrine avec les pieds du milieu, saisit ses bras des pieds de devant; puis il lui fait une profonde morsure dans les deux joues; ensuite il lui appuie les pieds de derrière sur les cuisses, et lui perce les côtes de sa queue qu'il ramène en replis tortueux sur les reins du damné. Jamais le lierre n'attacha aux branches de l'arbre ses filamens entortillés aussi adroitement que le serpent entrelaça ses membres autour de ceux du coupable. Les substances de l'homme et du serpent commencèrent à s'incorporer, à mêler leurs couleurs, et à se fondre l'une dans l'autre, comme si elles avaient été formées toutes deux d'une cire brûlante: l'homme ne se distinguait plus du serpent, de même que devant un feu ardent le papier reçoit une couleur rembrunie, qui n'est pas encore le noir, mais qui n'est plus la blancheur naturelle [1]. »

Le même chant contient une autre peinture non moins étrange, non moins neuve, et que nous citerons ailleurs.

Passons vite sur toutes ces affreuses choses, sur ces ombres couvertes de croûtes lépreuses de la tête aux pieds, sur cette peau encroûtée tombant par lambeaux comme les longues écailles d'un poisson. On en est presque malade, mais il faut connaître le Dante dans toute son horreur.

[1] Traduction de M. Artaud.

Le poète ne se lasse pas ; il a gardé pour son trente-troisième chant ce rude et sublime épisode d'Ugolin, qui dévore éternellement le crâne de son ennemi. Le monde entier le sait par cœur, et jamais la poésie ne s'est élevée depuis à cette sauvage naïveté.

Échappons à ces tableaux lugubres qui m'oppressent comme un amas de cadavres. Au milieu de tous ces effrayans fantômes, l'épisode de Françoise est là comme une rose qui s'élèverait d'un cloaque sanglant. Pauvre et tendre femme! Est-ce que Dante a eu raison de te plonger dans l'enfer, est-ce que ta mort violente n'était pas une expiation, qui te plaçait dans le séjour des tortures, où l'on peut entrer sans laisser l'espérance?

Le gibelin persécuté a jeté dans les flammes une foule d'ennemis politiques, de traîtres, de féroces partisans, et il a ainsi déchargé son cœur ulcéré. On trouve là une foule de noms parfaitement inconnus aujourd'hui. Dante ne prévoyait pas alors qu'il aurait l'humanité pour lectrice. Combien de noms que nous avons cru gigantesques paraîtront sans doute obscurs aux Italiens du vingt-neuvième siècle. On rencontre même dans l'enfer dantesque des cardinaux et des papes que le poète flagelle avec fureur. Aussi s'est-on demandé, sans pouvoir résoudre cette question, si le Dante était hérétique. Nous répondrons hardiment: non. Il n'est, je crois, jamais tombé dans la tête d'un catholique de défendre l'infaillibilité du pape en tant qu'homme, simple individu responsable comme tous de ses actions. Personne n'a dit

qu'Alexandre VI ne fût pas un monstre; il n'a pas plu à Dieu d'attenter à la liberté d'un seul homme, même lorsqu'il est assis sur le trône pontifical, et de cette liberté découle le bien et le mal. Il faut remarquer que Dante a souvent soin, lorsqu'il parle des crimes d'un pape, de rappeler son propre respect pour la papauté.

Il n'y a certes pas plus d'hérésie dans cette opinion de Dante soutenue dans plusieurs ouvrages, et que son grand poëme reproduit çà et là, que le pouvoir des rois est indépendant du pape et ne relève que de Dieu [1]. Et c'est encore l'erreur de quelques hommes relativement au moyen âge de penser que l'Église pesait ainsi sur les peuples, en cherchant à leur persuader que le Christ avait donné à saint Pierre un pouvoir sur les gouvernemens temporels. La grande juridiction que le pape a long-temps exercée sur les peuples et les rois, au moyen âge, était de la part des peuples un acte très-libre de volonté. Comme ils croyaient fermement à l'infaillibilité du pape en matières de dogmes, ils trouvaient bon de soumettre les différens qui pouvaient survenir entre eux et les pouvoirs à la plus haute lumière qu'ils re-

[1] C'est surtout ce que le Dante a eu en vue dans son traité *de Monarchiâ*, que l'on peut considérer comme un manifeste du parti Gibelin. Dante cherche à y démontrer que la monarchie universelle est nécessaire au bonheur du monde, que l'autorité impériale vient de Dieu et non du pape, et que le peuple romain a seul le droit d'exercer cette monarchie universelle.

connussent sur la terre. A bien considérer la chose, c'était un acte de souveraineté populaire, et pour le dire en passant, si nous descendons de la hauteur des théories pour considérer les faits, il n'y a jamais eu dans l'histoire que la souveraineté du peuple, car que la forme fût théocratique, despotique, ou démocratique, il est bien entendu que rien n'a jamais pû se faire que du consentement des masses, consentement quelquefois exprimé et plus souvent tacite.

Quant au pouvoir exercé dans le moyen âge par les papes, il est juste de reconnaître que, parmi des abus, d'immenses services ont été rendus aux nations, et le livre de Joseph de Maistre, réfutable dans quelques détails, ne l'est pas dans l'ensemble.

Dante, vivant au sein de l'Italie, avait observé l'ambition humaine se glissant sous la thiare et abusant d'un pouvoir sacré. Il a parlé avec aigreur parce qu'il était persécuté, banni, condamné au feu par les partisans du pape. Encore une fois, nous savons tous ce que c'est que la fureur de l'animosité politique. Si nous jetons un coup d'œil sur les hommes qui ont occupé le saint siége durant la vie de notre poète, nous rencontrons, auprès des vertus de Nicolas III et des lumières d'un Honorius, l'extrême outrecuidance de Martin IV et l'ambitieuse hauteur de ce Boniface VIII, qui, usant de son ascendant sur l'octogénaire Célestin, le menaçait, dit-on, de l'enfer, s'il n'abdiquait la papauté; qui commença son pontificat par enfermer son malheureux prédécesseur;

qui, le jour des cendres, les jeta aux yeux de l'archevêque de Gênes, en lui disant : Souviens-toi que tu es gibelin et qu'un jour tu seras en poussière avec les gibelins.

Dante a pu s'indigner de tout ceci, il a pu même être injuste sans encourir le reproche d'hérésie.

Dans la peinture des tourmens physiques, comme dans les paysages sombres et gigantesques de ces contrées inconnues, Dante a été un admirable artiste. Mais quoique nous soyons très-disposé à prendre les chefs-d'œuvre pour ce qu'ils sont, et à remercier de tout notre cœur le génie de ce qu'il nous donne, nous pensons que le grand poète aurait pu tirer des peines morales une foule de beautés qui lui ont échappé. Dans la donnée catholique, quoi de plus douloureux que la privation de la beauté essentielle, quoi de plus désespérant pour le cœur que d'être privé de l'amour de celui d'où découle tout amour, pour l'intelligence de ne pas connaître, de ne pas arriver à la science, chose qui n'est qu'un mot sur la terre, et qui pourra être une immense jouissance dans le ciel? Et ces brisemens de cœur, ces séparations des êtres que nous chérissons, ces tortures que nous leur voyons souffrir, quels trésors pour le poète, qui a peint le désespoir d'Ugolin d'une manière si énergique et si simple!

L'âme, encore tout épouvantée des chants de l'Enfer, éprouve, en lisant le Purgatoire, une sorte de tiédeur. Les impressions sont moins fortes, mais aussi

Il semble qu'on respire réellement un air plus léger et plus pur. Dès le début le poète change de langage, l'espérance vient sourire à son imagination rafraichie, elle se glisse dans ses vers comme une lumière aérienne et voilée. Voyez comme cette poésie du premier chant a l'allure moelleuse et gaie, comme cette langue que Dante crée obéit merveilleusement à l'inspiration! Je n'essaierai pas de traduire, je craindrais de ne pas prouver ce que j'avance, et certes ce ne serait pas de la faute du poète.

Néanmoins on se prend à regretter la première partie de la *Comédie divine*, on se demande si l'auteur n'a pas eu tort de nous offrir d'abord ses couleurs les plus fortes; puis les détails se gravent dans l'esprit, et l'on est émerveillé de toute cette fécondité de teintes. Toutes ces légions d'anges sorties de l'imagination de l'artiste offrent une variété infinie, se mêlent avec des nuances éclatantes, comme dans la vaste composition de Michel Ange; les paysages sont aussi beaux que ceux de l'Enfer, mais ils ont une certaine lucidité en rapport avec l'espérance qui rayonne parmi les tourmens du Purgatoire. Si le poète abandonne son mystérieux voyage pour jeter un cri vers la terre, il enfante cette sublime apostrophe à l'Italie.

« Ah! Italie esclave, habitation de douleur, vaisseau sans nocher das une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse des peuples, mais un lieu de prostitution.

. . . .

»Cherche, misérable, autour de tes rives, et vois si dans ton sein une seule de tes provinces jouit de la paix. Qu'importe que Justinien t'ait donné le frein des lois, tu aurais moins de honte, nation qui devrais être plus fidèle et laisser César te gouverner, si tu comprenais la volonté de Dieu. Albert de Germanie, vois comme cette bête est devenue féroce pour n'avoir pas été corrigée par l'éperon. . . . .
. . . .

» Viens, cruel, et vois l'oppression de ceux qui te sont fidèles, venge leurs injures, et viens voir ta ville de Rome, veuve et délaissée, qui pleure, qui t'appelle nuit et jour, et qui s'écrie : O mon César, pourquoi n'accours-tu pas dans mon sein ? »

Jamais le gibelin persécuté n'a parlé avec tant de vigueur que dans ce passage, et la mâle rudesse du vers dantesque a pris là quelque chose de sauvage et de terrible. Après ce morceau, le poète s'adresse à Florence, sa chère patrie, et les derniers tercets m'ont fait penser à une grande nation moderne :

» Athènes et Lacédémone, qui portèrent de si bonnes lois, donnèrent une faible preuve de leur sagesse, si on les compare à toi qui crées des institutions si frêles que deux mois qui se suivent les voient naître et mourir ! Combien de fois, pour ne parler que de ces temps-ci, tu as changé de lois, de monnaies, de magistrature, de mœurs, et renouvelé les membres de ta cité ! Si tu as quelque souvenir de tes désastres et quelque sens, tu verras que tu ressembles à cette

malade qui ne peut trouver de repos sur sa couche, et qui tâche d'appaiser sa douleur en changeant d'attitude (T. d'Artaud). »

Le sentiment douloureux éprouvé par le Dante, à l'aspect des désordres et des souffrances de l'Italie, s'exprime mille fois dans le cours de la Divine comédie. L'horreur des désastres anarchiques pousse le poète à appeler de tous ses vœux une puissance assez forte pour rétablir l'ordre dans ces états qui se déchirent et s'abîment en des flots de sang. C'est pour cela qu'il demande un maître étranger, un César d'Allemagne. La pensée politique de la Divine comédie, c'est l'horreur de la guerre civile et la nécessité de l'unité et de l'ordre. Voilà pourquoi la puissance impériale paraît si belle au poète.

Dante, comme dans l'Enfer, suit Virgile de cercle en cercle, rencontrant des hommes de toutes nations et de tous siècles, se purifiant pour la vie du ciel; mais, quand les poètes arrivent à une distance plus rapprochée du paradis, ils voient apparaître Béatrice, la pure amante de Dante, sa lumière, sa vie aérienne, sa vie d'amour, Béatrice, dont il nous a à peine prononcé le nom dans l'Enfer. Virgile n'était plus digne de faire pénétrer le Dante dans ces régions élevées, il fallait une créature plus virginale, plus privilégiée. Aussi la poésie du Purgatoire est tout illuminée de cette apparition. L'éclat de Béatrice est égal à celui de l'Orient au moment du lever du soleil : à travers un nuage de fleurs que jettent des mains angéliques,

il voit une femme vêtue d'une draperie de la couleur d'une flamme ardente. Ceci est très-curieux. La pieuse fille reproche au Dante de s'être laissé égarer dans des amours coupables depuis qu'elle a quitté la terre, elle qui le guidait comme un phare céleste, qui tournait ses pensées vers les hautes jouissances spiritualistes; son amant est tombé si bas que Béatrice pour le sauver n'a trouvé que le moyen de l'épouvanter en lui montrant les tortures des damnés. C'est pour cela qu'elle a chargé Virgile de le guider dans cet étrange voyage. Mais il est impossible qu'Alighieri passe le Léthé sans s'être purifié par le repentir. « Les objets présens et les faux plaisirs ont détourné mes pas depuis que votre visage s'est caché, s'écrie-t-il.» Tout ceci est mêlé de visions apocalyptiques, dont Dante avait puisé le goût dans la lecture des livres saints. Enfin il est lavé de ses souillures et digne de suivre son guide divin. Rien n'est plus empreint du caractère mystique et chevaleresque du moyen âge, que cette confession à sa dame, devenue ange et initiée aux plus sublimes jouissances de la science et de l'amour céleste. Je suis toujours fortement impressionné par ces exquises tendresses, quand elles se rencontrent dans un cœur ardent, dans une âme forte et sombre. Chez un être sans énergie, ces langueurs deviennent fades, mais c'est avec bonheur qu'on les retrouve chez un héros ou un grand poëte. C'était là le refuge du Gibelin banni de l'Italie, forcé de vivre sous le ciel gris de la

France ou de l'Angleterre. Oh! allez, au sein de l'exil, dans la privation de tout ce qu'il aimait encore sur la terre, il y avait pour ce cœur blessé de secrets ravissemens, des larmes suaves, des retours pleins d'illusion sur le passé, embelli des grâces naïves de la jeune fille, des élans vers un avenir tout embaumé de sa présence; singulière destinée des hommes de génie si souvent persécutés et incompris, de trouver la consolation dans un souvenir ou une espérance qui feraient sourire de dédain l'homme matériel que chacun encense!

Lorsque le poëte pénètre dans le paradis, son langage prend encore un vol plus élevé. Il est tout ébloui lui-même de ses visions. Ce ne sont plus les paysages de l'enfer et du purgatoire, qui avaient presque tous l'aspect des paysages de la terre, quoique plus sombres et bien plus gigantesques. Dans le paradis on sent qu'Alighieri a de la peine à se faire une idée quelconque de ce qui doit frapper les regards; aussi nage-t-il toujours de clarté en clarté, de lumière en lumière. Les lueurs étincelantes parlent et chantent, des rayons couverts d'étoiles forment sur la profondeur de la planète de Mars le signe vénérable de la croix, et paraissent diviser cette planète en quatre parties égales. — Ces peintures se multiplient à l'infini; et, malgré la fatigue et l'éblouissement qu'elles causent, on ne peut s'empêcher d'admirer cette prodigieuse fécondité du peintre.

Il rencontre dans le paradis des saints qui lui ra-

content la vie de dévouement et de sacrifice que d'autres saints ont menée sur la terre. Dante expose ses doutes, il parle théologie avec saint Thomas, qui fait briller dans l'âme du poète les hautes lumières de la foi. Nulle part son amour pour Béatrice ne s'était exprimé dans un langage à la fois si mystique et si passionné. L'éclat des yeux de cette femme divine lui inspire une foule de vers d'une exquise tendresse, dont les poètes ses successeurs ont tant abusé, et que les lecteurs français ne peuvent s'empêcher de trouver quelquefois puérile. Mais cette langue italienne est si musicale, les vers coulent d'une manière si naturelle et avec une harmonie si douce, qu'on se laisse enivrer par tous ces charmes, sans recourir à cette desséchante analyse qui a failli tuer la poésie chez nous. L'imagination de Dante ne se lasse pas après tant d'efforts; il aperçoit un aigle lumineux formé d'une foule de bienheureuses âmes. Il lui parle et obtient de lui la solution de plusieurs problèmes philosophiques.

On sent que Dante, qui a pris son vol vers les régions les plus élevées où puisse parvenir l'imagination de l'homme, a oublié la terre. Il y revient rarement; et cependant sa conversation avec Cacciaguida, son trisaïeul, lui a fourni d'admirables vers d'une naïveté charmante sur les anciennes mœurs de sa patrie. Je ne puis me résoudre à ne pas citer quelques fragmens de M. Artaud.

« Florence, dans l'enceinte de ses antiques mu-

railles, où est encore placée l'horloge qui règle la troisième et la neuvième heure, vivait en paix au sein de la pudeur et de la sobriété; ses femmes ne connaissaient pas les chaînettes, les colliers, les brodequins, les ceintures, et ces parures qu'on regarde avec plus d'attention que celles qui les portent. A la naissance de sa fille, le père ne craignait pas d'être obligé de la marier trop tôt ou de lui donner une dot trop considérable.

« J'ai vu Bellincion Berti ne pas dédaigner une simple casaque de cuir bordée de boutons d'os; j'ai vu sa femme quitter son miroir sans être fardée; j'ai vu un Nerli, un del Vecchio vêtus de peaux sans ornement; j'ai vu leurs épouses occupées de leur rouet et de leurs fuseaux. O femmes fortunées! vous étiez toutes assurées d'obtenir la sépulture dans votre patrie! On n'abandonnait pas votre couche pour la France; l'une se livrait au soin de ses fils au berceau, et, pour les appaiser, répétait ces mots à demi articulés, qui sont le premier bonheur des mères et des pères; l'autre, en filant sa quenouille, discourait avec sa famille sur les Troyens, Fiesole et Rome. » Paradis, ch. XV.

Après avoir contemplé le triomphe du Christ, le Dante rencontre saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, qui l'examinent sur la foi, l'espérance et la charité. — Puis le poëte monte avec Béatrice dans la neuvième sphère. Ici le talent de Dante semble prendre encore un caractère plus étrange et plus vaste.

Il revêt de magnifiques vers les idées de saint Denis sur la distribution du ciel. Les poètes didactiques modernes ont fait grand bruit du mérite de la difficulté vaincue, lorsqu'ils exprimaient les choses que l'on appelait rebelles à la poésie. J'aurais voulu leur faire étudier le poète florentin. Ils eussent vu avec quel incroyable bonheur il savait écrire des vers naturels sur les choses les plus abstraites de la scholastique, comme sur les visions les plus élevées de l'extase.

Nous avons vu Virgile abandonner le poète à l'approche du paradis et le confier à Béatrice; quand cette créature divine l'a guidé vers les régions du ciel d'où il peut contempler la gloire de la Vierge, elle regagne sa place parmi les élus, et envoie saint Bernard comme plus digne qu'elle de soutenir le Dante dans cette contemplation. « Je m'attendais à retrouver près de moi Béatrice; ce fut un autre qui me répondit pour elle. J'aperçus à sa place un vieillard vêtu comme les âmes bienheureuses, ses yeux et ses traits annonçaient la douce joie qu'éprouve un père tendre.—Je m'écriai : Et elle, où est-elle?..... »

Le poète lève la tête et la voit couronnée des rayons éternels qui étaient réfléchis sur elle. Alors il lui adresse un discours pour la remercier de l'avoir arraché à l'esclavage et rendu à la liberté. Il faut peut-être entendre que Dante a dû son retour à la véritable vie chrétienne à ce pur sentiment de son enfance éveillé en lui par la vue de Béatrice. Il

y a dans le cœur humain des mystères inexplicables, de grands effets produits par d'imperceptibles causes.

Le dernier chant couronne admirablement l'œuvre immense de Dante Alighieri. Il s'ouvre par une prière de saint Bernard à la Vierge, pour qu'elle permette au poète de contempler toute l'essence divine. Ces vers sont d'une magnificence incroyable, d'une clarté qui étonne, lorsqu'on songe qu'ils furent écrits vers la fin du treizième siècle. C'est là qu'on attendait le poète; à force de graviter il devait parvenir au sommet, et, après avoir parcouru toutes les choses créées, arriver au créateur. Mais ici les forces humaines ne sont point suffisantes, on voit que le poète a essayé de franchir dans une vision le monde physique qui l'enchaîne, mais il ne peut que jeter quelques mots d'amour, puis il s'abîme dans l'incompréhensible immensité : il a vu, dit-il, mais sa mémoire ne lui retrace plus cette vision. « La puissance manque à mon imagination, qui voulait garder le souvenir d'un si haut spectacle. »

Peut-être la France a-t-elle passé d'un oubli déplorable de Dante à une admiration aveugle. Nous avouons qu'il y a dans la Divine comédie des choses que nous oserons blâmer. On a répété jusqu'à satiété que cet homme représentait admirablement le moyen âge. Il est vrai qu'il y a trace de tout dans ses poèmes, théologie, scolastique, astronomie, histoire ; on voit que Dante s'était pénétré de toutes

ces sciences, qu'il était un des plus savans hommes de son temps; mais ces grandes choses sont-elles toujours à leur place dans la Divine comédie? Croyez-vous qu'il soit bien convenable d'entendre le poète discuter théologie avec sa divine amante en se servant des formules de l'école? Son goût pour l'astronomie l'a plusieurs fois entraîné en des divagations d'une aridité fatigante; en histoire, il a joint à toute l'irascibilité d'un banni l'irascibilité d'un poète, et c'est avec une extrême défiance qu'il faut étudier les jugemens qu'il a portés sur les hommes de son temps. Voyez par exemple avec quelle haine il s'exprime presque toujours sur la France! Et pourtant Dante n'est-il pas encore une des plus respectables sources où vont puiser les écrivains qui tiennent la plume de l'histoire?

Il faut principalement admirer dans Alighieri, un poète vaste et créateur, un de ces hommes qui portent tout un monde poétique sur leurs épaules. L'Europe était vide lorsqu'il parut. Quelques chansons d'amour formaient toute la poésie de ce temps. La Bible, et les latins, quelques parties de la Grèce, occupaient toutes les têtes, et les meilleurs commentateurs étaient les plus grands hommes dans les lettres. On peut à peine se faire une idée de l'étrange force qu'il fallut d'abord pour créer une langue poétique, admirable enfantement qui n'est peut-être qu'une inspiration, tout aussi divine que celle de la pensée elle-même de l'artiste; ensuite

pour briser tous ces vieux moules grecs et romains si révérés alors, et s'élancer d'un vol hardi et fier vers des régions inconnues, afin d'inscrire son nom parmi les demi-dieux antiques.

On peut avancer que, sans la Divine comédie, nous n'aurions eu ni Milton, ni Klopstock, ni tant d'autres œuvres inspirées par la lecture de ces poètes. L'influence de Dante sur les peintres est immense; on connait l'admiration qu'avaient, l'un pour l'autre, Dante et Giotto l'inventeur de la peinture moderne. Le sombre et altier génie de Michel Ange est le digne frère du chantre de l'Enfer, et l'on a toujours été frappé de leur glorieuse ressemblance; M. Artaud rapporte dans ses notes que notre grand artiste Ingres s'inspire souvent des vers dantesques.

Et nous concevons le charme qu'exerce cet homme. Au milieu de l'ardente Italie du moyen âge dont les fleuves chariaient du sang et des cadavres; dans ces foules de guerriers aux casques et aux cuirasses d'airain, de femmes voluptueuses et belles, à la lueur de ces villes qui brûlent, le poète avec sa figure sombre et mystique apparaît comme le grand justicier de Dieu.

Lorsqu'un homme a produit un poème comme la Divine comédie, ses autres œuvres disparaissent dans cet éclat éblouissant; mais l'histoire doit les mentionner, lorsque d'ailleurs elles ont une valeur réelle, comme la *Vita nuova*.

Nous citerons ici, à propos de ce livre, quelques

pages insérées par M. Ch. Labitte dans *la Revue des deux mondes*. Elles nous paraissent une appréciation très-éclairée de la *Vita nuova*; et, lorsque nous avons voulu donner une idée de cet ouvrge, nous nous sommes aperçu que nous ne pourrions que répéter les idées émises par M. Ch. Labitte. Il était plus franc de les reproduire en entier.

« Rien n'est plus étrange que ces confessions d'Alighieri sur ses enfantines amours. Ce n'est point un retour calme vers la vie passée, l'océan regardé de loin et vu du port; ce n'est pas plus Augustin racontant ses erreurs et son repentir comme un sublime exemple au monde chrétien, que Rousseau exalté par la folie morose de l'orgueil et dévoilant à l'avenir, sans honte, sans regret, revêtues des formes magnifiques de son style, toutes les abjectes nudités de son âme. Qu'on se figure des mémoires d'amour sous la plus bizarre de toutes les formes, sous la forme de scholies; qu'on se figure des pages de Werther semées dans un livre dont le maître des sentences ne désavouerait pas les divisions scolastiques, le plan puéril et aride : c'est un contraste étrange. »

« La *Vita nuova* est une sorte de récit en prose italienne où Dante rapporte toutes les circonstances de son amour pour Béatrice, et où il encadre un assez grand nombre de poésies qu'il lui avait adressées. La prose n'est que le commentaire des vers, lesquels sont rangés dans l'ordre chronologique. Le

poète rapporte avec une exactitude méticuleuse la date, l'occasion de ces pièces : tel morceau a été conçu dans la rue, en voyant passer des pélerins; tel autre a été fait la nuit, après une vision dans sa chambre; tel autre enfin a été rapporté comme d'un rêve. On ne peut imaginer avec quel respect de sa pensée Dante analyse, étudie les causes occasionnelles de ses soupirs et de ses élégies d'amour. A part les landes scolastiques qu'il faut traverser, à part ce culte insensé de soi-même que rien ne légitime, mais qui, après cinq cents ans, n'est qu'un trait bizarre de plus dans un caractère si marqué et si en dehors, la lecture de la *Vita nuova* est pleine de charme; on respire, à presque toutes les pages de ce livre naïf, je ne sais quelle mélancolie douce, quel tour naturel et sincèrement passionné qui vous laisse pensif. Il y a des broussailles pédantesques qui obstruent la voie et qui fatiguent; mais, à côté et comme au détour du buisson, on retrouve les grâces discrètes et cette simplicité qui n'interdit pas la science amère de la vie.

»D'abord ce sont des allusions voilées, une timidité juvénile, jusqu'à ce que l'enthousiasme ait enhardi cette nature respectueuse, et ait, pour ainsi dire, transfiguré Béatrice en un ange consacré, pur, inaccessible. Quant aux cadres de composition, ils sont sans recherche : un regard, un souvenir, une joie, une douleur, un pressentiment, le récit d'un songe, la moindre circonstance de la vie ordinaire poétisée

et transformée par la passion; la solitude cherchée après l'enivrement d'une rencontre; un nom aimé jeté à travers soixante noms indifférens, à une place préférée, pour qu'il ne soit pas deviné du vulgaire, telles sont les données habituelles du poète.

» Quand on songe que ce tableau tracé d'une main si émue, et que la passion fait trembler encore, n'a été écrit que dix-huit ans plus tard, alors que Béatrice était morte, on comprend qu'il soit devenu un grand poète, celui qui était capable d'une exaltation si soutenue, celui qui savait idéaliser à jamais son premier rêve, et ne pas laisser sous le morcellement successif et infaillible des années s'effacer un sentiment de l'enfance; car, selon le mot de Byron dans son beau poème de la prophétie de Dante, « le poète avait aimé avant de connaître le nom de l'amour; » et comme dit admirablement un des vieux biographes de Dante, trop peu cité, dès qu'il eût vu Béatrice, cette enfant pénétra dans son cœur pour ne s'en retirer qu'avec la mort, et les années ne firent qu'ajouter à cette passion, *multiplicatæ sunt amorosæ flammæ*.

» Mais ce qui me frappe surtout dans la *Vita nuova*, ce qui en relève hautement la moralité, ce qui corrige et rachète la mollesse un peu énervée de ces sentimens amoureux, c'est Béatrice devenant peu à peu l'idéal du vrai, du beau, du bien, servant au poète d'aiguillon, le relevant dans ses défaillances, le retenant dans ses soulèvemens tumultueux: « Aussitôt qu'elle

se montrait, une flamme soudaine de charité s'allumait en moi, qui me faisait pardonner à tous, et n'avoir plus d'ennemis. » Assurément, voilà de nobles sentimens ; l'amour qui sert de transition, d'initiation pour ainsi dire, à la charité! la charité dans l'âme d'un Gibelin? c'est là un trait peut-être unique dans la farouche histoire des républiques italiennes. Roméo oublie tout pour l'amour de Juliette, Dante pardonne pour Béatrice : il y a là la différence d'une passion à une vertu. La réalité ici l'emporte sur le roman.

»Au point de vue de l'histoire littéraire, et en dehors de l'intérêt qu'elle présente pour la biographie, même de Dante, et pour l'intelligence de son poème, la *Vita nuova*, comme l'observe avec raison M. Delécluze, est une véritable date. C'est le premier en effet de ces livres maladifs et consacrés à la subtile analyse d'une faiblesse, d'un penchant, d'une passion ; c'est l'aîné de cette famille de Werther, de René, d'Obermann, d'Adolphe, qui seront un produit particulier et vraiment distinctif des littératures modernes; ces types vagues, souffrans, exaltés, dans lesquels des générations entières se reconnaissent, étaient à peu près ignorés avant le christianisme. C'est que l'art chez les anciens portait avant tout, comme le remarquait naguère M. Philarète Chasles, une empreinte d'universalité grandiose au sein de laquelle venaient s'effacer les traits individuels. Le caractère général, au contraire, de l'art

moderne, c'est la réhabilitation de la personnalité humaine. De là tous ces livres intimes dont la *Vita nuova* est l'antécédent direct, autant que cela pouvait être à la fin du treizième siècle; de là tous ces livres où l'humanité disparaît devant l'homme, ces livres dont une seule âme est l'acteur et le théâtre, ces livres enfin où le moi s'étale avec complaisance dans tout l'égoïsme de son développement. Heureusement la candide figure de Béatrice prête à l'ouvrage de Dante un air de désintéressement platonique, de dévouement amoureux, qui est plein de poésie, et qui fait oublier le naïf orgueil du commentateur de soi-même. »

Le Dante fut célèbre long-temps avant sa mort; mais hélas! toute cette gloire ne fit rien pour son bonheur, et sa vie fut une suite de souffrances. Il est né en 1265 dans la noble famille des Alighieri attachée au parti Guelfe. Il aima d'un amour saint et mystérieux dès sa plus tendre enfance Béatrice, fille de Folco des Portinari; il avait vingt-cinq ans lorsqu'il la vit mourir. C'était sa poésie idéale, une partie de sa religion qui remontait vers le ciel; il voua un culte à ce souvenir qui inondait son âme de tendresses exquises et de mystiques rêveries. Le grand créateur de la poésie moderne, ce génie qui surgit tout-à-coup immense et sans modèle, et qui prit place parmi les trois ou quatre poètes souverains qui sont l'admiration de l'univers, éleva l'amour au plus haut degré du spiritualisme chrétien;

Pétrarque lui-même, son glorieux successeur, n'a pu aller au-delà.

En 1291, des convenances de famille engagèrent le Dante à se marier. Il épousa Gemma des Donati, et le caractère de cette femme empoisonna sa vie privée. Dante avait combattu, à la bataille de Campaldino, contre les Arétins, en 1289, et dans la campagne de 1290 contre les Pisans. Comme nous l'avons déjà dit, il fut prieur de la république pendant la guerre civile entre les blancs et les noirs. Accusé d'avoir favorisé les blancs lorsqu'il faisait partie du conseil suprême, il fut condamné en 1302 à une amende ruineuse, puis à l'exil. Une seconde sentence le condamna par contumace à être brûlé vif.

Le pauvre proscrit erra de château en château : chez le marquis Malospina, dans la Lunigiane; chez le comte Boson à Gubbio; chez les deux frères de la Scala, seigneurs de Vérone. Partout son grand cœur profondément ulcéré fut à charge à ses protecteurs. La douleur est pesante aux gens heureux. Dante essaya de rentrer dans Florence avec son parti; il fut vaincu. Il s'abaissa jusqu'à supplier le peuple, et ses supplications furent repoussées. Abreuvé d'amertume, il mourut enfin à Ravenne, le 14 septembre 1321, chez Guido Novello de Polenta, seigneur de cette ville.

Dès que l'immortelle victime eût été enlevée aux persécutions des hommes, l'Italie entière sembla prendre le deuil; de toutes parts on se mit à co-

pier la Divine comédie ; les commentateurs s'acharnèrent sur ce poème. Jean Visconti, archevêque de Milan, chargea deux théologiens, deux philosophes et deux antiquaires florentins, d'étudier la Divine comédie et de l'enrichir de notes et d'éclaircissemens. Deux chaires furent créées, en 1373, à Florence et à Bologne pour expliquer le Dante. Boccace et Benvenuto d'Imola furent chargés de cette mission, et celui que ses concitoyens avaient condamné au feu devint l'idole de son siècle.

PÉTRARQUE. — BOCCACE.

14e SIÈCLE.

XX.

Suite de la littérature italienne. — Pétrarque.

Pétrarque avait dix-sept ans lorsque mourut le Dante ; mais, entre ces deux grands hommes, on rencontre des noms inconnus aujourd'hui, et qui cependant ont joui de quelque renommée dans leur siècle. Francesco de Barberino écrivit en vers un traité de philosophie morale, qu'il intitula prétentieusement les *Documens de l'amour*. Jocopone de Todi, qui mourut en 1306, était un pauvre moine, qui passait pour fou, et que les enfans poursuivaient dans les rues. Il languit plusieurs années en prison et composa, au milieu de ses souffrances, des cantiques religieux qui ne manquent pas de verve, mais souvent de clarté. Cecco d'Ascoli est auteur d'un mauvais poème, intitulé l'*Acerba ;* ce sont des vers

écrits sans méthode sur toutes les connaissances astronomiques, philosophiques et théologiques du treizième siècle. Ce pauvre poète fut brûlé vif à Florence, comme sorcier, en 1327. Cino de Pistoïa se distingua comme jurisconsulte par son commentaire sur les neuf premiers livres du Code; et comme poète par ses vers d'amour pour la belle Selvaggia de Vergiolesi. Ses deux gloires sont d'avoir préparé Barthole et Pétrarque. L'amant de Laure lui doit peut-être l'affectation puérile qui dépare quelquefois son admirable talent. Enfin Fazio des Uberti se fit connaître par des sonnets et des *canzones*, et par *Dettamondo*, poème descriptif, malheureuse imitation de Dante.

« Tous ces poètes, dit M. de Sismondi dans son ouvrage sur la littérature du midi de l'Europe, et beaucoup d'autres encore dont les noms sont plus obscurs, se ressemblent par leur esprit subtil, leurs images incohérentes et leurs sentimens entortillés. L'esprit du siècle était gâté par la recherche, et l'on est étonné, à la première naissance d'une nation, de voir l'enflure et l'affectation précéder la naïveté et le naturel. Mais cette nation ne s'était pas formée elle-même , c'était un goût étranger qu'elle adoptait avant d'être assez éclairée pour bien choisir. Les vers des troubadours provençaux étaient répandus d'un bout à l'autre de l'Italie; tous les poètes qui prétendaient à quelque distinction les avaient lus, les savaient par cœur; plusieurs s'étaient exer-

cés eux-mêmes à en faire dans la même langue; et quoique les Italiens, si l'on en excepte les Siciliens, ne connussent guère eux-mêmes les Arabes, ils se trouvaient ainsi recevoir leurs leçons de la seconde main. »

Mais laissons dans l'oubli tous ces hommes qui n'ont pu arriver à la gloire, et occupons-nous du digne successeur d'Alighieri, de l'amant de Laure, de l'auteur immortel des *sonnets* et des *canzones*.

François Pétrarque naquit à Arezzo le 20 juillet 1304. Il eut pour père Pétrarque de Parenzo et pour mère Lieta Canigiani, tous deux de Florence, d'où ils furent chassés pendant les guerres civiles des Guelfes et des Gibelins. Pétrarque de Parenzo se retira à Avignon et envoya son fils à Carpentras, où il apprit la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Ensuite il alla à Montpellier, et y employa quatre ans à l'étude des lois. Il travailla encore trois années à Bologne, puis il revint à Avignon; Pétrarque était alors âgé de vingt-deux ans; ce fut le 6 avril 1327 qu'il vit pour la première fois, à l'église, Laure de Noves, femme de Hugues de Sade. Telle est l'origine de cette passion d'un spiritualisme si pur et si élevé qui a immortalisé le nom de Pétrarque. Il dit dans une sorte d'auto-biographie, malheureusement trop brève, qu'il a intitulée *Épître à la postérité* : Si je me suis vu blessé par l'amour, ce n'a été qu'une fois, et durant les fougues de ma jeunesse; j'avoue pourtant que j'en aurais

été malheureux plus long-temps, si la mort, pour éteindre ce beau flambeau qui me consumait, n'eût éteint le soleil dont il recevait les flammes. Cet accident me fut bien cruel, mais enfin il me fut salutaire. J'ai commencé d'aimer plus ardemment le créateur, me voyant délaissé de la créature que j'avais le plus aimée dans le monde. La mort néanmoins n'a pas été la seule exterminatrice de mon amour, elle n'a fait qu'éteindre un feu qui s'atiédissait peu à peu, et j'eusse sans doute fait par raison ce que je fis par nécessité. Or, quoique je me repente du temps que j'ai perdu à nourrir ma passion, je me dois réjouir d'ailleurs de savoir qu'elle a été toujours honnête, et que j'ai chéri madame Laura comme un esprit visible plutôt que comme un corps animé. »

Pétrarque passa une grande partie de sa vie dans la solitude. Il dit encore dans son épître à la postérité : « Ne pouvant souffrir le séjour d'Avignon, pour qui j'avais une haine naturelle, je cherchai un désert pour me servir de port au milieu de la tempête. Je le trouvai heureusement à Vaucluse, qui est une solitude à quinze milles d'Avignon, fort agréable, dans l'aspect sauvage qui caractérise les lieux solitaires. C'est là que la Sorgue, que l'on peut appeler la reine des fontaines, commence à lancer ses eaux, et fait une rivière dans sa source même. Ce lieu m'ayant ravi par sa beauté, je résolus de m'y attacher. J'y fis porter mes livres et m'y transpor-

tai moi-même. Ce serait une longue histoire que celle de ma vie dans cet asile durant plusieurs années. Il suffit de dire que tous mes ouvrages y ont été composés, ou commencés, ou conçus. »

Pétrarque, admirateur passionné de l'antiquité, communiqua son enthousiasme à ses contemporains, et contribua puissamment à lancer le quatorzième siècle dans les investigations qui ressuscitèrent les manuscrits latins les plus précieux et changèrent ainsi la marche de l'esprit humain. Dans ses deux livres *De vitâ solitariâ*, dans celui *De remediis utriusque fortunæ*, son culte pour la littérature antique se révèle à toutes les pages. Son poème héroïque en vers latins, qu'il intitula *Africa*, et qui a Scipion pour héros, est une imitation des poèmes romains. C'étaient là, croyait-il, ses titres à l'immortalité, c'est par eux surtout qu'il a été grand dans son siècle, qu'il a été l'ami d'Azzo de Corrége, prince de Parme, de Luchin et de Galéas Visconti, princes de Milan, de François de Carrara, prince de Padoue. Son nom retentissait en Europe, bien plus brillant que celui des petits souverains de l'Italie. Dix fois il fut ambassadeur, près de l'empereur, du pape, du roi de France, du sénat de Venise etc.; et ce qui est bizarre, dit un historien, c'est que Pétrarque ne remplissait pas ces missions comme appartenant à l'État qui le chargeait de ses intérêts, mais à l'Europe entière; il recevait sa mission de sa gloire, et lorsqu'il traitait avec les

princes, c'était presque comme un arbitre dont chacun voulait ménager le suffrage auprès de la postérité.

Cependant, au sein de tous ces triomphes, Pétrarque, ému profondément d'un amour étrange par sa candeur et sa pureté, d'autant plus sublime et divin qu'il échappait aux attaches sensuelles, écrivait en italien des vers qui consolaient son cœur, mais auxquels il ne croyait aucune importance littéraire. Ce sont pourtant ces petites pièces qui ont immortalisé le nom de Pétrarque; après cinq siècles sa gloire est aussi belle dans le monde entier que celle d'Horace et de Virgile, et l'on peut affirmer aujourd'hui que les sonnets et les canzones du poète d'Arezzo vivront autant que les odes et les bucoliques des deux grands maîtres de Rome.

Cet amant si tendre et si pur était prêtre, les cardinaux le consultaient sur les affaires les plus graves; mais la passion de connaître l'arracha de sa retraite, et le conduisit en Allemagne, en France, puis à Rome. De retour à Avignon, il reçut le même jour une lettre de Robert, chancelier de l'université de Paris, et une autre lettre du sénat de Rome, qui toutes deux l'appelaient pour être couronné. Il choisit Rome, et son triomphe dans toute l'Italie fut un des faits les plus curieux du moyen âge. Voici le récit de Muratori, traduit par M. Villemain :

« Au temps qu'Étienne Colonne fut légat du pape, le cardinal Orsini vint couronner messire François

Pétrarque, poète illustre et savant. Cela fut fait au Capitole de cette manière : douze jeunes gens de quinze ans se vêtirent de rouge : tous fils de gentilshommes et citoyens de Rome, un de la maison de Fornoue, un de la maison de Tencia, un de la maison Capizucchi, un de la maison Cafarelli, un de la maison Cancielleri, un de la maison Coccini, un de la maison Rossi, un de la maison Papazucchi, un de la maison Paparese, un de la maison Altieri, un de la maison Lénie, un de la maison Astalli ; et puis ces jeunes gens dirent beaucoup de vers faits en l'honneur du peuple par ce Pétrarque. Puis venaient six principaux citoyens vêtus de drap vert; ce furent un Savelli, un Conti, un Orsini, un Annibali, un Parapèse, un Montanaro ; ils portaient une couronne de diverses fleurs. Puis paraissait le sénateur, au milieu de beaucoup de citoyens; et il portait une couronne de laurier,et s'assit sur le siége d'honneur; et le susdit messire François Pétrarque fut appelé à son de trompes ; et il se présenta vêtu d'une robe longue, et il dit trois fois : « Vive le peuple romain! Vivent les sénateurs! et que Dieu les maintienne avec la liberté! » Puis il s'agenouilla devant le sénateur, lequel dit : « Je couronne la première vertu, » et il ôta sa guirlande et la posa sur la tête de messire François; et celui-ci dit un beau sonnet à l'honneur des anciens romains. Et cela finit avec beaucoup de gloire pour le poète : car tout le peuple criait : « Vive le capitole et le poète! »

A cette époque, Rienzi, fils d'un aubergiste de Rome, s'imagina de ressusciter le tribunat, et parvint à opérer une révolution populaire. Pétrarque écrivait à cet homme et au peuple de longues lettres latines pour les féliciter de leur héroïsme, et remplissait ces épîtres de souvenirs de l'antiquité. A la chute de Rienzi, ce fut le poète qui sauva le tribun.

Pétrarque s'occupa avec une activité prodigieuse de la résurrection des lettres antiques. Dans tout le moyen âge, la religion seule formait l'unité de l'Europe, car elle s'exprimait dans une seule langue. Au quatorzième siècle, on vit commencer ce que l'on a nommé plus tard la république des lettres; des communications s'établissent entre les savans de toutes les parties de l'Europe. Pétrarque dominait tout ce mouvement intellectuel. L'écrivain qu'il admirait le plus profondément est Cicéron; il écrivait partout, en France, en Germanie, en Espagne, en Angleterre, pour demander des manuscrits de Cicéron; il envoya même en Grèce, d'où il reçut, au lieu de Cicéron, un Homère qu'il fit traduire en latin.

Personne n'a eu plus d'influence que Pétrarque sur la renaissance littéraire, qui devait changer l'état des intelligences dans le monde entier; mais ces travaux d'érudit, cette puissance politique exercée par le savant qui s'asseyait à côté du doge de Venise pendant les fêtes publiques de cette grande

cité, tout cela ne vit que dans l'histoire, et les vers en langue vulgaire écrits en l'honneur de Laure de Noves font encore aujourd'hui l'admiration des hommes.

Essayons donc de caractériser ces poésies. — Rien de plus simple que le récit de cet amour de Pétrarque, qui est le sujet des sonnets et des canzones du poète d'Arezzo. N'y cherchez pas d'emportemens passionnés, de drames, d'intrigues. Les vers de Pétrarque racontent qu'il vit Laure à l'église un vendredi saint, et que depuis ce temps elle fut son unique pensée, sa peine et son bonheur. Il célèbre le bourg où elle naquit, il se plaint de son désir insensé de s'attacher à ses pas ; il espère qu'au moins dans sa vieillesse Laure le consolera par quelque soupir (voilà son ambition amoureuse). L'amour de Pétrarque est tellement élevé qu'il le transporte toujours dans les régions d'au-delà de cette vie, et cependant il est d'une tendresse exquise et d'une tristesse profonde. Que de charme dans ce treizième sonnet des *Rimes sur la vie de Laure*, qui commence par ce vers :

Io mi rivolgo indietro a ciascun passo.

Osons donner une traduction absolument littérale de ces vers délicieux :

En s'éloignant de Laure.

Je me retourne à chaque pas avec un corps fatigué que je

porte à grand'peine ; et alors je prends de la force dans votre air pour me porter plus loin, disant : ô malheureux !

> Puis, repensant au doux bien que je laisse,
> Au long chemin et à ma vie si brève,
> J'étouffe mes sanglots abattu et mort,
> Et j'abaisse vers la terre mes yeux en pleurs.
>
> Alors m'assaille au milieu de mes tristes gémissemens
> Un doute. Comment peuvent ces membres
> Vivre loin de leur âme?
>
> Mais l'amour me répond : Ne te souvient-il
> Plus que c'est le privilége des amans
> Délivrés de toutes les attaches humaines ?

Que de vérité dans cette douleur ! Mais comment rendre le charme naturel de cette poésie italienne ? L'affaissement maladif du corps, causé par les chagrins qui naissent de l'amour, est une des peintures les plus réelles et les plus fréquentes des vers de Pétrarque. Nous n'avons jamais trouvé nulle part le mal de l'absence senti plus intimement ni exprimé avec plus de charme triste. L'horreur du monde et le besoin de la solitude inspiraient aussi admirablement le poëte, témoin le magnifique sonnet tant de fois cité et qui commence par ce vers :

> Solo e pensoso, i piu deserti campi
> Vo misurando

Jusqu'à la mort de Laure, les poésies de Pétrar-

que nous entretiennent de ces mille caprices des imaginations maladives. Il veut mourir, puis il reprend de l'espérance. Il veut cesser d'aimer, et il s'attache de plus en plus à cette pensée qui est devenue sa vie. Il est heureux d'un regard, et, un moment après, il va abandonner Laure, si elle ne répond pas à son amour. Un autre jour, le poëte se trouve saisi par l'amour divin, et il veut se consacrer à Dieu entièrement. Le lendemain, hélas! il retombe dans ses mélancolies absorbantes. Toutes ces phases sont exprimées avec un génie poétique admirable, avec la délicatesse d'une femme et la précision d'un grand écrivain. Pétrarque sent les aspects de la nature aussi vivement que Théocrite et Virgile; il est plein de douces fantaisies, de grâces charmantes. Mais la mort de Laure arrive, et les sonnets prennent un caractère de sombre douleur; ils sont empreints d'une réalité poignante et terrible; le deuil du poëte s'étend sur toute la nature qui fait entendre un gémissement sympathique. La présence de la mort agrandit étrangement ce génie et lui apporte comme une révélation de l'autre vie. L'universalité de la douleur est le caractère frappant des poésies sur la mort de Laure. Tel est le sonnet soixante-septième qui porte pour titre ces mots :

La mort de Laure est une douleur universelle.

O mort! tu as laissé le monde sans soleil,
Obscur et froid, l'amour aveugle et sans force,

La grâce sans parure, la beauté languissante,
Et moi désolé, fardeau lourd à moi-même ;
Seul je pleure, et seul je n'ai pas à pleurer ;
Car tu as enlevé le germe éclatant de la vertu,
Éteint le premier des êtres créés : quel sera le second ?

L'air, la terre, la mer, devraient pleurer,
L'humanité entière, qui sans elle est comme un
Champ sans fleur, ou un anneau sans diamant.

Le monde ne la connut pas pendant qu'il la vit ;
Je la connus, moi qui suis resté à la pleurer,
Et le ciel aussi la connaît, car ma pleurée est allée l'embellir.

Nous citerons encore le sonnet XX.

Vaucluse est devenu un lieu de douleur.

Je remplis de soupirs tout le ciel,
Admirant, du haut des collines incultes, la plaine
Fleurie où naquit celle qui, après avoir possédé mon
Cœur dans son printemps et son automne, est allée
Vers Dieu ; et par ce départ subit, elle m'a réduit
A chercher en vain autour de moi, avec mes yeux
Fatigués, n'oubliant pas un seul endroit connu.

Il n'est pas un arbre ni une pierre sur ces montagnes,
Pas un rameau, pas une branche verte dans ces plaines,
Pas une fleur ou une feuille d'herbe dans ces vallées,
Pas une goutte d'eau tombant de ces fontaines,
Pas une bête fauve dans ces bois sauvages,
Qui ne sache combien ma peine est acerbe.

Voilà des beautés simples et grandes, naïves et fortes ; nous appuyons sur ces qualités, parce que

l'affectation est le reproche le plus souvent adressé à Pétrarque. Ce reproche est-il complètement injuste? Non sans doute, et notre prédilection pour l'amant de Laure ne nous aveugle pas au point de méconnaître ses défauts. Pétrarque est puéril, lorsqu'il consacre trois longues pièces de vers aux yeux de sa maîtresse; il est ridicule, lorsque l'analogie des syllabes *Lauro* et *Laura* le conduit très-souvent à adresser mille tendresses au laurier. Ces jeux de mots prétentieux sont des taches; mais nous ne concevons pas qu'elles obscurcissent tant de beautés, et que M. de Sismondi, entre autres, déclare ne pas les sentir. Elles seront bien comprises par les âmes qui souffrent ou qui ont souffert des langueurs de l'amour, et par celles qui sont entraînées vers lé spiritualisme mystique des François d'Assise et des Thérèse, car Pétrarque est souvent symbolique, et semble célébrer, sous la figure de Laure, la beauté idéale. Ceci est si vrai qu'un grand nombre de commentateurs, gens à l'humeur paradoxale, ont soutenu que Laure n'avait jamais existé et qu'elle n'était qu'une image sous laquelle se cachaient la beauté et la vérité éternelles. Lors même que l'histoire ne nous aurait pas conservé des notions incontestables sur l'existence de Laure de Noves, la lecture des poésies de Pétrarque suffit pour démontrer à tout esprit juste et affranchi des préjugés de l'érudition la réalité de cette femme angélique et de la passion presque sainte qu'elle avait inspirée au poète.

Mais ce poète si suave, si tendre, était en même temps un patriote ardent, adorant cette Italie si chère à tous les hommes qui sentent les arts! Certains écrivains, qui n'ont produit que quelques articles de journaux, sont d'une étrange audace, lorsqu'ils accusent de mollesse celui qui a écrit la magnifique canzone : *O aspettata in ciel beata e bella*, dans laquelle Pétrarque prêche la croisade avec une éloquence inspirée. Que de beautés mâles et fières dans cette *canzone sur l'Italie*, qui semble avoir été écrite pour notre siècle, tant cette ravissante contrée a eu long-temps les mêmes douleurs à souffrir! Nous allons emprunter à M. Villemain la traduction d'une grande partie de ce poème.

« Italie, ma chère Italie, quoique la parole ne puisse rien pour guérir les mortelles blessures que je vois si pressées sur ton beau corps, je veux que mes soupirs soient tels que les espèrent le Tibre, l'Arno et le Pô, dont j'habite les rives, douloureux et pensif. Roi du ciel, je demande que la pitié qui t'a conduit sur la terre te fasse prendre en gré ce beau pays. Vois, Dieu bienfaisant, quel léger prétexte et quelle guerre cruelle! Ces cœurs qu'endurcit l'impitoyable Mars, ouvre-les et attendris-les. Fais que ta vérité s'entende par ma bouche. Vous à qui la fortune a mis en main les rênes de cette belle contrée, dont il semble que vous ne prenez nulle pitié, que font ici tant d'épées étrangères? pourquoi la verte plaine se teint-elle d'un sang barbare? une

vaine erreur vous trompe; vous voyez mal et vous croyez bien voir, vous qui cherchez dans un cœur vénal l'amour ou la foi. Celui qui a le plus de troupes est entouré de plus d'ennemis. Oh! dans quel désert étranger s'est amassé ce déluge pour inonder nos douces campagnes? Qui nous défendra, si la résistance ne vient pas de nos propres mains?

» La nature avait bien pourvu à notre empire, quand elle éleva la barrière des Alpes entre nous et la race Tudesque . . . .

» N'est-ce pas ici cette terre que je touchai d'abord? N'est-ce pas le nid ou je fus nourri si doucement? N'est-ce pas cette patrie à laquelle je me confie, mère indulgente qui recouvre dans son sein ceux qui m'ont donné le jour? au nom de Dieu, que cela vous touche l'âme; et regardez en pitié les larmes d'un peuple douloureux, qui attend de vous seul son repos, après Dieu. Pour peu que vous donniez quelque signe de pitié, le courage prendra des armes contre la fureur, et le combat sera court; car l'antique valeur dans les cœurs italiens n'est pas encore morte.

» Seigneur, voyez comme le temps vole, et comme la vie s'enfuit, et comme la mort arrive sur nous. Vous êtes ici maintenant; songez au départ; il faut que l'âme arrive nue et seule à ce terrible passage. Pour franchir cette vallée, qu'il vous plaise de laisser ici la haine, vents impétueux qui troubleraient cette vie tranquille. »

Voulez-vous juger la puissance de cette poésie? ajoute M. Villemain.....

« A Milan, où réside une puissance formidable, dont l'envahissement est garanti par les traités, à Milan, où campe une garnison autrichienne, où, sur la place principale de la ville, sont braqués des canons, la mèche prête et la bouche tournée vers les rues les plus populeuses, comme pour avertir la nation que les étrangers sont là, une fois cette pièce de vers fut chantée par une voix jeune et mélodieuse, dans la plus brillante réunion de la ville. L'enthousiasme fut inexprimable et alarma les vainqueurs : le lendemain la prison avait fait taire la chanteuse. »

Nous doutons que ceux qui accusent Pétrarque de fadeur et de puérilité aient laissé des vers qui épouvantent l'empereur d'Autriche.

Avons-nous donné une idée de la poésie de Pétrarque? nous ne l'espérons pas. C'est un de ces écrivains qu'une traduction ne saurait faire apprécier. Ses ouvrages latins, qui lui valurent tant de gloire pendant sa vie, sont depuis long-temps oubliés, et méritent de l'être. Ses poèmes allégoriques en vers italiens, intitulés *Triomphes*, peuvent être considérés comme d'assez mauvaises imitations du Dante.

La renommée de Pétrarque est impérissable comme la beauté elle-même; jamais homme n'éprouva plus vivement l'enthousiasme des grandes choses : non-seulement il perfectionna la langue de Dante, mais

il lui donna une ravissante douceur. Pétrarque avait étudié avec soin les poésies des troubadours. Il les résume tous en lui, comme plus tard son compatriote l'Arioste résumera les poèmes chevaleresques, les fabliaux et les contes du moyen âge; mais Pétrarque reproduit la poésie des troubadours en l'élevant bien au-dessus de ce qu'elle était chez les poètes provençaux; il l'idéalise, il la fait pénétrer dans le ciel. Pétrarque n'a peut-être jamais été surpassé comme peintre de l'amour spiritualiste, et ses œuvres ont eu sous ce rapport dans le moyen âge une grande puissance de purification. Que l'on veuille se rappeler ses efforts continuels pour ressusciter l'étude des lettres antiques, les trésors d'éloquence et de science qu'il ouvrit aux peuples modernes, et l'on conviendra que l'influence de ce grand homme se fait encore sentir après cinq siècles.

XXI.

Suite de la littérature italienne. — Boccace. — Quatorzième siècle. — État des lettres en Italie au quinzième siècle.

Boccace, fils naturel d'un marchand florentin, naquit à Paris en 1313. Son père, qui le destinait au commerce, lui fit cependant donner une éducation littéraire. Dès l'âge de sept ans, Boccace commença à faire des vers; et, malgré la volonté et tous les efforts de son père, il prit les affaires en dégoût et s'adonna à l'étude avec passion. Bientôt il se fixa à Naples, parce que le roi Robert y protégeait les lettres. Il s'initia à toutes les sciences enseignées de son temps, et apprit la langue grecque, qui était encore parlée dans la Calabre. En 1341, il entendit Pétrarque répondre aux nombreuses questions qui lui

furent adressées pendant l'interrogatoire qui précéda son couronnement. C'est là que commença entre Boccace et le grand poète l'amitié qui les unit pendant toute leur carrière.

Il n'y avait de commun entre ces hommes que l'amour de la littérature. Boccace aimait aussi passionnément le plaisir. La femme qu'il a chantée sous le nom de *Fiametta* est une fille naturelle du roi Robert, mariée à un gentilhomme napolitain. Cette princesse, élevée à la cour la plus corrompue de l'Italie, ne rappelait pas plus Laure de Noves que Boccace ne rappelle Pétrarque. C'est au goût licencieux de cette femme que l'on attribue principalement le *Décaméron* et toutes les sensualités que renferme ce livre. Boccace quitta Naples pour Florence, en 1342. Il retourna à Naples en 1344, et l'abandonna pour la dernière fois en 1350. Il se fixa alors dans sa patrie, où il fut revêtu de plusieurs charges publiques et employé souvent comme ambassadeur. On voit que, dès le moyen âge, les gens de lettres étaient des hommes politiques, et que leur domination dans les affaires de l'État n'est pas chose nouvelle. Boccace travailla toute sa vie avec ardeur à répandre le goût de l'antiquité; il fit fonder à Florence une chaire pour l'enseignement de la langue grecque, et il y attira Léonce Pilate, un des plus savans grecs de Bysance; il le reçut dans sa maison, le nourrit à sa table, s'inscrivit le premier parmi ses élèves, et fit venir à ses frais de Grèce tous les manuscrits qu'il put se procurer.

L'amitié de Pétrarque le soutenait dans ses efforts. Il prit l'habit ecclésiastique en 1361, et mourut dans la maison de son père, à Certaldo, le 21 décembre 1375, âgé de soixante-deux ans.

Quoique l'on ne connaisse plus guère de Boccace que le *Décaméron*, il a écrit cependant de nombreux ouvrages. Parmi ses œuvres latines on distinguait un traité sur la généalogie des dieux, dans lequel il exposait avec clarté toute l'ancienne mythologie, et un livre de géographie, étude sur les montagnes, les forêts et les fleuves, pleine de science pour son époque.

Boccace composa en vers italiens deux poèmes héroïques, la *Théséide* et *Filostrato*. Ces ouvrages n'ont eu qu'une réputation très-éphémère, et n'en méritaient pas une plus durable. Ce qu'ils offrent de plus remarquable, c'est la strophe de huit vers adoptée depuis par la plupart des poètes méridionaux. Boccace l'inventa, parce qu'il trouva que les tercets du Dante emprisonnaient le poète dans un espace trop étroit.

La *Fiammetta* de Boccace peut être regardée comme le premier roman d'amour qui ait été lu en Europe, car les romans des Grecs de Byzance, dont nous avons parlé ailleurs, n'ont été connus que postérieurement. Il ne s'agit pas dans *Fiammetta* d'aventures merveilleuses comme celles que racontent les romans de chevalerie en France et en Espagne; Boccace n'a voulu peindre que les passions du cœur hu-

main. Fiammetta est une grande dame de Naples qui raconte ses souffrances d'amour avec une passion et une langueur que l'on n'a pas retrouvées depuis dans la littérature italienne. Cette composition est déparée par de grands défauts; les personnages y tiennent d'interminables discours, et parlent de l'amour avec toutes les subtilités de la scolastique; puis l'auteur fait le plus singulier mélange du catholicisme et de la mythologie païenne. Boccace écrivit sous le titre de *Filocopo* un autre roman plus long et plus ennuyeux que la *Fiammetta*. Il s'agit ici des aventures de Florio et de Blanchefleur, héros d'un ancien roman chevaleresque. Boccace a mêlé encore dans cette œuvre d'une façon plus étrange la mythologie grecque et le christianisme. Il fait du pape un grand prêtre de Junon, et parle de l'incarnation du fils de Jupiter.

La prose de ces deux romans est souvent trop académique; elle nous semble généralement loin de celle du *Décaméron*, dont nous allons essayer de donner une idée à nos lecteurs.

Boccace a laissé un grand nombre de vers médiocres; sa gloire est d'avoir pour ainsi dire créé la prose italienne dans le genre qu'il a embrassé. De tous les ouvrages qu'il a composés, un seul a survécu, et c'est celui qu'il écrivit en se jouant, et qu'il regardait comme une erreur de sa jeunesse. (Boccace avait quarante ans lorsque le *Décaméron* parut.) Ce livre est sans nul doute une erreur sous le rapport

moral, mais il est impossible de n'être pas frappé de l'esprit que l'auteur y a jeté avec profusion. « Boccace, dit M. W. Schlegel, démasque l'hypocrisie; il se moque de la superstition, de la crédulité du vulgaire et de la supercherie de certains prêtres. Il passe en revue le clergé tant séculier que monastique, sans oublier aucune classe, depuis la cour de Rome jusqu'au curé de village; il ne censure pas avec énergie, comme l'avaient fait Dante et Pétrarque, les infractions faites au vœu de chasteté; il les peint avec les détails les plus comiques.

» Les quatre premières nouvelles sont comme une ouverture d'opéra, où le compositeur fait pressentir tous les motifs qui vont se déployer dans le corps de l'ouvrage. D'abord nous avons le sieur Chapelet, grand scélérat, déclaré saint moyennant une fausse confession. Vient ensuite le juif Abraham et son ami Chrétien, un riche marchand de Paris, qui met tout en œuvre pour le convertir. L'honnête juif dit qu'avant de prendre une résolution il veut visiter la capitale de la chrétienté, projet dont son ami s'efforce vainement de le détourner. Abraham revient de Rome et dit, au grand étonnement du marchand, qui avait déjà désespéré de sa conversion : Maintenant je me ferai baptiser, car une religion aussi mal gouvernée, qui néanmoins se maintient, doit avoir une origine surnaturelle. C'est une apologie ingénieuse du poète, qui déclare par là qu'en peignant les vices des mauvais ministres de la religion il n'a pas voulu por-

ter atteinte au respect qui lui est dû. La troisième nouvelle est la plus hardie de toutes. Saladin consulte un sage juif sur le mérite relatif des trois religions qui se partageaient le monde alors connu; le juif se tire d'affaires par la parabole des trois anneaux, dont l'application range sur un pied d'égalité la loi judaïque, chrétienne et mahométane. »

Nous ferons remarquer que cette solution aurait pû être de mode au temps de Candide, et même à l'époque du succès des *Ruines de Volney;* mais une saine philosophie trouvera toujours *Le sage juif* de Boccace fort insensé, et nous ne connaissons pas d'écrivain disposé aujourd'hui à mettre le Koran sur la même ligne que l'Évangile.

Quel que soit l'esprit de Boccace, jamais un homme sérieux ne le placera auprès de Dante et de Pétrarque. Ses satires des mœurs de son temps offrent des tableaux tellement sensuels qu'elles sont bien plus faites pour augmenter les désordres que pour y remédier.

Boccace présente des scènes lugubres pour faire ressortir par le contraste la gaîté plus que mondaine de ses contes. Il suppose que, pendant la terrible peste de 1348, une société s'était retirée dans la solitude, pour fuir la contagion. Chacun doit raconter dix nouvelles, et, la réunion étant de dix personnes, le recueil de Boccace se compose de cent récits très-variés, mélancoliques, satiriques, badins, sensuels surtout. Il mêle à toutes ces histoires

de brillantes peintures des belles campagnes qui avoisinent Florence. La description de la peste, qui ravagea cette ville au quatorzième siècle, a été justement comparée au magnifique tableau que Thucydide a tracé de la peste d'Athènes. Ces contes grivois, récités en face du fléau, sont de nature à faire naître de tristes réflexions sur la légèreté de l'homme.

L'influence de Boccace sur la prose italienne a été immense ; son langage est d'une pureté parfaite, et brille tour à tour par la grâce, la naïveté et l'esprit. Un grand nombre de traits seraient enviés par La Fontaine ou Molière.

Boccace, comme presque tous les écrivains de ce genre, avait puisé ses sujets partout : dans nos vieux fabliaux, dans des nouvelles populaires en Italie ; on dit même dans un roman oriental, traduit en latin, dès le douzième siècle, sous le titre de *Dolopathos, ou le roi et les sept sages*. Les mêmes contes ont reparu dans toutes les langues de l'Europe, les premiers poètes de la France et de l'Angleterre s'en sont emparés, mais personne n'a surpassé dans ce genre le conteur florentin.

Le *Décaméron* fut imprimé dès le commencement de l'imprimerie, et a circulé sans contrôle en Italie, jusqu'au concile de Trente, qui le mit à l'index au milieu du seizième siècle. Sur la prière du grand duc de Toscane, et après de longues négociations entre ce prince et les papes Pie V et Sixte V, le *Décaméron*,

corrigé et censuré, fut réimprimé en 1573 et en 1582. Tel qu'il est conçu dans ces dernières éditions, c'est encore un livre fait pour démoraliser la société, et le grand-duc de Toscane aurait pu mieux employer son influence; on aura pardonné à Boccace en faveur de son génie.

Le quatorzième siècle est le pl s grand siècle littéraire de l'Italie. Que trouve-t-on ailleurs à cette époque? Les poésies des troubadours et des trouvères, les romances espagnoles, offrent sans doute des beautés remarquables; mais pas un grand nom n'est attaché à toutes ces œuvres. Il n'y a rien là qui donne à un homme l'immortalité. Il y a de la poésie et, pour ainsi dire, pas de poète. En Italie, quelle différence! Dante crée tout un monde poétique, et s'asseoit comme artiste auprès d'Homère; Pétrarque perfectionne l'œuvre du créateur de la poésie italienne, il purifie l'amour humain, il est, comme écrivain, l'égal de Virgile. Boccace, moins grand sans doute, puisqu'il est moins moral, conduit tout d'un coup la prose toscane à une harmonie, à une perfection, qui n'ont pas été surpassés depuis. L'humanité doit saluer avec respect cette glorieuse renaissance du génie de la poésie et de la littérature; c'était l'aurore de celui de la peinture, de la sculpture, de tous les arts. L'architecture gothique s'élançait en même temps de la terre en dentelures d'une finesse exquise, en flèches aériennes; elle élevait dans les airs ses populations de saints et d'an-

ges, ses épopées de pierre; Dieu avait rendu à la terre la parure qui l'orne le plus après la vertu, la beauté de la poésie et des arts.

La poésie italienne du quatorzième siècle n'était pas tout entière renfermée dans ces trois hommes, mais les noms que nous avons à citer sont bien pâles auprès de ces splendeurs. L'empereur Charles IV couronna lui-même à Pise, en 1635, Zanioli de Strada, qui fut ainsi l'émule de Pétrarque. Les vers de ce poète n'ont pas été conservés. Cette couronne de l'amant de Laure se prodiguait un peu, on la destinait encore à Coluccio Salutati, secrétaire de la république de Florence, homme d'état distingué, et latiniste très-pur, dit-on, mais qui enfin n'avait écrit ni les *sonnets*, ni les *canzones*. Il mourut en 1406, âgé de 76 ans, avant le jour fixé pour son triomphe.

Franco Sacchetti, né à Florence en 1335, imita Boccace et Pétrarque avec assez de bonheur, tandis que Fazio des Uberti et Fiderigo Frezzi cherchaient à imiter le Dante, le premier dans le *Dettamondo*, poëme qui est une sorte de description de l'univers sous des formes allégoriques, le second dans son *Quadriregio*, sorte d'ouvrage didactique qui décrit les quatre règnes de l'*Amour*, de *Satan*, des *Vices* et des *Vertus*. Ces deux hommes ont eu le tort de vouloir imiter un ouvrage inimitable, un colosse destiné à effrayer ceux qui le comprennent, et que

les esprits médiocres peuvent seuls essayer de reproduire.

Mais, en terminant cette étude sur la littérature italienne du quatorzième siècle, disons quelques mots de trois hommes qui ont leur grandeur et leur caractère, nous voulons parler des Villani. L'aîné, Jean, mourut de la peste en 1348. Mathieu, son frère, mourut de la seconde peste qui dévasta Florence en 1361. Philippi Villani, fils de Mathieu, continua l'histoire commencée par son père jusqu'en 1364, et écrivit une histoire littéraire de Florence, qui est le premier monument de cette nature chez les peuples modernes.

Jean Villani était un marchand de Florence qui avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup appris. Il était venu à Rome dans sa jeunesse, au jubilé de Boniface VIII; on dit que l'aspect de Rome lui donna l'idée d'écrire l'histoire de Florence, sa patrie. Villani joua un grand rôle dans cette ville; il fut directeur de la monnaie, trois fois prieur ou premier magistrat, ambassadeur dans la plupart des villes italiennes, et toujours négociant. Jeté en prison pour dettes après des malheurs commerciaux, il connut les douleurs de l'esclavage et de la misère; partout, dans le livre de Villani, on sent l'homme d'action qui a manié les affaires et éprouvé les vicissitudes de l'existence humaine. Ce n'est pas, comme Froissard, un peintre spirituel, qui recueille partout des anecdotes et des tableaux; c'est un écrivain qui traite

l'histoire en philosophe. Voulant citer quelque chose de Villani, nous choisissons le morceau suivant, traduit par M. Villemain, qui compare l'auteur à Thucydide. Il s'agit d'une révolte populaire contre le duc d'Athènes.

« La ville de Florence était ainsi agitée, suspecte et odieuse au duc ; celui-ci avait découvert les conjurations faites par tant de citoyens, et manqué son projet pour réunir et surprendre les nobles; d'autre part, les principaux citoyens se sentant coupables de complots, sachant la mauvaise intention du duc, et voyant qu'il avait plus de deux cents cavaliers de sa suite et que chaque jour il arrivait à son secours des gens du seigneur de Bologne, et que d'autres hommes de la Romagne avaient déjà passé les monts, ils craignirent que le retard ne leur vînt à péril, se souvenant du vers de Lucain :

Tolle moras, semper nocuit differre paratis.

Les Adhémar, les Médicis et les Donati, le jour de sainte Anne, de l'année 1343, ordonnèrent que, dans le marché vieux et à la porte de saint Pierre quelques pauvres gens allassent se déguiser et criassent ensemble : Aux armes! aux armes! et ils firent ainsi. La ville était troublée et dans la terreur A l'instant, comme il était ordonné, tous les citoyens furent armés, à cheval ou à pied, chacun dans son quartier, portant les bannières de l'armée du peuple et de la commune, et criant : Meurent le duc et ses suivans!

et vivent le peuple de la commune de Florence et la liberté! et, sur-le-champ, la ville fut barricadée et fermée à l'entrée de chaque rue et de chaque quartier. Ceux d'au-delà de l'Arno, grands et peuples, se conjurèrent ensemble et se baisèrent sur la bouche, et barrèrent les têtes des ponts, résolus, si le pays de l'autre côté de l'eau se perdait, de tenir bravement sur cette rive. »

Certes, ce récit a la simplicité et la réalité des grands modèles. Et la supériorité de l'Italie dans cette partie de l'intelligence humaine est encore incontestable au quatorzième siècle.

L'histoire de Villani fut continuée par son frère et son neveu avec moins de talent, mais avec la même exactitude et la même bonne foi.

Ce génie italien, qui éclipsa tout au quatorzième siècle, est comme épuisé de tant d'efforts; il se repose durant le quinzième. Toutefois, la passion de l'étude devint générale en Italie, les princes mettaient leur gloire à protéger les lettres, les papes entre autres se distinguèrent sous ce rapport; Thomas de Sarzane, qui s'appelle dans l'histoire Nicolas V, Pie II (Æneas Sylvius) étaient des savans d'une vaste érudition. Les cours de Milan, de Mantoue et de Ferrare devinrent le rendez-vous de tous les hommes lettrés, qui y recevaient les distinctions les plus flatteuses. A Florence, un négociant d'une immense fortune, Cosme de Médicis, joua un rôle plus éminent encore que celui de quelques banquiers

de l'Europe moderne. Au milieu de ces gigantesques entreprises, il ouvrit sa maison aux savans et aux artistes, fonda des académies, des bibliothèques publiques; ses vaisseaux marchands lui apportaient des manuscrits d'Alexandrie, de Smyrne et de Constantinople. Cosme de Médicis changea la face de la philosophie de son temps en faisant substituer l'autorité de Platon à celle d'Aristote.

Les Grecs de Byzance, qui fuyaient cette grande capitale sans cesse menacée par la conquête et désolée par les conspirations de palais, secondèrent puissamment le mouvement qui entraînait les esprits vers l'étude de l'antiquité. Parmi ces hommes, il s'en trouvait qui rendaient un tel culte aux grands poètes de l'Hellénie, qu'on les entendait dire « que le christianisme ne pouvait aller loin, et qu'il faudrait en revenir aux anciens Dieux de la Grèce. » L'Italie du quinzième siècle devint donc une vaste université : Politien s'identifia tellement avec la poésie de Virgile, que ses vers latins rappellent ceux du poète de Mantoue.

Toute cette renaissance grecque déplaisait aux ordres religieux dominicains, franciscains et autres, qui prêchaient contre les Grecs et Médicis leur protecteur. Le plus célèbre et le plus éloquent d'entre-eux, Jérôme Savonarole, né à Ferrare, en 1452, prit l'habit de dominicain et devint prieur du couvent de Saint-Marc, à Florence. Ce moine, dont la vie n'a été qu'une lutte ardente, allait de chaire

en chaire lancer ses anathèmes terribles contre la corruption de Florence, et jeter dans le peuple d'ardentes idées de liberté ; Laurent de Médicis, mourant, le vit entrer dans sa chambre au milieu des lettrés grecs et italiens qui l'entouraient. Le moine veut non-seulement convertir le pécheur; mais, plein de ses idées républicaines, il demande à Médicis une promesse d'abdication, s'il revenait à la santé. Comme on le pense bien, un refus accueillit la requête de Savonarole.

A la mort de Laurent de Médicis, Florence, dit un historien, sembla devenir une espèce de démocratie théocratique, dont Savonarole était le *Samuel*. Lors de l'invasion de l'Italie par Charles VIII, il se déclare pour le parti français, et reste pour ainsi dire maître de Florence, après la retraite des conquérans. Il ressuscite l'éloquence des orateurs d'Athènes; ses sermons sont des discours politiques et empruntent aux idées religieuses une élévation passionnée.

Savonarole ne ménageait pas les vices d'Alexandre VI. Ce pape lui répondit par une excommunication, et le somma de comparaître à Rome, mais le peuple de Florence l'arrêta.

Alors Alexandre VI suscita contre lui un franciscain éloquent. La lutte s'établit bientôt entre les deux orateurs ; le peuple se partage. Le franciscain propose à Savonarole de traverser avec lui un bûcher enflammé. Savonarole recule; il subtilise.

L'épreuve n'a pas lieu, et le peuple passe bientôt de l'enthousiasme au mépris, qu'il manifeste par des émeutes furibondes. Des commissaires d'Alexandre VI surviennent ; le malheureux Savonarole, mis à la torture, avoue qu'il a séduit le peuple par des mensonges, et meurt sur ce même bûcher qui l'avait fait trembler quelque temps auparavant.

Ce fut au milieu de cette fermentation universelle que Jean Guttemberg de Mayence imagina d'employer des caractères mobiles pour reproduire les manuscrits. Cette découverte se fit de 1450 à 1455 ; elle fut introduite en Italie en 1465 et à Paris en 1469.

Ainsi naquit cette puissance bien autrement forte que les armées des conquérans, cette presse aux mille voix qui allait porter la pensée humaine jusqu'au fond des plus pauvres retraites. Un allemand obscur venait avec quelques morceaux de plomb de modifier la vie sociale de tous les peuples, de préparer pour l'avenir des révolutions profondes et terribles, d'où doivent sortir des sociétés toutes nouvelles que nous pressentons encore à peine.

C'est ici qu'il faut admirer par quels moyens humbles et cachés la Providence se plaît à faire exécuter ses vues sur les destins de l'humanité. Depuis la prédication de l'Évangile, ni la chute de l'empire romain, ni la puissance de Charlemagne, ni les conquêtes de l'Islamisme, ni l'universel mouvement des Croisades, rien d'aussi grand ne s'était

vu dans le monde que la découverte de l'ouvrier de Mayence.

Il y a là de quoi confondre l'orgueil de l'homme. Quoique le quinzième siècle n'offre pas de noms littéraires comparables aux trois écrivains créateurs du quatorzième, il en est cependant quelques-uns que l'histoire doit conserver.

Jean de Ravenne, Emmanuel Chrysoloras, savant grec, venu en Italie comme ambassadeur de Constantinople, pour demander des secours contre les Grecs, Guarino de Vérone, le Sicilien Jean Aurispa, et le général des Camaldules, Ambroise Traversari, répandirent partout le goût des études grecques et latines, la passion des sciences et de la philosophie. Léonard Bruno d'Arezzo, connu sous le nom de Léonard Arétin, a laissé beaucoup de traductions latines d'ouvrages grecs, des lettres, des poésies latines, et une histoire de Florence jusqu'en 1404, écrite d'un style élégant dans le goût de Tite-Live. L'ami de cet historien, Poggio Bracciolini, continua son ouvrage. Il voyagea en France, en Angleterre et en Allemagne, et recueillit partout des manuscrits précieux. On dit que c'est à lui que nous devons de n'avoir pas perdu Quintilien, Valerius Flaccus et Vitruve. Poggio a produit de nombreux ouvrages; son histoire de Florence, qui comprend depuis 1350 jusqu'à 1455, est le plus estimé de ses livres; il faut citer ses dialogues philosophiques et ses lettres. A soixante-dix ans, il publia, sous le

titre de *Facéties*, un livre d'une obscénité dégoûtante. Cette époque fut tristement remarquable par les haines qui deshonorèrent la plupart des savans et des gens de lettres, haines qui se trahissaient par de grossières invectives, dont Poggio ne fut pas avare. Filelfo et Laurent Walla, le premier né à Tolentino et le second à Rome, se mêlèrent avec ardeur à ces querelles misérables; mais rachetèrent leurs fautes par une vaste érudition qu'ils savaient communiquer à leurs auditeurs. Ainsi se passa presque tout le quinzième siècle dans cette étude de l'antiquité; la langue latine était redevenue la langue par excellence, et les Italiens semblaient oublier la gloire de Dante et de Pétrarque, lorsque le goût de la poésie nationale se réveilla vers la fin du siècle. Un des plus célèbres citoyens de Florence, Laurent de Médicis, chef de la république, écrivit des sonnets et des *canzones* dans le goût de Pétrarque, pleins de tableaux rians et d'images champêtres, mais d'un langage moins harmonieux et plus rude que celui de l'amant de Laure. Laurent de Médicis ne se borna pas à ce genre, il composa, sous le titre de l'*Ambra*, un poème en l'honneur des jardins magnifiques qu'il avait créés dans une île de l'Arno. Dans la *Nencia* de Barberino, il chante dans la langue des paysans de la Toscane la beauté d'une villageoise; l'*Altercazione* est un poème philosophique inspiré par les écrits de Platon. Laurent de Médicis écrivit encore, sous le titre des *Beoni* ou des

Buveurs, une satire piquante contre l'ivrognerie, puis des couplets très-gais sur le carnaval.

Tout cela était bien pour le chef d'une république, absorbé dans sa brillante carrière d'homme d'état, pour un homme dont la puissance s'étendait sur l'Italie tout entière; mais ces œuvres n'étaient pas de nature à laisser de longs souvenirs chez une nation si riche en écrivains de génie.

Laurent de Médicis fut le protecteur éclairé des artistes et des gens de lettres; plusieurs hommes distingués surgirent autour de lui. Ange Politien, né le 24 juillet 1454, à Monte-Pulciano, s'attira les bonnes grâces de Laurent par un poëme sur un tournoi, où Julien de Médecis était demeuré vainqueur en 1468. Sous l'égide de son puissant Mécène, Politien publia plusieurs écrits remarquables sur le droit et sur la philosophie platonicienne; mais son poëme est resté son plus célèbre ouvrage, et il aurait pu vivre, sous le rapport du talent, dans la mémoire des hommes, si son sujet eût été moins puéril. Ce poëte fut le premier à composer cette espèce de poëme pastoral dont Guarini et surtout le Tasse sont les modèles les plus brillans. La pastorale d'Orphée fut jouée à la cour de Mantoue en 1483. On y sent l'imitation de Virgile, qui était alors le Dieu poétique de l'Italie : c'est une suite de petits tableaux versifiés avec grâce, mais ne ressemblant en rien à la tragédie antique. Cependant la représentation de cette églogue dialoguée fut toute une révélation ar-

tistique pour l'Italie du quinzième siècle ; le goût du théâtre devint une telle mode que l'on vit les académiciens de Rome représenter en latin les comédies de Plaute. Ces solennités théâtrales furent des fêtes nationales qui ne se répétaient que deux ou trois fois par an, et l'on rapporte que les princes y accouraient de tous les points de l'Italie. Les chroniques des diverses villes italiennes parlent toujours avec admiration de ces spectacles.

Ce fut à la table de Laurent-de Médicis que le Florentin Louis Pulci lut, pour la première fois, son poème de *Morgant-le-Géant* (Morgante-il-Maggiore). C'est le genre de poésie qui devait dans quelques années immortaliser le nom de l'Arioste. Pulci s'empara des personnages de la chronique de Turpin et des romans d'Adenez. Son véritable héros est le paladin Roland ; le merveilleux des romans de chevalerie inspire le poète, mais son expression est souvent bassement burlesque. Il mêle d'une façon si étrange la religion aux plus hardies aventures, qu'un critique habile, M. Sismondi, s'est demandé si l'on devait accuser Pulci d'une bigoterie grossière ou d'une dérision profane. *Morgant-le-Géant* offre une interminable suite de batailles que les grands combats de l'Arioste ont fait oublier.

A peu près dans le même temps, le comte Boïardo, gouverneur de Reggio, composa son *Roland amoureux*, qu'il puisa également dans les vieux romans de chevalerie. Ce poème est très-supérieur à celui

de Pulci ; les femmes sont peintes avec une délicatesse charmante. C'est là que l'Arioste a trouvé son Angélique et presque tous les chevaliers dont il nous a raconté avec tant de charme les aventures étonnantes, Gradasse, Sacripant, Agramant, Mandricard et Rodomont. Ce qui fait que Boïardo est bien loin de son successeur, c'est son style dur et fatigant. Il n'y a pas de gloire durable dans les arts sans la beauté de la forme. Cette époque de Laurent de Médicis offre l'aspect d'une nation de poètes et d'artistes, c'est une sorte d'Athènes du moyen âge. Un historien anglais, M. Hallam, a écrit à ce sujet ces pages remarquables :

« Assise sur la pente rapide de ces hauteurs que couronne la cité mère, l'antique Fiesole, une villa dominait les tours de Florence ; là, dans des jardins que Cicéron eût enviés, entouré de Ficino, de Landino, de Politien, Laurent de Médicis charmait ses loisirs avec les sublimes visions de la philosophie platonique, qui semblent s'harmoniser si bien avec le calme d'un soir d'été sous le beau ciel de l'Italie. Jamais les sympathies de l'âme avec la nature extérieure ne pouvaient être plus vivement excitées ; jamais sujets de méditations plus frappans ne pouvaient s'offrir à l'esprit du philosophe et de l'homme d'état. Florence était à ses pieds : ce n'était pas encore Florence dans toute la splendeur que les derniers Médicis lui ont donnée ; mais, grâce à la piété des âges précédens, son profil se dessinait déjà sur

l'azur du ciel en formes presque aussi variées. Un homme, la merveille de l'âge de Cosme, Brunelleschi, avait couronné cette belle cité du vaste dôme de sa cathédrale, genre de construction jusqu'alors ignoré en Italie, et qui depuis a rarement été surpassé. Ce dôme semblait, au milieu de la foule des tours des églises inférieures, un emblème de la hiérarchie catholique sous son chef suprême ; comme Rome elle-même, il s'élevait, fort de son unité, imposant, immuable, rayonnant également vers toutes les parties de la terre...... et dominant le baptistère avec ses portes dignes du Paradis, le beffroi de Giotto, remarquable par son élévation et la richesse de ses ornemens, l'église del Carmine, avec les fresques de Masaccio, celles de Santa-Maria-Novella, belle comme une nouvelle mariée, de Santa-Croce, qui ne le cédait en magnificence qu'à la cathédrale, le San-Spirito, autre grand monument du génie de Brunelleschi, et les nombreux couvens qui s'élevaient dans l'enceinte de la ville ou dans le voisinage immédiat de ses murs. De ces édifices, l'observateur pouvait tourner ses regards sur les trophées d'un gouvernement républicain qui s'effaçait rapidement devant ce même citoyen-prince qui les contemplait alors ; sur le Palazzo-Vecchio, où la seigneurie de Florence tenait ses conseils, élevé par l'aristocratie guelfe qui domina long-temps dans la cité; ou bien sur ce palais neuf, et encore inachevé, dont Brunelleschi avait tracé les plans pour un des membres

de la famille Pitti, avant qu'elle succombât, comme d'autres avaient déjà fait, dans une lutte imposante, contre la maison de Médicis, palais destiné à recevoir la race victorieuse et à perpétuer, avec son ancien nom, le souvenir des révolutions qui l'avaient portée au pouvoir. Quelles graves pensées ce spectacle ne devait-il pas inspirer à l'esprit d'un homme qui, par la force des évènemens, par la généreuse ambition de sa famille et la sienne, se trouvait engagé dans la périlleuse nécessité de gouverner sans le droit, et, jusqu'à un certain point, sans l'apparence du pouvoir ; d'un homme qui n'ignorait pas quelles haines vindicatives, quelles passions effrénées s'agitaient contre lui, au-dedans comme au-dehors ! Si ces pensées pouvaient faire passer un nuage sur le front de Laurent, et troubler un instant le repos qu'il cherchait dans cette retraite, la position de ses jardins lui offrait d'autres tableaux bien propres à ramener le calme dans son esprit. Des montagnes boisées, brillantes de teintes variées, bornaient l'horizon à une distance peu considérable ; au sein des monts se trouvaient d'autres villas et d'autres domaines à lui, tandis que la plaine rendait témoignage des améliorations qu'il avait introduites dans l'agriculture. Le même esprit curieux qui l'avait engagé à remplir son jardin de Careggi des fleurs exotiques de l'Orient, et à donner à l'Europe le premier modèle d'une collection botanique, avait importé des mêmes régions un nouvel animal. Des troupeaux de

buffles, depuis naturalisés en Italie, et dont la peau basanée, le cou baissé, les cornes recourbées, l'aspect sombre, contrastaient avec le ton grisâtre, l'œil large et doux des bœufs de la Toscane, paissaient dans la vallée à travers laquelle l'Arno saumâtre décrit ses longues sinuosités en s'écoulant en silence vers la mer. »

Le quinzième siècle allait finir; un homme qui devint les délices de l'Italie, Louis Arioste, était né à Reggio; mais ses travaux appartiennent au seizième siècle; sa renommée vivra autant que la langue italienne. Nous le retrouverons dans notre prochain volume.

L'Arioste vint au monde en 1474; cette même année vit naître un homme plus grand que le chantre de Roland peut-être, aussi grand que le Dante, le plus gigantesque génie des arts plastiques, celui qui devait élever le dôme de Saint-Pierre, ressusciter avec du marbre le confident de Dieu sur le Mont-Sinaï, et peindre sur les murs de la Sixtine cette terrible scène du jugement dernier, qui égale les plus formidables tercets de l'épopée dantesque.

ESPAGNE.

12e ET 13e SIÈCLES.

XXII.

Commencemens de la poésie espagnole. — Poème et romances du Cid.

Le plus ancien monument de la poésie espagnole qui nous ait été conservé est le poème du *Cid*, que l'on croit avoir été écrit vers le milieu du douzième siècle. La langue espagnole y est encore barbare; mais les peintures que ce poème nous présente des mœurs du onzième siècle sont pleines de naïveté et de grandeur primitive.

Dans ce premier essai de la langue de l'Espagne, il est assez facile de démêler ses origines, qui sont l'allemand et le latin. Les Espagnols croient avec raison que leur langue a commencé à se former pendant les trois cents ans de la domination des Visigoths. C'est ainsi que l'allemand a concouru avec la

langue romaine à la formation de ce nouvel idiome. L'arabe est aussi venu l'enrichir d'une foule de mots qui contrastent avec ceux d'origine romaine. Cette incrustation arabe est peut-être ce qui caractérise le plus particulièrement l'espagnol, et marque fortement la différence qui existe entre cet idiome et l'italien, moins sonore, moins accentué, moins pompeux, mais aussi plus exempt d'emphase et d'obscurité.

Le poème du *Cid* retrace avec une rudesse sauvage cette époque si glorieuse pour l'Espagne de sa lutte contre les Sarrazins. La haine des deux religions, des deux races, y est vivante et terrible. Le Cid n'est pas dans ce poème le bouillant jeune homme que nous avons tous admiré dans l'héroïque drame de Corneille. C'est un vieillard chargé de gloire, la plus haute renommée guerrière de l'Espagne; mais le sujet du poème est toujours l'honneur outragé et vengé, c'est le thème le plus habituel des poètes de cette contrée. Le Cid, dans sa jeunesse, combat pour l'honneur de son père; ici il venge ses filles lâchement abandonnées par des époux perfides *aux oiseaux de la montagne et aux bêtes féroces.*

Le vieux Cid crie vengeance, et demande au roi Alphonse qu'il rassemble des Cortès, et que la cause de son honneur soit jugée par le royaume. Cette peinture des Cortès est très-curieuse; le Cid arrive au milieu de tous les grands seigneurs de la Castille; il vient avec cent guerriers qui ont fait avec lui la

conquête du royaume de Valence, ils sont habillés magnifiquement; mais, par ordre de leur chef, ces vêtemens splendides cachent des armes. Le Cid entre dans l'assemblée, tous les seigneurs se lèvent, excepté ceux qui ont pris le parti de ses gendres, les infans de Carion.

La querelle est confiée à l'épée de dix chevaliers. La description de ce combat ne manque ni d'énergie ni d'ardeur. La cause du Cid est gagnée. « Les réjouissances, dit le poète, furent brillantes à Valence la grande, pour la gloire que les champions du Cid s'étaient acquise. Ruy Dias porta les mains sur sa barbe, et s'écria : Grâce au roi du ciel, mes filles sont vengées. »

Pour donner une idée du grand caractère de simplicité primitive et aussi de l'étrange bizarrerie qui distinguent ce poème, nous citerons le fragment qu'on va lire.

« Les coqs chantent avec vivacité afin d'annoncer la venue de l'aube, quand le bon Campéador arrive à Saint-Pierre. L'abbé don Sanche, un chrétien du Seigneur, récitait alors les matines au retour de l'aube, et dona Chimène avec cinq duègnes priait saint Pierre et le Créateur, en disant : « Toi qui conduis tout, guide vers moi mon Cid Campeador. » En ce moment on appela à la porte, ils surent bientôt le message. Dieu! comme l'abbé Sanche fut joyeux! Avec des lumières et des torches, on se précipita dans la cour pour recevoir avec grande joie celui qui en

si bonne heure naquit. Dieu vous garde, mon Cid, dit l'abbé Sanche; puisque vous voici, vous prendrez de moi l'hospitalité. Le Cid répondit « : Merci, don abbé....... Comme je vais loin de ce pays, je vous donne cinquante marcs; lorsque je reviendrai quelque jour vous voir je doublerai la somme.... Pour dona Chimène, je vous donne cent marcs; gardez-la, elle, ses filles et ses duègnes, pendant cette année. Je vous les recommande, abbé don Sanche.... Si ce que je vous donne ne suffit point, ou que vous y mettiez du vôtre, ne craignez rien; pour un marc que vous dépenserez, j'en donnerai quatre au monastère...» Mais voilà que dona Chimène arrive avec ses filles. Les duègnes les amènent et les conduisent devant le Cid. Chimène pleurait, elle voulut baiser les mains du Cid. « Merci, dit-elle, Campeador, qui naquis en une bonne heure...... Merci, mon Cid à la barbe touffue. Nous sommes devant vous, moi et vos filles, et avec elles les duègnes par qui nous sommes servies. Je vois bien que vous êtes sur votre départ et qu'il faut que nous nous séparions de vous en cette vie; donnez-nous donc vos conseils, pour l'amour de sainte Marie. » Le Cid à la barbe touffue tendit la main à Chimène; il prit ses filles dans ses bras, les pressa sur son cœur, car il les chérissait beaucoup; et, pleurant de ses yeux au milieu des soupirs, il dit : « Douce Chimène, ô ma femme accomplie, vous que j'aime comme mon âme, vous le voyez, il faut que nous nous séparions en

cette vie. J'irai et vous resterez. Plaise à Dieu et à sainte Marie que de mes mains je marie mes filles et que je les revoie quelque jour, et que vous, ma femme honorée, je vous serve de nouveau. »

Une des romances peint les adieux de Chimène et du Cid d'une manière encore plus touchante.

« Il est armé le Cid, il parle à sa Chimène en s'appuyant sur sa fière épée. Rabieca ronge son mors en attendant son cavalier; les bannières du Cid sont déployées au vent dans la prairie.

» Il est armé le Cid; les Maures prient Mahomet et ne savent ce qu'ils vont devenir. Alphonse-le-Brave se repent de l'avoir offensé. Il n'est plus temps. Le Cid est armé, il s'en va du côté de Valence.

» Pourquoi pleurez-vous? dit-il à Chimène. Notre amour n'est-il pas assez fort pour supporter un moment d'absence? Tout homme de noble sang doit au roi ses services, les lui prête quand il est juste, les lui donne quand il est ingrat.

» Vous avez du sens et du courage; comportez-vous en mon absence comme la fille des héros, comme la femme d'un guerrier, et qu'on ne voie jamais de faiblesse en vous.

» Occupez tous vos momens aux soins de notre ménage; filez, tissez, brodez. Montez le soir avec vos filles, et levez-vous avec l'aurore pour tenir l'œil sur nos domestiques.

» Je vous laisse pour amusement le soin de nos poules et de la bergerie, du lin à dépouiller en veil-

lant; et ne soyez jamais oisive. Le travail est le baume du sang, la source de la vertu.

» Serrez vos habillemens les plus riches; gardez-les pour mon retour; non pour me plaire, mais pour me faire honneur. La femme, durant l'absence de son époux, doit se vêtir avec simplicité.

» *Loin des tisons, les filles et les étoupes;* tenez donc Elvire et dona Sol dans la retraite, mais ne leur faites pas entendre que vous craignez les dangers ; ce serait les en avertir.

» Qu'elles ne couchent nulle part qu'à vos côtés, qu'elles ne descendent pas au verger sans vous, ou du moins qu'elles soient partout sous vos yeux, car, des filles sans leur mère, ce sont des brebis sans berger.

» Montrez de la dignité aux domestiques, de l'affabilité à vos femmes ; soyez discrète et modeste avec les étrangers, et sévère vis-à-vis de vous-même et de nos enfans.

» Ne montrez point vos lettres à vos meilleures amies ; mon ami le plus sûr et le plus sage ne verra jamais les vôtres. Le secret d'un époux est saint.

» On ne respecte pas ceux dont on sait toutes les affaires. La femme indiscrète s'expose à l'inconsidération et se fait mépriser elle-même; le respect d'autrui fait la puissance des maisons.

» Si vous n'avez pas la force de cacher la joie que vous apporteront mes lettres (car les femmes ne savent pas cacher leur joie), montrez-les à vos filles

pour les accoutumer à la discrétion ; elles n'oseront en manquer pour leur père.

» Ne prenez conseil de personne; pensez à celui que je vous donnerais si j'étais présent; et dans les choses difficiles écrivez-moi ; ma plume ne vous manquera jamais, pas plus que mon cœur et mon épée.

» Je vous laisse vingt-deux maravédis par jour (c'était environ cinquante sous, c'est-à-dire, au taux d'aujourd'hui, beaucoup moins de cinq sous). Traitez-vous selon ce que vous êtes. La vraie noblesse ne consiste ni dans l'économie ni dans la magnificence.

» Si vous avez besoin d'argent, faites en sorte qu'on l'ignore. Envoyez-m'en demander quand j'aurai pris quelque château, et ne mettez aucun de vos atours en gage. Si je ne puis, cherchez sur ma parole.

» Sur ma parole, Chimène. On sait qu'elle est aussi ferme que le fondement des cieux. Quand je me battrai pour les besoins d'autrui, vous trouverez qui s'empressera pour les nôtres.

» Adieu, ma femme, un seul baiser. Je n'en veux qu'un pour t'en rapporter mille du milieu des batailles. Adieu. Mes guerriers qui s'impatientent diraient, si je tardais plus long-temps, que je fais avec toi le jeune garçon. »

Tout cela est écrit en vers barbares, non-seulement sans harmonie, mais sans mesure. Il semble

que le poète ne s'est pas donné la peine de compter les syllabes, et qu'il aligne ses phrases en mettant aux extrémités des rimes souvent difficiles à saisir.

Il y avait environ un demi-siècle que le poème du *Cid* était écrit, lorsque naquit, en 1198, Gonzalès de Berceo, moine, puis prêtre attaché au monastère de Saint-Millan. Nous avons de lui neuf poèmes dont le langage révèle un grand progrès. Le poème du *Cid* peint les mœurs guerrières et chevaleresques, ceux de Berceo la vie religieuse de l'Espagne; ce sont des légendes de saints, des peintures de la vie des moines, des récits de miracles; mais ces œuvres manquent d'inspiration vraie et ne seraient guère lisibles aujourd'hui. Le treizième siècle produisit encore le poème *d'Alexandre* de Juan Lorenzo, Segura de Astorga. Ce livre est très-curieux : l'auteur fait armer Alexandre chevalier le jour du pape saint Anthère, le 3 janvier, et il met dans la bouche d'Aristote ces singulières paroles : « Mon fils, tu es instruit comme un *clerc*, tu es fils de roi, tu as beaucoup de perspicacité; dès ton enfance tu as montré un grand goût pour la chevalerie, et je te tiens pour le meilleur chevalier de tous ceux qui vivent aujourd'hui. »

Ces citations suffiront pour donner une idée de la science de l'antiquité que possédaient les écrivains espagnols du treizième siècle. Le roi de Castille, Alphonse X, né en 1221, figure parmi les savans et les poètes de cette époque. Il introduisit en Europe les sciences enseignées par les Arabes, leur astro-

nomie, leurs arts, leur industrie. Il fit traduire en castillan les ouvrages des orientaux. On conserve d'Alphonse X, dans la bibliothèque de Tolède, un manuscrit qui contient des cantiques écrits en galicien en l'honneur de la sainte Vierge. Il composa en castillan un ouvrage intitulé *El libro de las queretas:* Le livre des plaintes. Il est dirigé contre son fils don Sanche et les seigneurs de son royaume, qui s'étaient révoltés contre Alphonse et l'avaient déposé. Enfin, nous possédons encore de lui un ouvrage des plus étranges intitulé *Livre du trésor ou de la pierre philosophale.* Le roi de Castille, qui s'était long-temps occupé d'alchimie, prétend que la pierre philosophale lui a enfin été communiquée par un page égyptien. Au reste, l'ouvrage est presque entièrement inintelligible, et le secret mystérieux y est exposé en chiffres dont personne n'a la clef. Mais le véritable monument poétique de l'Espagne du treizième siècle, ce sont les romances sur la vie du Cid. La poésie espagnole est ici déjà très-belle par ses images, ses sentimens et même par son style. Ces chants étaient appris par les mères à leurs enfans; on les répétait dans les fêtes, ils enthousiasmaient les chevaliers le jour du combat.

Les romances peignent la vie de l'Espagne pendant plusieurs siècles, c'est-à-dire sa lutte contre les Maures. La gloire du Cid rayonne sur toutes ces époques, et sa popularité n'a jamais été égalée dans les divers royaumes de l'Espagne. Parmi tous ces

pr es obscurs, qui laissent peu de souvenirs, le Cid apparaît comme un géant. Nous retrouvons ici l'origine du chef-d'œuvre de Corneille : la douleur de don Diego nous semble peinte avec une grande réalité dans le passage suivant :

« Don Diego s'assied plein de douleur. Jamais l'homme ne souffrit davantage; nuit et jour il songe dans le deuil au déshonneur de sa maison, le déshonneur de l'antique, brave et noble maison de Lagnez, dont la gloire n'était point égalée par les Inigos et les Abarcos. Affaibli par la maladie et par l'âge, il sent qu'il approche du tombeau, tandis que son ennemi, don Gormaz, triomphe sans rencontrer d'adversaire. Jamais le sommeil ne ferme ses paupières, aucune nourriture ne touche à son palais; il ne passe plus le seuil de la porte, il n'adresse plus la parole à ses amis, il n'écoute plus leurs discours, lorsqu'ils viennent à lui pour le consoler [1]. »

Le défi de Rodrigue, si jeune encore, au redoutable Gormaz, le retour du héros près de son père, les larmes du vieillard, la joie du triomphe, tout cela est peint avec une fierté et une force très-rares.

« Des larmes muettes roulaient sur les joues du vieillard, qui, assis à sa table, oubliait tout ce qui était autour de lui. Il pensait à l'opprobre de sa maison, il pensait à la jeunesse de son fils, il pensait à son danger et à la puissance de son ennemi.

[1] Nousno us servons pour les romances du Cid de la traduction de M. de Sismondi.

La joie fuit loin de celui qui est déshonoré, et avec elle la confiance et l'espérance; mais ces attributs de la jeunesse reviennent tous avec l'honneur. Toujours absorbé dans ces méditations, il ne voit point le retour de Rodrigue, qui, son épée sous le bras et la main appuyée sur la poitrine, contemple long-temps son bon père, la pitié pénétrant jusqu'au fond de son cœur; il s'avn ce enfin, il lui saisit la main: Mangez, lui dit-il, ô bon vieillard, en lui montrant la table.—Les larmes de don Diego coulent en plus grande abondance.—Est-ce bien toi, Rodrigue? Est-ce toi qui m'as dit ces paroles?—Oui, mon père; et relevez aussi votre noble, votre vénérable visage.—L'honneur de notre maison est-il sauvé? — Noble père, Gormaz est mort.—Assieds-toi, mon fils Rodrigo; sans doute, je mangerai volontiers avec toi. Celui qui put abattre cet homme est le premier de sa maison. — Rodrigo pleure à genoux en baisant les mains de son père, et don Diego est baigné de larmes en baisant le visage de son fils. »

Le mariage du Cid, ses combats, sa vieillesse, présentent des tableaux chevaleresques pleins de charme, de naïveté touchante, de cette bonhomie antique, dont hélas! les littérateurs civilisés perdent le secret. Mais voulant faire apprécier de nos lecteurs ces belles romances espagnoles, et sentant que le meilleur moyen pour y arriver est de citer, quoiqu'une traduction ne puisse rendre la rudesse primitive de cette poésie, nous choisissons le moment

de la mort de don Rodrigo, comme empreint d'un caractère étrange et fort, digne du héros que l'Espagne venait de perdre.

« Le bon Cid de Bivar a rendu son dernier souffle, et Gil Dias s'occupe d'accomplir ses volontés; son corps est embaumé, on dirait qu'il vit encore; il est assis avec ses yeux ouverts et sa barbe blanche et vénérable; une planche soutient ses épaules, une planche supporte son menton et ses bras, et le noble vieillard est assis immobile sur son siége accoutumé. Déjà douze jours s'étaient écoulés, lorsque les trompettes retentirent et éveillèrent le roi Maure qui tenait Valence assiégée.

» Il est minuit, et l'on place, droit et ferme, le héros mort sur son heval Babieca : ses chausses étaient noires et blanches, telles que le Cid avait coutume de les porter; son manteau était semé de croix d'or ; son bouclier ondoyant était suspendu à son cou. Sur sa tête il portait un casque peint, tout le reste de son corps était couvert de fer, et il paraissait à cheval, dans sa complète armure, avec Tizona dans sa main droite.

» A l'un de ses côtés marchait l'évêque Jéronymo; à l'autre Gil Dias : tous deux conduisaient Babieca, qui se réjouissait de sentir son maître encore une fois sur son dos. La porte qui conduisait vers la Castille fut ouverte doucement; par elle passa Pedro Bermudez avec les drapeaux élevés du Cid; après lui quatre cents chevaliers destinés à couvrir son

convoi ; ensuite venait le corps du Cid, et cent chevaliers autour de lui ; et derrière, Dona Chimène, accompagnée de six cents gentilshommes pour sa garde. Le convoi marcha lentement et en silence, comme s'il n'était que de vingt personnes ; ils étaient tous hors de Valence, lorsque le jour commença à paraître. Alvar Fannez se jette en furieux sur les Maures que Bucar avait conduits au siége, et dont le nombre était infini. Il atteint d'abord une noire Mauresse, qui, avec un arc turc, lançait des flèches empoisonnées, avec tant de certitude, qu'on la nommait l'Étoile du destin. Elle et toutes ses sœurs, au nombre de cent femmes noires, Alvar Fannez les étendit sur la poussière.

» En le voyant, les trente-six rois maures furent saisis d'effroi, Bucar pâlit de terreur; l'armée des Chrétiens lui paraît au moins de six cent mille combattans, tous blancs et éclatans comme la neige; et le plus terrible, le plus grand de tous, paraît devant eux sur un cheval blanc, un étendard blanc à la main, une croix colorée sur la poitrine, une épée étincelante de feu; et, comme il atteint les Maures, la mort s'étend autour de lui; tous s'enfuient vers leurs vaisseaux; plusieurs se précipitent dans la mer, plus de dix mille d'entre eux furent engloutis par les flots avant de pouvoir atteindre leurs navires; vingt des rois maures périrent; Bucar seul put s'échapper.

» Ainsi le Cid est victorieux même après sa mort; car saint Jacques le précède. D'immenses richesses

furent gagnées comme butin, les tentes étaient pleines d'or et d'argent. Le plus pauvre lui-même fut enrichi. Le cortége cependant continua en paix sa route, comme le Cid l'avait ordonné, jusqu'à Saint-Pierre de Cardena. »

Il y a dans cette description une grandeur d'images que personne ne contestera.

Le poëme et les romances sur le Cid sont la poésie primitive et héroïque de l'Espagne; c'est une sorte d'Iliade, inférieure, sans nul doute, aux chants d'Homère, mais aussi chère au peuple dont elle retrace les glorieux commencemens.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

14e ET 15e SIÈCLES.

XXIII.

Prose espagnole. — Quatorzième et quinzième siècles. — Suite de la poésie. — Le Romancero. — Commencemens de la littérature portugaise.

La prose espagnole commença au quatorzième siècle par le prince don Juan Manuel, d'une branche cadette de la famille royale, qui remontait à saint Ferdinand. C'était un vaillant chevalier, gouverneur des frontières des Maures, qui soutint, pendant vingt années, une glorieuse guerre contre les rois de Grenade. Cette alliance de l'état militaire et de la culture des lettres nous apparaîtra souvent dans l'histoire intellectuelle de l'Espagne et du Portugal. Le principal ouvrage de don Juan Manuel, le comte *Lucanor*, est un recueil de nouvelles, généralement inspirées par une morale élevée, mais peu remar-

quables comme art, surtout si on les compare aux nouvelles italiennes que Boccace écrivait à peu près dans le même temps. Toutefois, si l'auteur du *Décaméron* l'emporte sous le rapport littéraire, il est vaincu sous celui de l'intention philosophique; car son œuvre ne pouvait servir qu'à démoraliser une nation. On attribue encore au prince Jean Manuel une chronique d'Espagne et des livres sur les devoirs du chevalier, qui ne sont pas venus jusqu'à nous; mais l'on a conservé de lui quelques romances pleines de naïveté touchante.

A peu près dans le même temps, vint Pedro Lopez de Ayala, né en Murcie, en 1332, mort en 1407, grand chambellan et grand chancelier de Castille. Ses poésies, qui n'ont jamais été imprimées, révèlent, dit-on, une vie orageuse et des pensées d'homme d'état. Ayala fut mêlé à la querelle sanglante de Pierre-le-Cruel et d'Henri de Transtamare. Il a écrit une chronique qui comprend les règnes de Pierre-le-Cruel, Henri II, Juan Ier et Henri III, et c'est à lui que le premier de ces princes doit sa terrible renommée. Ayala avait traduit Tite-Live en castillan. Parmi ses poésies, Sanchez remarque particulièrement son *Rimado de palacio*, qu'il écrivit en prison, et dans lequel il rendit Pierre-le-Cruel odieux et attira les Espagnols dans le parti de Henri Transtamare. Sanchez vante beaucoup ce poète, qui s'inspire, dit-il, d'une religion ascétique. Fait prisonnier par les Anglais avec notre Duguesclin, il connut toutes

les amertumes de l'esclavage, et ses douleurs ont donné à ses vers un caractère sombre et élevé.

Le Portugais Vasco Labeira vivait à la même époque ; on lui attribue le meilleur et le plus célèbre des romans de chevalerie, *Amadis de Gaule*. L'auteur l'écrivit en espagnol ; c'est une imitation des romans chevaleresques, dont toute l'Europe s'émerveillait depuis un siècle. L'ouvrage de Labeira devint rapidement le livre national de l'Espagne. L'éblouissante féerie des Orientaux, les peintures voluptueuses, la tendresse ardente qu'exprimaient les héros de ce récit, tout enchantait ces méridionaux inflammables qui joignaient à un sensualisme effréné des sentimens religieux très-exaltés et très-extatiques.

La littérature espagnole, au quatorzième siècle, est surtout caractérisée par ces milliers de romances populaires dans toutes les classes de la nation ; elles se chantaient dans les camps, en combattant les Maures, et dans la chaumière du pauvre laboureur, pendant les veillées du soir. Ces romances célèbrent les héros des Espagnes, Bernard de Carpio, le Cid, don Gay Feros, le Maure Caleynos et tous les chevaliers du temps d'Amadis et de la cour de Charlemagne. La plus grande partie est remarquable par une expression simple et touchante, par une sensibilité vraie et profonde. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de donner une idée de l'ensemble de ces poésies ; nous allons citer un morceau qui a fourni à M. Émile Deschamps et à M. Victor Hugo des

imitations très-heureuses. La romance espagnole est pleine d'énergie et de tristesse.

« Déjà les armées de don Rodrigue perdaient courage et s'enfuyaient, et déjà dans la huitième attaque ses ennemis étaient victorieux, quand Rodrigue, abandonnant son pays, sortit de sa tente royale. Il va seul, le malheureux, personne ne l'accompagne, et l'excès de sa fatigue ne lui permet plus de diriger son cheval. Celui-ci s'avance à son gré, car Rodrigue ne choisit plus son chemin. Le roi, comme évanoui, n'est plus maître de ses sens; il meurt de soif et de faim, et il fait pitié à voir. Il est tellement couvert de sang, qu'il est rouge comme une braise enflammée; ses armes sont toutes faussées par les pierres dont il a été atteint, et son épée est dentelée comme une scie par tous les coups qu'il en a frappés; son casque tout déformé s'enfonce sur sa tête; son visage est enflé par le travail qu'il a enduré. Il monte au sommet d'un côteau, le plus haut de ceux qu'il voit autour de lui, et de là il regarde la défaite de sa troupe; de là il voit ses bannières et ses étendards foulés aux pieds et couverts de poussière; il cherche des yeux ses capitaines, et il n'en voit paraître aucun; mais la plaine est couverte de sang qui s'écoule par ruisseaux. Le malheureux, en voyant ce spectacle, vaincu par la douleur, et versant de ses yeux des torrens de larmes, parle ainsi : « Hier j'étais roi des Espagnes, aujourd'hui je ne le suis plus d'une seule métairie; hier je possédais des villes et des châteaux,

aujourd'hui je ne possède plus rien; hier j'avais des serviteurs et de nombreux courtisans, aujourd'hui je ne peux pas dire qu'un créneau de ces murailles soit encore à moi. Malheureuse fut l'heure, malheureux fut le jour où je naquis, où j'héritai d'une si grande seigneurie, quisque je devais la perdre toute entière en un seul jour. O mort! pourquoi ne viens-tu pas? pourquoi n'emportes-tu pas mon âme de ce corps misérable, puisque cette fois on t'en aurait de l'obligation. »

« Il existe, dit Frédéric Schlegel, une foule de romances qui célèbrent la gloire et les hauts-faits des Abencérages, leur haine contre les Zégris, et les derniers combats des Arabes de Grenade. Ce sont des chants orgueilleux où sont peints l'amour le plus brûlant et le désir de la gloire le plus effréné; des chants héroïques ébauchés, où règne la sensibilité la plus délicate; simples sous le rapport de la langue; mais non dénués cependant d'un certain feu oriental tout-à-fait arabe et semblable à la poésie primitive de ces peuples, autant que nous la connaissons, comme chant lyrique de famille. Dans ces romances, les plus belles, à mon avis, qui existent en espagnol, et en général dans toute autre langue moderne, l'esprit arabe et la couleur orientale ne sauraient être méconnus, et elles ont incontestablement exercé la plus décisive influence sur toute la poésie ultérieure des Espagnols. C'est ainsi que la poésie espagnole fleurit avec une magnificence et une richesse toujours

croissante sur le sol de l'ancienne Castille, s'enrichissant des inventions portugaises, et se parant des fleurs provençales, empruntant aussi plus tard la vivacité des couleurs arabes. »

Parfois la romance espagnole prend les développemens du drame ou de la nouvelle, et rappelle les contes terribles et fabuleux que nos grands-mères nous ont racontés dans notre enfance. Celle du comte Alarcos fait souvenir de *Barbe bleue;* un poète allemand contemporain y a puisé le sujet d'une tragédie. Une ou deux fois la romance espagnole présente le caractère de mélancolie rêveuse qui semble être surtout l'apanage des peuples du Nord. Peu de recueils poétiques offrent autant d'intérêt et de variété que le *Romancero;* il donne une idée très-belle des mœurs et de l'histoire espagnoles, et fait mieux connaître ce peuple que les récits de ses historiens. C'est aux yeux de tous les critiques le monument le plus important de cette époque chez cette nation. Cependant le quinzième siècle offre quelques hommes remarquables : Henri de Villena, qui mourut en 1434, descendait des rois d'Arragon et de Castille. Il créa dans l'Arragon une académie de troubadours, sur le modèle de celle des jeux floraux de Toulouse, dans le but de faire cultiver la langue provençale. Il fonda en même temps en Castille une académie de la gaie science, destinée à la culture de la poésie castillane. Henri de Villena avait composé quelques poésies; un de ses élèves, don Inigo Lopez de Men-

doza, marquis de Santillane, fut un des premiers seigneurs et des premiers poètes de la cour du roi Jean II. Ce prince, qui régna de 1407 à 1454, vit sous son sceptre la Castille perdre toute puissance sur les nations voisines. Il ne se recommanda à la postérité que par son goût pour les lettres. Inigo Lopez de Mendoza naquit le 19 août 1398, et mourut le 25 mars 1458. Il exerça une si grande influence dans son temps par ses talens et ses vertus, que l'on allait en Castille exprès pour l'apercevoir. Cependant les petits poèmes guerriers et galans écrits par Mendoza, au milieu des combats qu'il livrait aux Maures, sont déparés par une érudition pédante et des allégories prétentieuses qui, au reste, purent bien contribuer à leur fortune dans ce siècle de mauvais goût. On a de lui une lettre à un prince de Portugal sur les anciens poètes de l'Espagne; ce petit ouvrage est remarquable par une critique avancée pour le temps.

Juan de Ména, né à Cordoue en 1412, et mort en 1456, fut protégé par Jean II et le marquis de Santillane. Son poème, intitulé *el Labyrintho*, est une malheureuse imitation de la *Divine comédie*, que Juan de Ména lut pendant un voyage à Rome. Le quinzième siècle fournit des chansons en abondance; on peut s'en faire une idée par le *Cancionero general*, qui ne contient pas moins de cent trente-six noms de poètes. On remarque dans ce recueil un grand nombre de chants religieux, la plupart dénués d'enthousiasme et de sentimens profonds; les

chants d'amour sont généralement très-monotones et très-ennuyeux, surtout lorsqu'on les compare à la grâce enchanteresse de Pétrarque. Cependant les Espagnols sont difficilement égalés, lorsqu'ils s'abandonnent à la fougue impétueuse de la passion. Mais un des caractères étranges de cette poésie aux quatorzième et quinzième siècles est le mélange de l'amour divin et de l'amour humain, présenté avec une bonne foi si complète qu'il est impossible d'y voir une profanation. « Ainsi, dit M. de Sismondi, Rodriguez del Padron écrivit les sept joies de l'amour en imitation des sept joies de la sainte Vierge; il écrivit aussi les dix commandemens de l'amour pour imiter ceux de l'Écriture. D'autre part, Sanchez de Badajoz, amant désespéré, écrivit un testament d'amour, dans lequel tantôt il imite d'une manière assez bizarre le style des notaires pour disposer de son âme; tantôt il emprunte des passages de Job et d'autres fragmens de la Bible, pour donner à son testament d'amour un rapport de style avec l'Écriture sainte. »

L'Espagne vit naître au quinzième siècle la poésie dramatique. Depuis long-temps déjà le peuple se portait, comme dans le reste de l'Europe, à ces représentations des mystères, qui présentaient une si singulière alliance d'esprit religieux et de grossièreté, lorsque parut, sous Jean II, un drame satirique et pastoral intitulé *Mingo Rebulgo*. C'est une critique de la cour de ce roi; elle ressemble bien plus à une satire politique qu'à un drame; mais la *Célestine*,

sorte de comédie dramatique, dont le premier acte seulement fut écrit au quinzième siècle, et dans des dimensions telles, qu'il égalait déjà en longueur les comédies les plus développées venues dans les siècles suivans; la *Célestine*, disons-nous, produisit en Espagne un effet prodigieux. C'est là le commencement de cette longue suite de comédies héroïques que nous allons rencontrer dans l'histoire littéraire de l'Espagne. Célestine est une vieille magicienne qui a recours à toutes sortes de maléfices, et exciterait à l'amour les rochers eux-mêmes. Elle est employée par le beau Calixte pour attendrir celle qu'il aime. Le dialogue est assez spirituel, mêlé de longues phrases d'amour, de paroles licencieuses à l'excès. Le premier auteur s'était borné à un acte, il en est venu un second qui en a ajouté une vingtaine pendant lesquels les évènemens se mêlent d'une manière parfois inextricable. Tout cela est enrichi de crimes, de têtes coupées, de suicides; et ce labyrinthe d'intrigues et de malheurs produisit un tel effet sur les imaginations espagnoles que ce fut réellement un délire.

Lorsque les soldats de Charles-Quint se répandirent en Europe, la *Célestine* fut le livre classique par lequel se popularisa chez les étrangers la connaissance de la langue castillane. Il est permis de croire qu'une partie de ce succès est dû à une cause déplorable, au sensualisme effréné de quelques-uns des tableaux que présente ce drame.

Il résulte de ce qu'on vient de lire, que si la forme de la poésie espagnole s'est améliorée depuis ses commencemens jusqu'à la fin du quinzième siècle, ce qui fait l'essence de la poésie, c'est-à-dire la pensée et le sentiment, était réellement plus simple, plus naturel, plus beau, dans le poème et les romances du Cid, que dans les poésies allégoriques et les essais de drames dont nous venons de parler. Quant à la prose, ses progrès furent peu rapides. Il y eut à cette époque quelques chroniqueurs au style pesant et monotone; cependant l'historien de la littérature espagnole, Boutterwek, cite avec éloge l'écuyer Gutierre Diez de Gamez, qui écrivit la vie du comte Pedro Nino de Buelna, un des plus vaillans chevaliers de la cour de Henri III.

La littérature portugaise ne nous occupera que peu d'instans dans ce volume, car elle n'a reçu son développement qu'au seizième siècle.

Le portugais est du castillan contracté, dit M. de Sismondi; mais la contraction a été si forte, qu'elle a fait le plus souvent disparaître des mots les sons caractéristiques. D'ailleurs la langue est adoucie, comme le sont le plus souvent les dialectes des côtes, par opposition aux langues rudes et sonores des montagnes. Tel est le rapport du hollandais au haut allemand, du danois au suédois, du vénitien au romagnol.

Les érudits portugais affirment que leur dialecte existait parmi les chrétiens soumis à la domination

des Arabes, et que, dès cette époque reculée, il était déjà employé pour la poésie.

Manuel de Faria y Souza a conservé quelques chansons de Gonzalo Hermiguès et d'Egaz Moniz, deux chevaliers qui vécurent sous Alphonse Ier, au 12e siècle; ces vers sont presque inintelligibles aujourd'hui. Il existe encore du 13e et du 14e siècle quelques pièces en langage barbare, attribuées au roi Denys, un des plus grands hommes du Portugal, qui régna de 1279 à 1325. Il eut deux fils qui furent poètes comme leur père. Mais ce n'est réellement qu'au 15e siècle que l'on vit naître la littérature portugaise. Ce fut aussi à cette époque qu'eut lieu le développement de la puissance de ce peuple, qui s'établit par la conquête dans les principales villes de la côte d'Afrique, et découvrit les côtes du Sénégal et les mers de Guinée. Les Portugais offraient alors un singulier et heureux mélange de bravoure aventureuse, de passions tendres, et de rêveries extatiques. Des poésies pleines de sentiment se chantaient alors en Galicie. Macias l'Enamorado (l'amoureux) est considéré comme le chef de ces poètes, il écrivait en castillan et en portugais.

Macias fut emprisonné pour une intrigue galante avec une jeune dame haut placée, et finit par mourir de la main du mari courroucé par une chanson du poète. Pendant sa captivité, il écrivit de nombreuses poésies qui ont été perdues; Sanchez a cependant conservé la fatale chanson dont mourut Macias. C'est

une élégie d'amour, comme tant d'autres, remarquable cependant par la profondeur de sa tristesse. S'il faut en croire le poète, il eût été une victime innocente de la colère de l'époux, car il dit à la dernière strophe :

« Ce fut mon malheur de porter mes prétentions si haut, que mon cœur lui-même m'annonce qu'elles me seront toujours refusées; mais jamais on ne saura rien de plus sur une destinée malheureuse. »

« Les antiquaires portugais, dit M. de Sismondi, assurent que l'école de Macias fut extrêmement nombreuse, et que le quinzième siècle vit paraître un nombre infini de poètes romantiques, qui tous chantaient leurs amours avec une tendresse, avec un enthousiasme, avec une rêverie mélancolique dont les Castillans ne pouvaient pas même se vanter d'approcher. Mais les ouvrages de ces poètes, recueillis en des *cancioneri*, sous le règne de Jean II, ne se trouvent point dans le reste de l'Europe. Le diligent Boutterwek les a vainement cherchés dans les bibliothèques d'Allemagne; je les ai cherchés tout aussi vainement dans celles d'Italie et de Paris; et cette période, qu'on nous dit si brillante, de l'histoire portugaise, échappe absolument à notre observation. »

Le temps du Portugal était venu, ses navigateurs portaient leurs conquêtes et leurs découvertes non-seulement en Afrique, mais aux Indes. En 1498, Vasco de Gama franchit le cap de Bonne-Espérance,

découvert par Barthélemy Diaz; des héros d'une bravoure fabuleuse suivirent les pas des navigateurs. Alphonse d'Albuquerque conquit, en 1507, le royaume d'Ormuz, et celui de Goa, en 1510. Le Portugal eut bientôt dans les Indes d'immenses domaines, comparables à l'empire actuel de la Grande-Bretagne.

LITTÉRATURES DU NORD.

ALLEMAGNE. — ANGLETERRE.

DU 12e AU 15e SIÈCLE.

XXIV.

Littérature allemande. — Commencemens. — Les Niebelungen.

Vers le milieu du neuvième siècle, un moine allemand, nommé Ottfried, commença à revêtir de formes poétiques, dans la langue tudesque, quelques épisodes des saintes Écritures. Le même travail avait lieu chez les Saxons d'Angleterre. Ottfried perfectionna la grammaire tudesque commencée par Charlemagne ; ses poésies servent à marquer les commencemens de la littérature allemande ; mais elles sont, comme on le pense bien, d'un style presque inintelligible aujourd'hui. La forme de ses ouvrages avait été empruntée aux antiques chants héroïques, et il existe encore quelques fragmens qui ne laissent pas de doutes à cet égard.

Cette langue, bégayée par Ottfried, devait devenir

le beau langage littéraire de l'Allemagne. Les critiques de cette contrée pensent généralement qu'il se forma lorsque les peuples germaniques qui habitaient, principalement dans l'origine, les environs de la mer Baltique, se portèrent vers le sud et se mêlèrent à un grand nombre de nations étrangères, dont ils adoptèrent beaucoup de locutions.

Le monument le plus remarquable de ces siècles de formation est un poème qui a long-temps circulé par fragmens dans toutes les contrées germaniques avant d'acquérir la forme sous laquelle nous le connaissons aujourd'hui.

Les *Niebelungen*, poème national de l'Allemagne, devinrent populaires vers la fin du dix-huitième siècle ; et les critiques si nombreux et si patiens de cette contrée ont livré, à l'occasion de ces chants, des combats comparables à ceux que nous ont valus les épopées homériques. Le nom de l'auteur de cet ouvrage est inconnu. Schlegel pense qu'il faut l'attribuer à quelqu'un des troubadours que les landgraves de Thuringe et les princes de la maison autrichienne des Babemberger se plaisaient à réunir à leur cour. « Non-seulement, dit-il, la connaissance parfaite des localités qu'on y remarque, mais encore cette foule d'observations et de louanges relatives à l'Autriche qu'on y trouve, sont autant de circonstances qui trahissent l'origine du poème et le séjour du poète. Voilà pourquoi le héros favori du pays, le margrave Rudiger, a été placé dans ce poème, à l'aide

d'un rude anachronisme. Cette circonstance peut même avoir contribué à la manière avantageuse dont a été tracé le portrait d'Attila; car, dans la Hongrie, étroitement liée à l'Autriche, il existait encore alors un grand nombre de traditions concernant Attila... On pourrait fixer l'époque de la dernière composition du chant des *Niebelungen* au temps de Léopold-le-Glorieux, l'avant dernier des Babemberger; et, comme le poète qui a composé un pareil ouvrage ne saurait avoir été un inconnu, si l'on voulait diriger les conjectures sur un nom déterminé et connu, on pourrait désigner Henri d'Ofterdingen qui était né en Thuringe, mais qui s'était établi en Autriche. Au reste, cet ouvrage ayant été paraphrasé, commenté et jugé de tant de manières différentes, comme cela était arrivé déjà aux poèmes d'Homère, quelles que soient les probabilités ou les conjectures auxquelles on veuille donner la préférence, toujours est-il bien certain que dans sa forme et dans sa composition actuelles il est impossible qu'il soit le résultat fortuit de la réunion de diverses traditions. Il faut au contraire que ce soit l'ouvrage d'un seul homme, et encore du plus grand maître de l'époque, puisque sous le rapport de la langue, de l'exposition, de l'esprit et de l'ordonnance, il occupe par son excellence une place à part et même unique parmi tous les ouvrages du même genre produits par ce siècle. » (Traduction de W. Dukett.)

L'opinion la plus commune est que le poème des

Niebelungen a dû être écrit tel qu'il est conservé aujourd'hui, vers la fin du douzième siècle, mais que des parties informes de cet ouvrage circulaient en Allemagne long-temps auparavant. Il forme avec l'*Edda* scandinave les plus précieuses de ces nombreuses poésies du Nord répandues en Prusse, en Saxe, en Autriche, en Russie, en Norwège et en Islande. Les premiers poètes et les premiers critiques de l'Allemagne ont été unanimes pour admirer le vieux langage teuton dans lequel ce poème a été composé. M. Francis Riaux, qui a publié une préface pleine d'intérêt, en tête de la traduction des *Niebelungen*, par Mme de la Meltière, analyse ainsi le poème allemand.

« Siegfried, fils de Siegmund et de Siegling, habitait Santen, où il croissait en âge et en courage. Entendant parler de la belle Chriemhild, la sœur de Gunther, qui régnait à Worms, il se présente à la cour de ce prince, et lui rend le service signalé de vaincre pour lui les Saxons et les Danois, qui étaient venus lui déclarer la guerre. A cette occasion, le roi donne une fête où paraît Chriemhild que Siegfried voit alors pour la première fois, et tous deux se prennent d'amour l'un pour l'autre. Gunther, voulant faire la conquête de la célèbre Brunhild, reine d'Islande, va dans cette île avec Siegfried, et réussit dans son entreprise par la force et l'adresse merveilleuse de son compagnon. A leur retour sur le Rhin, on célèbre le mariage de Gunther et Brunhild, et de

Siegfried et Chriemhild. Mais Gunther est maltraité le jour des noces par Brunhild, qui le lie et le pend à un clou. Siegfried, à qui le roi conte sa mésaventure, lui soumet Brunhild et s'en retourne à Santen avec son épouse, où son père Siegmund lui cède son royaume.

» En Islande, Siegfried, pour aider Gunther, s'était donné comme son vassal, et Brunhild s'étonne de ne pas recevoir l'hommage du pays des Niebelungen. Gunther élude une explication, et invite Siegfried et Chriemhild à une fête. Pendant cette fête, les deux reines se querellent au sujet de la préséance; Brunhild appelle Chriemhild sa vassale; celle-ci l'appelle une concubine, et montre pour preuve de ce qu'elle avance l'anneau d'or de Brunhild qui, en effet, lui avait été enlevé par Siegfried, dans sa lutte mystérieuse avec elle. Siegfried dément sa femme; mais Hagene jure néanmoins de venger sur le héros les pleurs que sa femme a fait verser à Brunhild. On fait une chasse aux ours et aux sangliers dans la forêt d'Owenwald; et pendant que Siegfried, penché sur l'eau d'une fontaine, se désaltérait, Hagene le perce dans le dos à la seule place où il fût vulnérable, et le tue. On rapporte le corps du héros à Chriemhild, qui, en voyant le cadavre de son époux, tombe évanouie; puis sa douleur éclate en gémissemens et en menaces contre le meurtrier.

» Alors commence pour Chriemhild une nouvelle existence; elle n'a plus qu'une seule idée, la ven-

geance de son époux. Attila la demande en mariage; elle y consent. Après sept années de cette seconde union, sentant son pouvoir affermi sur les Huns, et songeant toujours à sa vengeance, Chriemhild obtient d'Attila qu'il invite à venir à sa cour les guerriers du Rhin. Ceux-ci acceptent, malgré les représentations de Hagene, qui se défie de Chriemhild. A la cour d'Attila, ils reçoivent un bon accueil du roi et de Théodoric; mais la réception de la reine est froide, ce qui confirme les pressentimens de Hagene et des Bourguignons. La vue de l'épée de Balmüng, que portait Hagene, et que Chriemhild reconnaît à son pommeau de jaspe, lui rappelle ses douleurs et la fait pleurer. Elle reproche à Hagene la mort de Siegfried, que le Bourguignon avoue hautement avec colère. Alors Chriemhild excite les Huns à la venger. Elle arme contre les Bourguignons Bleda, frère d'Attila, et ses vassaux. Pendant ce temps a lieu un banquet splendide, où paraît le jeune Ortuid, fils d'Attila et de Chriemhild. Hagene déclare aux convives que l'enfant est destiné à périr. Cette parole atroce indigne Attila, qui se retire. Alors Bléda se présente dans la salle du festin, et le combat s'engage avec furie. Bléda est tué par Dankwart. Mais un renfort de Huns accable les Bourguignons, que le poète appelle ici les Niebelungen. Dankwart court à la table des princes du Rhin et leur annonce le carnage qui vient d'avoir lieu. A cette nouvelle, Hagene se lève et débute par frapper de son épée le jeune Ortuid,

dont la tête va rouler sur les genoux de la reine. La mêlée devient horrible. Pendant qu'Attila demeure stupéfait d'indignation, Théodoric, appelé au secours de Chriemhild, l'emmène hors du palais. Les hommes du Rhin taillent en pièces ceux du Danemarck et de la Thuringe, qui avaient succédé aux Huns. Attila refuse la paix aux Bourguignons, contre lesquels la reine envoie vingt mille guerriers. Toutefois elle leur offre la cessation du combat, s'ils veulent livrer Hagene en otage; et, sur leur refus, elle fait incendier la salle. Mais les Huns sont encore vaincus. Alors Chriemhild et Attila prient Rüdiger de combattre les Niebelungen, ce à quoi il consent avec peine, et en disant qu'il en mourra. Il s'avance contre les Niebelungen et est tué. Attila rugit comme un lion. Enfin, Théodoric s'avance sur le lieu du combat, et amène prisonniers, à Chriemhild, Gunther et Hagene, qui seuls restent vivans. Elle fait décapiter Gunther et tranche elle-même la tête à Hagene. Attila en est consterné. Hildebrand, vassal du roi des Ostrogoths, furieux de ce meurtre, tue la reine, et Attila et Théodoric versent des larmes sur tant de malheurs. »

Nous avons cru devoir reproduire cette analyse des *Niebelungen*, parce que le poème national de l'Allemagne est inconnu de la plus grande partie des lecteurs français.

Ce livre, écrit avec une simplicité tout antique, nous paraît, sous le rapport de l'art, supérieur à

l'*Edda*. Il s'y rencontre des peintures pleines de grâces charmantes; le caractère de Chriemhild est déjà la jeune fille chrétienne, et se détache en teintes douces et tendres sur le fond un peu sanglant de cette poésie. Écoutons le vieux poète allemand :

« Chriemhild, cette jeune fille vertueuse, rêva un jour qu'elle élevait un sauvage faucon, que deux aigles tuèrent sous ses yeux. Hélas! aucun malheur plus grand ne pouvait lui arriver dans ce monde.

» Elle dit ce rêve à sa mère Uta, qui ne put l'expliquer mieux à la vierge craintive : Ce faucon que tu élevais est un noble seigneur; si Dieu ne te préserve point, tu l'auras bientôt perdu.

» Que me dites-vous d'un seigneur, ma mère bien-aimée? Je veux vivre toujours doucement sans amour de guerrier; je demeurerai jusqu'à ma mort sans être en souci d'aucun homme.

— » Ne te hâte pas d'y renoncer, dit la mère. Si tu veux être transportée de quelque joie de cœur en ce monde, elle te viendra de l'amour d'un héros. Tu es belle; que Dieu te conduise un digne chevalier.

» Cessez ce discours, ma mère bien-aimée : on voit assez par maintes femmes que la douleur devient le prix de l'amour. . . . . »

Le poète ajoute : « Chriemhild se préservait sagement de l'amour, et elle passait des jours très doux . . . .

Cette poésie est souvent remarquable par la pudeur délicate de ses peintures.

« En voyant Siegfried si près d'elle, le front de Chriemhild se colora : « Cher seigneur ! dit la belle fille, noble et bon chevalier, soyez le bien venu. » Ces paroles le remplirent d'une ardeur passionnée.

» Il s'inclina noblement devant elle, et la pria de lui être favorable ; et les voilà tous deux saisis de la douce peine d'amour. Leurs regards se cherchaient avec tant de douceur ! mais tout cela se passa secrètement.

» Une blanche main fut-elle alors vivement pressée à cause de cette tendresse de cœur ? Cela ne m'est point connu ; mais je ne puis croire qu'ils l'oublièrent. . . . .

» Ni les jours charmans du mois de mai, ni la venue de l'été n'avaient jamais versé dans le cœur de Siegfried cette grande joie qui le ravissait, en tenant la main de celle qui était sa dame par amour.

» Maint guerrier pensa en remarquant ceci : « Ah ! s'il m'en arrivait autant ; si je pouvais comme lui, la mener par la main, ou si j'osais me reposer à ses pieds ; je le ferais, certes, sans répugnance. Jamais guerrier ne servit une reine si belle. »

La suite du récit présente le même caractère chaste et voilé : « On permit au gracieux seigneur de donner un baiser à Chriemhild ; rien dans ce monde ne lui avait paru si doux. »

Ces vers nous retracent un tableau précieux des

fiançailles chrétiennes; c'est aussi une sorte de réminiscence de la Bible; il y a là quelque chose de la beauté primitive du saint livre.

La voix du vieux poète allemand est parfois pathétique et passionnée, nous en attestons le récit de la douleur de Chriemhild après la mort de son époux.

— « Hagene fit porter le corps de Siegfried, le héros des Pays-Bas, devant la chambre de la reine Chriemhild.

» Le cruel Hagene le fit déposer sans bruit sur le seuil de la porte, afin qu'elle le vît quand elle sortirait aux premières clartés du jour, pour aller à la messe matinale, qu'elle négligeait rarement.

» On sonnait, comme de coutume, à la cathédrale; Chriemhild la belle, entendant les cloches, se hâta d'éveiller ses suivantes, leur demandant des habits et des flambeaux. — Un chambellan vint; il aperçut le corps de Siegfried!

» Ses vêtemens étaient inondés de sang! — Le chambellan ne savait pas que c'était son chef; il continua sa marche en tenant un flambeau dont la lueur devait être sinistre pour Chriemhild. »

» La voyant aller à l'église avec sa suite, le chambellan lui dit : — « Reine, n'allez pas plus loin; un chevalier frappé à mort est étendu à votre porte. » Chriemhild jeta un cri lamentable et commença de longs gémissemens.

» Elle ne savait pas bien si c'était son seigneur;

mais les questions du fourbe Hagene lui revinrent en mémoire, quand il feignait de vouloir préserver le héros! — Et son cœur se brisa. — Et toute joie finit pour elle avec cette mort.

» Sans parler, elle tomba sur la terre, — cette femme sous la main de Dieu! — Et on la trouva sans mouvement. — Mais son désespoir démesuré éclata bientôt, et ses cris déchirans firent retentir le palais.

» Les femmes disaient : « C'est peut-être un des étrangers. » Mais Chriemhild dit, — avec des cris si forts, que le sang jaillissait de sa bouche : — « Non! c'est Siegfried, mon époux bien-aimé. Brunhild a voulu sa mort, et Hagene l'a tué. »

» La reine se fit montrer le héros. — De sa blanche main elle souleva, en tremblant, cette belle tête encore humide de sang! Elle reconnut le chef des Niebelungen, qui reposait dans le sein de la mort.

» La belle reine s'écria, d'une voix brisée et douloureuse : « Malheur à moi! ton bouclier n'est donc point rompu par l'épée : tu meurs assassiné. — Ah! que je découvre le meurtrier pour conspirer toujours contre sa vie déloyale. »

» Toutes ses femmes pleurèrent et gémirent avec la triste souveraine. — Grand souci leur causait la mort d'un chef si noble et perdu à jamais. »

Nous trouvons dans ce morceau quelque parfum de l'*Andromaque* d'Homère; mais aucune langue

moderne ne peut offrir un modèle qui réunisse ainsi les admirations des divers peuples de la terre; la langue grecque, qui a été la véritable initiatrice de toutes les nations littéraires de l'Occident, reste sans égale. Dans les vers principalement, nulle rivalité n'est admissible; d'ailleurs nous le répèterons encore ici, malgré les beautés incontestables du poème allemand, le génie homérique est très-supérieur. Il a une élégance et une fécondité admirables, que les œuvres humaines n'ont pas offertes dans les siècles postérieurs.

L'ensemble du poème allemand n'est pas toujours très-harmonieux, les chants se succèdent parfois sans que la transition soit habile. Comme dans Homère, les mêmes phrases reviennent souvent avec monotonie. Évidemment ces poésies n'avaient pas été composées pour être lues, mais pour être chantées.

« Il faudrait se représenter, dit M. Riaux, un de ces minnesingers du douzième ou du treizième siècle, qui allant partout faire des récits en plein air à la foule assemblée, ou le soir, dans les châteaux, devant le foyer de la grande salle tout rouge de sapins enflammés, amusaient de leurs chansons les chevaliers et les hommes d'armes. Combien de fois peut-être, avant que de nouveaux évènemens eussent changé le cours des idées et jeté une ombre plus épaisse sur le passé, a-t-on chanté les aventures des Niebelungen à Worms et à Nuremberg, aux jours où la diète de l'empire y était convoquée! »

Comme la France, l'Allemagne possède de nombreux chants de troubadours. Les critiques de cette contrée repoussent l'opinion souvent émise qu'elle a emprunté cette poésie aux Provençaux; ils prétendent que les Allemands ont eu des chants de troubadours à une époque bien antérieure au développement de la poésie en Provence. Quoi qu'il en soit, les chants des minnesingers allemands diffèrent de ceux des troubadours provençaux et des trouvères; ils ont plus de douceur, ressemblent plus à l'idylle, offrent plus de sensibilité délicate. Quant au reproche de monotonie qui leur a été adressé, F. Schlegel fait une observation très-juste et qui s'applique à ce genre de compositions chez tous les peuples. C'est qu'elles ont été écrites à de longs intervalles et lues çà et là, sans suite, sans enchaînement. Recueillies en volumes et lues de suite, il est impossible qu'elles ne paraissent pas très-monotones; mais ce défaut ne prouve rien contre leurs auteurs.

Ces chants des troubadours allemands et la rédaction définitive des *Niebelungen* datent du douzième siècle, sous le règne de l'empereur Ferdinand Ier. Dès le commencement du quatorzième siècle, l'éclat de cette littérature était déjà passé. La prose se perfectionna, mais la poésie devint rude et retomba dans la barbarie jusqu'au mouvement orageux des idées dans le seizième siècle, époque qui amena une révolution dans la langue, la religion et la politique de

l'Allemagne. Comme en France, en Angleterre et en Espagne, nous retrouvons dans la Germanie ces poèmes chevaleresques sur Charlemagne, sur Arthur et la Table-Ronde, sorte d'Iliade du moyen âge, qui est répétée par tous les idiomes européens. Parmi les poètes allemands de cette époque, on distingue Wolfram d'Eschembach, qui chanta principalement les traditions symboliques des Templiers. Ce nom, inconnu aujourd'hui aux hommes, fut aussi célèbre, aussi honoré en Allemagne que celui de Dante en Italie.

« On peut le comparer au Dante, dit F. Schlegel, sous le rapport de son goût pour l'allégorie, et de l'érudition qui, à cette époque, était si rare, et dans laquelle il se montre infiniment supérieur aux autres poètes de son siècle et de son pays. Sous le rapport de son goût pour un luxe d'imagination presque oriental dans la partie pittoresque, on pourrait le comparer à l'Arioste. »

Nous citons avec respect ce jugement de la critique allemande, reconnaissant sa compétence; mais nous faisons nos réserves et croyons à l'immense supériorité de Dante et d'Arioste. Le nom d'un véritable poète de génie resplendit plus à travers les âges que celui de Wolfram d'Eschembach.

« C'est du 14e au 15e siècle que le *lied* [1] populaire proprement dit se développe en Allemagne, dit

[1] Sorte de chant de peu d'étendue particulier aux Allemands.

M. H. Blaze, vous ne trouvez que lui pendant cette grande période historique; lieds d'amour, de compagnonage, de chevalerie et de guerre, de tous côtés vous le voyez fleurir et se multiplier; un esprit original, actif, singulier peut-être, parcourt l'Allemagne du nord au midi; le sentiment déborde; la crise politique, les tiraillemens universels ont dans l'intelligence des contre-coups féconds, et le génie populaire trouve en lui, pour répondre aux commotions qui l'ébranlent, des échos profonds et variés. Je me figure que plus d'un brave compagnon, dont la postérité n'a point à s'enquérir, plus d'un lanzkenècht, mort ignoré dans quelque rencontre, dut faire un beau jour son lied, poème de son cœur, histoire où sa vie entière se résumait. Or, il s'est trouvé que cette histoire, ce poème, dans un temps où la milice humaine se groupait encore à l'abri de certains dogmes, comme sous d'inviolables drapeaux, il s'est trouvé que cette voix du compagnon et du lanzkenecht exprimait les sentimens inarticulés de toute une multitude, et remuait des consciences sans nombre. Voilà, je pense, le grand secret de la popularité du lied au moyen âge. Au 16e siècle, son caractère national se perd, il dégénère; c'est l'époque où le goût italien et français fait invasion. Les associations musicales se forment, les maîtrises s'instituent; adieu la poésie du sentiment; voici les querelles de mots qui commencent avec Hans Sachs et ses confrères, les artisans de Nuremberg; voici

les solennels débats qui s'ouvrent à propos d'une rime. Alors le lied cède la place aux motets, aux villanelles de toute espèce, et disparaît jusqu'à la renaissance de la poésie allemande au siècle dernier, jusqu'à ce magnifique mouvement dont Goëthe est le héros. »

Au quatorzième et au quinzième siècle, la décadence fut déplorable. L'empereur Maximilien fit publier deux livres de chevalerie qui sont une preuve incontestable de cette agonie de l'art. Un livre de fables de Reimecke Fuchs eut un grand succès parmi les populations allemandes de ce temps; c'est une sorte de glorification de la ruse; le renard, que nous voyons parvenir dans un fabliau français aux plus hautes dignités, est le héros et le triomphateur de cette poésie qui tient de l'allégorie et de la satire.

Ainsi, dans cette littérature allemande, depuis l'origine de la langue jusqu'à la fin du quinzième siècle, le poème des *Niebelungen* est le seul monument qui ait de la grandeur. Nous en avons assez parlé pour en donner une idée à nos lecteurs, nous y avons remarqué de très-belles choses, mais nous ne saurions partager l'opinion de Goëthe, qui le place sur la même ligne que les épopées homériques.

XXV.

Commencemens de la langue anglaise. — Poésies populaires. — Chaucer.

Les Anglais, protégés dans leur île contre les peuples du continent, opposèrent aux conquérans romains un esprit de résistance qui étonna les vainqueurs du monde. La langue latine était antipathique à ces barbares, qui lui préféraient leur langage grossier et sans art. Dès le cinquième siècle, la conquête romaine était, pour ainsi dire, effacée de ce territoire, et l'indépendance naturelle de cette race se montra encore dans ses églises schismatiques dès les premiers temps de l'introduction du christianisme dans la Grande-Bretagne. La race cambrienne sembla puiser d'ailleurs une nouvelle énergie dans les invasions des hommes du nord qui se succédèrent

rapidement. Les Saxons, les Danois, mêlèrent leur rudesse à la rudesse bretonne, et les Normands eux-mêmes, quoiqu'ils vinssent de notre belle terre de France, avaient conservé leur dureté primitive. « Dans la première époque, qui dure trois cent trente ans, » dit M. Villemain, « depuis l'invasion saxonne, ce langage est appelé *british saxo.* » Les Danois parurent ensuite : c'était une variante de la première conquête. Là, commence la deuxième époque de la langue, le *danish saxo*, dans lequel furent écrits les ouvrages du roi Alfred. Puis vinrent les Normands transformés en Français, comme des voleurs qui auraient pris les habits de ceux qu'ils avaient tués. A leur suite ils amenaient des hommes de toutes les provinces de France, et se confondaient avec eux par la langue et les usages. De là date une troisième époque dans la langue de la Grande-Bretagne, le *normand-saxo*, principe de la langue actuelle. »

Alfred-le-Grand, qui régna dans le neuvième siècle au milieu des luttes des Saxons et des Danois, imprima un mouvement rapide aux études scientifiques en Angleterre. Il avait traduit lui-même en saxon-danois Boëce et Paul Orose. Alcuin et le vénérable Bède, que nous avons rencontrés dans les Gaules, sont les deux hommes les plus remarquables du règne d'Alfred-le-Grand. La langue latine fut cultivée dans les monastères ; la théologie, cette science qui embrasse tout, éleva les âmes et répandit le goût des travaux intellectuels; mais cette lumière

s'éteignit bientôt, et lorsque Guillaume de Normandie entra dans Londres après la victoire d'Hastings, il voulut imposer aux vaincus, non-seulement son joug, mais sa langue. En effet, le *roman-wallon* fut parlé long-temps en Angleterre; mais la langue anglaise résista, et se répandit surtout en légendes qui célébraient les saints de race saxonne, tandis que les Normands employaient leur idiome à plaisanter les clercs et les riches abbés du pays.

« Sous Guillaume et ses premiers successeurs, dit M. de Chateaubriand, on écrivit et l'on chanta en latin, en calédonien, en gallique, en anglo-saxon, en roman des trouvères, et quelquefois en roman des troubadours. »

Les poésies se multiplièrent; deux prisonniers célèbres, Robert de Court-Heuse, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, écrivit dans la langue des Bardes-Gallois, et le fameux Richard-Cœur-de-Lion fut couronné comme troubadour. Depuis ce roi, le goût pour la poésie chevaleresque devint général, et l'Angleterre vît paraître les romans que nous avons trouvés en France : celui d'Alexandre-le-Grand qui se reproduit dans toute l'Europe, ceux d'Hector et d'Achille, de Jason et d'Hercule, de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, etc.

Robert Wace traduisit du latin de Geoffroy de Montmoulh *le Brut d'Angleterre*. Ce Brut, ou Brutus, est un arrière-petit-fils d'Énée, premier roi des Bretons. C'est de ce Brut que descendit le très-célèbre

roi de l'Armorique, Arthur ou Arthus, créateur de la chevalerie de la Table-Ronde. Robert Wace écrivit encore le roman du *Rou*. « Là, dit M. de Chateaubriand avec sa grâce accoutumée, se lit l'histoire *authentique* des fées de ma patrie, de la forêt de Bréchéliant, remplie de tigres et de lions : l'homme sauvage y règne, et le roi Arthur le veut percer avec *l'Escalibar*, sa grande épée. Dans cette forêt de Bréchéliant, murmure la fontaine Baranton. Un bassin d'or est attaché au vieux chêne dont les rameaux ombragent la fontaine : il suffit de puiser de l'eau avec la coupe et d'en répandre quelques gouttes pour susciter des tempêtes. Robert Wace eut la curiosité de visiter la forêt et n'aperçut rien. »

Un trouvère anonime chanta le voyage de l'Irlandais saint Bradan au Paradis terrestre; Marie de France écrivit en vers le *Purgatoire* de saint Patrick d'Irlande, et Adam de Ross célébra la descente de saint Paul aux enfers. Ces poëmes sont remplis de grandes visions, de figures symboliques, d'images effrayantes qui rappellent *la Divine comédie;* leurs auteurs sont oubliés parce qu'il leur a manqué ce génie du style, sans lequel aucune œuvre ne saurait vivre.

Un roman réellement anglais est celui de Richard-Cœur-de-Lion. Les faits historiques les plus incontestés y sont travestis sans scrupule; mais ce qui est remarquable dans ce livre, c'est la couleur orientale brillant reflet des Croisades et de la terre de Syrie.

Plusieurs de ces romans sont inspirés par un esprit frondeur et hardi, que nous avons déjà aperçu dans les Gaules. Dans ce pays, les poètes raillent surtout les prélats opulens ou les moines; en Angleterre, ils attaquent plus encore les rois.

La conquête des Normands, les insolences des seigneurs de cette race, avaient rempli l'Angleterre de mécontens d'origine saxonne. Un grand nombre se retiraient dans les bois et braconnaient pour vivre, pillant le voyageur lorsqu'ils ne rencontraient pas le gibier du roi. Le nom de Robin-Hood, le plus audacieux de ces révoltés, fut bientôt célèbre dans le royaume. Tous les crimes dont les auteurs demeuraient inconnus lui étaient imputés par le peuple, qui éprouvait pour lui un mélange de terreur et d'amour. De nombreuses ballades sur ce héros étrange circulèrent dans le pays. Elles sont caractérisées par un arome de vie sauvage et libre, au milieu des montagnes et des bois. Il n'y a plus rien là de cette galanterie que nous avons remarquée dans les poésies provençales; Robin Hood est un féroce partisan, très peu occupé des femmes, et portant à la main sans sourciller la tête de son ennemi.

Cette époque, si infructueusement féconde, des bardes, des trouvères, des ménestrels anglo-galliques, anglo-saxons, anglo-normands, dura près de trois siècles, de Guillaume-le-Conquérant à Édouard III.

La langue française disputa long-temps l'empire à

la langue actuelle de l'Angleterre. Ce fut en 1483, sous Richard III, que le parlement rédigea les bills en anglais, et dès lors la question fut tranchée. D'ailleurs un poète réellement littéraire, le premier qui ait écrit en anglais avec un talent incontestable, Chaucer, avait produit déjà depuis plus d'un siècle des œuvres qui n'ont pas péri.

Venu cependant après les trois grands écrivains de l'Italie, Chaucer les étudia avec soin et est resté bien loin de ses maîtres. Né à Londres, en 1328, il fut très-jeune page d'Édouard III, puis envoyé d'Angleterre à Paris et à Gênes. Dans son voyage d'Italie, il connut Pétrarque, et emprunta l'histoire de Grisélidis si touchante sous la plume de Boccace.

Chaucer n'est pas un trouvère anglo-normand; c'est un homme instruit, initié à la civilisation méridionale, traduisant les latins et admirant le Dante. Toutefois ces études ne lui ont pas arraché son caractère d'originalité nationale; s'il imite nos fabliaux et nos troubadours, il reste Anglais cependant, Anglais par la licence de son langage dans les matières politiques et religieuses.

A cette époque, Wiclef remua profondément l'Angleterre en niant l'autorité du pape et de l'Église romaine, et même l'autorité des princes, en proclamant l'indépendance de l'individu et l'égalité entre les hommes. Des troubles sérieux éclatèrent, et l'on se rappelle que plus de cent mille wicléfistes s'avancèrent en armes jusqu'aux portes de Londres. Le

poète Chaucer fut un ardent admirateur du précurseur de Luther. Il écrivit de sanglantes satires contre la cour de Rome et les abus de la vie monacale. Il dit, dans son poème intitule le *Ploug-man* : « Tel qui ne sait pas son *Credo* est fait prélat par des sollicitations; tel qui ne peut pas lire l'Évangile est pourvu d'un riche état forestier. »

Pendant que son maître Wiclef traduisait la Bible en anglais, Chaucer faisait passer dans cette langue le *Roman de la rose*. Il écrivait aussi de son château de Dunnington ses *Contes de Cantorbéry* dans la forme *du Décaméron*. L'auteur suppose que des pèlerins venus pour honorer la châsse de Thomas Becket se rencontrent dans une auberge à Southwark et se racontent des histoires pour charmer les loisirs de la soirée. Comme son modèle, Chaucer est tantôt gai et tantôt pathétique, moral quelquefois, plus souvent mordant et passionné. Son histoire de sir Thopas, entre autres est une satire spirituelle des romans de chevalerie. On a remarqué avec raison que sir Thopas était un précurseur de don Quichotte.

Un esprit de critique politique caractérise les œuvres de l'Angleterre dès cette époque reculée. On est tout étonné, dit M. de Chateaubriand, de trouver dans l'Écossais Barbou, contemporain de Chaucer, ces vers sur la liberté. Un sentiment immortel semble avoir communiqué au langage une immortelle jeunesse; le style et les mots n'ont presque

point vieilli : « Ah ! la liberté est une noble chose ! La liberté rend l'homme content de lui ; la liberté donne à l'homme toute consolation. Il vit satisfait, celui qui vit libre. Un noble cœur ne peut avoir ni jouissance, ni rien qui puisse plaire, si la liberté manque. »

Ah! freedom is a noble thing!
Freedom makes man to have a liking...
Freedom, etc.

Chaucer commence la poésie anglaise vraiment littéraire, et marque l'époque où la langue française fut entièrement abandonnée dans la Grande-Bretagne. Peu d'années avant l'auteur des *contes de Cantorbéry* , Bower écrivait des vers français pleins d'élégance, supérieurs, sous ce rapport, peut-être, à ce qui s'écrivait en France à la même époque.

Cette pluralité de langages donna lieu à de bizarres entreprises ; Gower, le plus heureux rival de Chaucer, composa, sous le titre de *Speculum meditantis*, *Vox clamantis*, *Confessio amantis*, un poème en trois parties, la première en vers français, la deuxième en latin, la dernière en anglais. « Le livre, dit spirituellement M. Villemain, est d'ailleurs fort ennuyeux dans les trois langues. » C'est une poésie allégorique à laquelle il manque la qualité fondamentale de toute œuvre d'art : un grand style. Au reste, Gower était un savant qui avait tout étudié,

depuis la poésie grecque jusqu'à l'alchimie, mais cela ne fait pas un poète.

Des chanteurs populaires, des hommes sans études, de simples ménestrels, parcouraient l'Angleterre, et faisaient entendre des chants plus poétiques que ceux des écrivains qui vivaient dans l'atmosphère des cours. On a perdu les écrits des bardes gallois qu'Édouard persécuta, mais on a recueilli une assez grande quantité de vers des ménestrels ; ce sont de sanglantes satires contre les gouvernans. La chanson anglaise du quatorzième siècle avait déjà les habitudes railleuses des chansonniers plus modernes de notre France; mais on chercherait en vain dans toute cette poésie une inspiration élevée et profonde. Le véritable génie anglais, si passionné et si terrible, nous ne le rencontrerons qu'au seizième siècle.

Il serait injuste de ne pas citer parmi les poètes du quinzième le malheureux Jacques Ier, roi d'Écosse; captif pendant dix-huit ans en Angleterre, il écrivit dans sa prison son *Livre du Roi*. C'est un poème qui offre de gracieuses peintures et des sentimens tendres et élevés. Ce fut sous le règne de ce roi poète que le ménestrel Harry, l'aveugle, chanta le guerrier populaire de l'Écosse, Guillaume Wallace. Plusieurs critiques anglais préfèrent les vers de ce ménestrel à ceux de Chaucer et de Barbour.

Les plus célèbres des chansons et ballades de

l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande jusqu'au quinzième siècle sont la chanson du *Saule* dont Shakspeare a tiré un effet mélancolique si puissant, et les ballades de sir Caulins et de Childe Waters. Cette dernière a un caractère de férocité sauvage qui révolte; mais elle peint comme contraste une jeune fille, pleine de dévouement et d'abnégation. M. de Chateaubriand a dit avec beaucoup de grâce en parlant des ballades anglaises : « Elles sont simples sans être naïves ; la naïveté est un fruit de la Gaule. »

Mais nous verrons dans le prochain volume le génie anglais devenir l'égal de la grande poésie italienne des treizième et quatorzième siècles, et devancer Corneille et Molière. Jusqu'à présent il n'a fait que balbutier quelques essais dont l'histoire ne s'occuperait guère, s'ils n'étaient l'aurore d'un des plus magnifiques développemens de l'intelligence humaine.

COMMENCEMENS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

12e, 13e et 14e siècles.

XXVI.

Le Roman-wallon. — Commencemens de la langue française. — Littérature des trouvères. — Poèmes chevaleresques. — Fabliaux.

Une langue vulgaire née du latin corrompu existait au septième et au huitième siècle, et, dans son origine, ce langage fut à peu près le même dans toutes les contrées qui forment aujourd'hui la France. Les invasions allemandes avaient fait pénétrer peu de mots dans cet idiome, et M. Villemain l'explique d'une manière très-rationnelle. « L'influence d'un idiome, dit-il, est proportionnée non-seulement au nombre, mais au degré de culture de ceux qui le parlent. La civilisation gallo-romaine étant fort supérieure à celle des Germains, la langue de ceux-ci exerça peu d'empire, ou plutôt elle exista, pour ainsi dire, à part au milieu

du pays conquis, et se conserva parmi les envahisseurs, sans se communiquer aux indigènes. . . . . Il resta quelques mots d'origine teutonique çà et là répandus dans notre vocabulaire, presque entièrement formé de termes latins; et sous ce rapport, le *roman-wallon*, le français du Nord, ne diffère nullement du roman méridional; il est également héritier direct et universel de la langue latine. »

Les deux plus anciens monumens de la langue romane qui aient été conservés sont les sermens de Charles-le-Chauve et celui de ses sujets, en 842. M. de Sismondi a remarqué qu'ils étaient aussi rapprochés du provençal que de ce qu'on a nommé depuis roman-wallon. Plus tard des différences profondes distinguèrent les deux langues : les peuples du Midi se nommèrent Romans-Provençaux, et ceux du Nord joignirent au nom de Romans celui de Waelchs, ou Wallons. On nomma encore le provençal langue d'oc, et le wallon langue d'oil, selon le mot par lequel l'affirmation *oui* était exprimée dans chaque dialecte.

L'invasion des Normands modifia singulièrement le roman-wallon; cependant, dès que ces hommes du Nord se furent établis en Normandie, ils s'empressèrent d'étudier la langue des vaincus, et, s'ils lui donnèrent des mots nouveaux et des germanismes, ils l'adoptèrent avec un tel enthousiasme que nous voyons au onzième siècle Guillaume-le-Conquérant promulguer en Angleterre des lois sévères

pour substituer le roman-wallon au langage du peuple conquis, et cependant l'anglo-saxon était presque la langue que parlaient les ancêtres du nouveau maître de la Grande-Bretagne.

Cet idiome roman-wallon, les Normands le portèrent bientôt au bout de leurs dagues, en Italie, en Angleterre, en Grèce. Les lois que Guillaume donna à l'Angleterre sont le plus ancien ouvrage écrit en cette langue qui nous soit parvenu. En suivant l'ordre chronologique on rencontre le *Livre des Bretons* ou *Brut*, histoire presque fabuleuse des premiers rois d'Angleterre, écrite vers le milieu du douzième siècle, et le roman du *Chevalier-au-Lion*, écrit à la même époque. Ces deux livres sont l'œuvre des Normands.

Nous citerons ensuite, toujours dans le douzième siècle, un poème en l'honneur de la conquête de Guillaume; c'est le roman de *Rou* par Robert Wace. Voici quelques vers :

Taillefer, ki mult bien cantout,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant li dus alout cantant
De Karlemaine è de Rollant.

On entrevoit déjà clairement la langue française. Peu de temps après, on vit paraître dans le même idiome les romans de chevalerie, qui ont eu tant de retentissement en Europe. Ils se divisent en trois classes bien distinctes. La première célèbre les ex-

ploits d'Arthus, fils de Pandragon; le dernier roi breton qui défendit l'Angleterre contre les Saxons. « C'est à la cour de ce roi et de sa femme Genièvre, dit M. de Sismondi, que se rattachent et l'enchanteur Merlin et l'institution de la Table-Ronde, et tous les preux chevaliers, Tristan de Léonais, Lancelot du Lac, etc. La première origine de cette histoire se trouve dans le roman du *Brut*, de maître Gasse, qui porte dans le texte même la date de 1155. Dans cette chronique fabuleuse se voient déjà et le roi Arthus et la Table-Ronde, et le prophète Merlin; mais ce furent les romans postérieurs qui achevèrent cette création, et qui firent de la cour d'Arthus un monde vivant, dont tous les personnages n'étaient pas moins connus que ne le sont aujourd'hui ceux de la cour de Louis XIV. Le roman de Merlin, fils du diable et d'une dame bretonne, qui vivait au temps du roi Vortiger, fait connaître et les grandes guerres d'Uter et de Pandragon contre les Saxons, et la naissance d'Arthus et sa jeunesse, et les prodiges par lesquels le prophète de la chevalerie a sanctionné l'établissement de la Table-Ronde, et les prophéties qu'il a laissées après lui, auxquelles tous les romanciers des temps postérieurs ont eu recours. Le roman du *Saint-Gréaal*, écrit en vers dans le douzième siècle, par Chrétien de Troyes, rattache la chevalerie bretonne à l'Histoire sainte. La coupe dans laquelle notre Seigneur fut abreuvé pendant son supplice porte chez les ro-

manciers le nom de Saint-Gréaal ; ils supposent qu'elle fut apportée en Angleterre, et qu'elle fut conquise par les chevaliers de la Table-Ronde : Lancelot du Lac, Galaad, son fils, Perceval-le-Galois, et Boort, dont chacun a aussi son histoire. Le roi Arthus, messire Gaulvain, son neveu, Perlevaux, neveu du roi pêcheur, Meliot de Logres, Meliaus de Danemarck, sont tous des héros de cette cour illustre; et les aventures de chacun ont été racontées par divers romanciers avec le même mélange de naïveté, de grandeur, de galanterie et de superstition. Le roman de *Lancelot du Lac* fut commencé par Chrétien de Troyes, mais continué après la mort de celui-ci par Godefroy de Ligny ; celui de *Tristan*, fils du roi Méliadus de Léonois, le premier de tous qui ait été écrit en prose, et le plus fréquemment cité par les anciens auteurs, fut écrit en 1190 par un trouvère dont on ignore le nom [1]. »

Un grand travail d'imagination devait nécessairement émaner des Normands, quand on songe à leur vie aventureuse, à leurs déserts glacés du Danemarck et de la Norwège, à leurs courses guerrières sur les côtes d'Angleterre et de France, à leurs conquêtes chez des nations qui n'avaient jamais entendu prononcer le nom de leurs vainqueurs ; à ces steppes inconnues de la Russie qu'ils traversaient l'épée au poing pour ne s'arrêter qu'à Constantinople. Là,

[1] Littérature du Midi.

cette race audacieuse prit le goût du Midi et de ses voluptés; aussi plus tard s'établit-elle dans cette molle atmosphère de Naples; elle conquit la Pouille, la Calabre et la Sicile. A peine un demi-siècle après, le Normand Robert Guiscard chassait devant lui les deux empereurs d'Orient et d'Occident; en 1066, le Normand Guillaume s'emparait de la Grande-Bretagne, et, cent ans après, le Normand Boémond fondait la principauté d'Antioche au centre de la Syrie. Que de sources de poésie! avec quel charme ces hommes écoutaient les récits de batailles, de voyages périlleux : c'étaient des chevaliers devenus rois à force de bravoure, des géants domptés par eux, des fées, cette merveilleuse création du moyen âge, amoureuses des héros, et prodiguant toute la magie de leur art pour enchanter leurs amans. « En celui temps, dit l'auteur du roman de Lancelot, étoient appelées fées toutes celles qui s'entremettoient d'enchantemens et de charmes; et moult en étoit pour lors, principalement en la Grande-Bretagne; et savoient la force et la vertu des paroles, des pierres, des herbes, par quoi elles étoient tenues en jeunesse, en beauté et en grandes richesses : celle-ci avoit appris tout ce qu'elle savoit de nygromancie de Merlin, le prophète aux Anglais, qui sçut toute la sapience qui du diable peut descendre. Or fut le dit Merlin ung homme engendré en femme par ung diable, et fut appelé l'enfant sans père. »

Mais le souvenir d'un homme plus grand, lui seul, que tous les héros normands que nous venons de citer, électrisait les imaginations au moyen âge; Charlemagne s'était levé à l'aurore de ces siècles, brillant comme le soleil, et la mémoire de ses prodigieux travaux, de ses guerres contre les Sarrazins, les Saxons et les Lombards, de ses créations scientifiques, de sa puissance comme empereur d'Occident, rendait son nom populaire et glorieux. Charlemagne devint le héros d'une suite de romans chevaleresques, lus et relus par toutes les nations qui entendaient la langue romane. Le plus ancien manuscrit sur l'histoire merveilleuse du grand empereur d'Occident est la *Chronique* pseudonyme de Turpin, archevêque de Rheims. On a prétendu que cette chronique rédigée en latin remontait au dixième siècle. Là-dessus il est bien difficile d'arriver à une certitude. Aussi ne nous arrêterons-nous pas à ces recherches de bibliothécaire, et essaierons-nous seulement de donner une idée de cette œuvre.

Ce qui est remarquable dans la *Chronique* de Turpin et dans tous les romans dont elle est la source, c'est l'enthousiasme de la guerre sainte contre les infidèles, c'est une préoccupation des Maures d'Espagne et de toutes les populations espagnoles. Cette chronique retrace seulement l'histoire de la dernière guerre de Charlemagne en Espagne, à laquelle il est excité miraculeusement par l'évêque saint Jacques

de Galice. Écoutons ce début, qui nous semble très-curieux.

« L'empereur Charlemagne avait déjà bien conquis du pays, lorsque l'apôtre saint Jacques lui apparut une belle nuit, tandis que l'empereur, ne dormant pas, regardait ce qui se passait au ciel et observait entre autres une suite de petites étoiles qui s'étendaient dans le firmament en partant de dessus sa tête, et tirant vers l'orient (c'est ce que les anciens appelaient autrefois la voie lactée, et que le peuple appelle, depuis que la chronique de l'archevêque Turpin lui est connue, le chemin de saint Jacques). « Que fais-tu, mon enfant? dit à l'empereur un beau vieillard vénérable revêtu d'une longue robe. — A donc le noble Charlemagne fit réponse : Qui es-tu, monseigneur?—Je suis, dit celui qui lui apparaissait, Jacques, apôtre de notre sauveur Jésus-Christ, fils du bon Zébédée et frère de saint Jean l'Évangéliste. Ayant été mis déloyalement à mort par le roi Hérode, mon corps est en Galice, opprimé et détenu par les maudits et mécréans Sarrazins, sans être connu de personne.» En conséquence saint Jacques proposa à Charles d'aller combattre les infidèles, d'y rétablir son tombeau et de faire bâtir dessus une église, et ajouta qu'il n'avait qu'à suivre le chemin tracé dans le ciel par les étoiles. »

La *Chronique* de Turpin retrace les exploits fabuleux de Roland, que les chants délicieux de l'Arioste devaient plus tard immortaliser. Nous voyons déjà

apparaître le merveilleux dont le poète italien tirera un si grand parti. Lorsque Roland n'a plus l'espoir d'être secouru, il veut briser son épée pour qu'elle ne tombe pas aux mains des infidèles; il frappe avec elle sur des arbres et sur des rochers, mais les arbres sont renversés, les rochers volent en éclats, et la terrible Durandal n'est pas ébréchée. Enfin, le paladin l'enfonce jusqu'à la garde dans une pierre de diamant, et, la tournant avec violence, il la brise entre ses mains.

Alors il sonne du cor pour annoncer aux chrétiens sa dernière heure, et il le fait avec tant de force, que ses veines éclatent, et qu'il meurt inondé de son sang.

On pense que la *Chronique* de Turpin est antérieure aux premiers romans de la Table-Ronde, mais ceux de la cour de Charlemagne qui en ont été tirés sont beaucoup plus modernes, puisqu'ils ne furent produits que pendant le règne de Philippe-le-Hardi, vers 1280.

Le roi d'armes de ce prince, Adener, écrivit en vers les romans de *Berthe-au-grand pied*, d'*Ogier-le-Danois*, et de *Cléomadis*. Huon-de-Villeneuve écrivit celui de *Renaud de Montauban*. Les quatre fils Aymon, Huon de Bordeaux, Doolin de Mayence, Morgant-le-Géant, trouvèrent bientôt aussi des romanciers, qui préparèrent sans le savoir la merveilleuse épopée de l'Arioste.

Ce qui distingue ce second épanouissement de la

littérature chevaleresque, c'est l'inspiration des Croisades. Dans les romans de la *Table-Ronde*, les chevaliers ne sortaient pas des deux Bretagnes et des Gaules; toutes les scènes se passaient sous un ciel gris et monotone, dans une atmosphère de brouillards, dans un climat nébuleux et sombre; vers la fin du treizième siècle, les poètes aimèrent à retracer les splendides paysages de l'Orient, la vallée ravissante de Damas, les merveilles de Bagdad, les dômes étincelans de Constantinople. Les fées n'habitèrent plus quelque grotte déserte, elles élevèrent des palais enchantés, des murs de diamans, des lambris d'or et de perles. L'étincelante imagination des Arabes éblouit les occidentaux, et donna à leurs œuvres une couleur toute nouvelle. L'*Alcine* d'Arioste, l'*Armide* du Tasse, sont des souvenirs de ces romans du treizième siècle, bien embellis, il est vrai, par le magique talent de ce deux grands poètes de l'Italie. C'est toujours l'idée de la volupté éteignant le courage et plongeant l'homme dans le néant. Tel est, entre autres, le roman en vers d'Adener, *Ogier le Danois*, sur la tête duquel la fée Morgane dépose une couronne à laquelle est attaché le don de l'immortelle jeunesse, mais aussi l'oubli de la gloire, des travaux guerriers, de tout enfin, excepté de l'amour de Morgane. Dès lors, Ogier le Danois ne se rappelle ni la cour de Charlemagne, ni les couronnes de Danemarck, d'Angleterre, d'Acre, de Babylone et de Jérusalem, qui avaient ceint sa tête; il oublie ses ba-

tailles, ses marches dans les déserts, les cris de triomphe de ses soldats, ses luttes prodigieuses contre les géans, il passe deux cents ans auprès de Morgane, plongé dans une ivresse énervante; lorsqu'un jour sa couronne tombe dans une fontaine, il se réveille, croit Charlemagne encore vivant, et s'enquiert des paladins, ses compagnons d'armes.

Une troisième catégorie de romans chevaleresques est celle des Amadis; l'opinion que l'*Amadis de Gaule*, le meilleur de tous les ouvrages de cette nature, appartient d'abord au Portugais Vasco Lobeira, qui vivait vers la fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième, a été soutenue avec quelque raison. On se demande cependant pourquoi l'auteur aurait placé la scène en Angleterre, en Écosse, en Bretagne et en France, tandis que les chroniques du midi lui offraient de magnifiques inspirations. Au reste, on a fait honneur de l'*Amadis de Gaule* à tous les peuples, aux Espagnols, aux Italiens, aux Grecs eux-mêmes, qui l'auraient apporté de Bysance. Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, qui servit avec distinction dans les premières charges de l'artillerie, sous François Ier et Henri II, et traduisit le premier l'*Amadis* du castillan en français, affirme avoir vu des manuscrits de l'*Amadis de Gaule* écrits en langue romane, et il se demande si ces mêmes manuscrits ne seraient pas les manuscrits primitifs, et s'ils n'auraient pas été traduits en castillan. Le lieu de la scène du roman chevaleresque donnerait de

l'autorité à cette assertion. M. le comte de Tressan dit que tout le porte à croire que nous devons l'*Amadis de Gaule* à l'un de nos romanciers de la fin du règne de Louis-le-Jeune, ou de celui de Philippe-Auguste.

Quoi qu'il en soit, on conçoit la vogue de ce livre chez tous les peuples, car la traduction de M. de Tressan est encore pour nous, hommes du dix-neuvième siècle, une lecture intéressante.

Ce mystérieux enfant, exposé comme Moïse à la merci des flots, recueilli par une reine, s'élevant à force de vaillance au premier rang dans l'admiration des hommes; ce jeune chevalier, modèle de fidélité amoureuse, reconnu enfin par sa mère devenue reine de France, courant les aventures les plus merveilleuses, protégé par les fées, domptant les géans et les monstres, excite un intérêt très-vif. C'est une lecture douce et gracieuse, parfois capable d'élever l'âme, car l'amour y est souvent spiritualiste et noble. La femme y est peinte avec une délicatesse exquise; de temps en temps se rencontre bien une certaine nudité de peinture que M. de Tressan a voilée dans son langage moderne; mais le fond des sentimens est certainement plein de dignité.

C'est surtout dans l'*Amadis de Gaule* que l'on prend de la chevalerie une idée élevée et poétique; il est facile de comprendre dans ce récit l'influence prodigieuse exercée sur le moyen âge par cette grande institution. Jamais aussi belle association ne

s'était réalisée chez les nations guerrières; elle ne pouvait naître que des idées sublimes répandues par le christianisme. Ces hommes couverts de fer, représentans redoutables de la force matérielle, se déclarant les champions de Dieu et du faible, les héros de la justice et de la souffrance; et accomplissant leurs vœux au prix des plus rudes travaux et des plus redoutables périls; portant dans l'amour la fidélité et l'idéalisme, protégeant, au risque de perdre la vie, toute femme inconnue dès qu'elle est froissée par la brutalité ou l'injustice, conservant un amour comme une religion au fond de leur cœur, et mêlant un nom à celui du Sauveur dans leur souvenir, lorsqu'ils tombaient frappés d'une lance arabe sous les murs de Ptolémaïs ou de Jérusalem, c'est là certainement un des plus beaux spectacles, si ce n'est le plus beau qu'aient offert les époques militaires dans le monde entier. Que cet idéal n'ait été atteint que par un certain nombre d'hommes, que d'autres en plus grand nombre aient abusé de leurs forces pour opprimer ceux qu'ils avaient juré de défendre, il n'est que trop vrai; mais l'institution en elle-même n'en est pas moins profondément admirable. L'église et la chevalerie, voilà les deux sublimes associations qui remplissent le moyen âge, ou plutôt la seconde n'est qu'une conséquence de la première. Nous ne faisons que toucher en passant à ce brillant souvenir de la chevalerie; les poëtes doivent être nos guides, nous

reviendrons sur ce sujet lorsque les noms brillans d'Arioste et de Torquato se présenteront à nous, car il faudra les considérer comme les grands peintres de cette éclatante phase de l'histoire des peuples.

Le règne de Philippe-Auguste a été remarquable par la protection accordée aux lettres et par ce goût général pour la poésie chevaleresque qui se répandit alors dans toute la chrétienté. On compte plus de cent poètes en langue romane du Nord, nés en France avant l'an 1300. Les manuscrits sur le moyen âge que renferme la bibliothèque royale se comptent par milliers. L'érudition moderne a fait dans ce chaos des découvertes déjà précieuses; mais tout porte à croire que l'histoire aura plus que la poésie à se féliciter de ces laborieuses recherches.

Un homme toutefois s'est distingué sous Philippe-Auguste de la foule des poètes contemporains ; son nom se trouvait dans toutes les bouches, les manuscrits de ces longs romans de chevalerie qu'il avait mis en vers étaient dans les mains de toutes les dames, les chevaliers en devisaient au milieu des tournois et des voyages. Chrétien de Troyes eut dans son temps une renommée égale à celle des plus grands poètes dans les époques littéraires. Il y avait aussi, dit M. Villemain, le poète favori du roi, le poète lauréat, il se nommait Helinant, et avait une pension. Il était tellement considéré que, par un anachronisme singulier, son nom est placé dans

le poème de *l'Alexandréide*; il y récite un chant à la table d'Alexandre. Il est vrai que, dans le même ouvrage, c'est la reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste, qui brode la tente du Perse Darius.

Mais un des caractères les plus saillans de la littérature romane ou française du douzième et du treizième siècle est cette foule de fabliaux recueillis par Legrand d'Aussy. Ce n'est guère la poésie qu'il faut chercher ici, mais l'esprit railleur, l'extrême liberté de langage, le cynisme effronté, sans arrière-pensée peut-être, qui fit explosion plus tard dans Rabelais, La Fontaine, Voltaire et tant d'autres. Ces joyeux récits ont inspiré Boccace et tous les conteurs italiens. Le type le plus célèbre de ces compositions est ce fameux Renard qui se retrouve partout, et finit par devenir grand seigneur, roi, évêque, archevêque et pape. La malice des trouvères s'exerçait contre les puissances de cette époque, comme les chansonniers et les faiseurs de caricatures dans notre siècle. Nous n'osons faire apprécier les fabliaux par des citations, M. Villemain a reculé devant cette licence; on conçoit que nous imitions sa réserve.

Les fabliaux des douzième et treizième siècles sont généralement écrits en vers. Plusieurs ont eu des imitateurs célèbres. Le fabliau du *Faucon* a donné naissance à l'opéra du *Magnifique*, celui de la *Housse partie* a produit la comédie des *Deux gendres*. On pourrait citer encore plusieurs ouvrages

modernes qui sont calqués sur ces vieux contes, dont le plus intéressant peut-être est celui d'*Aucassin et Nicolette*, qui a fourni à la France un opéra chevaleresque. Ce fabliau ne manque pas d'un sentiment délicat, et ses premières pages sont écrites avec une pureté et une grâce bien rarement égalées à cette époq.

Les trouvères ont eu aussi plusieurs poètes lyriques. Thibaut III, comte de Champagne et roi de Navarre, est le plus célèbre des poètes français de la première moitié du treizième siècle, non-seulement par ses vers, mais par l'éclat de sa couronne, et son amour romanesque (et peut-être inventé) pour Blanche de Castille, mère de St-Louis. Les vers de Thibaut, comte de Champagne, sont d'un langage parfois impénétrable. Il chanta comme les troubadours l'amour et la guerre; ces poésies sont d'une monotonie que diminuait peut-être le rhythme pour les populations contemporaines qui pouvaient le sentir. On a conservé des vers de plusieurs princes souverains qui firent les dernières croisades. On cite entre autres Thierry de Soissons, fait prisonnier à la bataille de la Massoure, le vidame de Chartres, un comte de Bretagne, Jean, fils de Pierre de Dreux, Raoul de Coucy, tué en Égypte auprès de saint Louis, en 1249, à la bataille de la Massoure. Le lay de départie qu'écrivit Raoul de Coucy, lorsqu'il suivit saint Louis à la croisade, respire une mélancolie douce, mêlée de religion; mais le langage ressemble

encore assez peu à la langue française; nous la reconnaîtrons plus facilement bientôt.

Les chroniques sont très-nombreuses dans les douzième et treizième siècles; les unes sont en latin, les autres en langue romane ou française. Presque tous les chroniqueurs ont vu les évènemens qu'ils rapportent; mais leurs écrits sont dénués d'esprit philosophique. Villehardouin et Joinville sont sans contredit les plus remarquables de ces hommes. Après eux, il faut citer Rigord, moine de Saint-Denis et médecin du roi Philippe-Auguste; il écrivit en latin une histoire de ce prince; elle a été *translatée en biau parlier en les grandes et incomparables chroniques de Saint-Denis*. Guillaume-le-Breton a écrit en prose latine une histoire du même roi : elle ne devient importante que par le récit des faits que ne contient pas l'histoire du moine Rigord. L'*Histoire des croisades*, par Guillaume de Tyr, archevêque de cette ville, mort à Rome, vers 1184, est le livre d'un homme judicieux et froid. Le latin en est simple et assez pur pour l'époque. Le plus estimable des chroniqueurs latins du treizième siècle est Mathieu Paris, religieux de l'ordre de saint Benoît, de la congrégation de Clugni. Sa chronique, qu'il a divisée en deux parties, sous le titre d'*Historia major* et *Historia minor*, contient l'histoire nationale de l'Angleterre, depuis l'origine jusqu'en 1259. Baronius a dit de cet auteur qu'il paraissait être d'un esprit trop aigre contre la cour de Rome; Mathieu Paris était d'un esprit trop

aigre contre toutes les cours, il ne ménage pas plus celle d'Angleterre que celle des papes. Jacques de Vitri, chroniqueur, qui s'est attaché à peindre les évènemens arrivés dans la Terre-Sainte, nous fait connaître les mœurs des Sarrazins et châtie rudement la corruption des clercs en Occident. Vincent de Beauvais et Albéric ne sont que des compilateurs; il serait impossible de compter les chroniques locales qui traitent de l'histoire d'une province ou d'un évènement particulier. Nous avons déjà vu que les poèmes en idiome vulgaire étaient nombreux : Philippe Mouske a composé une histoire de France en *rimes délectables*. Il va sans dire que ce n'est plus lisible. Un poème sur Philippe-Auguste, par Guillaume-le-Breton, contient douze mille vers sans poésie, mais curieux, sous le rapport de la connaissance des mœurs et des usages de cette époque. M. Capefigue, qui s'est heureusement servi de ce poème pour écrire son intéressante histoire de Philippe-Auguste, a dit judicieusement : « Tout ce qui est étranger à l'histoire, Guillaume ne le crée pas, mais il l'emprunte. Ce sont des réminiscences des anciens, plaquées sur un fonds de chronique monacale; mais ces réminiscences, il leur donne un costume contemporain, et, sous ce rapport, il y a encore de la couleur : Guillaume-le-Breton a fait pour les idées empruntées à Virgile ou à Homère ce que les peintres du moyen âge font pour leurs personnages historiques. Le poète leur a imprimé le costume du trei-

zième siècle, comme les enlumineurs d'images revêtaient le roi Priam d'une robe d'hermine, avec armoiries et blason, faisaient asseoir Jésus à table, avec ses douze barons, et donnaient à la triste Didon le vêtement des nobles dames de castel, l'écharpe et le hardi faucon sur le poing.

Les poètes latins des douzième et treizième siècles seraient aussi difficiles à analyser que les chroniqueurs. Le plus estimé était Gauthier de Châtillon, auteur de l'*Alexandréide*, poème où le conquérant de la Perse est souvent travesti en chevalier du moyen âge. Toute cette poésie est bien stérile et n'a aucun mérite de forme. Les noms d'Alain de Lille, de Vircker, de Jh. d'Excester, de Gauthier Vinisauf, étaient connus comme poètes latins au treizième siècle. Inutile de dire que personne, pas même les historiens de la littérature, ne se sont avisés de lire ces manuscrits. Nous savons seulement que le poème de Vircker s'appelait *Brunellus*, ou *Miroir des fous*, celui de Joseph d'Excester célébrait les exploits de Richard en Orient, Gauthier Vinisauf était auteur d'un art poétique dédié au grand pape Innocent III. Quant à Alain de Lille, il a écrit seulement quatre mille vers qu'il a intitulés l'*Anti-Claudien*. Ce poète avait peint un homme en proie à tous les vices; Alain a cru faire une découverte en peignant un homme que toutes les vertus s'efforcent de perfectionner. Il a fait de chaque vertu un être allégorique, et a voulu rassembler dans ce poème toutes les con-

naissances théologiques et morales de son temps. La manie synthétique était commune au douzième et au treizième siècles.

Dans la première moitié du treizième, Guillaume de Lorris écrivit un poème en vingt mille vers, célèbre encore aujourd'hui sous le nom du roman de la *Rose*. Il tire son titre de roman du langage dans lequel il est écrit ; car alors le français était encore appelé langue *romane*. Ce poème, qui eut à son apparition le succès le plus général et le plus éclatant, est pour nous d'un ennui mortel. Le poète raconte un songe interminable, dans lequel apparaissent cent personnages allégoriques, l'oisiveté, malebouche, félonie, bassesse, haine, avarice, etc. ; nous ne connaissons rien de plus fatigant que cette manière de présenter les passions et les vices de l'humanité. C'était un jeu d'esprit continuellement prétentieux, subtil, parfois impénétrable. Le treizième siècle se pâma d'aise à toutes ces ingénieuses choses, que personne n'aurait aujourd'hui le courage de lire ; ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que ce livre fut long-temps accepté comme un traité de morale revêtu des plus gracieuses formes poétiques. Ce jugement, porté sur le roman de la *Rose*, fait vivement sentir le changement qui s'opère dans le goût des siècles ; ce poème serait aujourd'hui repoussé comme un livre cynique ; nous ne permettrions pas à un poète de parler des femmes avec des sarcasmes insultans comme ceux que prodigue Guillaume de

Lorris. Les commentateurs, visionnaires s'il en fut, découvrirent sous les allégories de cette œuvre les plus sublimes mystères théologiques. Le roman de la *Rose* se trouva dans tous les châteaux, on le lisait dans les longues soirées d'hiver, on l'adorait presque; cette idolâtrie fut si loin qu'elle scandalisa enfin plusieurs pères de l'Église, et que le chancelier, Jean Gerson, crut devoir écrire contre cet ouvrage un traité fort sévère.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire connaître à nos lecteurs quelques vers du roman de la *Rose*. Nous choisissons le portrait du temps, cité partout comme un des plus remarquables fragmens du poème :

Le temps qui s'en va nuit et jour
Sans repos prendre et sans séjour,
Et qui de nous se part et emble
Si secrètement qu'il nous semble
Que maintenant soit en un point,
Et il ne s'y arrête point;
Ains ne *fine* d'outre-passer,
Sitôt que ne sauriez penser
Quel temps il est présentement :
Car avant que le pensement
Fust fini, si bien y pensez
Trois temps seroient déjà passés.

Le portrait de l'amour est moins travaillé, moins cherché; mais il a encore un autre mérite, c'est d'être moins long :

Le dieu d'amour, cil qui départ
Amourette à sa devise,
C'est cil qui les amans attise,
Cil qui abat l'orgueil des braves,
Cil fait les grands seigneurs esclaves,
Et fait servir royne et princesse,
Et repentir none et abbesse.

Guillaume de Lorris mourut en 1260. Son continuateur Jean de Meun, surnommé Clopinel, naquit en 1280. La seconde partie du roman de la *Rose* appartient donc au quatorzième siècle.

Les imitations de ce livre se succédèrent rapidement. On cite surtout parmi elles les trois pèlerinages de Guillaume de Guilleville, moine de Citeaux. Ce poëme est de 1330 à 1358. C'est encore un songe récité en trente-six mille vers. Le premier pèlerinage est celui de l'homme, ou la vie humaine; le second le pèlerinage de l'âme sortie du corps, ou la vie à venir; le troisième, le pèlerinage de Jésus-Christ, ou la vie de Notre-Seigneur. On reconnaît là l'imitation de Dante Alighieri dont le chef-d'œuvre avait paru depuis long-temps déjà ; mais entre le grand poète florentin et le trouvère français, il n'y a aucune espèce de comparaison à établir.

Vers le même temps, c'est-à-dire au milieu du quatorzième siècle, Hugues de Bercy, surnommé Guyot, fit paraître un ouvrage qui reçut le titre de Bible Guyot. L'auteur ne dissimule pas ses vues satiriques ; voici ses premiers vers :

D'un siècle puant et horrible
M'estuet [1] commencer une Bible,
Pour poindre et pour aiguillonner,
Et pour grand exemple donner.

La Bible Guyot est en effet une peinture de la société dans toutes les classes; c'est une sorte de ca alogue des crimes et des vices que l'on reprochait alors aux diverses professions; rois, comtes, barons, clercs, évêques, gens de robe, tout le monde est chatié par la verve mordante du poète. Le seigneur de Bèze écrivit aussi une bible dans le même esprit, mais la censure y est moins âpre.

Comme chez les troubadours, on rencontre chez les trouvères des *sirventes* qui ont une grande importance historique; mais, quoique l'on en ait dit, le langage est presque toujours mauvais et sans poésie. La France en était encore là, tandis que l'Italie avait produit les merveilles de la *Divina comedia*.

[1] Me convient.

XXVII.

Suite de la langue romane-wallone. — Villehardouin, Joinville, Froissard. — Treizième et quatorzième siècles.

Le chevalier Geofroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, commence la série des historiens français qui ont écrit en langue romane-wallone, langue qui devait devenir celle de Bossuet et de Montesquieu. L'ouvrage de Villehardouin (*Histoire de la conquête de Constantinople*) et les *Chroniques de Saint-Denis* sont les plus anciens monumens historiques qu'ait produits notre prose nationale. Le sujet traité par le maréchal de Champagne est fécond en émotions de tous genres; il offre les caractères de réalité qui distinguent les écrivains acteurs dans les faits qu'ils racontent.

Lorsqu'à la voix d'Innocent III, Foulcques, curé de Neuilly, prêcha la croisade en France, une foule de seigneurs prirent la croix pendant un brillant tournoi qui se donnait en Champagne. Mais les barons n'avaient que leur vaillance et leurs armes; il fallait des vaisseaux pour les transporter sur la terre orientale; six députés furent nommés pour aller demander ce secours à la puissante république de Venise, et Villehardouin fut du nombre. Il peint d'une manière très-brillante ce séjour de Venise, le palais des doges, la chapelle St-Marc qui l'éblouit, mais l'étonne moins encore que la société démocratique de cette république. Le récit de Villehardouin devient ici très-pathétique. Ce sont les six messagers qui s'agenouillent en pleurant, et le doge, et tous les grands de Venise qui s'écrient en levant les mains : nous l'octroyons! C'est le vieux doge, aveugle et accablé de quatre-vingt-neuf ans, qui assemble le peuple dans l'église de St-Marc et annonce qu'il vient se croiser et mourir avec les pèlerins.

Villehardouin, quoique toujours simple, fait apparaître aux yeux de ses lecteurs les lieux qu'il décrit; Constantinople semble le frapper de surprise et d'admiration. L'historien se montre un observateur profond dans les récits qu'il fait sur cette cour grecque si rusée et si faible; il trace avec énergie les combats et les siéges, et met bien en relief la rudesse ardente des guerriers francs, qui contraste avec la cauteleuse temporisation de leurs ennemis.

Le siége de Constantinople fut long et difficile : l'historien trace en ces mots la lutte nocturne pendant laquelle les Grecs s'efforcèrent de brûler la flotte des croisés :

« Une nuict, dit-il, à mie nuict, ils mistrent le feu en ces nefs, et laissièrent les voiles aler au vent ; et li feus alluma moult haut, si qu'il sembloit que toute la terre arsist. Ensi s'en viennent vers le navie as Pelerins : et li cris leive en l'host, et saluct as armes de toutes parts. Li Venissien keurent a lor vaissiaus, et tout li autre ki vaissel avoient, et si commencierent a reskeure dore fuc moult vigheureusements ; et bien tesmoigne Joffroid li mareschans de Champaigne, ki ceste oeuvre dita, ke onkes gens ne se aidicrent plus asprement sor mer : quar, il sailloient es barges et es galies des nefs, et prenoient les nefs toutes ardans a cros, et les tiroient par vine force aval le brach, et les laissoient aler ardant contre val le brach. Des Griex avoit tant sur la rive venus qu'il n'étoit fins, ne mesure : et estoit li cris si grant k'il sembloit ke li terre et li mers fondist. »

Cette page est curieuse, parce qu'elle marque le point de départ de la prose française, et qu'elle peut servir à mesurer les progrès qu'elle avait à faire pour arriver à cette magnifique langue du dix-septième siècle, à la prose de Pascal et de Bossuet. Ajoutons que, si l'on parvient à oublier la langue française et à se rendre compte de chaque mot de

Villehardouin, le style de ce morceau apparaît plein d'énergie et d'images.

Cette conquête de Constantinople ressemble à un poème : « Baudouin IV, comte de Flandre, fut élu empereur ; Boniface de Montferrat créé roi de Macédoine ou de Thessalonique ; le doge Dandolo, au nom de Venise, fut despote de Romanie, ayant la moitié de Constantinople sous ses lois ; toutes les provinces furent partagées entre les deux nations ; ce fut une vraie curée. Il y eut des princes d'Achaïe, des ducs d'Athènes, des sires de Thèbes, etc., et, comme on n'avait aucune idée de l'étendue et des limites de l'empire, on donna le royaume des Mèdes, celui des Parthes, Alexandrie, etc. ; on échangeait, on jouait, on vendait sa part. » Constantinople fut, pendant quelques jours, un marché où l'on trafiquait de la mer et de ses iles, des peuples et de leurs richesses, où l'univers romain était mis à l'enchère, et trouvait des acheteurs dans la foule obscure des croisés[1]. » Les vingt mille vainqueurs se dispersèrent pour aller prendre possession de leurs états ; les côtes de la Propontide et du Bosphore, la Phrygie, la Bithynie, la Thessalie, l'Épire, l'Attique, le Peloponèse, furent conquis. La féodalité s'introduisit dans ces mille souverainetés avec toutes ses bizarreries et son esprit d'isolement ; ce fut la perte des vainqueurs[2].

[1] Michaud, t. III, p. 286.

[2] Th. Lavallée, *Histoire des Français.*

L'histoire de ce livre (a dit M. Villemain, en parlant du maréchal de Champagne, qui en est aussi un des principaux personnages) nous offre dans ses actions la réalité de cette chevalerie dont les romans du moyen âge ont tracé la peinture idéale. Homme de guerre et de conseil, il porte la prudence, la bonne foi, la prud'hommie au milieu des entreprises les plus téméraires et les plus injustes. Il nous donne l'idée de ces caractères fermes et sévères des vieux temps, qui se remuaient tout d'une pièce, semblables à ces armures d'acier dont les guerriers étaient revêtus.

Villehardouin écrivait dans les premières années du treizième siècle. Près de cent ans séparent donc cet ouvrage de l'*Histoire de saint Louis* par le sire de Joinville, qui écrivit, dit-on, son charmant récit en 1305, à l'âge de 77 ans. On va voir quel progrès heureux avait fait la prose française : dans Villehardouin elle est reconnue avec peine; ici, au contraire, le langage que nous parlons aujourd'hui se retrouve sans effort et avec un charme naïf que nous avons perdu.

Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, et l'un des principaux seigneurs de la cour de saint Louis, était fils de Simon, sire de Joinville et de Vaucouleurs, et de Béatrix de Bourgogne, fille d'Étienne III, comte de Bourgogne. Il descendait d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Champagne. Il suivit saint Louis à la croisade et

s'en fit aimer par sa valeur, son esprit et sa franchise. Il avait été élevé à la cour de Thibaut ; c'est là sans doute qu'il puisa l'amour de la poésie des trouvères, dont il transporta l'esprit dans l'histoire.

Joinville, fort jeune encore lorsqu'il se croisa, était bien loin de la perfection ; il raconte que, pendant la traversée, le roi lui ayant demandé lequel il aimerait mieux, être lépreux et ladre, ou avoir commis un péché mortel, il ne balança pas à répondre qu'il aimerait mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être lépreux.

Le récit peint d'une manière charmante la patience du grand prince, qui attend à être seul pour admonester le jeune sénéchal de Champagne : «Ah! fou musart, musart, vous y êtes déçu ; car vous savez qu'il n'est lèpre si laide que d'être en péché mortel, et vous prie que, pour l'amour de Dieu premier, et pour l'amour de moi, vous reteniez ce dit en votre cœur. »

« Dans l'ordre des temps, dit judicieusement M. Villemain, le récit de Joinville est peut-être le premier monument de génie en langue française. J'entends par génie un haut degré d'originalité dans le langage, une physionomie particulière et expressive, quelque chose enfin qui a été fait par un homme et n'aurait pas été fait par un autre. »

Toute cette histoire de saint Louis est pleine d'une grandeur simple, d'un sentiment souvent exquis, d'une naïveté délicieuse, d'une gaîté douce et d'une

raillerie enjouée; Joinville est un esprit excellemment français. Il sait sourire au milieu des périls et des larmes, et cependant sa sensibilité n'en est pas altérée. Les lieux sont dépeints avec poésie; les combats sont pleins de mouvement et de vigueur, parfois le récit offre des traits d'un grandiose digne de l'antique.

Mais, pour faire juger le style de Joinville et bien marquer la différence qui existe entre la prose de Villehardouin et la sienne, nous allons reproduire une page qui offre une de ses meilleures descriptions :

« Nous entrasmes au mois d'aoust, celui an, en la nef à la roche de Masseille, et fut ouverte la porte de la nef pour faire entrer nos chevaulx, ceulx que devions mener oultre mer. Et quand tous furent entrez, la porte fut recluse et estoupée, ainsi comme l'on vouldroit faire un tonnel de vin; pour ce quant la nef est en grant mer, toute la porte est en eaue. Et tantost le maistre de la nau s'écria à ses gens, qui estaient au bec de la nef : « Est votre besongne preste? Sommes-nous à point? » Et ilz dirent que oy vraiement. Et quant les prebstres et clercs furent entrez, il les fist tous monter au chasteau de la nef, et leur fist chanter au nom de Dieu que nous voulsist bien tous conduire. Et tous à haulte voix commencèrent à chanter ce bel igne *Veni, Creator spiritus*, tout de bout en bout, et en chantant les mariniers firent voile de par Dieu. Et incontinent le vent s'entonna

en la voile, et tantost nous fist perdre la terre de veue, si que nous ne vismes plus que ciel et mer; et chascun jour nous esloignasmes du lieu dont nous étions partiz. Et par ce veulx-je bien dire que icelui est bien fol, qui scent avoir aucune chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se boute en tel danger. Car si on s'endort au soir, l'on ne sait si on se trouvera au matin au sous de la mer. »

Le sire de Joinville mourut vers 1318, à près de quatre-vingt dix ans, et fut enterré dans le château de ses pères.

L'influence de saint Louis fut puissante; les lettres et les sciences fleurirent à l'abri de son génie et de sa sainteté. Il créa la Sorbonne, ou la Faculté de théologie. L'Université de Paris attira à elle les savans des diverses contrées de l'Europe. Albert le Grand, né à Cologne, l'italien Thomas d'Aquin, l'anglais Roger Bacon, purent tous les trois causer de science et de littérature à la cour de saint Louis avec le pieux monarque et le spirituel sire de Joinville. Un autre italien, Brunetto Latini, qui fut le maître du Dante, se trouva aussi à Paris en 1266 et écrivit en français son livre intitulé *Le trésor*. Ce fut la grande époque de la scolastique, puisqu'elle vit naître la somme théologique de saint Thomas. La langue française commença dès lors à s'universaliser; la poésie française était née avec Thibaut, comte de Champagne. La prose, créée par Villehardouin, fut bien améliorée par le sire de Joinville, digne historien de saint

Louis. Les travaux de ce prince en législation n'ont pas été suffisamment appréciés par Montesquieu, et l'histoire mieux étudiée leur a rendu dans notre siècle un éclatant hommage.

Le plus grand écrivain de la France au quatorzième siècle fut un chroniqueur, car ce titre convient mieux à Froissard que celui d'historien. Il naquit à Valenciennes vers l'an 1337; son père était peintre d'armoiries. Quoique ses goûts fussent légers et mondains, il fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique. Dès qu'il eut reçu les ordres, il s'attacha, selon l'habitude de ce temps, à la maison d'un grand, sir Robert de Namur, seigneur de Montfort. On dit que ce seigneur remarqua dans Froissard une si singulière curiosité relative à tous les faits et gestes des contemporains, qu'il l'engagea à écrire l'histoire. Il n'y avait pas à cette époque de livres à étudier, de mémoires à consulter. Froissard prit le bon parti, il courut de ville en ville, de château en château, d'abbaye en abbaye, se présentant comme historien, écoutant attentivement les récits de chacun, les écrivant sans système, sans parti pris, mais avec une rare élégance, une netteté, une précision auxquelles la prose française n'était guère habituée. Froissard doit figurer parmi les trouvères; il raconte dans ses vers, et avec assez de charme, comment il devint amoureux d'une damoiselle à laquelle il prêtait des romans, et comment au mariage de cette damoiselle il fut saisi d'un tel chagrin qu'il partit pour l'Angleterre, où la

reine Philippa de Hainaut le protégea de toute son influence. Froissard lisait ses vers aux dames de la cour d'Angleterre et était gracieusement accueilli par elles. « Il alla visiter l'Écosse, alors pays perdu, dit M. Villemain, il approcha familièrement du prince de Galles, le grand homme de ce siècle. Il suivit à Milan le duc de Clarence, qui allait épouser la fille de Galéas II. Des fêtes, voilà ce qu'il fallait à Froissard. Celles de Milan eurent quelque chose de plus remarquable que les tournois et les parures, c'était la présence des trois esprits les plus agréables du temps, Froissard, Boccace et Chaucer. » Le poète chroniqueur visita ainsi toutes les cours de l'Europe; les voyages ne lui coûtaient rien, il faisait deux cents lieues pour obtenir un renseignement. Il était chanoine de Chimay; mais il ne se retira dans son canonicat que pendant les deux ou trois dernières années de sa vie, lorsqu'il fut las de ses courses à travers l'Europe.

Des critiques modernes ont reproché à Froissard de n'avoir pas d'opinion, d'être tantôt pour le Prince-Noir, tantôt pour Duguesclin, aujourd'hui Anglais, demain Français; sans doute ce reproche n'est pas sans fondement; mais il ne faut pas demander à Froissard de la philosophie, du jugement historique; c'est un miroir qui reflète l'époque avec ses opinions, ses préjugés, ses exploits chevaleresques. A la postérité de débrouiller ce chaos, d'y porter la lumière, d'en faire jaillir l'enseignement. Froissard

ne se préoccupe guère de ce soin; mais que de reconnaissance nous lui devons cependant! C'est par lui que nous connaissons l'histoire universelle du quatorzième siècle. Les luttes terribles de l'Angleterre et de la France, les règnes de Charles V et de Charles VI, l'Espagne, le Portugal, les batailles, les fêtes, les tournois, animent sa chronique. Que de vérité, de naïveté, de pittoresque dans ses récits! Comme il est simple et grand dans sa peinture du siége de Calais, par exemple! Quelle habileté dans les portraits qu'il nous a laissés d'Édouard III, du Prince-Noir, du roi Jean, de Charles V, du connétable de Clisson, de Bertrand Duguesclin! Quelle réalité dans tous les discours qu'il prête à ces grands hommes! Quel charme dans ce chapitre intitulé: *Comment le roi Édouard dit à la comtesse de Salisbury qu'il convenait qu'il fût aimé d'elle, dont elle fut fortement ébahie!* Pour citer une page de Froissard, nous donnons une partie de ce délicieux chapitre. La comtesse voyant le roi rêveur, lui dit : « Cher sire, vous dussiez toujours faire bonne chère pour vos gens conforter, et laisser le penser et le muser. Dieu vous a si bien aidé jusques à maintenant dans toutes vos besognes, et donné si grand grâce que vous êtes le plus douté et honoré prince des chrétiens; et si le roy d'Espagne vous a fait dépit et dommage, vous le pourrez bien amender quand vous voudrez, ainsi que autrefois avez fait. Si laissez-le muser et venez en la salle, s'il vous plaît, de lez

vos chevaliers : tantôt sera prêt pour dîner. » — « Ah! ma chère dame, dit le roi, autre chose me touche et gît en mon cœur que vous ne pensez ; car certainement le doux maintien, le parfait sens, la grand noblesse, la grace et la fine beauté que j'ai vue et trouvée en vous, m'ont si surpris et entrepris, qu'il convient que je sois de vous aimé; car nul escondit ne m'en pourrait ôter. »

La gentil dame fut adonc durement ébahie, et dit : « Ah! très-cher sire, ne me veuillez moquer, essayer, ni tenter : je ne pourrois cuider ni penser que ce fût acertes que vous dites, ni que si noble, ni si gentil prince que vous êtes, dût quérir tour ni penser pour déshonorer moi et mon mari, qui est si vaillant chevalier, et qui tant vous a servi que vous savez, et encore est pour vous emprisonné. Certes, vous seriez de tel cas peu prisé et amendé! Certes, telle pensée oncques ne me vint en cœur, ni jà n'y viendra, si Dieu plaît, pour homme qui soit né; et si je le fesois, vous m'en devriez blâmer, non pas blâmer seulement, mais mon corps justicier et démembrer, pour donner l'exemple aux autres d'être loyales à leurs maris. »

Quelle dignité simple! quelle grâce exquise! le progrès de la langue depuis Joinville est très-remarquable, et sous ce rapport Froissard a encore une grande importance littéraire.

J'ai cité un morceau très-gracieux, et qui, dans les dernières lignes, a bien sa grandeur; mais je

voudrais mettre sous les yeux de mes lecteurs un tableau austère et noble, tel que Froissard en présente beaucoup. Je choisis les derniers momens de Charles V.

..... « Les doutes de la mort lui commencèrent à approcher. Si ordonna, comme sage homme et vaillant qu'il étoit toutes ses besognes, et manda ses trois frères ès quels il avait greigneur fiance, le duc de Berry, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon; et laissa derrière son second frère, le duc d'Anjou, pour tant qu'il le sentoit trop convoiteux. Et dit le roi aux trois dessus dits : « Mes beaux frères, par l'ordonnance de nature, je sens bien et connois que je ne puis longuement vivre, si vous recommande et rencharge Charles, mon fils; et en usez ainsi comme bons oncles doivent user de leur neveu, et vous en acquittez loyaument; et le couronnez à roi au plus tôt après ma mort que vous pourrez, et le conseillez en toutes ses affaires loyaument; car toute ma fiance en gît en vous et l'enfant est jeune et de léger esprit. Si aura mestier, qu'il soit mené et gouverné de bonne doctrine. . . . . . .

J'ai eu long-temps un maître astronome qui disoit et affirmoit que dans sa jeunesse il auroit moult faire, et isroit de grands périls et de grands aventures; pourquoi sur ces termes j'ai eu plusieurs imaginations et ai moult pensé comment ce pourroit être, si ce ne vient et naît de la partie de Flandre; car, Dieu merci, les besognes de notre royaume

sont en bon point. Le duc de Bretagne est un cauteleux homme et divers, et a toujours eu le courage plus anglois que françois; pourquoi tenez les nobles de Bretagne et les bonnes villes en amour; et par ce point vous lui briserez ses ententes. Je me loe des Bretons, car ils m'ont toujours servi loyaument et aidé à garder et défendre mon royaume contre mes ennemis. Et faites le seigneur de Cliçon, connétable, car tout considéré, je n'y vois nul plus propice de lui. Enquérez pour le mariage de Charles, mon fils, en Allemagne, par quoi les alliances soient plus fortes : vous avez entendu comment notre adversaire s'y veut et s'y doit marier; c'est pour avoir plus d'alliances. De ces aides du royaume de France dont les povres gens sont tant travaillés et grévés, usez en en votre conscience et les ôtez au plus tôt que vous pourrez; car ce sont choses, quoique je les ai soutenues, qui moult me grèvent et poisent en courage : mais les grands guerres et les grands affaires que nous avons eus à tous lez pour la cause de ce, pour avoir la mise, m'y ont fait entendre. »

Sans les mots dont la signification est perdue, et qui nuisent à l'effet pour des lecteurs du dix-neuvième siècle, ce morceau serait admirable aujourd'hui encore dans toutes ses parties. Froissard a, comme on voit, des qualités de l'historien, il arrive à la grandeur par l'exactitude et aussi par l'imagination; mais presque jamais par le jugement, par cette faculté qui compare les faits et prononce sur leur

légitimité, faculté que possédait à un degré assez éminent le florentin Villani, contemporain de notre chroniqueur.

Quant aux vers de Froissart, nous ne voyons pas qu'ils se distinguent de la poésie des autres trouvères du quatorzième siècle. Il domine les chroniqueurs, mais il se perd dans la foule des poëtes.

SUITE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

15ᵉ SIÈCLE.

XXVIII.

Littérature dramatique de la France. — Mystères, Sotties, Moralités.

La littérature dramatique qui avait jeté tant d'éclat en Grèce et même à Rome ne s'était pas relevée depuis le christianisme. Les premiers grands hommes de la religion nouvelle avaient tous proscrit le théâtre, et les philosophes eux-mêmes ont reconnu que la plus effrayante immoralité, l'obscénité la plus dégoûtante, avaient trop souvent justifié cet arrêt sévère. Vers le septième siècle, les représentations théâtrales furent défendues dans tous les États, excepté à Constantinople, qui, en proie aux orgies de la vieille civilisation romaine, étala aux regards *ce qu'il y eut jamais de plus infâme dans les scandales de la scène*[1].

[1] Villemain.

Mais à peine le théâtre était-il tombé, que le besoin de parler en même temps aux yeux et à l'intelligence des hommes se fit sentir si vivement, que dans les églises mêmes on représenta aux grandes fêtes les récits évangéliques.

Au onzième siècle, dans un cloître de l'Allemagne, une religieuse, nommée Hroswitha, lisait et admirait Térence. Bientôt elle écrivit dans la langue, et autant que possible dans le style de l'illustre comique de Rome, de petits drames sur des sujets religieux. Elle a composé six pièces de peu d'étendue, que ses compagnes représentèrent au fond de leur solitude chrétienne. Tel est le commencement de la renaissance de l'art dramatique en Europe. Quelle que soit l'imperfection de ces essais, ils sont remarquables par un sentiment souvent passionné et des élans extatiques dignes d'un plus haut style.

Après plusieurs tentatives informes de représentations théâtrales en Italie et en France, vers les premières années du quinzième siècle, le théâtre prit quelque consistance dans cette dernière contrée.

Des pèlerins qui jouaient des *mystères* dans la banlieue de Paris et à Paris même, menacés d'interdiction par le prévôt de cette ville, eurent le bonheur d'amuser l'infortuné Charles VI, qui autorisa cette confrérie dramatique.

La *Passion* fut le grand drame de cette époque; mais de quel génie il eût fallu être doué pour atteindre à cet idéal divin révélé aux hommes par le récit

évangélique! quelle élévation! quelle profondeur! quelle douleur surpassant toutes les douleurs du monde antique! quels tableaux à tracer de ce colosse romain agonisant dans la corruption, en face de la lumière nouvelle qui se levait en Orient! Le poète inconnu qui écrivit ce drame étonnant ne paraît pas avoir compris son sujet. « Ce mystère, dit M. de Sismondi, comprend l'histoire entière de notre Seigneur, depuis son baptême jusqu'à sa mort. Il est trop long pour pouvoir être représenté en un seul jour; aussi continuait-on la représentation d'un jour à l'autre, et divisait-on le mystère entier en un certain nombre de *journées* dont chacune comprenait le travail ou la représentation d'un jour. Ce nom de journée pour les divisions des pièces de théâtre, qui a été abandonné en France avec les mystères, est demeuré dans la langue espagnole, où l'on a oublié son origine. Quatre-vingt-sept personnages paraissaient successivement dans le mystère de la *Passion;* parmi eux on voyait les trois personnes de la trinité, six anges ou archanges, douze apôtres, six diables, Hérode avec toute sa cour, et beaucoup de personnages de l'invention du poète. Des machines hardies paraissent avoir été employées pour donner à la représentation toute la pompe qu'on réserve aujourd'hui aux opéras; plusieurs scènes paraissent avoir été chantées, il y a même des chœurs, et le mélange des vers semble indiquer une connaissance assez exacte de l'harmonie du langage.

Quelques caractères sont bien tracés; quelques scènes ont de la grandeur, de la rapidité, ou un effet tragique; et quoique la pièce retombe souvent dans le langage le plus trivial et le plus traînant, qu'on y voie enchaînées les scènes les plus absurdes, on ne peut méconnaître un grand talent dans la conception de ce terrible drame qui devançait tous les modèles, et qui, mettant sous les yeux des chrétiens des évènemens auxquels se rattachaient alors toutes leurs pensées, devait les ébranler bien plus fortement que ne le font ujourd'hui les tragédies les plus artistement conduites[1]. »

Il y a dans ce jugement quelque indulgence peut-être; M. Villemain, avec une sévérité un peu outrée, a dit : « Le s jet de la *Passion*, traité et remanié sans cesse, n'a produit que de froides et stériles absurdités, où la licence de tout dire n'a jamais inspiré quelque chose qui valût la peine d'être dit. »

Il faut convenir qu'en parcourant les pages d'un livre qui forme un volume in-folio imprimé sur deux colonnes, d'un drame qui à lui seul est plus long que les œuvres complètes de nos grands poètes tragiques, on est de l'avis de M. Villemain. Toutefois (et il l'a reconnu lui-même) le mystère de la *Passion* offre plusieurs scènes remarquables et d'un dialogue déjà arrivé à une forme assez habile. Pour le prouver nous citerons la scène suivante:

[1] De la littérature du Midi.

ABYAS.

Sainct prophète! il nous est escript
Que le Christ, pour nous racheter,
Se doit à nous manifester,
Et réduyre par sa doctrine
Le peuple en sa grâce divine.
Par quoi veu les enseignemens,
Les haulx faits et les prêchemens
Dont tu endoctrines tes proesmes;
Nous doultons que ce soit toy-mesmes
Qui montre tes belles vertus.

SAINT JEHAN.

Non suis; je ne suis pas Christus,
Mais desouls lui je m'humilie.

ELYACHIM.

D'où te vient donc la folie
De toi tenir en ces déserts,
Tout nu? Dis-nous de quoi tu sers,
Et quelle doctrine tu presches?

BANNANYAS.

On nous a dit que tu t'empesches
D'assembler peuples par ces bois,
Pour venir écouter ta voix,
Comme d'un homme solennel,
Es-tu donc maître en Israël?
Sçai-tu les lois et prophéties,
Qu'est-ce de toi?

NATHAM.

Tu nous publies
Que Messyas est jà venu;

Comme le sçais-tu? l'as-tu vu?
Est-ce toi?

SAINT JEHAN.

Ce ne suis-je mye.

NACHOR.

Et quel homme es-tu donc? Helye?
Te dis-tu Helyas!

SAINT JEHAN.

Non.

BANNANYAS.

Non?
Qui es-tu donc? quel est ton nom?
Imaginer je ne le puis,
Tu es le prophète!

SAINT JEHAN.

Non suis.

ÉLYACHIM.

Qui es-tu donc? Or te dénonce,
Afin que nous donnons réponse
Aux grans princes de notre foi,
Qui nous ont transmis devers toi
Pour savoir qui tu es.

SAINT JEHAN.

Ego
Vox clamantis in deserto.
Je suis voix au désert criant,
Que chacun soit rectifiant
La voie du Sauveur du monde,
Qui vient pour notre coulpe immonde
Réparer sans doubte quelconque.

Les notes du poème sont curieuses en ce qu'elles donnent une idée du spectacle qu'offrait la représentation des mystères.

« Après son baptesme sort Jésus du fleuve Jourdain et se jette à genoux tout nud devant Paradis. Adonc parle Dieu le Père, et le Saint-Esprit descend en forme de colombe blanche sur le chef de Jésus, puis retorne en Paradis. Et est à noter que la loquence de Dieu le Père se doit prononcer insensiblement, et bien à traict en trois voix; c'est assavoir ung hault dessus, une haulte contre, et une basse contre, bien accordées; et en cette harmonie se doit dire toute la clause qui s'ensuit : »

Hic est filius meus dilectus,
In quo bene complacui.
Cestui-ci est mon fils aimé Jésus,
Que bien me plaist; ma plaisance est en lui.

Le mystère de la *Passion* est non-seulement l'origine de la tragédie moderne, mais de la comédie. Les diables sont chargés de la partie comique, et il paraît que leurs gambades et les injures grossières dont ils s'accablaient réjouissaient fort les spectateurs. Nous avouons que le rire accueillerait aujourd'hui bien rarement ces farces ignobles. Nous allons sans tarder rencontrer la véritable comédie.

Cet immense drame ne tarda pas à enfanter une nuée d'imitateurs. Le mystère de la conception, la naissance du Sauveur, le mystère de la résurrec-

tion, les légendes des saints, l'ancien et le nouveau Testament tout entiers furent arrangés ainsi pour le théâtre. Quelques vieux tableaux de l'école allemande donnent une idée de la disposition de la scène qui se divisait en trois parties, le ciel, la terre et l'enfer. On assistait ainsi aux trois grandes phases de la vie, on pouvait embrasser toute la destinée des mortels, et il faut reconnaître que cette conception a de la grandeur. La pompe de ces représentations alla toujours croissant pendant le quinzième et le seizième siècle.

En France, au quinzième siècle, la poésie fut le plus souvent traitée d'une manière bouffonne; nous ne sommes arrivés aux sublimités de la pensée que par la civilisation, par l'étude des modèles, par l'Espagne d'abord, ensuite par la Grèce, cette sublime institutrice de nos écrivains. Il n'en est pas ainsi du génie comique, la raillerie nous est ou plutôt nous était naturelle, on la trouve en abondance dans nos vieux fabliaux et dans les pièces des clercs de la bazoche, qui composaient à Paris une corporation chargée de régler les fêtes publiques. Ne pouvant jouer des mystères pour lesquels la confrérie de la *Passion* avait obtenu un privilége exclusif, la bazoche, qui fut saisie de la manie du théâtre, composa des *moralités* et des *sotties*, souvent empruntées, comme les *mystères*, aux récits de la Bible et de l'Évangile : mais ce qui fait la gloire littéraire de cette spirituelle association, c'est la création de la

comédie. Les clercs, aussi hardis qu'Aristophane, ne craignaient pas de livrer aux éclats de rire de la foule tels de nos concitoyens, dont les aventures égayaient les conversations de la bonne ville de Paris. Ce fut une guerre terrible contre toutes les puissances, contre les gens d'église et les hommes d'armes, en faveur des vilains; les clercs de la bazoche commençaient ainsi cette ardente lutte du peuple contre les aristocraties. Protégés par Louis XII qui trouvait des enseignemens dans leur hardiesse, ils furent interdits par François Ier, qui aimait la poésie et les arts, mais un peu comme les censeurs dont parle *Figaro*.

Une pièce jouée en 1480 et attribuée à Pierre Blanchet, ecclésiastique de Poitiers, l'*Avocat Pathelin*, offrait tout-à-coup au siècle étonné la savante analyse des caractères, et une farce comique qui est encore admirée aujourd'hui.

« Cette pièce, dit M. Villemain, est pleine de vrai comique ; il y a du Molière, il y a du Rabelais. Le sujet est peu de chose : *La farce de maistre Pierre Pathelin*, les ruses d'un avocat pauvre et fripon pour avoir un habit. Mais le dialogue est parfait de naturel, à quelques grossièretés près. »

Pathelin est le type des hommes auxquels son nom est resté. Il faut voir avec quel art doucereux il sait prendre les gens! Il y a une scène très-bien écrite pour le temps, dans laquelle l'avocat rusé adresse mille complimens à la marchande dont il

veut emporter le drap sans payer : il lui dit en parlant de sa tante :

. . . . Que je la vis belle
Et grande, et droite, et gracieuse !
Par la mère-Dieu, précieuse ,
Vous lui ressemblez de corsage.

Puis, lui parlant de son drap :

Or, vrayment, j'en suis attrapé ;
Car je n'avais intention
D'avoir drap, par la passion
De notre Seigneur, quand je vins.
J'avais mis à part quatre-vingts
Escus, pour retraire une rente ;
Mais vous en aurés vingt ou trente,
Je le vois bien ; car la couleur
M'en plaist très-tant, que c'est douleur.

Nous avons voulu citer quelques vers de cette pièce célèbre, que l'imitation de Brueys a popularisée. Plusieurs scènes de la *farce* du quinzième siècle sont réellement de premier ordre , par la vérité des caricatures et surtout par le naturel du dialogue.

C'est encore sous le règne de Charles VI , au commencement du quinzième siècle, que l'on vit se former une troisième compagnie comique , les *Enfans sans souci*, qui , dirigés par leur chef , le prince des sots, introduisirent la satire personnelle et même la satire politique sur la scène.

Le théâtre était désormais entré dans les habitudes des peuples modernes; l'Angleterre eut bientôt des représentations analogues. Encore un siècle et nous allons voir éclore des chefs-d'œuvre qui seront à jamais l'honneur de l'esprit humain.

XXIX.

Littérature française. — Quinzième siècle. — Poésie. — Charles d'Orléans, Villon, etc. — Histoire. — Philippe de Commines, Monstrelet, etc.

La renaissance s'annonce en France par un travail remarquable sur la langue; l'étude de l'antiquité, de Virgile principalement, le grand éclat de l'Italie au quatorzième siècle, les progrès du temps, vont amener une époque réellement littéraire dans toute l'Europe. La poésie française au quinzième siècle a des représentans célèbres : Alain Chartier, archidiacre de Paris, que Marguerite d'Écosse, première femme du dauphin de France, embrassa durant son sommeil, disant aux seigneurs ébahis qu'elle avait voulu baiser la bouche qui avait dit tant de belles choses, fut secrétaire de Charles VI et de Charles VII.

Il excita une telle admiration à la cour de ces deux rois, qu'ils l'envoyèrent plusieurs fois en ambassade. Ses vers, jugés aujourd'hui, sont rudes et sans grâce, quoique son poëme des *Quatre dames* contienne quelques passages d'une expression touchante. *Les joyeuses écritures*, dont il fait honneur à sa jeunesse, dit M. Villemain, allaient mal à son talent érudit et grave. La tristesse l'inspira mieux ; il changea de ton :

Car en moy n'est entendement ne sens
D'escrire, fors ainsy comme je sens.
Langueur me fait par ennuy qui trop dure
En jeune aage vieillir malgré nature,

dit-il, en tête de son *Traité de l'espérance* ou *Consolation des trois vertus*, et dans ce traité en prose, mêlé de vers et d'allégories, comme la *Consolation de Boëce*, il dit çà et là des choses belles et fortes sur l'affliction du pauvre peuple français, sur les fautes des cours, des grands, du clergé. Même sentiment et parfois même éloquence dans un dialogue, où dame France, abandonnée de ses amis, lui apparaît *en vision* et en *très-piteux habit*. Les succès du vainqueur y sont imputés aux vices du vaincu; puis le chevalier et le peuple s'accusent et se renvoient l'un à l'autre la honte et les malheurs du pays. Le clergé intervient à son tour, et la France enfin les exhorte à se réunir et à n'avoir pas *disputation haineuse*, mais *fructueuse*. Azincourt est toujours là ; et, sous

cet appareil un peu scolastique, des sentimens vrais sortent de l'âme de l'écrivain [1]. »

Les quatre vers cités plus haut peuvent donner une idée assez triste, mais exacte, de la poésie d'Alain Chartier ; sa prose est plus harmonieuse et plus claire.

Le jeune prince Charles d'Orléans, fils de l'infortuné Louis d'Orléans, assassiné par ordre de Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, et resta captif en Angleterre pendant vingt-cinq années.

Il y avait de grandes mélancolies dans l'âme de ce prince ; sa première jeunesse s'était écoulée au milieu des affreuses douleurs du règne de Charles VI. Il avait vu mourir son père, mutilé dans une rue par le fer ignoble des assassins ; sa mère, la belle et gracieuse Valentine de Milan, vécut autant que sa robe de deuil, selon la remarquable expression de notre poétique historien, M. Michelet. Les malheurs de la France étaient venus aigrir encore le cœur du jeune duc d'Orléans ; aussi ses vers sont-ils souvent empreints de tristesse. Écoutons le pauvre captif :

En regardant vers le pays de France,
Ung jour m'advint adoure sur la mer ;
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que je soulois audit pays trouver.
Si commençay de cueur à souspirer ;
Combien certes que grant bien me faisoit

[1] *Tableau de la littérature au moyen âge*, tome II.

De veoir France que mon cueur aimer doit.

. . . .

Alors chargeai en la nef d'espérance
Tous mes souhaits, en les priant d'aller
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et à France de me recommander.

Le recueil de Charles d'Orléans est loin d'être tout entier sur ce ton. La galanterie, et une galanterie très-lascive vient contraster avec ces mélancolies; il y a aussi çà et là des imitations surannées du *Roman de la Rose* et de la poésie des trouvères; mais que d'heureuses inspirations! quel sentiment de l'harmonie, si l'on se reporte à l'époque!

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye
De soleil riant, cler et beau.

C'est prétentieux, sans doute, mais, comme rhythme, c'est charmant. On le voit, sous le rapport de la forme, Charles d'Orléans est novateur; mais le véritable novateur poétique de cette époque en France est Villon, car cet enfant du peuple a abandonné les traces des trouvères et s'est montré créateur non-seulement dans sa forme, mais dans sa pensée: « Ce n'est plus le *Roman de la Rose*, dit M. Nisard, plus, ou du moins très-peu d'allégories, point de métaphysique, point de fadeurs... Enfant de Paris, Villon chante sa ville, ses rues, ses carrefours, ses halles,

la vieille Cité, le Châtelet, la fontaine Maubuée, le cimetière et le charnier des Innocens... Les mœurs des mauvais sujets de Paris, entre autres, l'art de vivre aux dépens d'autrui et de voler son déjeuner quand on ne peut le payer, art où le pauvre Villon était passé maître, voilà les sujets que traite Villon. »

Ce poète était un fort triste sujet, libertin, tapageur, voleur, condamné à la potence et y échappant par un caprice de Louis XI, qui eut ce jour-là un accès de clémence. Aussi sa poésie souvent admirable, sous le rapport de la forme et du pittoresque, n'a rien qui tende à l'idéalisme, à la beauté transcendante. C'est le sarcasme gracieux, la folle gaîté, que l'esprit salue dans La Fontaine et Voltaire, quoique le moraliste blâme et condamne. Villon a aussi parfois une mélancolie très-touchante comme dans ces vers sur les *dames du temps jadis*.

Dictes-moy où, ne en quel pays
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine-germaine?
. . . .
Mais où sont les neiges d'antan [1]?

La royne blanche comme un lys,
Qui chantoit à voix de sireine;
Berthe au grand pied, Bietris, Allys,
Harambouges qui tint le Mayne,

[1] De l'an dernier.

Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Que Anglois bruslèrent à Rouen.
Où sont-ils, vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Les poëtes français parurent en foule dans le quinzième siècle; les érudits connaissent les noms de Martial de Paris, de Pierre Michaud, de Coquillart, de Guillaume Cretin, de Jean Le Maire, de Jean Bouchet, de Jean Marot, père d'un poëte plus célèbre, de Saint-Gelais et de plusieurs autres encore. Des œuvres de ces hommes il résulte un mouvement intellectuel incontestable; mais pas un grand génie, pas un de ces esprits qui créent un peuple littéraire. Charles d'Orléans et Villon (qui eux non plus ne sont pas de cette taille), voilà les seuls noms dignes d'être transmis à la postérité, quoiqu'une femme, une Italienne, Christine de Pisan, ait joui à la cour de Charles VI d'une très-brillante faveur comme poëte. Née à Venise vers 1363, et fille d'un astrologue vénitien fixé en France, elle y fut conduite par son père, fier de sa beauté et de son esprit. Mariée très-jeune et restée veuve à vingt-cinq ans, sa vie fut troublée par un grand nombre de procès : Christine se réfugia dans le travail, ce consolateur des grandes âmes, et écrivit plusieurs ouvrages en vers et en prose, qui lui acquirent une vaste renommée. Le plus célèbre est une vie de Charles V, rédigée à la prière de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Christine de Pisan était savante, vertueuse et belle; en

voilà bien assez pour justifier sa gloire parmi ses contemporains; mais ses facultés poétiques nous semblent assez nulles. Ses vers sont illisibles aujourd'hui.

Telle fut la poésie française au quinzième siècle; les romans chevaleresques y obtinrent une vogue immense; l'esprit le plus naturel à notre nation est celui du conte; nous avons vu que dès le douzième siècle les œuvres de ce genre se multiplièrent. On reprit au quinzième les mêmes récits; on les développa, on les présenta dans un langage plus savant, mais, chose rare, ils ne perdirent, à ce second travail, ni leur naturel, ni leur naïveté. Le roi Arthus, l'enchanteur Merlin, les fées, les génies, furent reproduits avec leurs merveilles, avec toute cette éblouissante richesse d'imagination qui a charmé le moyen âge. Un roman d'un autre genre, *Jehan de Paris*, dont nous avons fait au dix-neuvième siècle un opéra si populaire, eut alors un succès aussi général. C'était une satire politique dirigée contre les Anglais, au moment où leurs armes pesaient sur la France. Ce bourgeois de Paris rencontre le roi d'Angleterre sur le sol français; il ne le bat pas, mais il l'écrase par son luxe et se moque de lui. Rappelons-nous les satires saxonnes qui accueillirent en Angleterre notre aïeul Guillaume de Normandie, et nos milliers de caricatures contre les Anglais et les Prussiens, en 1815. C'est toujours la même idée. Enfin, quelques romans offraient un mélange de chevalerie

et de mœurs bourgeoises dont *Gérard de Nevers* et le petit *Jehan de Saintré* sont les types les plus célèbres. M. Villemain a dit de ce roman : « Le sujet est si délicat que je n'en puis rien citer : voilà mon seul jugement. »

Il y avait dans tout cela de l'imagination, de l'esprit sardonique, de la naïveté, de la grâce; mais la gloire littéraire du quinzième siècle en France est d'avoir produit un historien austère, un esprit profond et noble, que l'on peut citer auprès des grands hommes de l'antiquité : on a nommé Philippe de Commines.

Il naquit en 1445, au château de Commines-sur-la-Lys, à deux lieues de Menin, d'une famille noble. Il paraît que sa première éducation fut très-négligée, puisqu'il se plaignait de n'avoir pas su le latin. En 1464, Commines, alors âgé de dix-neuf ans, entra au service de Charles, comte de Charolois, qui devint, quatre ans plus tard, le duc de Bourgogne, si populaire sous le nom de Charles-le-Téméraire. Commines resta huit ans à la cour de Bourgogne, et la quitta en 1472, pour se fixer auprès de Louis XI. Il semble que le futur historien ait voulu étudier de près l'un après l'autre ces deux terribles rivaux dont la lutte a si vivement préoccupé le quinzième siècle. Il vécut dans une grande familiarité avec le roi de France, qui s'arrêta plusieurs fois dans son château, et partagea son lit, selon l'usage du temps.

Par une singulière bonne fortune, et comme s'il

était dans la destinée de Philippe de Commines de se trouver en rapport avec tous les hommes les plus influens de son siècle, il fut envoyé ambassadeur de Louis XI à Florence, près de Laurent de Médicis. Certes jamais les circonstances ne firent plus pour un historien; Philippe de Commines en profita en homme de génie.

Sous Charles VIII, Commines fut persécuté; accusé d'avoir favorisé Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut Louis XII, l'historien fut enfermé huit mois dans une cage de fer. « Plusieurs les ont maudictes, dit-il dans ses mémoires, et moi aussi qui en ai tâté sous le roi d'à présent. » Est-ce que le malheur eût manqué à l'éducation du chroniqueur de Louis XI ?

Après cette persécution, Philippe de Commines retrouva les bonnes grâces de Charles VIII, qu'il suivit dans sa conquête de l'Italie. Il combattit près du roi à la bataille de Fornoue, et il a rendu hommage à son intrépidité.

Le 13 août 1504, sa fille unique, Jeanne, épousa René de Bretagne, comte de Penthièvre. Ainsi Philippe de Commines est par elle l'ancêtre des familles royales de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal et de Sardaigne.

Il mourut sous Louis XII à Argenton, le 17 octobre 1509, âgé de soixante-quatre ans.

Il a laissé sous le titre de mémoires une véritable histoire politique de Louis XI. Voici, dit Montaigne, ce que j'ai écrit en mon Philippe de Commines :

« Vous y trouverez le langage doux et agréable, d'une naïve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foi de l'auteur reluit évidemment, exempte de vanité, parlant de soi, et d'affection et d'envie, parlant d'aultruy; ses discours et exhortemens, accompaignés plus de bon zèle et de vérité que d'aulcune esquise suffisance, et, tout partout, de l'auctorité et gravité représentant son homme de bon lieu et eslevé aux grands affaires. »

Ce qu'il y a d'admirable dans Commines, c'est la force de son jugement qui n'a pas été influencé par les intrigues de cour au milieu desquelles il a vécu, par les bienfaits de Louis XI et la dureté de Charles VIII. Il loue et il blâme avec une liberté d'esprit digne d'un philosophe qui aurait vécu dans la solitude, loin des faveurs et des injustices. Souvent aussi l'homme d'affaires apparaît, on sent que l'historien aime l'habileté, même un peu astucieuse; il vante les ruses de Louis XI, et surtout ses succès, mais il ne dissimule ni ses petitesses ni ses perfidies.

Un des plus remarquables caractères de Philippe de Commines est cette pensée religieuse du haut de laquelle il domine la vie de ce Monde. Écoutons-le parler de Charles-le-Téméraire :

« Je l'ay vu grand et honorable prince, et autant estimé et requis de ses voisins, un tems a été, que nul prince qui fust en chrestienté, ou par adventure plus. Je n'ay vu nulle occasion pourquoy plus-

tôt il dust avoir encouru l'ire de Dieu, que de ce que toutes les grâces et honneurs qu'il avoit reçus en ce monde, il les estimoit tous estre procédés de son sens et de sa vertu, sans les attribuer à Dieu, comme il devoit. Et, à la vérité, il avoit de bonnes et vertueuses parties en luy. Nul prince ne le passa jamais de désirer nourrir grandes gens et les tenir bien réglés. Ses bienfaits n'estoient point fort grands, pour e qu'il vouloit que chacun s'en ressentît. Jamais nul plus libéralement ne donna audience à ses serviteurs et sujets. Pour le temps que je l'ay connu, il n'estoit point cruel; mais le devint peu avant sa' mort (qui estoit mauvais signe de longue durée). Il estoit fort pompeux en habillemens, et en toutes autres choses, et un peu trop. Il portoit fort grand honneur aux ambassadeurs et gens étrangers. Ils estoient fort bien festoyés et recueillis chez luy. Il désiroit grande gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ces guerres que nulle autre chose et eût bien voulu ressembler à ces anciens princes, dont il a été tant parlé après leur mort; et estoit autant hardy comme homme qui ait régné de son temps.

» Or sont finies toutes ces pensées. . . . . . . »

Ces mots si simples rejetés au commencement d'un alinéa nous semblent d'une éloquence profonde.

Souvent la parole de Commines est austère et pleine de tristesse, comme lorsqu'il dit après avoir raconté la mort de Louis XI :

« Peu d'espérance doivent avoir les pauvres et menus gens au faict de ce monde, puisque si grand roy y a tant souffert et travaillé, et depuis laissé tout, et ne put trouver une seule heure pour esloigner sa mort, quelque diligence qu'il ait sçu faire. Je l'ai coynu, et ay été son serviteur à la fleur de son âge et en ses grandes prospérités; mais je ne le vis oncques sans peine et sans soucy. »

Sans doute cette forme de mémoires ôte quelque fois au livre de Philippe de Commines la sévérité du genre historique; mais il est juste de reconnaître que l'histoire philosophique a commencé avec lui en France. Notre langue lui doit beaucoup, et quoiqu'elle ne soit encore ici que l'ébauche de cette magnifique prose que Pascal écrivit le premier, les progrès depuis Froissard sont très-remarquables.

Les chroniques nationales sont une des plus grandes richesses littéraires de la France, et, sous ce rapport, peut-être aucun peuple ne doit lui être comparé. Le quinzième siècle en vit naître un grand nombre. Après Philippe de Commines, le plus célèbre chroniqueur est sans contredit Enguerrand de Monstrelet, gentilhomme de Cambrai. Il occupa plusieurs emplois dans sa patrie, et fut élevé en 1444 à la dignité de prévôt. Ses chroniques contiennent les faits qui se sont passés de 1400 à 1467, et semblent avoir été écrites dans le système de Froissard ; l'auteur recueille des évènemens dans toutes les parties de l'Europe et les présente avec clarté, mais d'une ma-

nière souvent diffuse. Son style a de la lourdeur ; son esprit est judicieux et impartial. Cette indépendance de jugement est visible dans ses appréciations des guerres civiles entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. Il a répandu beaucoup de lumière sur le règne de Charles VI, sur ses malheurs et ses désastres; mais on lui demanderait en vain la profondeur et l'élévation de Philippe de Commines.

Les bibliothèques de France et de Belgique renferment de nombreux manuscrits sur le quinzième siècle; un grand nombre ont été publiés de nos jours. M. A. Buchon a rendu à la France les volumineuses chroniques, souvent remarquables, de Georges Chastellain sur les ducs de Bourgogne. C'est surtout à l'occasion des chroniques des diverses nations qu'il nous sera impossible de ne pas omettre l'immense majorité des noms. Plus nous allons avancer, plus les écrits de ce genre se multiplieront. Non-seulement chaque état, chaque province, mais chaque ville, auront leurs chroniques précieuses pour les localités, mais échappant nécessairement à une histoire littéraire, qui embrasse des études sur l'ensemble des travaux de l'intelligence humaine. Tout ce que l'on peut exiger, c'est que nous ne négligions pas les noms célèbres, les hommes qui vivent encore dans la mémoire des peuples.

XXX

Grandeur du moyen âge.

A entendre certains écrivains superficiels, on devrait regarder le moyen âge comme une suite de siècles, dans lesquels l'homme, ainsi que les damnés de Dante, aurait perdu le *bien de l'intelligence*. Ce serait une grave erreur; Frédéric Schlegel a sagement remarqué que ce qu'il y avait d'essentiel dans les connaissances de l'antiquité n'a jamais entièrement disparu de la société européenne. En effet, après les cinq premiers siècles, que l'on peut caractériser en leur donnant la dénomination d'époque des pères de l'Église, on rencontre des temps plus stériles, il est vrai, des temps où la grande et belle éloquence des Chrysostôme et des Tertullien n'apparaît plus; mais cependant la culture intellectuelle n'est pas aban-

donnée, la poésie latine essaie de ressusciter sa gloire, et bientôt Charlemagne, qui semble faire revivre l'empire romain par la puissance de ses armes, comprend, avec l'instinct du génie, que les sciences et les lettres sont nécessaires à la splendeur de son règne, et les savans et les lettrés accourent à sa voix de toutes les parties de l'Europe. Les études prennent dès lors une prodigieuse activité, et l'universalité de la langue latine leur donne une tendance unitaire, qui exerce une heureuse influence sur leurs progrès. Avant la naissance et le développement des idiomes modernes, une langue universelle était indispensable pour la conservation et la diffusion des connaissances humaines; elle rattachait les temps nouveaux à l'antiquité, elle perpétuait les traditions, et gardait le dépôt précieux des lois divines et humaines, pour le léguer aux nations, quand leurs langues auraient atteint un degré de perfectionnement assez élevé pour répandre à leur tour les bienfaits de la religion et de la science.

Le grand fait du moyen âge, celui qui domine tous les autres, c'est la monarchie théocratique, c'est l'œuvre étonnante de Grégoire VII, génie et volonté comparables au génie et à la volonté de Charlemagne. Cette puissance est sans contredit la plus prodigieuse qui ait jamais existé; c'est l'idée domptant la force matérielle. Grégoire VII signifiait à l'Europe les décrets qui suivent, dans son manifeste intitulé la *Sentence du pape*.

« Le pape est l'évêque universel, il est indubitablement saint et ne se trompe jamais. A lui seul appartient de faire de nouvelles lois; nul ne peut infirmer ses décrets, et il peut abroger ceux de tous. Aucune créature humaine n'a puissance de le juger. Son nom est le nom unique dans le monde; lui seul peut revêtir les insignes de l'empire; tous les princes doivent baiser ses pieds. Lui seul dépose et absout les évêques, constitue ou abolit les églises, assemble et préside les conciles; lui seul destitue les empereurs. C'est devant lui que les sujets accusent leurs princes, et c'est lui qui les dégage du serment de fidélité. »

Ces décrets tombaient au milieu de la société féodale, toute livrée à la force matérielle, au pouvoir guerrier; mais cette parole était si puissante qu'elle soumit tout et que les plus fiers caractères furent domptés.

Les conciles ne se bornèrent plus à être les juges infaillibles des questions de dogmes, mais ceux des rois et des peuples.

Personne ne niera l'immense supériorité de cet arbitre comparé au jugement aveugle de la force brutale. C'est aux yeux mêmes des philosophes incroyans le plus beau spectacle qui jamais ait été donné par l'histoire.

Sous l'empire de l'Église, sous l'influence du christianisme, tout tend à se spiritualiser, à s'ennoblir, même au sein de la guerre, cet état social

qui est le règne de Satan. La chevalerie n'est-elle pas une institution sublime, protectrice de la souffrance, de la faiblesse, de la femme, cette autre puissance qui devient elle aussi purifiante, et dont Laure et surtout Béatrix sont l'idéalisation humaine la plus élevée, car la sainte Vierge est presque divine ? Ce culte de la vierge, qui domine même pendant quelques siècles celui de Jésus-Christ, est un symbole admirable de pureté, et dans lequel l'Église a puisé un pouvoir indomptable : sous la main de fer de Grégoire VII, et plus tard, sous Innocent III, elle se régénéra dans l'abstinence, dans les brûlans et magnifiques orages de l'âme solitaire.

L'amour épuré de la femme suivait les chevaliers à la croisade, cet autre grand fait du moyen âge, la plus poétique des guerres. L'Occident poussé sur l'Orient comme un tourbillon; l'Europe et l'Asie se mêlant, se touchant, s'étudiant; une grande pensée chrétienne, c'est-à-dire, d'égalité, unissant les divers peuples, les seigneurs et les serfs; l'esprit progressif et libérateur de l'Évangile combattant le fatalisme immobile du Koran, quel sublime sujet de méditations!

Ces périls partagés, ces misères supportées en commun donnent de la pitié aux puissans, de la fierté aux faibles; la démocratie va naître; cette passion de notre époque, nous la trouvons au moyen âge; elle apparaît brûlante et rationnelle tout à la fois dans l'affranchissement des communes, et

l'Église la consacre par ses évêques; car la démocratie moderne vient de l'Église, c'est-à-dire du christianisme. Aussi, quand la religion et la démocratie sont devenues ennemies, la terre a été ensanglantée et tous les cœurs saisis d'épouvante. N'oublions pas que cette alliance de l'Église et du peuple a été grande au moyen âge.

Le mouvement religieux et politique de ces siècles est immense. Le travail artistique n'est pas moins prodigieux. L'Occident se couvrit d'églises gigantesques, qui, laissant l'art *humain* de la Grèce, reproduisirent l'élan sublime du vieux monde oriental; les flèches s'élevèrent dans les nuages, les voûtes sombres parlèrent au cœur de l'homme de cette grande tristesse des enfans de Dieu. La religion régna sur le moyen âge, l'art fut catholique, sombre et céleste tout à la fois. La croix, ce divin symbole de la rédemption, se retrouva dans la forme des temples; la pierre reproduisit par milliers le Christ, la Vierge, les saints, les papes, les rois, les seigneurs et les serfs.

Les monumens se chargèrent de merveilleuses élégances qui étonnent encore les hommes de notre époque. L'art fut grand parce qu'il fut inspiré par l'idée chrétienne, par la foi, cette reine glorieuse des sociétés du moyen âge. Mais il fut aussi plein de variété, de caprices étranges. Il créa des monstres grotesques, des morts horribles et grimaçantes, des squelettes effrayans. La mort devint un personnage

dramatique mêlé, par l'architecture et la poésie, par la peinture et la sculpture, à toutes les scènes de la vie humaine. Moitié terrible, moitié burlesque, le squelette fut une sorte de Méphistophélès sardonique, un moraliste populaire. L'Église catholique nous montre encore aujourd'hui son horrible rire au milieu de ses cérémonies lugubres.

Nous avons essayé d'esquisser l'histoire littéraire au moyen âge; nous avons rencontré deux poésies, l'une guerrière et chevaleresque, l'autre religieuse. Nous avons pu nous former une idée de leur fécondité et de leur grandeur. Qu'a-t-il donc manqué à ces époques pour égaler, sous le rapport intellectuel, l'antiquité et les temps modernes? Une langue, cette voix du beau ou de Dieu. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, ces trois puissances dominatrices, ont long-temps répété un latin vieilli et dégénéré, puis elles ont balbutié des idiomes barbares. L'Italie elle-même n'a eu son admirable langage qu'à la fin du treizième siècle. Voilà la véritable infériorité du moyen âge. Et cependant quels noms vivront plus dans la mémoire humaine que ceux de saint Thomas d'Aquin, de saint Bernard, d'Abeilard, qui ont parlé l'idiome usé et corrompu, né du beau langage de la vieille Rome? Que l'Europe moderne n'oublie pas que Dante et Pétrarque appartiennent à cette époque long-temps dédaignée; saluons avec respect cette glorieuse renaissance de la beauté et du génie.

Nous marchons vers des temps nouveaux, la peinture et la sculpture renaissent, la propriété de l'aimant est connue, la boussole va guider Colomb et Gama à la découverte des mondes, la demeure de l'homme s'agrandit. Guttemberg, en inventant l'imprimerie, rend la pensée humaine indestructible et lui donne un pouvoir bien autrement vaste et fort que celui de la parole, qui jusqu'alors avait principalement régné sur les nations. C'est par elle que le Christ avait produit la régénération intellectuelle et religieuse qui suivit sa sublime mort; c'est par elle que les apôtres répandirent la sainte doctrine; c'est par elle principalement que les pères des premiers siècles continuèrent l'œuvre des disciples; c'est par elle que l'église dominait les peuples. Quand Grégoire VII ou Innocent III condamnaient un roi, c'est dans leurs sermons que les moines et les prêtres annonçaient aux sujets qu'ils n'étaient plus liés envers leurs maîtres. La suprématie de la parole va passer, et l'imprimerie prendre le premier rang parmi les puissances de la terre. A ce moment, l'esprit humain semble s'enivrer de lui-même; de formidables nations brisent l'admirable unité catholique et se détachent d'elle. Ce terrible divorce se consomme dans le sang et les larmes. Les grands seigneurs de l'Église, qui trop souvent avaient oublié la charité et l'humilité de Jésus-Christ, s'épouvantent; Scott et Abeilard tressaillent dans leurs sépulcres à la voix retentissante de Luther. L'esprit

humain s'émancipe, il sonde la science et les lettres antiques avec une avidité inouïe ; le paganisme semble renaître avec ses joies matérielles et ses orgies de l'orgueil ; mais Dieu a ses desseins. Au milieu de désordres et de crimes, d'étonnans progrès scientifiques vont s'accomplir : la société ira affranchissant ses enfans de plus en plus, la poésie et les arts rappelleront les splendeurs de l'Hellénie ; ce ne sont pas là des signes de mort. Les nations s'avancent vers une palingénésie mystérieuse. Nous voyons bien la liberté ; mais l'autorité, où est-elle ? Qui remplacera la puissance souveraine des conciles ? qui fondera de nouveau l'unité ? qui reliera les penseurs épars sur la surface du globe ? Ne faudrait-il pas que les clercs se retrempassent dans les profondes et ardentes méditations de la science ? L'Église catholique ne peut-elle de nouveau enserrer le monde, réduire les dissidens au silence par l'accord de la religion et de la philosophie, de la raison et de la foi ? Le genre humain ne saurait être destiné à errer selon les caprices mobiles du jugement individuel. Qui peut remplacer le concile si ce n'est le concile lui-même ?.... *L'avenir est à Dieu !*

FIN.

TABLE

LANGUES MODERNES DES PEUPLES DU MIDI DE L'EUROPE. (DU 12e AU 15e SIÈCLES.)

LITTÉRATURE DU NORD. — ALLEMAGNE. ANGLETERRE. (DU 12e AU 15e SIÈCLES.)

COMMENCEMENS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

15e SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE.

